U d'/of OTTAWA
39003001007508

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudescritiques05sche

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

V

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

DIDEROT, étude..... .... 1 vol.
ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE. 8 —
MÉLANGES D'HISTOIRE RELIGIEUSE..... 1 —

LA REVISION DE LA CONSTITUTION..... Brochure
LA DÉMOCRATIE ET LA FRANCE..... —

Paris. — Imp. de la Société anonyme de publ. périod. — P. Mouillot. — 12

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE

CONTEMPORAINE

PAR

EDMOND SCHERER

V

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
—
1886
Droits de reproduction et de traduction réservés

PQ
139
.S4
1863
v. 5

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

I

ANDRÉ CHÉNIER [1]

Il y a longtemps que le public lettré n'avait été à pareille fête. Un neveu d'André Chénier se décide, dans un âge avancé, à nous donner une édition nouvelle des œuvres du poète. Il fait mieux, il nous livre le portefeuille tout entier de son illustre parent, les fragments, les ébauches, les canevas, les mementos les plus personnels, les notes les plus intimes, de telle sorte que cette édition n'est plus une édition seulement, mais les mémoires poétiques de l'écrivain, quelque chose, toute proportion gardée, comme ce qui est arrivé pour Pascal lorsque, au lieu du texte purement édifiant arrangé par Port-Royal, M. Faugère eut l'idée de simplement transcrire le manuscrit des *Pensées*, avec tout son bouillant désordre,

1. *Œuvres poétiques, avec une notice et des notes par M. Gabriel de Chénier*. 1874. Trois volumes format elzévir.

toute sa sublime incohérence. On ne sait en vérité qui doit éprouver le plus de reconnaissance pour M. Gabriel de Chénier, les simples amateurs de beaux vers mis en possession de nombreux morceaux inédits, les hommes du métier initiés par un maître aux secrets de son art, ou, enfin, le biographe avide des traits de caractère, des involontaires aveux, et qui en rencontre ici de tout à fait inattendus.

Notre premier mouvement, comme notre premier devoir, sera donc de féliciter le nouvel éditeur de la manière dont il a compris sa tâche : tout donner, livrer au grand jour tout ce qui reste d'un écrivain de premier ordre. C'est là le service réel, considérable, et qu'aucune critique ne saurait obscurcir. Quant à une autre partie de son travail, celle que j'appellerais l'œuvre du commentateur, M. Gabriel de Chénier a été moins heureux. Il y a apporté, avec des préoccupations apologétiques exagérées, une érudition visiblement insuffisante et quelquefois même une légèreté de procédés absolument inexplicable. Je n'en fournirai qu'un exemple. André Chénier, à Saint-Lazare, faisait passer secrètement à sa famille les vers qu'il composait ; il les écrivait de sa plus fine écriture, sur d'étroites bandes de papier, dont la nouvelle édition reproduit quelques-unes en *fac-simile*. Il eût suffi assurément du texte de ces iambes pour compromettre l'écrivain, s'ils avaient été interceptés, mais il n'en croyait pas moins devoir déguiser les noms propres et autres désignations trop directes soit par des points, soit par des initiales, soit par des énigmes. C'est

ainsi que dans un fragment du plus vif intérêt, où le poète décrit la vie insouciante et frivole des prisons, nous lisons les vers suivants:

L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres,
Un ballon tout gonflé de vent,
Comme sont les discours des Heftsad plats bélitres,
Dont... est le plus savant.

Une note de l'éditeur nous apprend que « Heftsad est une qualification composée de deux mots anglais: *heft*, lourd, poids, et *sad*, méchant, cruel. » « Ces deux mots réunis, ajoute M. Gabriel de Chénier, n'avaient pour effet que de cacher le sens de la pensée de l'auteur, qui se serait probablement traduite par le mot *brigand*. » Cette explication n'a qu'un inconvénient, c'est qu'aucun des deux mots n'a le sens que lui attribue M. de Chénier, et que le premier n'appartient même pas à la langue anglaise moderne et usuelle ; il se rencontre une fois dans Shakspeare, où le prisonnier de Saint-Lazare n'a certainement pas été le chercher. Mais que penser d'un éditeur qui ne se donne pas même la peine d'ouvrir un dictionnaire pour s'assurer de la valeur de ses conjectures? J'ajoute que l'énigme présentée par les vers dont il s'agit a été déchiffrée avec une rare sagacité par M. Becq de Fouquières, dans un volume qui me paraît un modèle de critique exacte[1]. L'auteur ayant remarqué qu'André faisait usage de la *Bibliothèque orientale* de d'Her-

1. *Documents nouveaux sur André Chénier et examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres*. 1875.

belot, a eu l'idée d'y chercher l'explication dont il avait besoin. André avait voulu désigner les membres de la Convention (en chiffre rond) et il s'était servi pour cela de noms de nombre persans. Heftsad signifie *sept cents*. Quant au nom propre désigné dans le vers suivant, une analyse non moins ingénieuse y a reconnu Barère.

On assure que M. Becq de Fouquières a appris le grec tout exprès pour se mettre en état de mieux commenter son auteur favori en remontant aux poëtes anciens dont Chénier s'est inspiré. A défaut du même zèle, M. Gabriel de Chénier n'aurait-il pas pu trouver quelque helléniste qui se chargeât de revoir son travail? Il se serait épargné le reproche d'avoir publié des vers grecs d'André lui-même, non-seulement avec toutes sortes de fautes d'impression, mais évidemment sans en comprendre l'origine et la portée. Il y avait là une curieuse donnée biographique à saisir sur le fait : l'éditeur n'y a vu goutte et c'est pourquoi je m'y arrête.

La mère d'André avait le goût des arts ; elle commandait des tableaux ; elle avait fait donner des leçons de dessin à ses enfants, et il paraît qu'André en avait profité et qu'il continua à manier le crayon. Pendant les trois ou quatre années qu'il passa en Angleterre, il dessina beaucoup, d'après le modèle vivant et le nu. C'est à ces essais que se rapportent les épigrammes et épigraphes grecques dont je parlais tout à l'heure, et qui ne sont autre chose que des inscriptions mises au bas de ses académies, une sorte de signature, dans laquelle il se plaisait à rappeler son origine étrangère. « De la virginale

Caroline, au corps sans défaut, écrit-il par exemple, j'ai tracé cette image, moi, André, Français de race, qu'une mère thrace mit au monde aux rives de l'Euxin. » Mais le seul intérêt de ces inscriptions n'est pas le jour qu'elles jettent sur les occupations du jeune poëte; elles sont en même temps la preuve du tempérament voluptueux que M. Gabriel de Chénier hésite à lui reconnaître. Si l'éditeur avait compris les textes qu'il nous livre avec tant de bonne foi, il ne se serait pas donné le ridicule d'y signaler une simple imitation de la manière des anciens; c'est la passion sensuelle qui y parle et qui y parle le langage le moins équivoque. Mais à quoi bon insister, lorsque le volume entier des Élégies est là pour montrer, selon l'expression du poëte lui même,

> Un cœur toujours à découvert,
> Aux flèches de Paphos de toutes parts ouvert.

Il n'est pas jusqu'au penchant d'André pour les plaisirs de la table sur lequel l'éditeur ne s'efforce de nous donner le change. Car André était gourmand, la comtesse d'Albany le lui reproche en propres termes; elle prétend même que ses maux lui venaient de trop manger, ce qui n'empêche pas M. Gabriel de Chénier de tout expliquer par les raffinements d'un goût délicat.

M. Gabriel de Chénier n'a pas mis plus de discernement dans ce qu'il dit des croyances religieuses de son oncle. Je suis bien d'avis qu'il n'y a pas lieu de faire un grand fond sur le mot de Chénedollé d'après lequel André aurait été « athée avec délices »; mais pourquoi

se retrancher dans quelques phrases banales sur l'intelligence supérieure d'André et son admiration pour les merveilles de la nature ? La seule chose à faire, en cette discussion, était de consulter les œuvres du poëte, d'autant plus qu'on y trouve des fragments d'un discours sur la superstition, et, dans l'*Hermès*, un morceau sur la religion. Ce morceau est tout à fait dans le ton de Lucrèce. Pascal y est l'objet d'une note piquante : « Beaucoup d'hommes invinciblement attachés aux préjugés de leur enfance mettent leur gloire, leur piété à prouver aux autres un système avant de se le prouver à eux-mêmes. Ils disent : « Ce système, je ne veux point » l'examiner pour moi ; il est vrai, il est incontestable, et » de manière ou d'autre il faut que je le démontre. » Alors, plus ils ont d'esprit, de pénétration, de savoir, plus ils sont habiles a se faire illusion, à inventer, à unir, à colorer des sophismes, à tordre et défigurer tous les faits pour en étayer leur échafaudage. Et pour ne citer qu'un exemple et un grand exemple, il est bien clair que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et la religion, Pascal n'a jamais suivi d'autre méthode. »

Une fois en train de ces recherches, on pouvait citer encore le fragment d'une ode en l'honneur de La Barre (t. III, p. 238), et le commencement de l'épître aux frères de Pange, où Chénier, j'en suis fâché pour « l'ordre moral », réclame manifestement un enterrement civil :

Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,
Que les pontifes saints, autour de mon cercueil,
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,

De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.

Sainte-Beuve a dit le mot juste : « L'*Hermès* nous montre André Chénier aussi pleinement et aussi chaudement de son siècle, à sa manière, que pouvaient l'être Raynal et Diderot. » Il y avait cette différence pourtant que Chénier, par toute sa nature et sa culture, était encore plutôt un ancien ; il appartenait proprement au paganisme ; c'est Lucrèce qu'il rappelle surtout, le poëte justement qui plaçait son œuvre sous l'invocation de Vénus et que la tradition nous rapporte avoir été enivré d'un philtre d'amour.

Les renseignements sur le caractère et les manières d'André sont peu nombreux. Il faut se rappeler qu'il mourut à trente-deux ans, qu'il avait voyagé et passé trois ou quatre années en Angleterre. Bien que fréquentant une société nombreuse et brillante, et bien que goûté et remarqué dans son monde, il n'avait pas encore la notoriété qui appelle l'attention. On assure qu'il unissait la douceur de la voix, de la figure et de l'humeur à cette énergie d'indignation dont ses dernières poésies fournissent l'exemple. Il n'était pas beau. Son portrait peint par Suvée, à Saint-Lazare, en témoigne. Il faut se le représenter petit, fortement bâti, le front singulièrement large d'une tempe à l'autre, le visage carré, les yeux gris-bleu, les cheveux noirs et rares, le teint basané. Sa physionomie s'animait au besoin ; ses yeux, selon l'expression d'un témoin oculaire, illuminaient parfois sa

parole, mais s'il plaisait ce ne pouvait être que par l'expression. Comme on ne saurait en pareille matière faire mieux que s'appuyer du jugement d'une femme, nous nous arrêterons à celui de madame Hocquart, qui avait souvent vu André à Lucienne dans les derniers temps de sa vie : « il était, disait-elle, à la fois rempli de charme et fort laid, avec de gros traits et une tête énorme. » Il ne faut pas oublier qu'André avait dans la conversation la chaleur, l'éloquence même, que l'homme éloquent a toujours de la physionomie, et que la physionomie est plus séduisante que la beauté. Sa parole faisait impression. M. Piscatory l'avait entendu une fois parler de Rabelais, et avait été singulièrement frappé de la nouveauté de ses idées et du feu qu'il avait mis à les développer.

M. Becq de Fouquières, préoccupé de l'insuffisance trop évidente de M. G. de Chénier comme éditeur, n'a pas assez rendu justice à la nouvelle édition. Il ne faut voir dans ces trois volumes que des matériaux, et des matériaux souvent mal présentés, mais du moment qu'on n'y cherche que les *disjecti membra poetæ*, il est impossible de ne pas être touché de tout ce que la connaissance d'André Chénier gagne à cette publication. Ce n'est pas seulement qu'on y rencontre de très-beaux fragments inédits, l'impression laissée par la personne et le génie de l'auteur en est modifiée. On est surtout confondu de l'activité de sa pensée. Sa tête était évidemment en fermentation continuelle. Il embrassait dans son ambition les œuvres les plus diverses et les plus vastes, des

études universelles et des projets gigantesques. Il allait d'un sujet à l'autre, griffonnant sans cesse sur ces feuilles de papier qu'il portait toujours sur lui et qui forment aujourd'hui le trésor où a puisé son neveu. C'était une fois une tragédie intitulée la *Bataille d'Arminius*, une autre fois des comédies dans le genre de la Satire antique, les *Charlatans*, la *Liberté*, les *Initiés*. André avait une demi-douzaine de grands poëmes à la fois sur le métier, un *Art d'aimer* qu'il caressait avec volupté, une *Suzanne*, dans laquelle il voulait essayer des couleurs orientales et s'inspirer de Milton,

Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses.

Il avait également conçu un poëme satirique, intitulé: les *Cyclopes littéraires*. Mais deux projets surtout l'occupèrent pendant plusieurs années et probablement jusqu'à la fin, un *Hermès*, sorte de *De naturâ rerum* agrandi, histoire complète du génie de l'homme, et une *Amérique*, qui se rattachait probablement dans l'origine au précédent, et qui en avait été détaché pour former un *Argauaoticon*.

Au reste, c'est par ses ouvrages achevés que vit un auteur, parce que ce sont les seuls qui sont lus de tous. La renommée d'André Chénier sera toujours attachée à ses Élégies, à ses Idylles et à ses Iambes, trois classes de poésies qui répondent précisément au développement de son génie.

Les Élégies datent pour la plupart des années 1785 à 1787, c'est-à-dire de l'époque qui précéda le séjour de

Chénier en Angleterre. Il avait alors vingt-quatre on vingt-cinq ans et était épris de madame de Bonneuil, la Camille des poëmes. Le nom d'une autre belle, caché sous les lettres D'. r. n, est resté inconnu; M. Becq de Fouquières soupçonne que c'est encore madame de Bonneuil. Il est certain que l'ensemble de ces poésies érotiques porte un même cachet. Elles tiennent à la fois de l'antique et du XVIIIe siècle; elles rappellent Tibulle et Properce, mais aussi Parny et Bertin, avec une part d'émotion personnelle, cela va sans dire, et une saveur plus forte. Toutefois, je n'hésite pas à le croire, si nous n'avions d'André Chénier que les Élégies, il ne se distinguerait pas notablement de ses prédécesseurs et de ses contemporains.

Je regrette que nous ne connaissions point la date des Idylles à la manière antique, l'*Aveugle*, le *Mendiant*, le *Jeune malade*, la *Jeune Tarentine;* on aimerait savoir si elles sont postérieures aux Élégies, ou un produit simultané de l'étude des poëtes grecs [1]. Quoi qu'il en soit,

1. M. Becq de Fouquières m'a écrit à ce sujet : « La date des Idylles nous est donnée approximativement par celle que porte le manuscrit de la *Liberté* : mars 1787. En la prenant comme date moyenne, on peut conclure, il me semble, que les Idylles ont été composées de 1786 à 1788. Bien antérieures sont la plupart des Élégies dont l'une des plus considérables porte la date de 1782. » Dans une autre lettre du même sagace éditeur je trouve avec regret les renseignements suivants : « Je viens, écrit M. Becq, d'acquérir la triste certitude qu'une partie des manuscrits d'André Chénier

Chénier, pour le coup, a rencontré ici sa veine. Il a trouvé le moyen d'être original tout en imitant. Les Idylles sont de divins pastiches, tout pleins du sentiment de l'antiquité, de cette naïveté qu'on puise dans la religion des grands modèles, dans l'étude qu'on en fait aux sources. On n'y saurait rien comparer que quelques-unes des belles pastorales de Gœthe, telles qu'*Alexis et Dora*, et encore Gœthe est-il trop savant et son art trop voulu. Les Idylles de Chénier coulent davantage de source; elles ont plus d'abandon et de parfum. Elles marquent une époque dans l'histoire de notre langue poétique qu'elles ont assouplie, rompue au simple récit, et elles en marquent une aussi dans la carrière de l'auteur. Nous ne parlons pas, bien entendu, de l'impression que firent ces poëmes, puisqu'ils restèrent inédits jusqu'en 1819, mais, à suivre le développement de Chénier en lui-même, il est clair que le jeune poëte avait pris dès lors possession de son talent; il était passé au rang des écrivains créateurs.

Je fais, parmi les poésies de Chénier, une dernière classe de celles qu'il composa, non-seulement dans la prison de Saint-Lazare, mais à Versailles, pendant les six ou huit mois qui précédèrent son incarcération. Il demeurait dans une petite maison avec deux fenêtres de face, qu'on voit encore dans le haut de la rue Satory, tout près des bois et du parc. Il y vivait caché, savou-

restés entre les mains de Latouche a été anéantie pendant la guerre de 1870-1871. »

rant le repos, les longues promenades, allant souvent à Lucienne, qui n'est qu'à deux lieues de là, et où l'attirait l'amitié de madame Hocquart et de madame Lecoulteux. Ces dames étaient sœurs. La première brillait par l'esprit, la seconde par la grâce et le charme. Mariée et mère de famille, cette dernière avait inspiré à André un sentiment nouveau pour lui, respectueux, pur comme celle qui en était l'objet, mais profond. C'est celui qu'il a exprimé d'une manière si touchante dans l'*Ode à Versailles*, et dans les six morceaux adressés à Fanny :

L'âme n'est point encor flétrie,
La vie encor n'est point tarie,
Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix.

. . . . . .

J'aime, je vis. Heureux rivage !
Tu conserves sa noble image,
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand l'âme, doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

La *Jeune Captive*, qu'André écrivit en prison, appartient, dans l'ordre élégiaque et lyrique, à la même inspiration. On y remarque en particulier la même grande phrase musicale que dans l'Ode à Versailles, cette période poétique superbe que je ne trouve chez aucun autre que Chénier. Quant aux *Iambes*, qui datent tous de Saint-Lazare, et dont la nouvelle édition a amélioré le texte en même temps qu'elle en a enrichi le recueil de plusieurs mor-

ceaux précieux, c'est la création la plus originale de l'auteur. Il n'est rien de pareil dans notre langue ni dans aucune autre. Le courroux, l'ironie, le mélange d'éloquence et de trivialité, les ressources de flétrissure, la générosité de l'accent, la nouveauté des images, l'étrangeté de la situation, tout contribue à faire à ces morceaux une place à part dans notre littérature. André Chénier est le seul de nos poëtes qui passe ainsi sans effort de la familiarité au sublime.

Chénier est un de nos grands poëtes. Il a pris place parmi nos classiques et il le mérite. Il y a ceci de singulier dans son sort, qu'il est à lui seul toute une révolution, mais une révolution qui n'a pas abouti. Les innovations par lesquelles il se séparait de ses prédécesseurs étaient considérables, mais comme il n'a eu pour ainsi dire d'existence qu'après coup, comme la publicité de ses écrits a été posthume, il s'est trouvé qu'il était arrivé trop tard. La littérature avait déjà pris d'autres voies. Le romantisme était en train, et André, qui appartenait à une autre école de goût, est resté isolé. On l'a admiré, goûté, célébré, on ne lui a rien emprunté. Je ne sais vraiment qui lui rattacher. Il n'y a rien de Chénier dans Lamartine ; si les vers à Fanny ont déjà un résonnement plus profond que ceux à Camille, ils n'ont pas encore la grande mélancolie du *Lac* et de l'*Automne*. Je ne parle pas de l'auteur de la *Curée :* il a imité les Iambes, mais c'est d'influence secrète qu'il est question ici, non d'imitation.

André Chénier, je le répète, n'en restera pas moins

très-haut placé. Il est des poëtes pour lesquels la poésie est un instrument enchanté, le violon de Paganini, tout ce qu'on voudra, mais enfin et en somme un instrument de virtuosité. Et il en est d'autres, au contraire, pour lesquels la poésie est une voix, un langage, l'expression naturelle et spontanée de l'âme. Victor Hugo est le plus grand des premiers ; Racine, André Chénier, Lamartine sont de l'autre famille.

Avril 1875.

II

Mme DE LA ROCHEJAQUELEIN

ET M. DE BARANTE

Les Mémoires de madame de La Rochejaquelein sont un livre charmant, simples à la fois comme des souvenirs de famille et retentissants comme une épopée. Ils parlent la prose tout unie de l'histoire, et ils sont pleins de la poésie des grandes choses. L'ouvrage est unique comme l'entreprise qu'il a immortalisée. Pour être royalistes et catholiques, ces Vendéens n'en sont pas moins des héros. Je ne sais si leur cause est mauvaise, mais elle a du moins la beauté des causes perdues, la grandeur des défenses désespérées. Que les vieilles choses passent, puisqu'elles sont vieilles, et qu'elles meurent puisque aussi bien la mort est le lot de tout ce qui a vécu ; mais qu'il soit permis d'admirer ce qu'elles ont de touchant dans la mort. Pour moi, je me reprocherais de ne sentir aucune humanité commune avec ces gentilshommes chevaleresques, ces paysans qui sont les enfants du château, ces prêtres qui assistent le blessé sur le champ de bataille,

ces femmes qui partagent avec leurs maris les fatigues et les dangers de la déroute. Madame de La Rochejaquelein a retracé tout cela d'une manière inimitable. Elle ne s'est mise en scène que dans la plus juste mesure, si peu préoccupée d'elle-même qu'elle ne cherche pas plus à s'effacer qu'à se mettre en avant. On sent d'un bout à l'autre du livre un parfum exquis de sincérité et de naturel. Pas un effort, pas une longueur. Des portraits vivement touchés. Un récit dont on se dit qu'il est impossible de faire si bien sans art, et impossible pourtant de soupçonner l'art dans un sans-façon si aimable. Mais surtout l'écrivain a admirablement trouvé le ton moral qui convenait aux événements qu'elle racontait : aucun sentiment guindé ; aucune violence de parti ; religion sans bigoterie, royalisme sans haine, héroïsme sans animosité. En vérité, on se prend à ne plus mépriser de si haut un temps qui pouvait produire de pareils hommes, de pareilles vertus et de pareils écrits.

Tel est le livre. Mais voici qui est bizarre ; ce livre, le public ne sait trop qui en est l'auteur. Ou plutôt l'opinion en fait volontiers honneur à un autre que la femme héroïque dont il porte le nom. Qui de nous n'a entendu attribuer les Mémoires de madame de La Rochejaquelein à la plume de M. de Barante ? Quand ce dernier est mort, les célèbres Mémoires ont été comptés parmi les ouvrages du défunt, et M. Vitet, en recevant à l'Académie française le successeur de M. de Barante, et en faisant, selon l'usage, l'éloge de feu son confrère, s'est exprimé comme s'il partageait l'opinion générale. Mais tout cela

serait peu encore s'il ne fallait y joindre le témoignage de M. de Barante lui-même, oui, de M. de Barante. Cet écrivain, dont le caractère ne permet pas de révoquer en doute la parfaite véracité, a laissé des *Souvenirs* inédits, dans lesquels il n'hésite point à se présenter comme le véritable auteur des Mémoires de madame de La Rochejaquelein. M. Guizot, dans sa notice sur M. de Barante, a donné des extraits du manuscrit de son ami, et c'est parmi ces extraits qu'on lit la page suivante.

M. de Barante raconte son séjour à Bressuire où il avait été envoyé comme sous-préfet : « Je me liai, dit-il, d'une amitié sincère avec madame de la Rochejaquelein ; j'allais sans cesse au château de Clisson, où j'étais reçu avec une bienveillance empressée. Ce fut là que je conçus le projet d'écrire les Mémoires de madame de La Rochejaquelein. Dès mon arrivée dans le pays, je m'étais promis de m'occuper d'une histoire de cette guerre. Elle avait commencé ses Mémoires, et les premiers chapitres étaient même rédigés : elle me les remit ainsi que quelques notes qu'elle avait réunies ; elle me guida dans mes recherches ; elle me fit faire connaissance avec des officiers de cette guerre. Je leur faisais raconter ce qu'ils avaient fait ou vu ; elle-même, avec un charme de vérité qu'elle n'aurait pas su reproduire en écrivant, ne me laissait rien ignorer de ce qui s'était passé sous ses yeux, de ce qu'elle avait souffert, du caractère et des actions des chefs auxquels elle tenait par les plus chères affections et qu'elle avait perdus. J'allais sur les lieux, et je me faisais montrer par les paysans les

champs de bataille, cherchant ainsi à rendre vivants à mes yeux les événements que je voulais raconter et les hommes que je voulais peindre. Quand je pris la plume, il ne me semblait nullement que ce fût pour une œuvre littéraire ; je transcrivais la vérité selon l'impression qu'elle m'avait fait éprouver. »

Il est impossible, on le voit, de s'exprimer plus clairement. C'est M. de Barante qui a conçu le projet d'écrire l'Histoire de la guerre de Vendée sous la forme de Mémoires de madame de la Rochejaquelein. Celle-ci avait bien eu la même idée, elle avait été jusqu'à en rédiger quelques chapitres, mais ces chapitres et les notes qu'elle avait réunies, elle les remit au sous-préfet à titre de matériaux pour le livre dont il avait formé le dessein. Elle y joignit, sur les événements non compris dans ces rédactions, des récits animés et véridiques qui valaient bien mieux encore. M. de Barante, d'ailleurs, n'a eu garde de se borner aux informations que pouvait lui donner madame de La Rochejaquelein : il a puisé partout ; il a fait la connaissance des officiers qui survivaient et les a interrogés ; il a visité les lieux et recueilli les souvenirs des paysans, afin de rendre plus vivants à ses yeux, dit-il, *les événements qu'il voulait raconter et les hommes qu'il voulait peindre.* Enfin, il a pris la plume, il a écrit, et il a écrit sous l'impression même que les récits lui avaient fait éprouver. Je le demande, chacune des lignes de ce passage n'exclut-il pas la participation directe de madame de La Rochejaquelein à l'ouvrage dont il s'agit ? Chacune des expressions em-

ployées ne tend-elle pas à représenter M. de Barante lui-même comme l'auteur premier, l'auteur véritable, l'auteur unique des fameux Mémoires ? M. de Barante a donc déclaré qu'il les avait faits, et puisqu'il l'a déclaré, il l'a cru : voilà qui est établi.

Malheureusement, en regard de cette assertion si précise, nous en avons d'autres à placer, qui ne lui cèdent pas en précision, et qui semblent exiger une conclusion opposée. On n'a jamais vu entre honnêtes gens conflit aussi avéré de dépositions. Et c'est justement là ce qui fait l'intérêt du procès ; on y apprend une fois de plus, et par un exemple choisi, ce que vaut le témoignage humain, même dans la bouche des personnes les plus véridiques, même sur les points qu'elles sont en état de savoir le mieux, même en des choses sur lesquelles il semble que l'illusion soit impossible. Jamais le scepticisme historique n'a trouvé plus éclatante justification de ses défiances que le petit problème littéraire dont je tente aujourd'hui la solution.

Les *Mémoires* parurent en 1815. Ils étaient précédés d'une préface, datée de 1811, où madame de La Rochejaquelein parlait du livre comme de son ouvrage, expliquant ce qu'elle avait voulu faire et comment elle en était venue à bout. Toutefois, elle terminait par les lignes suivantes : « Mon ouvrage achevé, j'ai eu occasion de le faire lire à quelques personnes de notre armée en qui j'ai confiance ; elles ont relevé des erreurs, ajouté des faits qui pouvaient rentrer dans mon cadre. » Il fallait donc rédiger l'ouvrage pour insérer ces notes dans le

texte, qui d'ailleurs était surchargé de détails inutiles, et dont le style était parfois diffus et incorrect. Je l'ai confié à M. Prosper de Barante. Son amitié l'a fait consentir à se charger de le corriger, en y conservant la grande simplicité qui seule convient à la vérité. La description du pays, dans le cinquième chapitre, est toute de lui. »

Ici, je n'ai pas besoin de le faire remarquer, le rôle de M. de Barante est aussi différent que possible de celui qu'il s'attribuait tout à l'heure. Sa participation à l'ouvrage n'aurait consisté qu'à le *rédiger*, et encore ce travail de rédaction n'aurait-il consisté lui-même qu'à fondre des additions dans le récit, à élaguer des longueurs, à corriger le style. Le titre, du reste, dans cette première édition, indiquait bien ainsi la part respective des deux écrivains en présentant les Mémoires de madame de La Rochejaquelein comme *écrits par elle-même et rédigés par M. le baron de Barante.*

La sixième édition des Mémoires est de 1847. Madame de La Rochejaquelein mit une nouvelle préface en tête de cette édition, qui est restée définitive. Elle refaisait plus au long, dans cette préface, l'histoire de son livre, et persistait à réduire la participation qu'y eut M. de Barante à «une sorte de rédaction nouvelle ». « C'est lui-même, dit-elle, qui avait fait, dès la seconde édition, retrancher son nom du titre; » et elle ajoute: « En parlant de ses ouvrages, les journaux et les biographies ont souvent dit qu'il était l'auteur de mes Mémoires. Quelques personnes m'ont engagée à réclamer: je ne l'ai pas voulu; il eût semblé que je cherchais à diminuer la

part qu'il a prise dans une rédaction dont il avait bien voulu se charger... La gloire littéraire de mon excellent ami a trop de titres pour que mes Mémoires puissent y contribuer. »

Et dans une note manuscrite, qui vient d'être imprimée dans une brochure relative à tout ce débat : « M. de Barante m'a bien aidée, comme on voit, écrivait madame de La Rochejaquelein, mais il n'est point auteur. A présent, bien des gens croient qu'il l'est, pour ainsi dire. La réputation de femme-auteur ne me plaît pas assez pour me disputer à cet égard. Que m'importe dans le fait [1] ? »

Voilà donc les deux assertions en présence et aussi nettement qu'on peut le désirer. D'une part, M. de Barante se donnant pour l'auteur des Mémoires, réduisant la part de madame de La Rochejaquelein à quelques notes et à des informations, présentant son propre travail comme essentiellement spontané, personnel, original. De l'autre côté, madame de La Rochejaquelein revendiquant explicitement la qualité d'auteur du livre, déclarant l'avoir écrit de sa main, racontant dans quelles circonstances elle l'a commencé et achevé, enfin réduisant la part de M. de Barante à une sorte de correction et de remaniement.

Ainsi renfermé entre deux assertions absolument opposées et inconciliables, le débat se serait probablement éternisé, si des documents nouveaux n'étaient venus le

1. *M. de Barante, sous-préfet à Bressuire, et les Mémoires de madame de la Rochejaquelein*, par Mgr Pie, évêque de Poitiers. — Poitiers, 1869.

trancher. Ces documents sont les manuscrits mêmes de madame de La Rochejaquelein, qui ont été conservés et que l'évêque de Poitiers a communiqués à la Société des antiquaires de l'Ouest. Du moment qu'on possédait la rédaction primitive de la marquise, il n'y avait plus qu'à la comparer avec la rédaction définitive et imprimée : la différence entre les deux textes devait montrer quelle a été la nature du travail de M. de Barante, décider s'il a été auteur ou simple arrangeur, et, dans ce dernier cas, fournir la mesure des changements qu'il a faits et du mérite qui lui revient.

Les manuscrits de madame de La Rochejaquelein se composent de deux rédactions. La première est celle que l'auteur écrivit de sa propre main, qu'elle avait commencée en Espagne en 1799 et qu'elle acheva en France en 1802. L'ouvrage, dès ce premier jet, est un récit suivi, divisé en chapitres, et non une simple collection de souvenirs. Madame de La Rochejaquelein en fit faire plus tard une copie par un M. Beauvais, copie exacte, où l'on a introduit très-peu de changements mais à laquelle ont été ensuite ajoutées diverses notes, soit par l'auteur même, soit par les amis auxquels elle avait soumis ses récits. C'est sur cette copie que M. de Barante a travaillé, et c'est même pour lui servir de canevas qu'elle avait été faite. Quelques-unes des notes de madame de La Rochejaquelein le montrent assez, et indiquent en même temps le genre de service qu'elle attendait du jeune sous-préfet. Ainsi, en regard d'une appréciation de la conduite du prince de Talmont et de Stofflet, la

marquise avait fait mettre : « Page confiée par madame de La Rochejaquelein à la sagesse de son rédacteur. » Et ailleurs, au sujet d'un jugement un peu dur sur un autre personnage de la guerre, elle avait écrit : « Mon rédacteur adoucira ce qui regarde M. Sapinaud le neveu, honnête homme, mais sans talent. »

« Et maintenant, quel est le rapport du travail de M. de Barante, tel que nous le possédons dans les Mémoires imprimés, avec celui de madame de La Rochejaquelein, tel que nous le retrouvons dans le manuscrit primitif, ou, si l'on veut, dans la copie faite par M. Beauvais ? Rien de plus facile à établir. M. de Barante n'est pas l'auteur de l'ouvrage ; il ne l'a pas même refondu, remanié ; il a respecté le cadre primitif ; il a conservé l'ordre et le nombre des chapitres ; il a en général suivi jusqu'à la division des alinéas. M. de Barante n'a pas eu à réunir des matériaux épars pour en former un récit suivi ; il a eu affaire à un véritable texte, à une narration continue, à un ouvrage écrit sans art, il est vrai, mais cohérent, achevé, complet.

Voici comment s'exprime à cet égard M. Audinet, dans un rapport imprimé à la suite du discours de l'évêque de Poitiers : « M. de Barante, dit-il, a d'abord fondu dans le texte des notes qui occupent le verso des feuillets de la copie, et c'est surtout pour le récit des combats qu'il a dû faire ce travail, pour la prise de Thouars, par exemple, et pour la prise de Saumur ; il a déplacé certains passages pour ranger en un meilleur ordre les idées ou les faits ; il a enfin modifié partout la

rédaction primitive, tantôt se bornant à y changer quelques mots, tantôt y faisant de plus grands changements, qui constituent parfois un remaniement complet; il étend et développe quelquefois, plus souvent il abrége. »

Mgr Pie va encore plus loin : « Soit qu'il s'agisse de la conception de l'ensemble et de la distribution des matières par chapitres, dit-il ; soit qu'il s'agisse de la trame suivie de l'histoire ou du récit des combats, de la peinture des caractères ou des détails anecdotiques, d'un bout à l'autre l'œuvre est de madame de La Rochejaquelein, tellement qu'il est impossible de découvrir dans tout le volume un quart de page appartenant en propre à M. de Barante, sauf la description topographique du Bocage, dont la marquise revendique pour lui tout l'honneur. »

Cette dernière assertion est exagérée, ainsi que le montrent les comparaisons instituées par M. Audinet, à la fin de son travail. Si M. de Barante a souvent abrégé les récits de son auteur, il les a parfois étendus et complétés, surtout dans les relations de batailles. Au surplus, tout cela ne nous donne pas encore la notion exacte de la participation du rédacteur à l'ouvrage de madame de La Rochejacquelein; tout cela surtout ne fait qu'augmenter notre perplexité, en rendant plus incompréhensible que jamais la conviction avec laquelle nous avons vu M. de Barante parler des *Mémoires* comme d'un livre conçu et exécuté par lui.

Heureusement qu'un dernier moyen nous reste pour résoudre la question, c'est de l'examiner par nous-mêmes.

Au lieu de nous en tenir aux assertions des autres et à des généralités nécessairement un peu vagues, étudions les textes de nos propres yeux, et comparons pour notre propre compte la rédaction primitive et celle qui l'a remplacée. Nous savons déjà que, en général et pour le gros du récit, l'ouvrage est de madame de La Rochejaquelein. Mais pour le détail, pour le style, pour la rédaction, de qui est-il ? M. de Barante, à cet égard aussi, n'a-t-il été qu'un arrangeur, un correcteur ? C'est ce que nous allons voir, en prenant deux morceaux notables, le premier un récit, le second un portrait. Je commence par le récit, celui de la soirée du 10 août, et je donne d'abord le texte de madame de La Rochejaquelein.

En arrivant à la place Louis XV, nous voulûmes nous diriger du côté du pont de Louis XVI. Mais, dans ce moment, on y fit une décharge, et en même temps nous vîmes une foule qui, tirant des coups de fusil, venait du côté du pont tournant et semblait venir à nous. Le côté de la place où nous étions était à peu près seul. Nous prîmes la rue Royale, et de là la rue Saint-Honoré, la place Vendôme, plusieurs rues, et, après avoir fait un chemin énorme, nous arrivâmes au Louvre. M. de Lescure m'avait toujours fait prendre exprès les rues où il y avait le plus de monde et les mieux éclairées. Nous coudoyions tous ces gens à piques qui, la plupart ivres, poussaient des hurlements. J'avais si bien perdu la tête que je criais comme eux de toutes mes forces : Vivent les sans-culottes ! illuminez ! cassez les vitres ! Et M. de Lescure ne pouvait me calmer et me faire cesser de crier. Nous trouvâmes le Louvre, qui était sombre et assez solitaire ; de là, le Pont-Neuf, où il y avait assez de monde, et où l'on faisait

assez de bruit ; enfin, nous nous trouvâmes de l'autre côté de la Seine et nous remontâmes le quai.

Rien de plus frappant que l'excessive tranquillité, le silence qui y régnaient, avec le contraste qu'offrait l'autre côté de la rivière. On voyait les Tuileries en feu, on entendait les cris de la multitude en fureur, les coups de fusil, de canon ; mais c'était comme si la Seine eût séparé deux empires différents.

Voici maintenant la version de M. de Barante, telle qu'on la lit dans les Mémoires imprimés :

Nous arrivâmes sur la place Louis XV. Nous allions la traverser lorsque nous vîmes une troupe qui débouchait des Tuileries par le pont tournant, en faisant des décharges de mousqueterie. Nous prîmes alors la rue Royale, puis la rue Saint-Honoré. Nous traversâmes la foule de tous ces hommes armés de piques, qui poussaient des hurlements féroces. La plupart étaient ivres. J'avais tellement perdu la tête que je m'en allais criant, sans savoir ce que je disais : Vivent les sans-culottes ! illuminez ! cassez les vitres ! et répétant machinalement les vociférations que j'entendais. M. de Lescure ne pouvait me calmer ni empêcher mes cris. Enfin, nous arrivâmes au Louvre, qui était sombre et solitaire. Nous passâmes au Pont-Neuf et de là sur le quai.

Le plus morne silence régnait de ce côté de la Seine, tandis qu'on voyait sur l'autre rive les flammes des Tuileries qui jetaient une sombre lueur sur tous les objets, et qu'on entendait le bruit du canon, la fusillade, les cris de la multitude. C'était un contraste frappant. La rivière semblait séparer deux régions différentes.

Rien de plus intéressant comme étude de style que la comparaison de ces deux morceaux. Madame de la Ro-

chejaquelein écrit visiblement au hasard. Son récit est traînant ; elle a des détails inutiles, ce Pont-Neuf, par exemple, « où il y avait assez de monde et où on faisait assez de bruit ». Elle a des négligences, des répétitions, comme cette foule qui *venait* et qui *semblait venir ;* des incorrections, comme ce côté de la place qui *était à peu près seul* [1]. Mais ce qui manque surtout à son récit, c'est la construction, la composition, c'est l'ordre dans les détails, par suite le nerf et la rapidité. M. de Barante l'a senti, et il a changé l'économie de la narration, coupé les phrases, distribué autrement les détails, fait ressortir les traits qui devaient être en saillie. Plus ce travail est minutieux en apparence, et au premier abord insignifiant et insensible, plus, en y regardant bien, on y reconnaît le sentiment de l'artiste.

Le portrait suivant fait encore mieux toucher au doigt ces différences. Voici comment madame de La Rochejaquelein a peint M. d'Elbée :

M. d'Elbée menait ceux des environs de Beaupréau, de Chollet. C'était un petit homme de quarante ans. Il n'avait jamais été que sous-lieutenant d'infanterie, et était retiré du service depuis quinze ans. Il était brave et dévot au suprême degré. Il ne savait, dans les combats, qu'avancer en disant : « Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire. » Les soldats le regardaient comme la bannière. Il avait de l'amour-propre, un dévouement entier, d'excellentes inten-

1. Les incorrections de style de madame de La Rochejaquelein vont quelquefois bien plus loin. Dans la préface de 1811, elle parle des choses *dont* elle se rappelait.

tions, un enthousiasme extrême. Du reste, c'était un homme de paille. Cependant tout le monde avait infiniment d'estime et de déférence pour lui. Il avait le propos charlatan et une politesse excessive. Il était fort vif et s'emportait, répétant gravement dans ses péroraisons multipliées : « Confions-nous à la Providence ! »

M. de Barante a agrandi cette esquisse, il en a développé les traits (celui du charlatanisme, par exemple) ; d'un simple crayon, il a fait une peinture :

Dans la grande armée, le principal chef était en ce moment M. d'Elbée : il commandait plus particulièrement les gens des environs de Chollet et de Beaupréau. C'était un ancien sous-lieutenant, retiré depuis quelques années. Il avait alors quarante ans ; il était de petite taille, n'avait jamais vécu à Paris ni dans le monde ; il était extrêmement dévot, enthousiaste, d'un courage extraordinaire et calme : c'était son principal mérite. Son amour-propre se blessait facilement et s'emportait sans propos, quoiqu'il fût d'une politesse cérémonieuse. Il avait un peu d'ambition, mais bornée comme toutes ses vues. Dans les combats, il ne savait qu'aller en avant, en disant : « Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire. » Sa dévotion était très-réelle, mais comme il voyait que c'était un moyen de s'attacher les paysans et de les animer, il y mettait beaucoup d'affectation et un ton de charlatanisme qui le rendait souvent ridicule. Il portait sous son habit de pieuses images. Il faisait des sermons et des exhortations aux soldats, et surtout il parlait toujours de la Providence, au point que les paysans, bien qu'ils l'aimassent beaucoup, et qu'ils respectassent tout ce qui tenait à la religion, l'avaient, sans y entendre malice, surnommé le *général la Providence*. Malgré ces petits ridicules, M. d'Elbée était, au fond, un homme si estimable et si

vertueux, que tout le monde avait pour lui de l'attachement et de la déférence.

Il faut tout dire : si M. de Barante a véritablement perfectionné l'original, s'il lui a incontestablement donné le tour littéraire, il est vrai aussi qu'il lui a enlevé çà et là de sa couleur. Il y a dans le texte de madame de La Rochejaquelein des expressions familières qu'on se prend à regretter. « Les soldats, dit-elle, le regardaient *comme la bannière.* » Et plus loin : « Du reste, c'était un homme de paille. » Il n'est pas bien sûr que M. de Barante n'eût pas mieux fait de respecter ces traits naturels ; mais quoi, il avait adopté un ton, il l'avait étendu sur tout le livre, et dès lors ces hardiesses involontaires eussent fait tache. Il l'a cru, du moins.

Quoi qu'il en soit, nous sommes édifiés maintenant sur la part que M. de Barante a eue aux Mémoires de madame de La Rochejaquelein. Il n'a pas composé ces Mémoires, puisqu'il a suivi pied à pied un texte qui lui a été fourni. Il ne les a pas simplement corrigés non plus, car il ne s'est fait aucun scrupule de retrancher, d'ajouter, de changer les termes, de bouleverser les phrases, de compléter les tableaux, en un mot, de substituer son style au style de l'écrivain primitif. M. de Barante a *récrit* les Mémoires de son amie ; tel est le seul mot qui rende exactement la nature du travail de M. de Barante.

Mais cette question une fois résolue en fait surgir une autre qui ne se résoudra pas aussi facilement. Nous

avons vu plus haut en quels termes M. de Barante, dans ses souvenirs inédits, parle des Mémoires de madame de La Rochejaquelein. A l'entendre, c'est lui qui a conçu le projet de les écrire, lui qui a recueilli sur place les matériaux du livre, lui qui a exprimé ses émotions personnelles, lui qui a raconté et qui a peint. Oh! pour le coup, c'est à n'y rien comprendre. J'admettrais, à la rigueur, que M. de Barante se fût attribué la plus grosse part, la part de l'artiste, dans la rédaction du livre, et qu'il s'en fût regardé comme le véritable auteur, puisque, après tout, c'était sa plume assurément qui en avait fait le livre célèbre que nous connaissons tous. Il n'y aurait eu là qu'une pardonnable illusion d'amour-propre, une de ces complaisantes exagérations auxquelles nous nous livrons si souvent quand il s'agit de nous et de nos mérites. Mais il y a tout autre chose ici : il y a l'oubli des faits ; il y a une manière de les présenter qui est inconciliable avec l'état des textes tel que nous venons de le constater pièces en main ; et, comme il est impossible de prêter à M. de Barante une intention de tromper le public, il y a là un exemple d'illusion qui me paraît devoir prendre place parmi les phénomènes psychologiques les plus extraordinaires.

Décembre 1869.

III

L'IDYLLE D'UN SAVANT

I

Je n'aurai pas l'impertinence d'expliquer ce que fut Marie-André Ampère ; Arago l'a exprimé d'un mot lorsqu'il a déclaré qu'on dirait un jour *les lois d'Ampère*, comme on dit *les lois de Kepler*. Je n'ajouterai même pas que le savant illustre fut en même temps l'un des esprits les plus universels dont on ait conservé le souvenir, embrassant dans sa curiosité tous les sujets sur lesquels s'est portée l'intelligence humaine. C'est de l'homme privé que je veux uniquement parler aujourd'hui, et à cet égard même je n'ai pas la prétention de surprendre le public. On nous a déjà mis dans la confidence de la jeunesse d'Ampère, de cette vie partagée entre la tendresse et l'étude, qu'il mena jusqu'au moment où il vint à Paris et commença de se faire un nom. Il y avait là comme une gracieuse idylle révélée en quelques pages discrètes [1]. Cependant le temps, qui se permet tout, a

1. Voyez la notice sur Ampère, dans le 1er volume des *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve. « A ce portrait, nous

permis que le voile fût tout à fait levé, ce voile qui ne cachait d'ailleurs rien que d'honorable et de charmant. Une amitié dévouée a recueilli le journal d'Ampère et sa correspondance de jeunesse, et bien que ce volume [1] n'ait pas été mis en vente, il est trop visible qu'aucune convenance ne nous empêche d'en donner ici des extraits: loin de là, il nous semble que nous répondons par là aux sentiments de ceux qui ont voulu conserver une si précieuse mémoire.

André Ampère était né près de Lyon, en 1775. Il était de cette génération dont s'honore Lyon, et à laquelle appartenaient les Gérando, les Ballanche, les Camille Jordan. André avait dix-huit ans lorsque son père paya sur l'échafaud la part qu'il avait prise à l'insurrection de Lyon. Ce père avait l'âme héroïque : la lettre qu'il écrivit à sa femme, la veille de sa mort, est superbe de simplicité et de calme. Il y réglait ses affaires, y parlait de ses enfants : « Quant à mon fils, disait-il, il n'y a rien que je n'attende de lui. » André comprit ce qu'il perdait dans la personne de son père, et fut longtemps comme accablé de sa douleur. « Le choc qu'il

dit-on, J.-J. Ampère donnait une approbation qui allait jusqu'à la reconnaissance; en 1843, imprimant la seconde partie d'un ouvrage de son père, il désira reproduire en tête de ce livre posthume la notice qu'il se plaisait à qualifier de petit chef-d'œuvre. »

1. *Journal et Correspondance de André-Marie Ampère.* Paris, 1869. Réimprimé depuis pour le public, ce livre a eu plusieurs éditions.

reçut fut si violent, son ébranlement si profond, que pendant toute une année cette puissante intelligence sembla disparaître ou dormir. Un jour, elle se réveilla en s'intéressant aux fleurs. De cette contemplation à la poésie la pente était facile. Bientôt il s'enivra des plus beaux vers d'Homère, d'Horace, de Virgile et du Tasse. »

C'est vers cette époque qu'il rencontra Julie. La famille Ampère possédait un petit domaine à Polémieux, aux environs de Lyon; près de Polémieux se trouve le petit village de Saint-Germain où demeurait, pendant l'été, la famille Carron: le père, la mère et quatre enfants, dont deux filles non mariées. L'aînée des deux s'appelait Julie. Une chanson d'André, intitulée les *Cheveux d'or*, nous prouve qu'elle était blonde. André a ainsi achevé son portrait: « On voit dans ses yeux bleus la sérénité d'une âme angélique, un sourire anime tous ses traits, les grâces composent tous ses mouvements, la candeur brille sur son front et colore ses joues d'une légère teinte de rose. » Ajoutons qu'André avait une tante établie avec sa fille à Saint-Germain, qu'en allant de Lyon à Polémieux il devait s'arrêter quelquefois chez cette tante, dans tous les cas lui faire de temps à autre des visites, et qu'ainsi il aura bien du malheur s'il ne rencontre pas un jour mademoiselle Julie Carron.

Nous sommes à la fin de l'année 1795. André a vingt ans. L'étendue de son savoir fait déjà de lui une sorte de prodige. « Depuis longtemps il est aussi fort en géométrie, en mathématiques, qu'il le sera jamais. Devenu helléniste, latiniste, fou de poésie, il fait des tragédies,

ébauche des poëmes sur les sciences naturelles, sur la morale de la vie, une épopée sur Christophe Colomb; il rime des chansons, des madrigaux, range, classe sa flore; il étudie la chimie, la physique, la mécanique, le blason, la philosophie. » Il a même composé un traité sur la musique, et il écrit des lettres sur ce sujet dans un petit journal du temps. Il est installé à Lyon, rue Mercière, gagnant sa vie à donner des leçons, lisant Lavoisier avec des camarades avides de science comme lui, se levant à quatre heures afin de trouver du temps pour ses travaux particuliers. Au milieu de tout cela, un vague malaise, le trouble des passions. On a conservé une feuille volante où on lit un souvenir de ces jours-là : « Élevé dans une solitude presque entière, l'étude et la lecture, qui avaient fait longtemps mes plus chères délices, me laissaient tomber dans une apathie que je n'avais jamais ressentie, et le cri de la nature répandait dans mon âme une inquiétude vague et insupportable. Un jour que je me promenais après le coucher du soleil, le long d'un ruisseau solitaire.... »

Là s'arrête le manuscrit; André, évidemment, avait voulu faire le récit de sa première rencontre avec Julie; il n'avait pas poursuivi son dessein, mais la page inachevée est restée comme la préface d'un autre manuscrit, journal intime dont le titre déchiré ne laisse plus lire qu'un mot : *Amorum*, mais dont les pages, toutes barbouillées d'*x* et d'*y*, nous révèlent l'histoire naïve des sentiments d'André jusqu'au jour où il devint le fiancé de mademoiselle Carron.

Le journal commence en 1796.

Dimanche, 10 *avril*. — Je l'ai vue pour la première fois.

Samedi, 10 *août*. — Je suis allé chez elle; on m'y a prêté les *Novelle morali* de Soave.

Samedi, 3 *septembre*. — Je suis allé rendre les *Novelle*; on m'a donné à choisir dans la bibliothèque, j'ai pris madame Deshoulières. Je suis resté un moment seul avec elle.

Dimanche, 4 *septembre*. — J'ai accompagné les deux sœurs après la messe; je rapportai le premier tome de Bernardin. Elle me dit qu'elle serait seule, sa mère et sa sœur sortant mercredi.

Vendredi, 9 *septembre*. — J'y allai et ne trouvai qu'Élise

Le pauvre André fut attrapé : c'est Julie qui était sortie avec sa mère, et Élise qui était restée. On remarquera le rôle que jouent, dès le premier jour, les livres à emprunter et à rendre : chaque volume devient ainsi un prétexte pour faire visite à la famille Carron. On voit aussi quelles étaient les lectures d'André, et avec quelle avidité il dévorait tout ce qui se présentait. Tout lui était bon, Racine et madame de Sévigné, Gresset et la *Princesse de Clèves*, *Roland le Furieux* et *Gonzalve de Cordoue*, les *Nuits* de Young et les romans de Richardson. Mais je reprends les extraits du journal; nous sommes encore en septembre, cinq mois après la première entrevue :

Vendredi, 16 *septembre*. — Je fus rendre le premier volume de Bernardin, et je fis la conversation avec elle et Jenny ; je promis des comédies pour le lendemain.

Samedi, 17. — Je les portai et commençai à ouvrir mon cœur.

Dimanche, 18. — Je vis Julie jouer aux dames après la messe.

Lundi, 19. — J'achevai de m'expliquer, j'en rapportai de faibles espérances, et la défense d'y revenir avant le retour de sa mère.

Madame Carron revient, André s'ouvre à elle : ses affaires n'en sont pas beaucoup plus avancées pour cela. On ne lui ôte pas toute espérance, mais Julie ne veut pas quitter ses parents, André n'a point de position : on reste ainsi en suspens. Les visites cependant continuent comme par le passé, et peu à peu le jeune homme devient plus familier dans la maison, plus hardi dans ses aveux et ses avances. Outre les livres qu'il emprunte, il y a un parapluie prêté, perdu, oublié, qui donne lieu à bien des allées et venues. Et puis, il cherche à se rendre utile, clouant une tapisserie, suspendant un thermomètre, raccommodant un couteau. La poésie, enfin, se met de la partie : on hasarde des bouts rimés, des pièces de vers ; Julie elle-même s'essaie et fait une fable. Et que sera-ce quand on en viendra aux petits jeux et aux pénitences ? C'est pour le coup que les déclarations deviendront directes, pressantes : mais quoi ! les deux jeunes gens n'ont déjà plus rien à s'apprendre, et les circonstances seules s'opposent à leur union. Je continue, en abrégeant :

Samedi, 24 septembre. — Je rapportai le tome IVe de la *Dunciade* et un parapluie.

Lundi, 26. — Je *la* trouvai seule dans le jardin sans oser lui parler.

Vendredi, 30. — Je portai Racine ; je m'ouvris à la mère, que je trouvai dans la salle à mesurer de la toile.

3 *octobre*. — J'y allai. Je glissai encore quelques mots à la mère. Je rapportai le premier volume de Sévigné.

Jeudi 6. — Je me trouvai seul avec elle sans oser lui parler ; on me donna les premiers bouts rimés.

Lundi, 10. — Je les portai remplis, et les lui mis adroitement dans la main.

Samedi, 25. — Je portai une lettre, mais elle était allée à Lyon.

Mardi, 28. — Je m'ouvris entièrement à la mère, qui ne parut pas vouloir m'ôter toute espérance.

... *Lundi*, 31. — Grande compagnie, occasion du jardin manquée, tapisserie ; j'avais rendu le septième volume de Sévigné, j'oubliai le huitième et mon parapluie.

Mercredi, 2 *novembre*. — Je fus chercher mon parapluie. Promenades et jeux.

... *Mercredi*, 9. — Je reparlai. Julie me dit de revenir moins souvent.

Samedi, 12. — Madame Carron était sortie, je dis quelques mots à Julie, qui me rembourra bien et partit ; Élise (la sœur de Julie) me dit de passer l'hiver sans plus parler.

Mercredi, 16. — La mère me dit : « Il y a longtemps qu'on ne vous a vu. » Élise me parla froidement, Julie m'apporta avec grâce les *Lettres provinciales*...

Vendredi, 9 *décembre*. — Dix heures du matin : elle m'ouvrit la porte, en bonnet de nuit, et me parla un moment tête à tête dans la cuisine.

André se tient pour averti, cherche à faire de son mieux : il n'ira plus chez madame Carron que deux fois par semaine ; hélas ! c'est encore trop souvent, et l'on

va de nouveau le rappeler à l'ordre. Mais l'amour est inventif : André imaginera de donner des leçons, au frère d'abord, aux sœurs ensuite ; il deviendra maître d'arithmétique, d'italien. Pour le moment, au commencement de la nouvelle année (1797), Julie est à Lyon :

Dimanche, 8 *janvier*. — Je fus voir sa mère et sa sœur, je m'accusai et je m'excusai.

Jeudi, 12. — Élise était encore seule, mais ayant parlé de la chanson de mademoiselle Lebœuf, j'en profitai pour lui donner la mienne (une chanson sur les *Cheveux d'or* de mademoiselle Carron), ce qui fait que nous causâmes longtemps de Julie.

... *Vendredi*, 27. — Enfin, elle était arrivée de Lyon : sa mère ne vint pas tout de suite. Faisant semblant de regarder des vignettes, je me mis à ses genoux ; sa mère rentra et me fit asseoir près d'elle.

Samedi, 28. — Sa mère m'appela un moment dans son cabinet, et là me dit de ne plus venir si souvent, et mille autres choses désespérantes.

André là-dessus reste près de quinze jours sans aller à Saint-Germain. Puis les choses reprennent leur train, le printemps arrive, on se tient en plein air ; André fait des lectures à haute voix.

Vendredi, 24 *mars*. — Mademoiselle Lebœuf vint tandis que je lisais la tragédie de *Louis XVI* ; nous fûmes dans le verger, Élise s'assit sur le banc, Julie sur une chaise que je lui portai et moi à ses pieds.

Lundi, 10 *avril* : — Je lus la *Marchande de modes* et la *Rosière*, et pendant qu'on mettait des vitres et que madame Carron était dehors, je rappelai à Julie que c'était l'anniversaire d'un des plus beaux jours de ma vie.

Samedi, 15. — Je lus l'*Intrigante* et me fis maladroitement rappeler qu'il fallait s'en aller ; Julie ayant dit que madame Sarcy venait, je restai encore plus maladroitement.

Samedi, 22. — Je donnai une leçon d'italien de vive voix, une de division sur le papier ; nous fûmes le soir dans les jardins.

Voici pourtant un progrès : André obtient que les deux familles entrent en relations.

Mercredi, 26 *avril*. — Je fus rendre Larochefoucauld; je ne trouvai que madame Carron, et lui demandai la permission d'amener maman. Je ne reçus qu'une réponse vague, mais assez satisfaisante. Julie, Élise, ma tante et ma cousine vinrent goûter ; je servis le vin blanc, je bus dans un verre rincé par elle.

Dimanche, 30. — Nous fûmes nous promener chez M. Mayeuvre. Élise m'avait dit en chemin de ne pas tant regarder sa sœur quand il y avait du monde.

C'est égal, les mères vont se parler et les choses avanceront plus rapidement. On sent tout de suite la nuance, les jeunes gens sont maintenant des *accordés*.

Vendredi, 9 *juin*. — Je fus m'asseoir près de Julie, où je restai jusqu'à la fin... Je mangeai une cerise qu'elle avait laissée tomber, je baisai une rose qu'elle avait sentie ; à la promenade, je lui donnai deux fois la main pour franchir un hausse-pied ; sa mère me fit sur le banc une place entre elle et Julie. En revenant, je lui dis qu'il y avait longtemps que je n'avais passé un jour si heureux, mais que le spectacle de la nature n'était pas celui qui m'avait le plus charmé ; elle me parla toujours avec beaucoup de grâce et de bonté.

... *Samedi*, 24. — Nous fûmes voir l'éclipse à Saint Germain. Je m'assis auprès d'elle. Pendant ce temps-là, ma-

dame Carron s'expliquait avec maman. Le temps ne se découvrit qu'à 6 heures 10 minutes, après le milieu de l'éclipse, mais j'en observai exactement la fin à 6 heures 35 minutes, comme je l'avais calculé à ma montre et à celle de M. Périsse, avec la lunette de M. Rapt.

Le passage est caractéristique : les deux jeunes gens sont assis à côté l'un de l'autre, les mamans sont en train de prendre la décision tant désirée, mais notre amoureux de vingt ans tient sa montre à la main, il suit l'éclipse et il veut en déterminer exactement les phases.

Ici se placent des vers qu'André fit pour Julie, et que je donne comme spécimen de son talent poétique, et un peu aussi comme exemple des déclarations qu'il se permet maintenant.

Que j'aime à m'égarer dans ces routes fleuries
Où je t'ai vue errer sous un dais de lilas !
Que j'aime à répéter aux Nymphes attendries,
Sur l'herbe où tu t'assis, les vers que tu chantas !
Au bord de ce ruisseau, dont les ondes chéries
Ont, à mes yeux séduits, réfléchi tes appas,
Sur les débris des fleurs que tes mains ont cueillies,
Que j'aime à respirer l'air que tu respiras !
Les voilà, ces jasmins dont je t'avais parée ;
Ce bouquet de troëne a touché tes cheveux.....

A la même date, une jolie scène d'idylle, une page qui rappelle aussitôt une autre histoire de cerises, dans les *Confessions*.

Les deux familles avaient fait connaissance, madame Ampère avait été plusieurs fois chez madame Carron ; ces

dames s'étaient expliquées sur les projets de leurs enfants, mais madame Carron et ses filles n'étaient pas encore venues à Polémieux, chez la mère d'André. Le jour de cette visite arriva enfin, époque décisive, et dont André a inscrit la date en grosses lettres dans son journal.

Lundi, 3 *juillet*. — Elles vinrent enfin nous voir à trois heures trois quarts. Nous fûmes dans l'allée où je montai sur le grand cerisier d'où je jetai des cerises à Julie. Élise, ma sœur, tout le monde vint ensuite. Je cédai ma place à François, qui nous baissa des branches où nous cueillions nous-mêmes, ce qui amusa beaucoup Julie. Elle s'assit sur une planche, à terre, avec ma sœur et Élise, et je me mis sur l'herbe à côté d'elle. Je mangeai des cerises qui avaient été sur ses genoux. Nous fûmes tous les quatre au grand jardin, où elle accepta un lis de ma main. Nous allâmes ensuite voir le ruisseau ; je lui donnai la main pour sauter le petit mur, et les deux mains pour le remonter ; je restai à côté d'elle au bord du ruisseau, loin d'Élise et de ma sœur. Nous les accompagnâmes le soir jusqu'au moulin à vent, où je m'assis encore près d'elle pour observer, nous quatre, le coucher du soleil qui dorait ses habits d'une manière charmante ; elle emporta un second lis que je lui donnai en partant.

Je continue mes extraits, toutefois, de plus en plus, en choisissant ; non que la monotonie soit à craindre, mais, au contraire, pour échapper à la tentation de tout donner.

Vendredi, 21 *juillet*. — Je fus rendre les quatre volumes de *Roland*. Je restai un moment seul avec elle, et je com-

mençais un tendre préambule quand tout le monde rentra.

Jeudi, 27. — Je leur donnai à chacune une leçon d'italien. Julie ne voulut pas rester seule avec moi pendant la sienne, et sortit pour s'asseoir sur le banc où était sa sœur.

Dimanche, 10 *septembre*. — Nous dînâmes tous ensemble; après, on fit des petits jeux. Ma pénitence étant de dire une vérité à qui je voudrais, je lui dis : « Mademoiselle, vous êtes charmante, mais je ne vous aime pas. »

Lundi, 9 *octobre*. — J'eus une conversation avec Julie sur la sensibilité.

Jeudi, 26. — J'y portai un petit panier de châtaignes. Je trouvai en arrivant les deux mères à table. Madame Carron me dit d'aller dans le verger où *elles* étaient; je n'y trouvai que Julie, qui parut aussi embarrassée que moi... Je voulus retourner un moment au verger, où elle était allée étendre du linge, mais elle m'évita avec encore plus d'empressement que la première fois. Sur le soir, elle me dit de lire Adèle (*Adèle de Sénanges*, de madame de Souza), ce qui nous donna lieu de parler encore sur les passions. Je fus ensuite chez ma tante, et, en allant prendre mon panier, je revis encore Julie.

Mercredi, 1er *novembre*. Nous allâmes dans le verger, où j'aidai à lever la lessive; en badinant, à la suite d'une plaisanterie d'Élise, Julie me donna un charmant coup de poing sur le bras. Nous goûtâmes avec des châtaignes, et nous revînmes fort tard.

André porte un jour un pot de marguerites à Julie; en chemin, il fait des vers, qu'il écrit et attache à une branche. Il pose la plante et commence sa lecture à haute voix. Arrive madame Carron, qui demande ce que c'est que cette fleur avec une étiquette. « Sans rien répondre, dit André, je continuai de lire *Gonzalve* rapi-

dement, et je m'en fus. » Mais André n'en resta pas quitte pour si peu, et il eut à subir les reproches des deux sœurs l'une après l'autre.

Mercredi, 16 *novembre*. — Julie me jeta des regards charmants et me dit adieu avec beaucoup de grâce.

Vendredi, 1er *décembre*. — Seul avec madame Carron, j'ouvris mon cœur. Elle me dit plusieurs choses consolantes : qu'elle laissait à maman le soin de décider la fortune qui était nécessaire à mes projets, que quand on possédait l'estime d'une personne et qu'on la méritait, c'était beaucoup. En partant, elle ajouta : « Monsieur Ampère, quel jour reviendrez-vous ? » Je répondis : « Dimanche. »

Jeudi, 7. — Le soir, Julie me conseilla différentes choses pour mon ajustement, qui marquaient un peu d'intérêt.

Quelques jours après, Julie lui reprocha de s'être fait couper les cheveux trop court. C'est ainsi que, de bonne heure, elle fut obligée de prendre en main le soin de sa toilette. Mais ce sera bien pire quand ils seront mariés : Ampère a été le plus distrait des hommes et naturellement sa mise s'en est toujours ressentie.

Samedi, 23 *décembre*. — Je passai une partie de l'après-midi à lire à Élise (Julie était à Lyon). Je lui parlai longtemps de *Grandisson*, des passions, et je plaignis le sort de ceux qui ignorent s'ils sont aimés. Elle me rappela que, l'année passée, je disais que je voudrais seulement être sûr de n'être point haï.

Dimanche, 28 *janvier* (1798). — A Saint-Germain, je ne trouvai d'abord que madame Carron ; Élise vint ensuite, et nous ne parlâmes plus que de ma passion.

C'est vers cette date que s'interrompt le Journal d'Ampère; il l'avait poussé plus loin, mais les dernières feuilles ont été coupées ou perdues. L'année 1798 se passa probablement comme celles dont nous venons de lire l'histoire, entre les tendres aveux et la tristesse que causaient d'insurmontables délais. On attendait toujours qu'Ampère eût une position, qu'il pût assurer à sa femme des moyens d'existence, et l'honnête garçon ne parvenait pas à rien trouver qui lui convînt. Cependant madame Carron, devenue veuve cette même année, avait fini par accepter tacitement les assiduités d'Ampère auprès de sa fille, et même, un peu plus tard, par lui accorder provisoirement la main de celle-ci. C'est du moins sur le pied de fiancés que nous les voyons s'écrire au commencement de 1799. Ampère est à Lyon, avec la rougeole, mais il se console en écrivant à Julie, avec la permission de madame Carron. Ses lettres sont brûlantes.

Je serai donc le plus heureux des hommes!! Cette chambre, aujourd'hui déserte, sera bientôt habitée par une femme adorée; je pourrai lui consacrer tous les moments de ma vie; elle sera heureuse de mon bonheur comme je le serai du sien. La confiance, l'amitié, le pur amour partageront nos cœurs; je la verrai assise devant cette cheminée, auprès de cette table; elle me dira qu'elle m'aime.

Et quelques jours après, sur le point d'obtenir enfin sa liberté, anticipant dans son esprit le voyage à Saint-Germain et l'ineffable moment du revoir :

Mon cœur bat, je traverse rapidement le peu d'espace qui me reste à parcourir: j'entre dans la cour, j'approche de la porte, je l'ouvre. Il n'y a point d'expressions qui puissent peindre les sensations que j'éprouve; le cœur de Julie saura lire dans le mien à travers mon embarras, mon air gauche et contraint.

La réponse de Julie à tous ces transports est charmante, avec son calme apparent et son ton de badinage :

Nous voyons avec plaisir, monsieur, que votre maladie ne fait pas errer votre imagination sur des choses tristes. Le talisman composé avec le plus de soin (Ampère avait réclamé une lettre, comme un talisman capable de produire la patience) ne pourrait rien ajouter à la magie qui vous environne : tout paraît animé autour de vous : le coin de la cheminée, qui d'ordinaire pour un malade est un endroit fort maussade, vous fait rêver gracieusement. Continuez, monseur, à faire des châteaux agréables; et en suivant les conseils de prudence que vos amis vous donnent, vous pourrez vraisemblablement jouir bientôt du plaisir de la campagne.

Cette correspondance est du mois de mars; quatre mois après, le 6 août 1799, le mariage se fit enfin. Ballanche était du repas de noce, et chanta le bonheur de son ami dans un épithalame en prose. Les deux époux allèrent vivre à Lyon, dans le petit appartement d'Ampère, rue Mercière. André donnait des leçons de mathématiques. Voilà donc l'idylle terminée, terminée comme toutes les idylles, par le mariage et le bonheur. Ce bonheur fut court, et il nous reste à lire un second chapitre de cette histoire, chapitre bien différent du pre-

mier, un récit de maladie, de douleurs, et enfin d'éternelle séparation.

II

Nous avons vu Ampère parvenir au comble de ses vœux; après trois ans d'incertitude, d'attente, d'amour patient, il a enfin obtenu la main de Julie. Le grand obstacle n'était point dans le cœur de la jeune fille, ni dans les dispositions de sa famille; mais Ampère n'avait pas de profession, et il ne pouvait guère entrer en ménage sans en avoir une. Aussi le choix d'une carrière qui lui convînt était-il devenu un grand sujet de préoccupation pour ceux qui s'intéressaient au jeune homme. Il est curieux d'entendre aujourd'hui tous ces avis. Ampère avait eu un moment l'idée de se charger de l'éducation du fils de M. Périsse, un neveu de Julie, mais on reconnut bien vite combien peu il était propre au rôle de Mentor. D'autres fois on lui parle de commerce, on lui fait l'éloge de l'état d'agent de change! André lui, est depuis longtemps fixé : il veut être professeur et il le sera : seulement, il faut qu'il se fasse connaître. En attendant, il est marié, il demeure à Lyon dans le plus modeste des appartements, et il gagne sa vie à donner des leçons de mathématiques. Ainsi se passe l'hiver. Au printemps, Julie suit sa mère à la campagne, à Saint-Germain, où elle doit faire ses couches, et Ampère va l'y retrouver une fois par semaine. Les

voilà donc déjà séparés. Les pauvres jeunes gens le furent bientôt encore plus: Julie donna naissance à un fils (Jean-Jacques Ampère, l'aimable littérateur), et ne se remit jamais tout à fait; elle alla, au contraire, languissant toujours davantage, minée par quelque mal organique, pouvant à peine marcher et, pour comble, soignée par des charlatans qui lui faisaient prendre « des cloportes et de la racine de persil dans de l'eau de poulet ». Julie revint à Lyon dans l'automne de 1801, mais cette réunion ne dura pas longtemps. Deux ou trois mois après, Ampère fut nommé professeur de physique à l'École centrale de l'Ain, et il dut aller demeurer à Bourg, où sa femme malade ne put le suivre. De là, de cet éloignement forcé, une correspondance journalière, qui forme la seconde moitié du volume où je puise ces détails. Ampère achève de s'y montrer tel que nous l'avons vu dans son journal intime, gauche, mobile, passionné, âpre à l'étude, rempli de projets. Son mérite, en même temps, commence à percer. Il y a vraiment de l'intérêt à pénétrer ainsi dans la vie secrète du naïf grand homme.

Pourquoi, écrit-il à Julie tout au commencement de la séparation dont on vient de voir les causes, pourquoi tous mes jours ne s'écoulent-ils pas auprès de toi? Si je suis méchant quelquefois, c'est que je reste trop longtemps sans respirer l'air de douceur et de bonté que tu exhales.

... Adieu ; tu te moquerais encore si je mettais là un baiser; cela me ferait pourtant bien plaisir.

... Quand Louison m'a éveillé ce matin, que je faisais un joli rêve! Quel tort elle m'a fait! Je rêvais que je voyais ouvrir mes rideaux par ma Julie arrivant de Saint-Germain

pour visiter sa sœur, et venant d'abord chez son mari; elle n'avait qu'un jupon de bazin, un corps de toile et un petit mouchoir... Ah! mon amie, comme je t'embrassais de bon cœur, quand la grosse voix de Louison a frappé mon oreille, au lieu de cette voix si douce que j'aime tant!

... Julie se souvient-elle de l'amandier, des derniers baisers qu'elle m'a donnés avant-hier? J'ai le cœur serré toutes les fois que j'y pense, et j'y pense toujours. Ma pauvre petite, quand seras-tu bien contente, bien heureuse, comme tu mérites de l'être?

La place à l'École centrale de Bourg devait mener Ampère à quelque chose de mieux; autrement, il n'aurait pas gagné au change. Ses émoluments s'élevaient à peine à deux mille francs, si bien qu'il était obligé de donner des leçons particulières pour gagner de quoi soutenir son ménage, des leçons qui se payaient neuf francs par mois, quelquefois douze! Il est vrai que sa pension ne lui coûtait pas cher. Il avait trouvé moyen de déjeuner pour deux sous et de souper pour six. « J'ai fait un arrangement avec la Perrin, écrit-il, par lequel, à compter d'aujourd'hui, elle me fournira tous les jours à déjeuner pour trois francs par mois. » Et un peu plus loin: « Je me trouve bien de mes soupers, sans pouvoir concevoir comment la Perrin peut s'en tirer à six francs par mois. » Il est vrai que Julie lui envoyait quelquefois un saucisson ou un fromage pour compléter ses repas.

Ampère n'avait pas tout d'abord rencontré si bien. Il avait commencé par une pension assez chère, et qu'il avait quittée à cause des polissonneries qui s'y disaient.

« Cela passait toute expression, écrit-il, je ne veux pas retourner dans ce corps de garde. » Il avait alors été chez les Beauregard, ce qui avait fait rire de sa simplicité, la réputation de madame Beauregard étant, à ce qu'il paraît, à la hauteur des propos de l'auberge Renaud. Toutes ces mœurs de province sont assez bien touchées dans les lettres de notre savant.

J'ai dîné chez le professeur d'éloquence, Mermet, bavard sans être bête; les deux Beauregard, mari et femme, étaient invités. J'avais déjà cru remarquer que madame Beauregard ne lui déplaisait pas. La mère de M. Mermet, grosse et franche paysanne, n'a voulu se mettre à table qu'un instant, et a confirmé mes conjectures en adressant à Beauregard un petit avis très-énergique dans le goût du pays, et dont chacun a été très-déconcerté ; je me mordais les lèvres pour ne pas rire de la colère concentrée de la dame.

Julie, de son côté, est pleine de sollicitude pour son mari. Elle craint qu'il ne pousse l'économie trop loin : « Dis-moi bien comment tu te portes, lui écrit-elle, comment tu es nourri ; ne mens sur rien. » Elle a peur surtout de ses distractions bien connues. Le tableau, à cet égard, est complet, et l'on retrouve Ampère, dans les lettres de sa femme, à peu près tel que la légende l'a représenté plus tard. « Je ne pouvais, dit Julie, me souffrir dans la maison vide de toi, ne te voyant plus venir me demander tantôt ton chapeau, tantôt ta cravate, etc., etc., et ne pouvant te gronder de chercher si bien ce qui est ordinairement sous tes yeux. » C'est bien pire, main-

tenant : Ampère est professeur de chimie, il a un laboratoire, et l'on devine s'il est adroit dans ses expériences. « Prends garde à ta chimie, lui écrit sa femme ; tes bas bleus sont perdus avec ce maudit acide qui brûle tout. » Le bon Ampère est quelquefois terriblement embarrassé ; il est venu des inspecteurs à Bourg, et il s'agit de faire figure devant eux :

Je te prie de m'envoyer un pantalon neuf, pour que je puisse paraître devant MM. Delambre et Villars. Je ne sais comment faire ; ma jolie culotte sent encore la térébenthine, et ayant voulu mettre mon pantalon aujourd'hui pour aller à la société d'émulation, j'ai vu le trou que Barrat croyait avoir raccommodé, devenir plus grand qu'il n'avait jamais été, et découvrir la pièce d'une autre étoffe qu'il a mise dessous.

Passe encore si les habits eussent seuls porté les traces du laboratoire ; mais les mains d'Ampère étaient toujours brûlées, noircies ; madame Beauregard lui avait même fait un affront, s'étant levée de table un jour et ayant déclaré qu'elle ne pouvait dîner avec un homme qui semblait sortir de l'écurie. On juge ce que Julie devait souffrir en apprenant ces conséquences d'un incurable désordre. « Je voudrais, dit-elle, que cela te fît faire un peu plus d'attention à ta personne et à ta propreté, car beaucoup de gens pourraient penser tout bas ce que tu as entendu dire tout haut. Si tu rends quelques visites, tâche donc d'avoir un peu l'air d'un honnête homme, cela fera plaisir à ta pauvre femme qui n'en a pas beaucoup. »

Tout en brûlant ses culottes et en se salissant les mains, Ampère apprenait, pensait toujours, et son génie d'inventeur allait enfin se manifester. Nous assistons à l'éclosion de son premier travail, les *Considérations sur la théorie mathématique du jeu.*

Il y a sept ans, ma Julie, je m'étais proposé un problème de mon invention que je n'avais pu résoudre directement, mais dont j'avais découvert par hasard une solution dont je connaissais la justesse sans pouvoir la démontrer. Cela me revenait souvent dans l'esprit ; j'ai cherché vingt fois sans succès cette solution directe. Depuis quelques jours, mon idée me suivait partout ; enfin, je ne sais comment, je viens de la trouver avec une foule de considérations curieuses et nouvelles sur la théorie des probabilités. Comme je crois qu'il y aura peu de mathématiciens en France qui puissent résoudre ce problème en moins de temps, je ne doute pas que sa publication dans une brochure d'une vingtaine de pages ne me soit un bon moyen de parvenir à une chaire de mathématiques. Ce petit ouvrage d'algèbre pure, où l'on n'a besoin d'aucune figure, sera rédigé après-demain ; je le relirai et le corrigerai jusqu'à la semaine prochaine... Je te l'enverrai par Pochon avec le gilet à carreaux, les gros bas de laine et les six louis dont je t'ai parlé.

Pochon était le messager de Bourg à Lyon ; il faisait le chemin en dix heures, sauf l'hiver où il s'embourbait quelquefois sur la grande route. André et Julie lui confiaient tout, instruments de physique, produits chimiques, saucissons, pots de raisiné, des vêtements et parfois de l'argent caché dans la poche d'un gilet ou d'une culotte, des manuscrits, comme nous venons de le voir,

tout enfin jusqu'aux lettres. Un mémoire sur des problèmes de mécanique fut égaré dans l'un des voyages de Pochon, et pendant huit jours tenu pour perdu.

Ampère revient souvent sur ses travaux et sur une brochure qu'il projetait.

Au sujet de mon livre, je vais te dire le mot de l'énigme : non-seulement le commencement n'est pas fait, mais je ne savais comment démontrer une formule de mon invention dont j'avais besoin pour la dernière conséquence de mon mémoire. Je cherchais inutilement cette démonstration depuis plusieurs jours, et cela me dégoûtait du travail ; je viens de la trouver cette nuit, à deux heures. Je t'écris à neuf heures du matin, et l'ouvrage sera absolument fini à midi. J'aurai une semaine entière pour le relire et le corriger. Tu le recevras certainement mercredi prochain avec mon beau pantalon. J'ai fait le compte de mes nippes, tout y est, excepté un mouchoir qui sera resté dans quelque poche d'habit.

On voit, vers la même époque, Ampère tourner son attention sur l'électricité. Le gouvernement consulaire venait de proposer un prix pour les découvertes relatives à cette branche de la physique. Sa femme est la première à lui en écrire : « Que penses-tu, dit-elle, de ce que dit Bonaparte pour le galvanisme ? » Ampère répond : « C'est un prix de soixante mille francs proposé par Bonaparte, que je tâcherai de gagner quand j'en aurai le temps. C'est précisement le sujet que je traitais dans l'ouvrage sur la physique que j'ai commencé d'imprimer ; mais il faut le perfectionner et confirmer ma théorie par de nouvelles expériences. » Et quelques mois plus

tard, mais sans s'expliquer sur la nature de ses études : « J'ai fait ce matin une nouvelle découverte, supérieure à celles que j'avais faites jusqu'à présent, oh ! oui, bien au-dessus. Si elle me conduisait au but que j'en attends, je serais immortalisé. »

Au milieu de ces études, de ces succès, la correspondance des deux époux continue d'être très-tendre, romanesque même, au moins du côté d'Ampère; il a un fond de mélancolie et de poésie.

Ce matin, je suis allé hors la ville chercher un endroit champêtre pour relire les lettres où ma Julie a peint les sentiments qu'elle éprouvait après mon départ. Ces sentiments et ces lettres sont tout ce qui me reste de mon ancien bonheur.

. . . Julie a-t-elle songé aujourd'hui à son mari? Il est si loin d'elle qu'il faudra trois jours avant qu'elle puisse lire ce qu'il voudrait lui dire comme autrefois : *Je t'aime, je t'aime*. T'en souviens-tu, quand tu me le disais aussi, et que le son se croisait sur nos lèvres? Comme j'ai mal profité du temps où ce bonheur était près de moi! Je hais tous les ouvrages que j'avais entrepris et qui m'ont séparé de toi.

. . . Je viens de faire la revue de mes petits trésors : j'ai relu trois anciennes lettres de ma Julie, j'ai pesé toutes les paroles de celle qui a décidé de mon sort ; j'ai baisé le talisman, une rose défraîchie que j'ai reçue de sa main, et les doux liens qui couvraient autrefois sa tête. Je me suis rappelé alors bien d'autres choses que j'aurais voulu pouvoir baiser comme celle-là...

Voici maintenant un récit d'aventures et de mésaventures, un de ces voyages à pied dont on se rappelle avec

tant de plaisir les petites misères une fois qu'on est séché et reposé.

Me voici mieux disposé aujourd'hui à te faire le récit de mes petites aventures. Tout fut bien jusqu'à Trévoux, où je dînai chez M. Billiond avec lui, sa femme, son frère et son clerc. Madame Billiond est fort jeune; ses traits réguliers, mais durs; il y a quelque chose de singulier dans ses sourcils, qui semblent révéler je ne sais quoi d'*atroce*; on ne peut en soutenir la vue: sans cette expression farouche, elle pourrait passer pour jolie. Son beau-frère m'en a fait l'éloge, et je regarde ce qu'il m'en a dit comme bien contraire à l'opinion de Lavater.

Je me décidai, à cause du mauvais état des chemins de traverse, à suivre la route de Châtillon tant que je pourrais aller. On me parla alors d'une carriole; je courus à l'auberge où on la prend, elle était partie: pour trente sols j'aurais épargné mes pieds et mes souliers. J'eus de la pluie jusqu'à Villeneuve; je voulais y coucher à la belle étoile, mais voyant le temps s'éclaircir, je continuai ma route. La boue de Bresse passait toujours par-dessus les quartiers de mes chaussures; j'arrivai à huit heures à Châtillon, où je n'eus que les premières gouttes d'une pluie à verse: si elle était venue plus tôt le parapluie que m'avait prêté Billiond aurait été bientôt percé.

Me sentant le lendemain un peu refait, je voulus passer au Chapuis pour y voir M. et madame Dussablon. Cela allonge d'une bonne demi-heure; j'espérais m'y reposer, et y déjeuner. Mais arrivé là, à sept heures du matin, on me dit qu'étant un peu fatigués, monsieur et madame ne se lèveraient qu'à neuf heures. Sur-le-champ, je fus rejoindre le grand chemin à Neuville, où j'achetai une demi-livre de pain que je mangeai en marchant avec un morceau de saucisson. Ayant encore à faire près de trois lieues pour arriver à Bourg, je me sentis si las, si las, que je me couchai au pied d'un arbre sans savoir quel parti prendre. Les cinq lieues faites la

veille dans la boue m'avaient coupé les jambes, comme on dit ici. Incapable de continuer, j'attendais sur la route, quand voici venir une carriole; j'approche, c'étaient Cardon, Gripière, etc., qui justement revenaient de Sondron. Je montai auprès d'eux, et comme ils ne voulurent pas que j'entrasse dans les frais, je m'en tirai pour quinze sous d'étrennes au conducteur. Rentré à midi, j'ai dormi jusqu'à deux heures, et donné ma leçon à quatre.

Ampère, on le voit, est habituellement d'assez bonne humeur, même dans cette solitude, cette sorte de veuvage que les circonstances lui ont imposé avant le temps. Mais il a aussi des moments de découragement et de vagues aspirations.

« L'état de mon esprit est singulier, écrit-il; je suis comme un homme qui se noierait dans son crachat et qui chercherait inutilement une branche pour s'accrocher. Les idées de Dieu, d'éternité, dominaient parmi celles qui flottaient dans mon imagination. » Il ne faut pas se représenter Ampère comme un pur savant, loin de là, mais, au contraire, comme une âme passionnée, ardente, mystique même; Ballanche, qui le connaissait bien, disait de lui qu'il avait un brasier dans le cœur.

Julie, elle, est beaucoup plus calme et modérée; elle représente la raison du ménage, on pourrait dire la prose. Elle appelle quelquefois Ampère « son fils, » par une espèce de jeu convenu et de tendresse protectrice, et en effet, il semble qu'elle soit la maman, ramenant en toutes choses son étourdi de mari à la sagesse et à la réalité. Ainsi, elle ne goûte que médiocrement les prome-

nades sentimentales d'André, et redoute ses distractions :

Je te trouve bien pastoral d'aller lire mes lettres dans les prés : j'ai peur que tu ne les sèmes en chemin, et que tout ce que je t'adresse ne tombe sous les yeux des premiers venus. Si je te connaissais un peu plus soigneux, combien je te confierais de jolies choses ! Tu saurais que je t'aime bien, que j'ai grande envie de te revoir, que tous les soirs j'aurais mille choses à te conter qui restent là, et qui me font soupirer ; enfin tu saurais que lorsque l'on a tant fait que de prendre un mari, on l'aime trop pour en être séparée, et que cette absence m'ennuie.

D'autres fois, Julie donne des conseils à son mari, le reprend au besoin, ne craint point de s'accuser elle-même. La lettre suivante ne donne-t-elle pas une haute idée de la raison et du cœur de cette femme ?

Pourquoi t'imaginer que le temps que tu as sacrifié à tes affaires a pu gâter ton séjour ici ? N'avons-nous pas eu de bons moments ensemble, quand je te donnais le bras, ou bien en courant avec le petit sous les arbres de Bellecour ? Tout cela n'étaient-ce pas des jouissances ? Tu les as bien comprises, et ta lettre qui vient de me faire pleurer, n'est pas écrite par un cœur insensible ; je l'aime bien, cette lettre, elle me peint ton âme, et ton âme est ce que j'aime le plus en toi ; elle n'est pas ordinaire ; elle sacrifierait tout au bonheur de ton amie ; mais ta mère, tu dois aussi l'aimer bien tendrement ; tu l'aimes, mais pas comme il faut aimer sa mère. Tu ne m'as pas dit un mot de gronderie lorsque je te parlais d'elle un certain soir que j'avais l'esprit monté ; j'aurais voulu que tu m'eusses fait sentir que j'avais tort, et que ce ne soit pas

moi qui m'en fusse aperçue la première. Je suis injuste lorsque j'ai de l'ennui : cette pauvre mère en a eu et en a tant encore !!! Mon bon ami, mon André, écris-lui donc toutes les tendresses que tu sens pour elle. Le grand bonheur qu'un cœur maternel puisse éprouver est de retrouver dans celui de ses enfants une partie de ses propres sentiments, de ceux qui l'ont animée dans tous les soins qu'elle leur a prodigués.

Puis enfin, souvent aussi, la note de tendresse : « Adieu, adieu, je t'embrasse bien fort ; c'est un bon baiser, de ceux que tu aimes, que je ne te donne pas avec distraction, de ceux que mademoiselle Carron ne t'a jamais donnés. Adieu. »

Il faut abréger. Aussi bien, nous approchons de la fin. La maladie de Julie faisait des progrès ; la pauvre femme ne se levait plus guère, se sentait vieille avant le temps. Elle unissait son mari et son enfant dans la même espèce de sollicitude. « Je vous regarde tous les deux comme mes fils, écrit-elle, car les maux m'ont vieillie et m'ont laissé le loisir de faire des réflexions qui ont mûri ma raison. Ainsi, quoique nos âges se rapprochent, crois bien que ta femme a dix ans de plus que toi ; cela peut être pris dans tous les sens, car la fraicheur, l'activité, la gaieté, les grâces de la jeunesse, tout est disparu ; mon cœur est le même, il t'aime toujours, et cela te suffit, n'est-ce pas, mon bon André ; je t'embrasse à cette pensée, et tu me réponds de même. »

Ampère était venu passer les vacances de 1802 près de sa femme, à Saint-Germain et à Polémieux. Il espé-

rait toujours une place au lycée de Lyon, mais les lycées ne s'organisaient pas, et, au mois de novembre, il fallut retourner à Bourg reprendre ses leçons à l'École centrale. Cependant, il était sur le point de toucher... au but; la nomination si désirée arriva au mois d'avril suivant. « Je vais vivre auprès de ma Julie pour toujours, s'écrie t-il, quel bonheur! » Hélas! c'est à ce moment-là même, c'est lorsqu'il se voit au comble de ses vœux, que la solide et parfaite amie va lui être enlevée. Ils sont réunis, mais pour se dire l'éternel adieu. André a repris son journal, il y note les douleurs de ces derniers jours, et le réveil des sentiments religieux qui lui étaient naturels.

17 *avril, dimanche de Quasimodo.* (1804.) Je reviens de Bourg pour ne plus quitter ma Julie.

15 *mai, dimanche.* Je fus à l'église de Polémieux pour la première fois depuis la mort de ma sœur. (Une sœur aînée, morte en bas âge.)

21, *samedi.* Promenade dans le jardin. Julie bien malade.

28, *veille de la Pentecôte.* Je parlai pour la première fois à M. Lambert un instant dans son confessionnal.

6 *juin.* Absolution.

7, *mardi, Saint-Robert.* Ce jour a décidé du reste de ma vie. (Ampère veut dire sans doute qu'il a eu ce jour-là des lumières inattendues, pris des résolutions de réforme morale.)

5 *juillet, mardi.* Première leçon au lycée de Lyon.

9, *samedi.* Le matin Julie bien malade; je priai M. Mollet de me remplacer au lycée.

13, *mercredi.* A neuf heures du matin:

Multa flagella peccatoris, sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.

O mon Dieu, mes crimes m'ont mérité ce châtiment, mais peut-être écouterez-vous encore la voix de vos miséricordes !

Ainsi finit ce rêve d'un moment, ces jours d'affection pure et de bonheur domestique. Ampère était réservé aux joies de la découverte scientifique : son nom était destiné à devenir illustre entre tous, mais il n'oublia jamais les souvenirs de sa jeunesse. En 1816, au milieu de sa brillante carrière, il écrivait à Ballanche : « Oh ! je n'aurais jamais dû venir à Paris ! Pourquoi ne suis-je pas resté toute ma vie professeur de chimie à Bourg ou à Lyon ? Je n'ai jamais été heureux que pendant ce temps si court ; là, avec elle, je serais devenu un grand homme. Mais il n'est plus temps ! » Ampère se trompait ; ses grandes découvertes sont de 1820.

Au moment de terminer ces articles, nous apprenons qu'un de nos principaux éditeurs a obtenu l'autorisation de publier le volume d'où nous les avons tirés. Il n'en pouvait être autrement : on ne saurait réserver à quelques privilégiés un livre qui fait honneur à la nature humaine, et d'où s'exhale un si aimable parfum. Reviennent la paix et les loisirs, et l'ouvrage qu'on nous promet sera doublement le bienvenu, un souffle embaumé après la tempête.

Août, 1870.

IV

LES DEUX AMPÈRE [1]

ANDRÉ-MARIE

Il est aussi difficile de séparer que de rapprocher les deux Ampère. Il y a entre eux, à part l'affection qui les unissait, des ressemblances subtiles de caractère ; et, d'un autre côté, ils diffèrent tant par l'esprit, les occupations et la trace qu'ils ont laissée dans la mémoire des hommes, qu'on est embarrassé pour les associer. Ils sont l'un et l'autre très-curieux et intéressants à étudier, mais le genre d'intérêt qu'ils excitent n'est pas le même : chez l'un génie scientifique de premier ordre et nature éminemment naïve, chez l'autre flexibilité de l'intelligence, avidité de savoir, facilité de commerce, sociabilité affectueuse, inépuisable conversation. Que faire, cependant, lorsque des soins également dévoués à ces deux mémoires font revivre à la fois le père et le fils par la publication

1. *André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère : Correspondance et souvenirs, de 1805 à 1864, recueillis par madame H. C.* — 1875.

de leur correspondance intime? Sacrifier l'un à l'autre? A Dieu ne plaise. Les réunir dans un même article? Ce serait en compromettre l'unité et par conséquent l'intérêt. Je prends donc le parti d'entreprendre successivement les deux études pour lesquelles on nous offre aujourd'hui de si abondants et de si précieux matériaux. Je le fais d'autant plus volontiers que c'est pour moi une manière d'achever un travail déjà commencé. Quelques-uns de mes lecteurs se rappelleront peut-être qu'en 1870, bien peu de jours avant la guerre, je leur rendais compte d'un volume dû au même patronage que les nouveaux venus, et consacré à la jeunesse et au mariage d'André-Marie, le célèbre physicien. J'essayai alors de raconter « l'idylle d'un savant », et je m'estime heureux de pouvoir suivre aujourd'hui jusqu'au bout la vie du penseur profond, ardent, sincère. Le tour de son fils viendra ensuite, mais pour son compte et de manière que le lecteur n'éprouve pas de soubresaut trop déplaisant en passant de la petite maison de la rue des Fossés-Saint-Victor au salon de madame Récamier, à l'hospitalité du château de Tocqueville et aux émotions de la dernière affection.

Le volume qui nous a fait connaître la première moitié de la vie d'André Ampère, l'avait laissé à l'été de l'année 1804, c'est-à-dire à l'âge de vingt-neuf ans, arrivé à la place qu'il avait tant désirée, celle de professeur de mathématiques au lycée de Lyon, mais recevant le dernier soupir de sa charmante femme. Les nouvelles lettres qu'on nous donne aujourd'hui ne sont séparées de ces événements

que par un intervalle de quelques mois, et sont datées de Paris, où le jeune professeur avait été appelé en qualité de répétiteur à l'École polytechnique. D'autres fonctions ne tardèrent pas à lui disputer son temps; il devint, en 1805, membre du bureau consultatif des Arts-et-Métiers, et, en 1808, inspecteur général de l'Université. Son correspondant le plus intime depuis son départ pour Paris était Julien Bredin, l'un de ses amis de Lyon, et non le moins remarquable de cette société lyonnaise du commencement du siècle, sorte d'école philosophique dont il vaudrait la peine de déterminer les caractères spéciaux. Il y a quelque chose de commun, en effet, une veine de mysticisme, tout au moins des préoccupations élevées et religieuses, dans Ballanche, Ampère, Camille Jordan, de Gérando, Bredin, et plusieurs autres dont on trouvera les noms dans les volumes de madame Cheuvreux. Les premières lettres d'Ampère nous le montrent encore tout plié sous le poids de ses malheurs. « Mon ami, écrit-il à Bredin, ce n'est pas les jours où j'étais comblé de tout le bonheur qu'un homme peut goûter sur la terre qui ont laissé dans mon âme les plus poignants regrets, ce sont ceux où, navré de ses douleurs (il s'agit de sa femme mourante), je voyais mes soins lui en épargner quelques-unes, où un reconnaissant et languissant regard s'attachait sur moi quand elle me disait : Mon André, tu fais tout ce que tu peux, tu ne songes qu'à ta Julie : pourquoi tant te tourmenter ? » Ses amis d'enfance, ses promenades aux environs et ses discussions à perte de vue avec eux, ne lui manquent pas moins.

« Après ce que j'avais perdu, il me restait à Lyon des amis qui me chérissaient, qui élevaient mon âme, exaltaient en moi les sentiments du beau et du bon. Ici tout me rapetisse, tous me paraissent dépourvus d'enthousiasme. » Cette âme passionnée et exaltée, qu'on soupçonnait si peu sous l'habitude intellectuelle du géomètre, se trahit à chaque instant : « Ah ! je sais bien ce qui me manque : ce sont ces sentiments doux et profonds, ces images vives dont on se nourrit dans toutes les passions, dans l'amour céleste comme dans l'amour terrestre. En amitié, je puis aussi goûter une sorte de volupté inconcevable. J'y avais trop longtemps accoutumé mon âme ; votre absence m'est un tourment. A ce dernier voyage à Lyon, dans mes promenades à Polémieux, à Fourvières, aux Brotteaux, comme j'ai joui de nos entretiens ! »

Ampère, ainsi que nous l'entrevoyons ici, était de ces natures féminines qui éprouvent le besoin de s'appuyer et de se répandre. Sa sensibilité romanesque, jointe à une extrême inexpérience, l'exposait à des dangers dont ses amis s'alarmaient. Ils en étaient même venus à juger que le plus sûr était de le remarier, et au plus vite. Il y a, sur ce sujet, une curieuse lettre de Ballanche à notre savant : « Voyez, mon cher, lui écrit-il de Lyon, voyez à quoi vous êtes exposé. Il y a des folies, permettez-moi le mot, auxquelles vous seriez capable de vous livrer. Tâchez de vous préserver de ces affections qu'on peut former en courant ; on dirait parfois que vous cherchez à vous débarrasser de votre cœur: vous le jetez à qui se trouve là... Au risque de vous fâcher, je dois vous dire

ici toute la vérité. Vous ne savez pas encore ce que c'est que de résister à vos penchants, et c'est ainsi que vous vous exposez à les faire devenir de véritables passions. » On devine que les amis d'Ampère à Lyon avaient reçu sur son compte des renseignements qui les inquiétaient.

Il est vrai que l'excellent Ballanche s'inquiète facilement. Il se désole, dans une autre lettre, de voir Ampère aborder la métaphysique. Il ne comprend rien, lui l'homme d'une seule idée, à ce besoin de tout embrasser. « Mais, ajoute-t-il, je sais que vous ne pouvez mettre un frein à votre cerveau. » Ballanche était le premier, du reste, à s'étonner que deux hommes aussi différents que lui et Ampère se comprissent si bien. Et il avait raison. Son regard, à lui, était uniquement tourné vers les *a priori* de sa propre pensée. Il était de ces philosophes qui se croient en état de tirer le monde et l'histoire des profondeurs de leur spéculation. Ballanche nous a livré avec une grande simplicité le secret de sa méthode, dans une lettre qu'il écrivait de Naples, vingt ans plus tard. « Je suis un pauvre faiseur de récits. Je regarde sans appuyer le regard, sans chercher à me rendre compte à moi-même. Les impressions que je reçois s'associent aux sentiments que j'ai déjà, aux pensées qui sont en moi. Ces ruines et ces paysages, cette mer et ce ciel, deviennent de la philosophie, une sorte de poésie : c'est la voix du passé, c'est la voix de l'avenir. Avec l'aspect de Venise, j'ai fait l'Égypte ; avec l'aspect de Cumes, je ferai les antres de la Samothrace. Ce que je vois ici, ce que j'ai vu ailleurs, ce que je sais, ce que je devine, c'est

toujours l'ensemble et la suite des destinées humaines[1]. » Le reste de la lettre n'est pas moins caractéristique. Ballanche veut visiter la Grande-Grèce et la Sicile, non pas, selon sa propre expression, pour y chercher des inspirations, mais pour se confirmer dans celles qu'il a déjà reçues. Il veut savoir s'il a deviné juste. La Grande-Grèce, d'ailleurs, lui semble la patrie primitive de la philosophie poétique dont il se croit appelé à renouveler dans le monde le sentiment éteint. Cette destinée, il l'avait entrevue plusieurs fois en France, elle lui apparaît, plus claire en Italie : la vieille Europe a besoin de quelque apôtre comme lui. « Peut-être, ajoute-t-il mélancoliquement, serai-je seul comme ce juif dont parle Cazotte ; mais dussé-je être seul, il faut que j'exprime ce que Dieu a mis en moi. »

On touche au doigt la différence fondamentale des deux natures. Ampère, idéologue aussi et mystique à ses heures, mais ramené par ses recherches habituelles au monde des réalités et accoutumé à la discipline des méthodes scientifiques ; Ballanche, au contraire, replié en dedans, se fiant à la seule intuition, ne consultant l'histoire que pour y trouver la confirmation de ses rêves philosophiques. Aussi le chemin suivi par les deux amis ne devait-il pas tarder à se diviser.

A l'époque où Ampère venait de se fixer à Paris, Ballanche avait quelque idée d'entrer dans les ordres. Il

1. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de madame Récamier.* — 1859, t. II, p. 65.

écrit même à son ami pour le prier de lui donner des renseignements. On remarquera les incertitudes que trahit sa lettre, et la résolution d'arriver à tout prix à une conviction sur les « preuves de la religion » :

Sachez donc quelle vie on mène au séminaire de Paris, quel en est à peu près le régime intérieur, non pas pour le boire et le manger, car cela m'est égal, je voudrais seulement savoir quelle somme d'exercices de piété on exige dans la journée, quelle somme de temps on a pour être seul avec soi-même, quelles sont les études qu'on y suit, à part la théologie et la philosophie, etc. Je voudrais savoir encore si on ne peut pas mêler à tout cela quelque étude étrangère, comme par exemple le grec et l'hébreu. Il me passe par la tête d'étudier les preuves de la religion dans les sources mêmes. Je ne puis le faire qu'en m'y livrant entièrement et exclusivement. Il faut donc que je quitte le monde et que j'embrasse l'état ecclésiastique. Croyez-moi, mon cher, je pourrais faire quelque bien dans cet état-là, et c'est une considération qui ne peut pas être indifférente. Que savez-vous? Je pourrais trouver la lumière. Si une fois je venais à être convaincu, je pourrais en convaincre bien d'autres, car il y a une inspiration qui tient à la conviction intime. Mettez-vous bien dans la tête que si je continue à faire comme je fais, je serai toute ma vie un misérable qui n'aura pas assez de force pour avouer ses véritables sentiments, et qui aura même l'impardonnable faiblesse de détester de tout son cœur les hommes qui les avoueront.

Cette lettre témoigne des préoccupations théologiques qui fermentaient dans le petit groupe des amis de Lyon, et qu'Ampère avait emportées à Paris avec son deuil. Il s'en faut, cependant, qu'il entrât dans les projets de Bal-

lanche ; il y répondit, au contraire, par des remontrances emportées. C'est qu'il se faisait en ce moment même une nouvelle évolution en lui. André, avec sa vive imagination et sa sensibilité, était naturellement accessible aux sentiments religieux. Le chagrin causé par la maladie et la mort de sa femme avait développé chez lui cette prédisposition, et nous l'avons vu, en 1804, devenir catholique fervent et pratiquant. Mais cette première ferveur ne résista pas au séjour de Paris. La science ne tarda pas à ébranler des convictions trop légèrement formées, l'ambition à distraire son âme des biens invisibles. Un grand changement s'accomplit donc chez Ampère. Il conçut des doutes dont il fit part à ses amis. Terrible émoi là-dessus parmi eux! Ballanche cherchait à le mettre en garde contre la philosophie. Bredin, qui le vit à Lyon vers la fin de 1805, a laissé le récit des impressions qu'il éprouva en retrouvant son ami après quinze mois de séparation :

21 *novembre.* — Quelle joie de revoir cet homme si profondément bon, si essentiellement généreux. Avec quel intérêt je le considérais ! Je pesais chacune de ses paroles, j'écoutais la moindre inflexion de sa voix, j'observais chacun de ses gestes ; le plus léger mouvement de ses traits, rien ne m'échappait.

22 *novembre.* — C'est bien toujours ce cher Ampère, mais il est changé.

8 *décembre.* — Il est plus changé que je ne croyais. L'année dernière, c'était un chrétien ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un homme de génie, un grand homme ! Qui peut avoir troublé sa raison ? Il ne voit pas le gouffre ouvert sous ses

pieds. Que sont devenus les sentiments sublimes qui remplissaient son âme? Il ne voit plus que la gloire, il est idolâtre de la gloire. Il a l'orgueil de sonder les mystérieuses profondeurs de l'intelligence humaine.

15 *décembre.* — Je ne puis me faire à ce changement de mon ami, c'est pour moi comme si je ne voyais plus que la moitié d'Ampère. Je m'inquiète, je m'afflige. Son esprit s'est encore élevé; quelle étendue! J'espère toujours que dans nos conversations il m'exprimera quelques-unes de ces hautes vérités qui le rendaient si éloquent. Mais non, c'est toujours la science, la renommée. Autrefois la civilisation l'intéressait en tant qu'elle devait perfectionner l'homme sous le rapport moral ; à présent il n'y voit que le développement des forces et des facultés, un moyen d'avancer les sciences, la liberté civile, l'indépendance des nations. Tels sont ses dadas, il cherche la vérité dans les apparences. Il n'y a de vrai que la vérité éternelle, immuable, Dieu!

. .

Le fait est, je le répète, que le refroidissement religieux d'Ampère avait deux causes, des difficultés théoriques d'ailleurs assez banales, telles que la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes, et puis l'action inévitable de la vie et de l'expérience sur tous les sentiments exaltés. Il en est de l'amour divin comme des autres amours, l'ardeur s'en calme avec l'âge, avec le sang. Ajoutez à cette loi générale la mobilité extrême d'Ampère, qui le livrait tout entier pour un moment à une idée, quitte à le livrer bientôt non moins complétement à une autre. Aussi ne sommes-nous pas au bout de ses transformations religieuses. Il avait naguère converti Bredin, il lui demande aujourd'hui quelles sont les

preuves de la vérité du christianisme. Sept ou huit ans vont se passer ainsi, puis tout à coup Ampère reviendra à la théologie, à la foi même, aux pratiques, tandis que Bredin aura fait avec lui une sorte de chassé-croisé; ce sera son tour alors de douter, de se sentir mal à l'aise dans le dogme, et c'est Ampère qui cherchera à persuader son ami qu'en fait de dogmes et de miracles l'un n'est pas plus difficile à croire que l'autre, de sorte que le plus sûr est de tout accepter sur la foi de l'Église. Je dois dire que le beau rôle sera ici pour Bredin dont les hérésies, sans être hardies, témoignent d'une religion bien plus religieuse que celle d'Ampère. Ce dernier en était arrivé à ce degré d'orthodoxie qu'il se lamentait sur son ami comme sur un être destiné à la damnation éternelle. Tout cela, au surplus, ne tarda pas à se modifier encore une fois. Ampère, au bout de quelques mois, se plaignait de nouveau de sa paresse pour les choses du ciel, et la correspondance des deux amis, qui continue pendant près de vingt ans, finit par nous les montrer l'un et l'autre de moins en moins préoccupés des questions qui les avaient tant agités, et qui, selon le point de vue où l'on se place paraissent tour à tour, si grandes et si petites. Le plus beau feu du monde n'est jamais à la fin qu'un tas de cendres refroidies!

Si les objets sur lesquels se portait l'activité intellectuelle d'André variaient souvent, cette activité elle-même ne se démentait jamais. Une lettre de lui, de 1821, témoigne du tohu-bohu d'idées et de recherches dans lequel il vivait

Je suis d'une tristesse mortelle ; l'abandon où l'Europe laisse la Grèce me désespère. Encore un de mes vifs chagrins c'est d'avoir passé huit mois sans calculer les conséquences de mes formules sur l'action des courants électriques pour les comparer aux faits. Depuis qu'on m'a interdit la pipe, à cause de ma poitrine, je suis devenu presque incapable de travailler. A la campagne, j'ai pris un goût de botanique, comme si je commençais déjà à retomber dans l'enfance. Mon jardin me passionne toujours bien ridiculement ; il est vrai que la température pluvieuse de cet été l'a couvert d'une végétation superbe...

Tout tournait, chez Ampère, en théorie : il n'entendait, ne voyait rien, si j'ose ainsi m'exprimer, qu'il n'en cherchât la formule. Une anecdote racontée par son biographe, en fournit une preuve curieuse. André avait l'oreille juste et délicate et goûtait la musique, mais pendant longtemps il n'y avait trouvé qu'une satisfaction en quelque sorte intellectuelle. Sa jouissance était celle du physicien ou du mathématicien qui cherche dans la suite des sons les lois de l'harmonie. Il avait vingt-huit ans lorsqu'un soir, à Lyon, l'un de ses amis ayant chanté une romance en s'accompagnant du piano, un nouveau sens s'ouvrit tout à coup dans l'organisation du jeune savant. Distrait d'abord, et même quelque peu impatient d'avoir été interrompu dans une conversation philosophique, on vit ses traits changer soudain, sa respiration s'accélérer, ses yeux se fermer et laisser couler des larmes. Il avait compris la musique jusque-là, il venait de la sentir.

Cette anecdote en rappelle une autre qui a souvent été racontée, et qui se rapporte à la même époque. Ampère

faisait aux environs de Lyon, en compagnie de ses amis, l'une de ces promenades entremêlées de dissertations sans fin, auxquelles il fait si souvent allusion dans ses lettres. Il aimait passionnément la nature, mais il avait la vue basse et ne jouissait que des aspects et des effets rapprochés. Ballanche, le jour dont nous parlons, fut frappé de l'indifférence de son ami devant un paysage que tous les autres admiraient, et il eut l'idée d'ôter ses lunettes et de les mettre sur le nez d'Ampère. L'effet fut magique; André poussa un cri de surprise à la vue des merveilles qui lui étaient révélées. Étrange nature chez laquelle les diverses aptitudes éclataient tour à tour et qui, naïve et conquérante, était destinée à aller sans cesse de découverte en découverte !

Ampère avait l'esprit encyclopédique. On cherche en vain l'une des connaissances humaines qui lui soit restée complétement indifférente ou étrangère. Il aimait à dire qu'à dix-huit ans il savait autant de mathématiques qu'on en pouvait enseigner de son temps. Personne n'ignore ce qu'il a fait pour la physique. Il parle en 1814 du zèle que ses conversations avec sir Humphrey Davy lui avaient inspiré pour l'étude de la chimie. « Je suis occupé depuis environ deux mois, écrit-il, d'un travail dont le résultat me semblait devoir ouvrir dans cette science une nouvelle carrière, et donner le moyen de prévoir *a priori* les rapports fixes suivant lesquels les corps se combinent, en rapportant leurs combinaisons à des principes qui seraient l'expression d'une loi de la nature. » Il insère, en 1824, dans les *Annales des*

sciences naturelles, un morceau anonyme d'anatomie comparée, se promettant que cet article « deviendra une base importante pour les travaux à venir des naturalistes sur les animaux articulés, arachnides, insectes, vers et crustacés ». Les lettres et le journal de Bredin renferment plus d'un exemple de la mobilité et de l'universalité qui l'étonnaient chez son ami. Ampère, encore plongé dans les chagrins de son second mariage, faisait un voyage à Lyon : « En me racontant, les larmes aux yeux, à combien d'épreuves on l'avait soumis, il était dominé par un sentiment de douleur si profond que je croyais ne jamais pouvoir l'en distraire ; mais le mot métaphysique arrive sur ses lèvres, voilà un tout autre homme : il se met à me développer ses systèmes d'idéologie avec un entraînement incroyable, intarissable. Son enfant lui demande le nom d'une plante, aussitôt il lui explique les systèmes de Tournefort et de Linné, etc., etc., l'astronomie, la religion, tout. »

Avec Bredin, André était théologien, il lisait les prophètes, compulsait les Pères de l'Église. Avec son fils, il devenait poète, le poussait à faire des tragédies, discutait des situations, des rôles, des scènes, des caractères. Jean-Jacques avait écrit une *Rosemonde*. Il faut voir toutes les observations de son père à ce sujet. « Il s'agirait, dit-il, d'ajouter un certain nombre de vers au rôle d'Amalgis. Son amour et ses remords le dominent tour à tour ; ces deux sentiments devraient être moins inégalement développés. Le public doit pressentir cette passion forcenée qui poussera Amalgis à trancher la vie d'un chef

admiré et à mériter qu'on s'écrie en le voyant : *C'est un traître*, etc. Ces passages sont beaux, mais je le répète, il faut, dès la première scène avec Rosemonde, qu'on puisse concevoir jusqu'où son amour le conduira.» Tout cela, se mêlant dans la tête et dans les occupations d'André, ne laissait pas d'y jeter de l'agitation. Il trouve du temps pour tout, mais il n'en a assez pour rien. Les succès mêmes deviennent pour lui une occasion de chagrin, en lui imposant des travaux qui interrompent d'autres recherches commencées. Nommé professeur au Collége de France, cette nomination lui causa d'abord un grande joie, puis cette joie fut suivie de regrets dont on ne peut lire l'expression sans sourire :

Mes projets de travaux renversés, deux cours à préparer à la fois, l'impossibilité de faire de nouvelles recherches sur la physique, de publier les ouvrages que je méditais, voilà ce qui me tourmente, ce dont je ne puis supporter l'idée ; voilà cette passion scientifique furibonde qui est punie par l'événement comme elle méritait de l'être, car c'est une des causes qui m'ont écarté de ce que je n'aurais jamais dû abandonner, en m'occupant uniquement des découvertes de l'électricité dynamique.

A quoi André fait-il allusion en parlant de ce qu'il n'aurait jamais dû abandonner? Est-ce à sa ferveur religieuse refroidie ou à ses travaux philosophiques négligés? Le doute est permis quand on sait quelle importance Ampère attachait à ces derniers. Il y voyait la véritable vocation de sa vie. Les conversations spéculatives avec ses amis de Lyon avaient été le grand plaisir de sa jeu-

nesse. A peine arrivé à Paris, il fit la connaissance des penseurs de ce temps-là, Cabanis et de Tracy qu'il allait voir à Auteuil, Maine de Biran dont les tendances convenaient mieux aux siennes. Ses lettres sont remplies de ses préoccupations métaphysiques, ou plutôt psychologiques comme il dit aussi, car il est à remarquer que les deux termes sont employés indifféremment par toute cette école. Ampère appelle la philosophie sa science chérie, la seule vraiment importante. Il lui doit le repos. Il ne peut se consoler de la froideur de Bredin sur ce sujet. « Combien est admirable cette science, mais, pour mon malheur, vous ne l'aimez plus. Il faut pour me priver de toutes consolations que nous ne puissions pas sympathiser en matière de métaphysique, sur la seule chose qui m'intéresse encore. Vous ne pensez plus comme moi, c'est un vide affreux dans mon âme. » Un amant se serait-il exprimé avec plus de passion? André poursuivait deux chimères en philosophie, une solution péremptoire du problème de l'objectivité de la connaissance, et la réduction de la psychologie à un degré de certitude et de rigueur absolues. Il se croyait appelé à opérer une révolution à cet égard, comme nous l'avons vu se flatter de le faire en chimie, en anatomie, et comme il y a réussi dans l'une des branches de la physique. Il avait dressé un tableau dont les perfectionnements l'occupèrent toute sa vie et qu'il a fini par publier dans son *Essai de classification naturelle des connaissances*. On ne peut se défendre d'un peu d'amusement en voyant Ampère s'écrier à chaque instant qu'il est arrivé au dernier mot de ses découvertes,

à la forme définitive de son système, puis, aussitôt après, tout modifier de nouveau. Mais son ardeur, sa conviction ne se ralentissent pas pour cela. Il croit les destinées du genre humain intéressées à son œuvre. Sa correspondance renferme des traits d'une candeur charmante au sujet de son tableau. Il assure Bredin qu'il le lira « comme un roman ». Il prétend que Lordat « l'a dévoré ». Il veut en donner à madame Récamier un « exemplaire imprimé sur vélin, relié en maroquin tabis et doré sur tranche ». Il est enchanté un jour parce qu'il a trouvé pour son livre le beau nom de *Mathésionomie*. Peu s'en faut qu'il ne reconnaisse les voies de la Providence dans les circonstances auxquelles son travail doit le jour :

Voulant entreprendre un pareil ouvrage, n'est-ce pas une heureuse chance que d'avoir été d'abord obligé de passer un hiver à Hyères, où j'en ai conçu l'idée, puis d'être forcé de rester seul à Aix, et d'y découvrir les divisions dichotomiques sur lesquelles tout repose ? Jusqu'à mon effroi du choléra dont je m'applaudis, car il m'arrête à Clermont, chez l'homme le plus capable de m'aider à faire passer sur le papier ce que je n'ai pas la faculté d'exprimer de vive voix quand ma tête s'est montée.

Bredin, à la mort de son ami, en 1836, raconte à Jean-Jacques une promenade, faite peu d'années auparavant, sur le chemin si souvent parcouru de Polémieux. C'est Ampère tout entier :

Il voulait absolument mettre la conversation sur sa science bien-aimée, la psychologie ; De Gerando avait beau lui répéter

qu'on ne pourrait captiver l'attention de promeneurs escaladant des rochers, il insistait. « Donnez-nous plutôt, dit-on, une idée des découvertes de Cuvier. » Ces questions l'intéressaient, mais elles ne provoquaient point la discussion, qu'il aimait par-dessus tout. Il se décide pourtant, et, depuis la montée de Belmont jusqu'à Polémieux, commence une leçon de paléontologie que le dîner, le retour en voiture, n'interrompent point; cette prodigieuse leçon ne finit qu'à l'École vétérinaire, où je descendis avec mon ami, laissant les autres émerveillés de ce qu'ils venaient d'entendre et d'apprendre, ne concevant ni cette force de tête ni les richesses poétiques de cette imagination.

La grandeur, la grandeur même intellectuelle, n'est pas le bonheur. La vie d'Ampère a eu ses tristesses. Trois ans après la mort de sa première femme, ses amis l'engagèrent à se remarier. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur imprudence. Peu de mois s'étaient écoulés qu'une incompatibilité absolue d'humeur avait éclaté entre les époux. Mondaine et ambitieuse, mademoiselle de P... se trouvait avoir épousé un pur philosophe, et elle ne lui pardonnait pas sa déception. « Chaque jour, écrit le malheureux André, cette femme me donne des preuves nouvelles de sa sécheresse de cœur, de son aversion pour moi, et c'est à peine si je puis l'accuser du mal qu'elle me cause, car selon sa manière de sentir et de juger je suis un fou, un insensé, entiché de principes ridicules, parce que j'ai dans la tête et dans l'âme des idées et des sentiments qui me semblent le beau moral et la vertu. Elle est à plaindre aussi ; elle pleure sans cesse, me reproche son malheur et ne se pardonne pas de m'avoir choisi parmi tant

d'autres. » Il fallut recourir à une séparation ; elle fut prononcée au mois de juillet 1809. Madame Ampère a survécu longtemps à son mari; elle est morte à Versailles en 1866, âgée de quatre-vingt-huit ans. Elle avait donné le jour à une fille, nommée Albine, qu'elle ne disputa point à Ampère, et dont celui-ci confia l'éducation à sa propre mère qui vivait encore et à sa sœur. Son fils Jean-Jacques avait alors neuf ans. Sauf la vieille mère qui mourut dans l'intervalle, nous retrouvons André et les siens, à quelques années de là, dans une petite maison qu'il avait achetée rue des Fossés-Saint-Victor, n° 19. Il nous en a laissé la description. « J'aurai un jardin avec six tilleuls, trois pruniers, quelques espaliers de vigne. Ce terrain est plus haut que la cour et au niveau de l'entre-sol. Par un petit escalier de bois bien commode, je réunirai une des pièces de l'entre-sol au premier étage, où je logerai. Cette chambre isolée donnant sous les tilleuls du jardin, sera une petite habitation charmante que je destine à Jean-Jacques. La pareille, au-dessus, tout aussi agréable, sera celle de ma sœur et d'Albine. »

C'est la sœur qui était chargée des comptes, mais les comptes n'étaient pas faciles à tenir avec un distrait comme Ampère. Il puisait sans cesse à la bourse commune pour ses instruments de physique, ses impressions les réparations dans la maison ou des travaux dans le jardin ; sa sœur le laissait faire pour ne pas le contrarier, et ils finirent par se trouver endettés. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'André écrivait à son fils, alors en Italie, qu'il comptait sur lui au retour pour régler la dépense. Or,

Jean-Jacques était encore moins administrateur, si possible, que son père. L'éditeur de la Correspondance a, sur ce sujet, une plaisante anecdote. Jean-Jacques est revenu d'Italie, il a accepté avec empressement les fonctions de sommelier de la famille. Le voilà qui descend à la cave, un flambeau à la main, un panier sous le bras. Mais quoi, la clef ne veut pas tourner dans la serrure! On en fait faire une autre, et tout va dès lors pour le mieux; la provision touche même à sa fin, lorsque Jean-Jacques, qui pensait à la faire renouveler, trouve un beau jour les rayons garnis de nouveau. Hier il ne restait que vingt-cinq bouteilles, aujourd'hui il y en a plus de trois cents. Grand émoi dans le petit ménage! On descend en corps à la cave, on vérifie : elle est pleine en effet. La vue d'une seconde porte à coté de celle qu'on venait d'ouvrir finit cependant par expliquer l'énigme. La cave que Jean-Jacques avait mise à réquisition n'était point celle de son père, mais celle d'un locataire, d'un ami par bonheur, et dont le vin volé avait peut-être servi quelquefois à boire la santé.

La fille d'Ampère avait fait un mariage presque aussi malheureux que celui auquel elle devait le jour; ce fut pour André un nouveau sujet de chagrin. Son fils, au contraire, bien qu'entraîné au loin par ses goûts de voyage, ne lui donna guère que des sujets de satisfaction. J'ai déjà dit la part qu'André prenait aux essais poétiques du jeune homme. Il avait la passion de voir *Rosemonde* au théâtre; mais les acteurs demandaient des changements, et André regrettait les morceaux qu'il

fallait sacrifier. Pour un peu, il eût demandé qu'on jouât les variantes avec le texte. Le vieillard resta jusqu'au bout charmé des succès de son fils. Je me rappelle, quand ce dernier fut nommé professeur au Collége de France, avoir vu le bonhomme assister aux leçons de Jean-Jacques, assis derrière lui et dans sa chaire même. C'était étrange et touchant.

L'image d'André-Marie Ampère, telle qu'elle ressort de sa correspondance et des témoignages de ses amis, est celle d'une rare puissance intellectuelle jointe à un caractère original et attachant. On ne pouvait converser avec lui sans reconnaître qu'on avait affaire à un vaste esprit, avide de tout embrasser et embrassant tout sans effort. Personne, selon Bredin, ne mettait autant d'idées en mouvement par ses conversations et ses discussions. André était en même temps essentiellement bon, d'une nature noble et généreuse. « Je posséderais tout ce qu'on peut désirer au monde, disait-il, qu'il me manquerait tout, le bonheur d'autrui. » Il ne pouvait s'habituer aux souffrances de ses semblables. La dureté, la perfidie, la fausseté, les motifs bas et personnels le révoltaient. Les malheurs publics ne le touchaient pas moins que les douleurs particulières : nous l'avons vu parler de la tristesse que l'abandon de la cause des Grecs lui inspirait; l'invasion de la France, en 1814, l'avait « attéré ». André était peu fait, il faut le dire, pour les réalités de la vie; il s'agitait et s'irritait à leur contact. Il se montrait passionné, enthousiaste, inconséquent. Il se livrait à des accès de colère dans lesquels, selon sa propre ex-

pression, il abîmait tout le monde. De perpétuelles distractions lui jouaient force mauvais tours et ont fait de lui le héros légendaire d'une foule d'aventures burlesques. On ne peut s'empêcher d'être à la fois touché et amusé à la vue de cette belle intelligence trop imparfaitement servie par le caractère : les plus hautes spéculations scientifiques sont unies chez lui à l'inexpérience du monde, à l'étourderie, à l'imprévoyance ; un jour tout exaltation, il s'abandonne le lendemain au découragement ; d'une activité cérébrale prodigieuse, sa mobilité d'idées et d'impressions est plus extraordinaire encore : au total, physionomie accusée, riche en contrastes, pleine d'intérêt.

JEAN-JACQUES AMPÈRE

I

Il est difficile, je crois l'avoir déjà fait remarquer, de dire si les deux Ampère se ressemblaient ou différaient davantage. Le fils n'était guère moins distrait, moins impropre à la pratique de la vie que son père. Il se distinguait comme lui par une curiosité d'esprit, une avidité de connaissance et une variété d'aptitudes extraor-

dinaires. On reconnaît, enfin, chez l'un et l'autre la sociabilité, le goût de la conversation, des besoins de sensibilité et d'attachement. Ce dernier caractère est seulement plus marqué chez Jean-Jacques, où nous le trouvons à l'état de servage. En général, cependant, si Jean-Jacques rappelle son père, c'est d'une manière effacée et dans de moindres proportions. On sent que l'on se trouve en face d'un cas d'hérédité intellectuelle, mais on reconnaît quelque chose de cet affaiblissement du type primitif que comporte la filiation. Marie-André est une intelligence vaste, profonde, originale, un inventeur de génie, une capacité scientifique de premier ordre; son fils est un esprit prompt, ouvert, facile, il veut tout comprendre et comprend vite, mais il ne va, en rien, jusqu'au fond. C'est le dilettante d'érudition plus que l'érudit. Il n'a laissé ni une trace dans la science, ni un livre où l'on sache le retrouver. Son père, sans avoir peut-être donné toute sa mesure dans aucun de ses travaux, a attaché son nom à d'immortelles découvertes; Jean-Jacques a surtout laissé le souvenir d'un homme bon et charmant, d'un causeur gracieux et infatigable, d'un ami affectueux et dévoué.

Jean-Jacques était né au mois d'août 1800. Il n'avait donc pas six ans lorsque son père alla s'établir à Paris. Il se faisait remarquer dès cet âge par sa précocité. « Mon petit grandit et montre des dispositions étonnantes, écrivait le père; il apprend bien le latin et passe ses récréations à étudier la botanique et la géologie. » On ne sera pas étonné d'apprendre que, devenu collégien,

l'enfant remportait les premiers prix. Ce qui est moins commun, et ce qui distingue Jean-Jacques, c'est que son zèle, loin de se refroidir, à la sortie du collége, ne fit que redoubler. Il se mit à apprendre l'allemand et l'anglais (qu'il appelle la langue d'Ossian!), continua la botanique, essaya de la musique et du dessin. Son père venait d'acheter sa petite maison de la rue des Fossés, et y avait ordonné quelques travaux; Jean-Jacques lui en rend compte. « Ta maison avance, écrit-il; le salon est aux mains des peintres. Tout cela est long, mais finira pourtant. Quel bon hiver nous allons passer ensemble, isolés du monde par la rue Saint-Victor, qui nous entoure comme un fleuve de boue, et par les cimes glacées de l'Esplanade! Que de philosophie, de physique, de lecture et d'études! Au coin de mon feu, dans la jolie chambre que tu m'as choisie, vite, quand je trouve une difficulté, je grimpe le petit escalier, je traverse le salon, me voilà près de toi, tu m'expliques et je redescends au travail. » La seule étude à laquelle l'intelligence du jeune homme se montrât tout à fait rebelle était justement celle des mathématiques. On peut croire que son père en fut quelque peu mortifié, d'autant plus qu'il aurait voulu pousser son fils dans l'industrie; il en prit son parti cependant, et, avec sa mobilité habituelle, il se mit à rêver pour Jean-Jacques la gloire poétique. Puisque le jeune homme a le goût des lettres, qu'il s'y donne tout de bon et qu'il fasse une tragédie capable de l'immortaliser! Telle fut l'origine de *Rosemonde*. Enfin, et comme pour nous montrer au sortir de l'enfance tous les traits qui

distinguèrent l'homme, Jean-Jacques commence, dès cette époque, à éprouver le goût des voyages. La lettre suivante, écrite à son père dans l'été de 1818, nous le fait voir en proie à tous les rêves de son âge et à toutes les indécisions de son caractère. Il s'agit d'un projet de séjour en Grèce.

Vivre en présence de la terre et du ciel, de la mer, des montagnes, voilà une vie grande et poétique, propre à développer l'âme, à nourrir l'*enthousiasme*, la chose à laquelle je crois le plus en ce monde. Étudier les plantes, les minéraux, non dans un jardin ou dans un cabinet, mais sur le vaste théâtre de la nature, dans les vallées profondes des Apennins, ou sur les sommets du Pinde et de l'Hémus, après lequel soupirait Virgile; aller l'interroger dans les abîmes du Vésuve ou de l'Etna, respirer la poussière d'Athènes et de Troie, se pénétrer de cette atmosphère riante et gracieuse qui enveloppe l'antiquité, tout cela mérite réflexion; il faut donc peser mûrement. J'ai le malheur de voir beaucoup de faces à toutes choses et de sentir très-vivement chacune d'elles à son tour, ce qui me fait aller du pour au contre, du oui au non assez facilement. C'est un très-mauvais résultat qui naît d'un assez bon principe. Quoi qu'il en soit, il faut se décider, mais je ne puis rien prendre sur moi. C'est à toi de me guider entièrement. Je ne suis plus un enfant mutin et grognon, mais un jeune homme que l'imagination cherche à troubler en colorant successivement des plus vives couleurs l'une et l'autre détermination. Que ta raison et ta tendresse viennent à mon secours, je remets ma destinée entre tes mains.

Jean-Jacques avait des amis de son âge, Jules Bastide qui paraît avoir été le plus intime, Adrien et Alexis

de Jussieu avec lesquels il passait une partie des étés à Vanteuil, Albert Stapfer qui s'essayait dès lors à traduire Gœthe, Sautelet dont la fin devait être si tragique, Fulgence Fresnel l'orientaliste, Mérimée dont le temps n'avait pas encore développé les affectations de cynisme et de réserve. Toute cette jeunesse est curieuse à étudier. Nous sommes à cent lieues des contemporains de Marie-André, de la grave et pieuse école lyonnaise; les amis de Jean-Jacques s'adonnent au romantisme et à la mélancolie. Ils lisent Byron et Oberman, accusent la destinée, se drapent dans leur désespoir. Stapfer écrit à Bastide : « Il y aura toujours quelque chose de sombre, de désenchanté au fond de notre existence! » Bastide raconte à Ampère une promenade du dimanche, après la lecture de *Manfred:* « Je suis entré dans l'église, où les fidèles en paix chantaient l'*Alleluia* de la résurrection. Appuyé contre une colonne, je les ai regardés avec dédain et envie. » Jean-Jacques apprend à Bastide qu'il lui avait écrit « une lettre satanique », mais qu'il l'a déchirée. « Cet accès de rage contre le destin a fait place, dit-il, à un dédain profond de toute chose, de l'avenir et de moi-même. » Le monde a-t-il assez vieilli depuis que la jeunesse souffrait de ces souffrances-là et posait dans ces attitudes!

Je ne sais si je ne me trompe, mais la mélancolie d'Ampère ne me fait pas l'effet d'avoir jamais été bien profonde. Dans tous les cas, la nature de ses tristesses allait changer en même temps que le vague des passions de son âge allait faire place à un attachement profond, mal-

heureux et bizarre. Je veux parler de son amour pour madame Récamier.

Il y avait un an alors que madame Récamier, ruinée par de mauvaises spéculations de son mari, s'était retirée à l'Abbaye-au-Bois, couvent de la rue de Sèvres dont les religieuses recevaient des pensionnaires dans un bâtiment à part. Madame Récamier qui était née la même année que la mère de Jean-Jacques lui-même avait alors quarante-trois ans. Il aurait donc pu être le fils de celle qu'il allait aimer si éperdument, mais madame Récamier était encore dans tout le charme, sinon dans tout l'éclat de sa beauté, et d'ailleurs l'amour a-t-il jamais regardé à ces convenances ou, si l'on veut, à ces manques de convenance? Les habitudes de l'Abbaye-au-Bois étaient régulières et telles qu'il appartenait à une retraite quasi-religieuse. La belle Juliette occupait au troisième étage un petit appartement qu'elle échangea quelques années plus tard contre un plus grand, au premier, qui lui fut cédé à vie par les religieuses. Elle recevait dans sa chambre à coucher, une espèce de cellule dont Chateaubriand a fait la description dans ses *Mémoires*. Chateaubriand lui-même en était l'hôte principal, celui aux goûts ou aux caprices duquel tout était subordonné. Tous les matins, de bonne heure, il écrivait à madame Récamier, qu'il venait voir ensuite à trois heures. Très-peu de personnes étaient admises à ce moment-là ; c'est après le dîner que madame Récamier recevait, sa porte étant ouverte tous les soirs. Le dîner réunissait les membres de sa famille, c'est-à-dire son mari, qui naturelle-

ment demeurait hors du couvent, M. Bernard son père, deux autres parents ou amis, une petite nièce de M. Récamier adoptée par madame Récamier et qui épousa plus tard M. Lenormant, enfin le fidèle Ballanche dont le couvert était toujours mis. Mathieu de Montmorency venait tous les jours, mais tard, lorsque son service comme chevalier d'honneur de la duchesse d'Angoulême était terminé aux Tuileries. Des hommes de lettres, des artistes, des étrangers de distinction se pressaient dans la cellule aux réceptions du soir. C'était une distinction que d'y être admis. L'Abbaye-au-Bois a reçu du salon de madame Récamier une célébrité historique comparable à celle de l'hôtel de Rambouillet.

Les principaux adorateurs de madame Récamier, à l'époque dont nous parlons, étaient le comte, depuis duc Mathieu de Montmorency, Ballanche et Chateaubriand. Ampère devint le quatrième. Les situations étaient d'ailleurs diverses. Le duc Mathieu et Ballanche étaient des amants platoniques donnant le change à la tendresse par des fonctions de conseillers spirituels; Chateaubriand et Ampère étaient des amoureux pour de bon, avec toutes les ardeurs, les souffrances et les rivalités de la passion.

Le duc Mathieu était le plus ancien en date de ces amis de la maison. Il connaissait madame Récamier depuis la fin du siècle précédent. Il avait peu d'esprit, mais l'agrément des manières, la vivacité et la bonté. Devenu dévot après de grands entraînements de jeunesse, il avait le zèle du croyant, du convertisseur même, tou-

tefois sans intolérance. Il savait compatir aux faiblesses qu'il essayait de combattre ou de prévenir. En somme, dévoué et même tendre, mais un peu ennuyeux, un peu prêcheur, quelque chose de paterne et de paternel.

Madame Récamier avait fait la connaissance de Ballanche, une quinzaine d'années plus tard, en 1822. Nous l'avons déjà rencontré dans l'histoire de Marie-André, dont il était le contemporain et le compatriote. Il était plus que laid, une carie de l'os de la mâchoire lui ayant laissé une difformité dans l'une des joues. Avec cela pesant, gauche, timide. Personne, au total, ne paya jamais moins de mine. En revanche, une grande noblesse et pureté de caractère, un certain don d'écrivain, et des vues historiques et philosophiques sur la déchéance et l'expiation, qui ont passé un moment pour profondes. Il a lui-même assez joliment défini les défauts de sa pensée. « Le genre de mon talent, je le sais, ne présente aucune surface : d'autres bâtissent un palais sur le sol, et ce palais est aperçu de loin ; moi, je creuse un puits à une assez grande profondeur, et l'on ne peut le voir que lorsqu'on est tout auprès [1]. » Il y a des anecdotes sur la distraction et les naïvetés de Ballanche, comme il y en a sur le compte d'Ampère. Il arrive une fois à Rome pour passer une semaine avec madame Récamier. Celle-ci veut lui faire les honneurs de la ville, le conduit le soir même au Colysée et à Saint-Pierre. On était nombreux et la soirée deve-

1. *Souvenirs et correspondances tirés des papiers de madame Récamier*, t. Ier, p. 311.

nait fraîche. Tout à coup on s'aperçoit que Ballanche a la tête nue, on lui demande où est son chapeau, et il se rappelle qu'il l'a laissé à Alexandrie! Mais le plus joli de ces récits date des premiers jours de la relation du philosophe avec Juliette. Camille Jordan avait présenté Ballanche ; celui-ci, tout séduit, revient seul dès le lendemain. Madame Récamier brodait et écoutait avec intérêt les discours de l'excellent homme. Cependant, au bout d'un instant, elle ne peut cacher une sorte d'inquiétude : l'inquiétude devient malaise, et elle finit par avouer à son interlocuteur que l'odeur du cirage de ses souliers l'incommode. Que fait Ballanche ? Il s'excuse humblement, va jusqu'à l'antichambre où il dépose ses souliers, puis revient comme si de rien n'était reprendre sa place et sa conversation. Je laisse à penser quel fut l'étonnement des visiteurs qui survinrent. Cette simplicité et cette candeur faisaient du reste partie, chez Ballanche, d'un ensemble de caractère véritablement attachant. Les sentiments que lui inspirait madame Récamier sont difficiles à définir. Ils rappellent l'amour mystique des sonnets de Dante ou de Michel-Ange. Il est évident qu'il fut pris tout d'abord, que la première vue de Juliette décida du sort de cet autre Roméo ; on voit très bien seulement, que cet attachement se composait surtout d'admiration. Son bonheur était de contempler, d'interroger, dans sa gracieuse amie, cet « éternel féminin » dont le mystère préoccupe l'intelligence du penseur aussi bien que l'imagination du poète. Ballanche était le conseiller philosophique de celle dont Mathieu de Montmo-

rency s'était fait le directeur de conscience; mais il ne la jugeait point, il se contentait de l'admirer et de la servir. Chez lui, aucune prétention, aucune jalousie, aucune petitesse, la tendresse à l'état de culte. Il est juste d'ajouter que madame Récamier le lui rendait en confiance affectueuse. Nous avons vu qu'il dînait tous les jours chez elle; les deux existences étaient liées, et l'attachement de l'écrivain pour la femme reste certainement l'un des honneurs de celle-ci.

Avec Chateaubriand nous passons dans des régions bien différentes. Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit encore de madame Récamier elle-même; et cependant la rencontre de ces deux destinées tire surtout son intérêt du jour qu'elle jette sur l'énigme posée par l'une d'elles.

On a souvent prononcé le mot de coquette en parlant de madame Récamier. C'est à tort. Madame Récamier est quelque chose de mieux et surtout quelque chose d'autre. Elle a pris plaisir aux hommages de ses adorateurs, et leur a rendu toute l'affection dont elle était capable, sans rien de cet abandon, de cet enivrement qui constitue proprement l'amour, mais sans rien non plus de cette vanité qui constitue proprement la coquetterie. Tout en se sentant intéressée, touchée par leur empressement, elle est restée maîtresse d'elle-même. N'ayant jamais rien laissé espérer à ceux qui faisaient le siége de son cœur, elle n'a rien eu à leur refuser, et c'est pourquoi elle les a retenus autour d'elle, et retenus, non à titre d'amis, — le mot serait trop froid — ni à titre d'amants, — le mot supposerait la passion — mais dans une attitude de ten-

dre empressement tout à fait particulière à ce monde. De là cette étrange particularité que madame Récamier a pu être entourée d'admirateurs ardents sans s'être jamais compromise. Je ne pense pas qu'on trouvât un autre exemple d'une pareille situation. Le monde faisait une exception pour elle, la regardait à tort ou a raison comme placée en dehors des conditions ordinaires. On ne la jugeait pas comme les autres femmes. On la croyait armée de quelque vertu secrète de résistance. On a même eu recours, pour rendre compte d'un cas si singulier, à des hypothèses dont le moindre défaut est de s'appliquer imparfaitement aux faits. On a invoqué la physiologie, l'anatomie, que sais-je ? on a été jusqu'à prétendre que M. Récamier était le père de sa femme, qu'il l'avait épousée en 1793 à la seule intention de lui assurer la transmission de sa fortune, et qu'il ne la traita jamais « que comme une fille dont la beauté charmait ses yeux et dont la célébrité flattait sa vanité ? [1] » Il suffirait peut-être de faire remarquer que les personnes qui s'appuient sur ce qu'elles ont vu de l'intimité de monsieur et de madame Récamier, n'y ont été admises qu'à une époque où cette intimité n'était plus, en effet, que celle qui résulte de l'habitude journalière. Mais la vérité est

1. Voyez le volume anglais intitulé *Madame Récamier, with a sketch of the history of society in France*, by madame M... 1862. L'auteur de ce petit volume a connu intimement madame Récamier. Voyez aussi les *Souvenirs et correspondances*, t. 1er, p. 12, passage dans lequel madame Lenormant semble adopter la même explication.

que toute l'histoire du mariage de Juliette, telle que sa nièce elle-même nous le rapporte, exclut cette interprétation romanesque. M. Récamier était un homme riche et un homme de plaisir, qui épousa Juliette pour sa beauté, et qui, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ne tarda pas à la négliger. Madame Lenormant nous dit que madame Bernard, la mère de Juliette « crut devoir faire à sa fille toutes les objections que dictaient assez la différence des âges et celle des goûts et des habitudes qui devait en résulter ». Peut-on avouer plus explicitement que madame Bernard ignorait la prétendue parenté de sa fille avec M. Récamier, et par conséquent que cette parenté n'a jamais existé?

J'en dirai autant des autres suppositions par lesquelles on a voulu rendre compte, non-seulement des relations particulières de madame Récamier avec son mari, mais aussi de la froideur qu'elle sut maintenir au milieu de tous les feux qu'elle allumait. Il est avéré, en effet, qu'elle finit par s'y brûler elle même. Celle qui avait fait tant de victimes, devint victime à son tour. Si l'histoire de son mariage projeté avec le prince Auguste, vers 1808, montre qu'elle se croyait capable d'être épouse, l'histoire de son attachement pour Chateaubriand prouve qu'elle était femme et capable de tous les sentiments de la femme.

Madame Récamier avait rencontré Chateaubriand pour la première fois chez madame de Staël, peu de mois avant la mort de celle-ci, mais la connaissance ne s'établit que l'année suivante, en 1818. Les visites devinrent dès lors journalières. Ils avaient, à ce moment, elle quarante ans

et lui cinquante. On peut se la représenter telle à peu près que nous la voyons dans le portrait de Gérard, peint justement, si je ne me trompe, vers ce temps-là; Chateaubriand, de son côté, lui apparut dans tout le prestige de sa renommée littéraire, d'un rôle politique qui grandissait, et, il faut bien le dire aussi, puisqu'on assure que le cœur féminin est particulièrement sensible à cette gloire-là, avec la réputation des plus illustres bonnes fortunes.

Il est fort inutile de chercher, avec la plupart des biographes, à donner le change sur la nature des sentiments que s'inspirèrent réciproquement Chateaubriand et madame Récamier. René, en vrai conquérant qu'il était, n'eut qu'à se montrer pour vaincre. La pauvre Juliette avait enfin rencontré l'arbitre de sa destinée; son cœur s'ouvrait à ces sentiments qui jusque-là lui avaient été inconnus; sa froideur ou son orgueil fondait au feu d'une passion dont elle s'était crue elle-même incapable. « Il est impossible, avouait-elle trente ans plus tard, qu'une tête soit plus complétement tournée que ne l'a été la mienne par M. de Chateaubriand; je pleurais toute la journée [1] ». Ses amis s'alarmèrent et de l'abandon où on les laissait, et des orages auxquels la nouvelle liaison exposait trop évidemment la pauvre femme. Une lettre de Mathieu de Montmorency laisse tout entrevoir. Il avait provoqué une explication : « J'ai ouvert avec une grande émotion, écrit-il, ce billet qui vaut mieux que cet in-

1. Voyez l'ouvrage anglais déjà cité, p. 64.

croyable silence, cette froideur subite que je ne savais ni qualifier, ni expliquer... Quel droit n'avais-je pas de détester les premiers fruits de ces choses mauvaises que je ne veux pas caractériser, soit coquetterie ou sentiment? Ah! madame, quel rapide progrès a fait en quelques semaines ce mal qui vous fait craindre vos plus fidèles amis! Cette pensée ne vous fait-elle pas frémir? Ah! recourez, il en est toujours temps, à Celui qui donne la force, quand on le veut bien, de tout guérir, de tout réparer. » On voit que, dans tous les cas, le vieil ami de Juliette ne la regardait pas comme aussi invulnérable qu'on a voulu la faire depuis.

Nous venons de passer en revue les principaux hôtes de la cellule de l'Abbaye-au-Bois. Mathieu de Montmorency est le confesseur, Ballanche l'ami, Chateaubriand l'amant. Il nous reste à voir le *patito;* c'est notre pauvre Jean-Jacques qui est destiné à ce rôle.

Les biographies de madame Récamier s'arrêtent à sa liaison avec Chateaubriand, comme à la dernière des conquêtes de Juliette. Jean-Jacques Ampère n'y est mentionné qu'en passant, dans le dénombrement des habitués de l'Abbaye-au-Bois, ou à propos du voyage d'Italie qu'il lui fut permis de faire, en 1823, avec une amie qu'on érige pour lui en une sorte de seconde mère. C'est ici qu'on reconnaît, entre beaucoup d'autres mérites, le service que nous ont rendu les volumes publiés par madame Cheuvreux. Ils nous ont appris que Jean-Jacques avait été épris à son tour, malgré la différence des âges,

que cet amour paradoxal avait été passionné, éperdu, qu'il se répandait en lettres quotidiennes, qu'il ne craignait pas de se montrer jaloux, qu'il fut cinq ans avant de se transformer en simple amitié, en un mot, que Jean-Jacques a tenu une très-grande place dans la vie de cette femme étrange, qui menait ainsi de front trois ou quatre grands sentiments de nature diverse, et recevait chaque matin, dans son courrier, des nouvelles de tous les cœurs qu'elle blessait et pansait tour à tour.

Jean-Jacques avait été présenté à madame Récamier au commencement de 1820, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait pas encore tout à fait vingt ans. Il a souvent raconté depuis les émotions de cette première visite, lorsque la célèbre beauté lui apparut dans le petit salon de l'Abbaye-au-Bois, à demi cachée sous un flot de mousseline blanche et tout entourée de personnages illustres. Tel fut son trouble en répondant aux questions qui lui étaient adressées, qu'il brisa entre ses doigts un plioir de rouge antique dont il s'était machinalement emparé. Heureusement que la souveraine du lieu vint au secours de sa confusion par un redoublement d'attentions et réussit à le rassurer. Que de fois ce salon ne devait-il pas le revoir! Son sort venait d'être fixé pour bien des années, en un sens même pour la vie.

Les visites qui suivirent la présentation, dans l'hiver de 1820, furent discrètes et clair-semées. Nous n'avons point, d'ailleurs, dans la correspondance, de traces des impressions d'Ampère à cette époque. Il fit, dans l'été, un voyage qui dut le distraire. C'était son premier. Il alla en

Suisse avec ses amis Albert Stapfer et Adrien de Jussieu, passa les Alpes, toucha au lac Majeur. Il revint en écrivant : « Je suis sûr que je repartirai encore. » Il ne se trompait pas. L'amour qui allait envahir son cœur devait finir par se refroidir, mais son goût pour les voyages ne devait s'éteindre qu'avec lui-même.

L'année suivante, Jean-Jacques est déjà du nombre des intimes, si bien qu'au mois de septembre, madame Récamier, passant l'automne à Saint-Germain, l'y reçoit à demeure. Il s'y oublie, et ses amis commencent à soupçonner par quel charme il y est retenu. « Vous m'avez parlé de promenades solitaires, lui écrit Stapfer, de sentiers écartés; cependant, je crois que ce n'est pas la solitude qui vous y plaît davantage. » Le fait est que Jean-Jacques composait à Saint-Germain une sorte de fabliau en prose, dont l'héroïne prenait le nom de Juliette de Sancerre et où il glissait l'aveu de ses sentiments. Il en fit un aveu plus direct encore dans une lettre qu'il écrivit à madame Récamier après l'avoir quittée. Il parle de son bonheur pendant le mois qui vient de s'écouler, d'une amitié encouragée par celle qui lui a été témoignée et devenue plus vive, des douces confiances, des promenades, des lectures, de « tous ces moments, dit-il, employés si bien à les perdre avec vous ».

Le lien était dès lors si puissant que Jean-Jacques, après avoir songé à tâter de la diplomatie en suivant à Rome le duc de Laval-Montmorency, ne put au dernier moment se résigner à partir et demanda grâce à madame Récamier qui l'avait recommandé pour ce poste. Jean-

Jacques, cela est clair, n'en était plus à l'amitié, il en était à l'amour, à l'amour avoué, à l'amour accepté par celle qui en était l'objet, mais il trouvait ce cœur déjà occupé, s'irritait contre l'obstacle, s'exhalait en plaintes contre le rival préféré, et ne se doutait guère, après tout, à quel point le cœur de Juliette était ailleurs et la lutte à tous égards inégale. Les années 1822 et 1823 sont le point culminant de la passion de Jean-Jacques, comme elles sont aussi l'époque des orages entre Chateaubriand, déjà refroidi, déjà trahissant, et celle dans le cœur de laquelle il avait allumé un si grand incendie. Ne nous étonnons pas que madame Récamier conserve si bien son sang-froid en écoutant les déclarations toujours plus ardentes de son jeune amant ; ce n'est pas qu'elle soit maîtresse d'elle-même, c'est au contraire qu'elle ne l'est plus et appartient sans partage possible à un autre.

L'été dispersait la réunion de l'Abbaye-au-Bois. Chacun partait pour la campagne de son côté. Au mois de juin 1822, madame Récamier alla à Montmorency, puis à Angervilliers, et Jean-Jacques profita de cette absence pour satisfaire à des devoirs d'amitié en donnant quelques jours à Vanteuil. En revanche, il écrivait tous les jours ; c'était sa manière de remplacer les visites de la rue de Sèvres. Mais le moment est venu de le laisser parler.

Il vient de rentrer après avoir passé la soirée chez madame Récamier pour lui faire ses adieux. Elle a été gracieuse, qui sait ? émue, en prenant congé de lui, et il ne peut se coucher avant de lui avoir exprimé sa reconnaissance :

Cette soirée me fait l'effet d'un songe heureux, j'en suis encore enivré. Je cherche à rassembler mes idées, je ne le puis : le bonheur qui remplit mon âme étourdit ma pensée. Il ne me semble pas que demain je parte, que vous partiez; que demain, après-demain, pendant plus de huit jours peut-être, je ne voie pas la petite chambre qui était ce soir si brillante, si parfumée; que je ne vous voie pas, vous que j'aime si vivement! Pourquoi y a-t-il tant de choses entre nous, et vos amis passés, vos amis présents, et tant de liens ! Oh ! s'il n'y avait que nous ! Du moins, au milieu de tant d'obstacles, il m'est donné quelques moments, quelques heures de trouble, de ravissement et de tristesse délicieuse, quelques-uns de ces moments qui répandent sur tout le reste de ma vie le charme et les regrets. Plus je vous connais, plus je vous aime, et plus je vous aime, plus je sens le besoin de vous aimer. Mes ouvrages, mes projets, mes succès, mes ennuis, tout cela vous appartient; c'est vous qui m'inspirez, qui me consolez, qui m'élevez; je suis par vous, je veux être ainsi. Je ferai *Juliette* parce que ce plan vous sourit, parce qu'il sera ravissant de prononcer votre nom dans mes vers, de peindre sous ce nom une âme pure, tendre et gracieuse, et cette beauté qui erre dans vos regards, sur vos traits, qui attendrit votre voix, qui embellit votre sourire, qui donne à tous vos mouvements, à vos gestes, à vos bras, à vous tout entière ce charme qui n'est qu'à vous. Vous m'avez demandé votre portrait, je l'ai fait sans m'en apercevoir.

Jean-Jacques revient continuellement dans ses lettres à la tristesse d'un amour qu'il sait sans espoir, auquel madame Récamier n'en laisse aucun, il est juste de le reconnaître, mais auquel elle prend évidemment trop de plaisir pour vouloir y couper court. Toute la situation est là : Juliette ne s'émeut pas autrement d'un trouble

qu'elle ne ressent pas elle-même, et si elle ne fait rien pour entretenir des illusions chez sa jeune victime, elle ne fait rien non plus pour mettre fin à des souffrances qu'elle a l'air de regarder comme un hommage naturel rendu à ses charmes :

J'ai cru quelquefois que ce sentiment si pur et si tendre que vous m'inspirez n'était pas sans quelque charme pour vous, mais je crains fort de me tromper ! De jour en jour ma vie se concentre dans cette affection : qu'il serait cruel de prendre l'expression de votre compassion pour celle de votre intérêt ! C'est surtout maintenant que je suis loin de vous que ces craintes m'agitent. Quelques mots, de grâce, afin de me consoler, mais, au nom du ciel, gardez que, pour me calmer, vous vous laissiez aller au delà de ce que vous sentez réellement. Et qu'ai-je fait pour que vous m'aimiez ? Ah ! je vous ai aimée de toute mon âme, sans m'abuser sur notre situation, sans concevoir un instant la pensée de troubler, d'altérer la tranquillité de votre existence. Je me suis livré à un sentiment sans espoir qui a rempli tout mon cœur. Je ne puis vivre ni sans vous, ni pour vous ; je vois tout ce qu'il y a d'impossible dans ma destinée, mais comment renoncer à ce qui en fait l'unique joie ?

A l'époque où Jean-Jacques écrivait ces lettres, il était momentanément délivré de son plus redoutable rival. Chateaubriand, nommé ambassadeur lors de la formation du ministère Villèle, était à Londres. Malheureusement, ce n'est qu'un répit. Chateaubriand vient d'obtenir une mission qu'il briguait avec ardeur, il a été désigné comme l'un des plénipotentiaires français au congrès de Vérone, et il arrive à Paris, en route pour sa destination (sep-

tembre, 1822). Il n'y restera que deux ou trois semaines; mais c'est plus qu'il n'en faut pour livrer le pauvre Ampère à tous les tourments de la jalousie. Il ne cherche pas, du reste, à s'en cacher :

Près de vous, mes agitations ne se calment pas toujours, mais toujours votre présence, même en les redoublant, leur donne du charme; loin de vous elles sont accablantes. Je ne mens point quand je vous dis que je vous aime comme on ne vous aima jamais, vous qu'on a tant aimée ! Mais votre vie ne me fut pas destinée, je me le suis dit cent fois avec le sentiment d'un malheur profond; je ne pourrai que m'enivrer auprès de vous de bonheur et de regrets... Enfin, pourquoi ne dirais-je pas tout? Il est une personne qui a la puissance de vous troubler, de vous affliger; à cette heure, elle est sans doute auprès de vous; si elle ne vous séduit pas, elle vous charme; si elle n'est pas aimée, elle est regrettée; elle a une destinée brillante, une gloire, une imagination poétique : vous laisse-t-elle vous souvenir de celui qui est sans rang, sans nom, dont les facultés ne manquent peut-être ni de force, ni d'étendue, mais dont le cœur est triste, qui ne s'appuie sur aucune vanité, sur aucun intérêt du moment; qui adore le beau, mais qui a un si grand mépris pour le faux, qui ne veut l'embrasser sous aucune de ses formes; qui vous aime de toute son âme, mais sans illusion, sans espoir, en respectant votre belle et noble vie.

On remarquera l'allusion amere de ces derniers mots à celui qui ne craignait pas de porter atteinte par l'éclat de sa passion à une réputation toujours restée jusque-là sans tache. On remarquera aussi que Chateaubriand est désigné dans ce passage comme en possession de troubler et d'affliger celle qu'il aimait. C'est qu'on n'a jamais pous-

sé, en effet, plus loin que ce grand séducteur, l'égoïsme, l'orgueil et le caprice.

Ce qui ajoutait encore à l'exaspération de Jean-Jacques, c'est qu'il était resté fidèle au libéralisme de la jeunesse de son temps, et qu'il voyait avec horreur le Congrès de Vérone convoqué pour concerter des plans de réaction, et Chateaubriand entraîner plus ou moins madame Récamier dans la politique qu'il devait bientôt faire aboutir à l'expédition d'Espagne. Jean-Jacques n'a pu y tenir; il est parti soudainement pour Rouen, dans un accès d'humeur, et il s'en excuse maintenant :

Vous voir à Paris à cause de M. de Chateaubriand et des affaires du Congrès, dans le moment où ces affaires et tous ceux qui y trempent me font plus d'horreur que jamais, cela me rendait bien malheureux. Peut-être vous en êtes-vous trop aperçue à l'âpreté de mes discours. Ces discours m'affligeaient, mais je ne pouvais retenir l'expression de ma haine dans le moment où le sang coulait. L'idée de l'oppression de la perfidie, se liant pour moi à des idées et à des personnes que j'ai d'autres raisons de haïr, je me sentais bien déchiré, et quand j'ai vu un moyen de passer le temps qui doit s'écouler avant l'instant qui nous réunira dans la solitude, j'ai accepté vivement... Que je serais heureux si je vous voyais soustraite à l'influence des idées que je déteste, si votre vie n'était plus agitée par des intérêts d'une nature si inférieure à la vôtre ! Assez de choses nous séparent, sans que la vanité, l'ambition et les sophismes viennent se placer entre nous.

Avec tout cela il y a des moments où Jean-Jacques oublie tout pour s'abandonner au bonheur d'aimer et d'être aimé, de croire qu'il l'est du moins, de vivre aux pieds

de l'enchanteresse. Son langage devient alors brûlant et nous pose dans toute sa singularité le problème d'un amour reconnu, regardé avec faveur, supporté jusque dans ses plus tendres effusions, et dont il est également impossible de dire qu'il ait été partagé et de croire qu'il ne l'ait pas été du tout. « Mon Dieu, s'écrie Ampère au souvenir d'un certain jeudi soir, il pourra y avoir encore pour moi de pareils moments; bientôt je serai près de vous, vos mains seront dans les miennes, je verrai votre sourire, votre regard, j'entendrai votre voix ! » Une autre fois, au contraire, il est tout aux douleurs de la séparation : il avoue avoir espéré, en des jours d'aveuglement, « être quelque chose dans l'existence » de Juliette, et voilà que les impossibilités se sont dressées de nouveau devant lui. « Nos destinées ne peuvent s'unir, dit-il. Cette idée est une idée de désespoir, elle me serre sans cesse le cœur: mais c'est maintenant que vous êtes loin, maintenant que je n'ai plus l'espoir d'appuyer sur vos genoux ma tête découragée et de tout oublier dans un regard de vous, c'est maintenant qu'elle m'accable. »

Infortunés moralistes! Vous vous appelez la Bruyère ou, mieux encore, la Rochefoucauld; vous avez lu les livres des sages et vécu dans le grand monde; vous avez appliqué toute la finesse de votre esprit d'observation à l'étude de la femme; vous avez écrit sur ce sujet des pages à la fois piquantes et profondes; il semble que vous soyez venus à bout de l'insaisissable Protée, que vous ayez deviné une fois pour toutes l'énigme que le

Sphinx nous pose depuis tant de siècles avec son cri strident : Devine ou meurs! — et puis voilà qu'une main pieuse, remuant de vieilles lettres écrites il y a cinquante ans, en fait sortir tout à coup des paradoxes de sentiment auxquels vous n'aviez jamais songé, tout un roman à trois devant lequel votre expérience des choses du cœur est obligée de s'avouer insuffisante!

Il y a une lacune ici dans la correspondance d'Ampère, lacune correspondant à l'entrée de Chateaubriand dans le cabinet et à la guerre d'Espagne. Chateaubriand était revenu de Vérone vers la fin de décembre 1822, et quelques jours après il succédait à Mathieu de Montmorency comme ministre des affaires étrangères. On comprend que les soucis d'une pareille gestion en de pareilles circonstances aient dû retenir souvent Chateaubriand loin de l'Abbaye-au-Bois, et il est permis de supposer que Jean-Jacques s'arrangeait beaucoup mieux de ces absences que madame Récamier. Toutefois cette dernière avait alors bien d'autres causes de chagrin. Nous touchons ici tout ensemble à une crise dans ses relations avec son illustre amant, et à un mystère que les biographes ont eu l'art de conjurer pour obscurcir des faits trop significatifs. On nous parle du « souffle d'un monde frivole et adulateur qui avait passagèrement altéré une pure affection ». On essaie de donner le change au public par un aveu apparent, en disant que Chateaubriand ne mettait plus dans son attachement pour madame Récamier « cette nuance de respectueuse réserve qui appartient aux durables sentiments que seuls elle voulait

inspirer ». Ces artifices de langage ne sauraient en imposer aux contemporains, fort réduits aujourd'hui en nombre, il est vrai, qui ont su jadis à quoi s'en tenir sur la nature des sentiments réciproques de M. de Chateaubriand et de madame Récamier, ainsi que sur les causes de leur rupture passagère, et qui n'ont jamais fait difficulté de répéter à une autre génération ce que personne de la leur n'avait ignoré. La vérité est que Chateaubriand, très-volage toute sa vie, n'était point resté fidèle à celle qui avait dû se flatter d'être sa dernière inspiration. Il serait même facile de nommer la rivale, les rivales, si l'on veut, qu'il osa lui donner [1]. Madame Ré-

1. Voy. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIV, p. 317. L'auteur de l'ouvrage anglais déjà cité *Madame Récamier with a sketch of the history of society in France*, a suffisamment indiqué la vérité, p. 72. Au surplus, à quoi bon les raisonnements et les preuves ? N'avons-nous pas aujourd'hui les confessions de madame de Saman, qui, pour se rapporter à un autre temps, n'en sont pas moins significatives ? Et comment douter des outrages dont avait à se plaindre la tendresse de madame Récamier, en 1823, lorsque nous savons maintenant combien son empire était affaibli et éludé en 1829 ? Il est piquant de comparer, à cet égard, les *Souvenirs et Correspondances* publiés par madame Lenormant, et les *Enchantements de madame Prudence de Saman l'Esbatx*, imprimés en 1872. On voit Chateaubriand, alors à Rome, demander à Prudence la permission d'essayer de lui plaire, faire en même temps la cour à une grande dame romaine « qui avait les yeux ronds », et tout cela au moment même où il écrivait à madame Récamier, restée à Paris : « Ce que le temps ne peut changer, ce qui est vrai à toutes les minutes, ce qui est à l'abri de tous

camier se sentit blessée par ce partage dans sa dignité aussi bien que dans ses sentiments, elle voulut trancher dans le vif et partit subitement pour l'Italie, emmenant avec elle Ballanche et Ampère. Il suffit de lire les lettres que Chateaubriand lui écrivait dans les premiers jours de la séparation pour deviner de quelles tempêtes cet éclat avait été précédé. Il a de ses nouvelles, mais de simples billets « secs et courts ». Le premier lui a fait une cruelle peine : il y était appelé *monsieur*. Cinq ans plus tard, quand il partit à son tour pour Rome, où il était envoyé en qualité d'ambassadeur, il écrivait de la route, à son amie désormais ramenée et

les événements, de tous les caprices et de toutes les volontés des hommes, c'est que je vous aime, et que je n'ai besoin que de votre attachement pour être heureux. » Mais cela n'est rien auprès de ce qui suit. Chateaubriand revint à Paris, au mois de mai, en congé; il y avait donné rendez-vous à cette même Prudence (ou Hortense, comme on voudra), il l'y retrouva, en effet, et l'on peut lire aujourd'hui, dans un texte dont la franchise abandonnée n'a jamais été surpassée, le récit des visites quotidiennes, de certaine couchée d'Étampes et, enfin, en automne, de ces rendez-vous du Champ de Mars ou du Jardin des Plantes, pour lesquels Chateaubriand parvenait à tromper la surveillance. « Il était tenu chez lui et dans le monde par des liens tyranniques, nous dit-on ; deux femmes âgées, dont je n'étais pas jalouse (la sienne et une autre), le gardaient comme pour moi seule. » Voilà qui va bien, et maintenant veut-on connaître le côté extérieur de cette existence jusqu'à la fin compliquée et menteuse ? Les souvenirs officiels nous décrivent ainsi le retour de Chateaubriand arrivant de Rome : « La joie fut vive en se retrouvant à l'Abbaye-au-Bois.

pacifiée : « Vous voilà bien vengée, si vous aviez besoin de l'être. Je vais à cette Italie le cœur aussi plein et aussi malade que vous l'aviez quelques années plus tôt. » Il insiste sur cette idée, souligne l'aveu de ses torts : « Je vous l'ai dit, vous êtes bien vengée : mes tristesses en Italie expient les vôtres. »

Mais ce n'est pas de Chateaubriand que nous avons à nous occuper aujourd'hui, c'est d'Ampère. Madame Récamier, avec une imprudence que ses préoccupations l'empêchaient de sentir, avait mis Jean-Jacques dans une sorte de demi-confidence de ses chagrins. On peut penser ce que l'infortuné dut éprouver, heureux de se voir plus intimement associé à la vie de celle qu'il aimait, et déchiré de comprendre que si elle était au déses-

Il développait à madame Récamier, avec tout l'éclat, toute la séduction de sa belle imagination, un plan de vie que rempliraient la religion, l'amitié, les arts ; il transportait à Rome, il établissait au Capitole, dans une habitation qui l'avait charmé, madame Récamier, M. Ballanche, M. Ampère, toute l'Abbaye-au-Bois. » Il va sans dire que madame Récamier y était trompée toute la première. « M. de Chateaubriand est arrivé depuis jeudi, écrit-elle à sa nièce ; j'ai été heureuse de le retrouver, plus encore que je ne croyais... L'arrivée de M. de Chateaubriand ranime ma vie qui me semblait prête à s'éteindre. Mes impressions encore si jeunes me font mieux comprendre les tiennes ; c'est une manière de plus d'être en sympathie avec toi, et c'est à moi que tu dois les confidences de ton pauvre cœur. » Madame Lenormant, mariée depuis trois ans, était alors séparée de son mari, et l'on voit que madame Récamier se considérait tout naturellement elle aussi comme une épouse qu'un éloignement forcé aurait momentanément rendue veuve.

poir, c'était parce qu'elle en aimait un autre. « Vous avez vu hier, lui écrit-il, combien j'étais à la fois touché et malheureux; que de mots m'étaient cruels dans cette *confiance* dont je vous savais gré. » Dans cette position il n'hésita pas à accepter l'offre de suivre madame Récamier en Italie. Il y avait longtemps, d'ailleurs, qu'il rêvait de faire ce voyage, et de le faire avec elle. Ballanche en fut également. Ils partirent le 2 novembre 1823, la calèche de madame Récamier en avant, Ampère et Ballanche la suivant en chaise de poste. On arriva à Rome pour les fêtes de Noël; madame Récamier se logea près de la place d'Espagne, via Babuino, en face de l'église grecque; sa nièce et Ballanche demeuraient avec elle : Jean-Jacques y passait ses journées. Il y mena une vie enchantée, tout à son amour et aussi aux merveilles de cette ville qu'il devait revoir si souvent. « Ce voyage, écrit-il à son père, aura de l'influence sur toute ma vie. » Il disait en s'exprimant ainsi, plus juste qu'il ne pensait lui-même. Rome, en lui fournissant de nouveaux sujets d'étude, devait ouvrir peu à peu son âme aux distractions, et par suite à la guérison. D'autres sentiments joignirent leur influence à cette action insensible. Jean-Jacques, après un an d'ivresse à Rome, se rappela qu'il avait laissé à Paris le plus tendre des pères, souscrivant à la séparation, mais triste, isolé. Il résolut d'aller le retrouver, et, madame Récamier joignant ses exhortations à celles de sa conscience, il se sépara d'elle à Naples, dans l'automne de 1824. Madame Récamier ne devait revenir à Paris que sept mois plus

tard. Les adieux furent douloureux et les lettres d'Ampère pendant l'absence sont encore troublées, violentes : elles font l'effet des derniers grondements du tonnerre dans un orage :

Venise, 17 *novembre* 1824. — Chaque mot de votre lettre est délicieux à lire. Comme j'ai déchiré l'enveloppe, comme j'ai été ému, comme je vous aime ! Adieu, je ne croyais pas pouvoir être encore si heureux.

Milan, 26 *novembre*. — Ah ! j'éprouve ici un regret bien profond de vous avoir quittée ! Je m'attendais à de l'isolement, del'abandon, à une vie pâle et triste; mais si j'eusse pu prévoir le degré d'amertume, d'agitation, cette rage qui me prend par moment en songeant au mal que je me suis fait, à celui que je me prépare, je ne serais certainement pas parti. Mais je ne voyais tout cela que confusément; je ne le vois si vivement que depuis votre lettre (évidemment, il avait été denouveau question de Chateaubriand); en m'ébranlant tout entier par la crainte d'un danger pour vous, elle m'a appris tout ce que j'avais à souffrir. Je suis horriblement bouleversé, mais je vous aime plus que jamais ; je vous aimerai toujours, toujours davantage.

Ces cris de désespoir deviennent plus douloureux encore lorsque Jean-Jacques pense à sa vie mal engagée, à sa jeunesse manquée, aux rêveries dans lesquelles il s'use, à l'amitié à laquelle on veut le réduire et dont il a tant de peine à se contenter. «Toute mon âme, s'écrie-t-il, se concentre et se fixe sur ce désir profond : aimer, être aimé tout à fait, ne fût-ce qu'un jour. » Et cependant, je le répète, on sent que le malheureux jeune homme

est en voie de guérison. La preuve en est qu'il s'est remis au travail. Il a conçu un grand plan d'études historiques, il fait de l'hébreu et du chinois. Symptôme encore plus significatif, il cherche les distractions. C'est ainsi qu'il a vu madame Pasta, et, si je lis bien, qu'il l'a vue dans les coulisses. Il ne s'en vante pas, au moins. Il ne le raconte à madame Récamier qu'en s'excusant sur les importunités de quelques amis qui l'ont entraîné, et sur un « plan général de curiosité ». Mais madame Récamier, qui sait lire entre les lignes, n'a pas été contente du tout; elle s'est alarmée de cette légèreté, elle a sermonné. Rien d'amusant comme cet accès de jalousie aperçu à travers les apologies embarrassées et redoublées du coupable. Il faut dire que Jean-Jacques va avoir sa revanche et se montrer, à son tour, jaloux de madame Swetchine dont madame Récamier a fait la connaissance à Rome et pour laquelle elle manifeste, comme il lui arrive parfois, un peu d'engouement. Cette relation dévote impatiente Ampère, et il ne s'en cache pas. Il s'en veut même d'avoir, pour plaire à son amie, montré des complaisances de sanctification. « Ce n'est pas votre faute si je n'ai pas le genre d'imagination religieuse et romanesque qu'il serait si naturel d'avoir. Mais je l'ai moins que jamais : l'envie de vous plaire me faisait forcer ma nature; la solitude et la loi du sacrilége m'y ont replacé. Je vous parle avec une entière franchise, comme vous voyez. Madame Swetchine va beaucoup mieux à votre imagination que moi. »

Tout cela est drôle, mais patience, le roman d'Ampère et de madame Récamier nous garde une dernière sur-

prise, et celle assurément à laquelle nous étions le moins préparés. Madame Récamier est revenue de Rome, elle a passé l'automne à la Vallée-aux-Loups où Jean-Jacques l'a suivie, puis elle s'est réinstallée à l'Abbaye-au-Bois pendant qu'Ampère donne quelques jours à ses amis de Vanteuil. Il paraît que le dernier soir où il a vu son amie, il l'a ramenée à l'éternel sujet de leurs destinées à tous les deux, et qu'il lui a glissé un mot de la possibilité de les réunir un jour. Le croirait-on ? Madame Récamier n'a pas paru trop repousser cette idée. Aussi Jean-Jacques ne peut-il plus songer à autre chose. Mais c'est le cas ou jamais de lui laisser la parole. Il faut avoir les textes sous les yeux pour croire à cette étonnante péripétie du drame que nous avons vu se dérouler, un amoureux de vingt-cinq ans demandant à une mûre beauté de quarante-huit la réversibilité de sa main!

Hier soir, je me suis promené seul deux heures, au clair de la lune, occupé d'une rêverie délicieuse. Depuis une certaine conversation, mes rêveries sont moins vagues, elles tournent toutes autour d'une chance qu'on ne peut pas même appeler un espoir, mais qui, enfin, pourrait être une réalité. Une réalité ! Quelle idée enivrante ! Quand elle serait cent fois plus improbable, cette chance, ce serait encore le seul charme, l'unique douceur de ma vie de la rêver. Quand elle se présenta à mon esprit, elle m'enivra d'abord, elle jeta mon âme dans un enchantement rapide et profond, semblable à celui que j'éprouvai il y a cinq ans, quand je commençai à vous aimer; je retrouvai dans mon cœur, dont je désespérais, toute la jeunesse de ses premières émotions.

Quelques mots prononcés par vous le dernier soir où je vous

ai vue, m'ont permis de croire que, sans rien arrêter sur ce qui ne peut pas l'être, vous pensiez véritablement que ce que vous m'aviez dit pourrait être. Pourrait être ! Je n'en demande pas davantage pour me livrer tout entier à l'idée d'un bonheur possible. Mais je vous en supplie, ces deux mots, écrivez-les-moi. Je ne vous importunerai pas de conversations sur un sujet que la délicatesse de votre âme m'interdit; mais que je puisse me reposer sur cette idée que les obstacles ne pourraient jamais venir *de vous*. Je vous avoue que le prince, et plus que lui une autre personne qui pourrait être libre aussi, m'alarment beaucoup. Vous allez vous moquer de moi et me dire que nous n'en sommes pas à ce que j'aie à les redouter ; mais, je vous le répète, je veux être sûr que le sort seul est entre nous deux. Assurez-le-moi, et je vous croirai, et cette pensée sera la plus douce que je puisse nourrir. Je vous le demande, écrivez-moi, ne me refusez pas, je vous le demande à genoux.

La lettre est claire. Il ne peut être question d'un divorce, ainsi que le suppose l'éditeur de la correspondance, puisque le divorce n'était plus autorisé, en 1825, par la loi française, comme il l'était en 1808 lorsqu'un autre prétendant avait demandé à madame Récamier de recourir en sa faveur à cette solution héroïque. Les terme mêmes dont se sert Jean-Jacques indiquent assez qu'il s'agit de l'éventualité de la mort de M. Récamier, alors âgé de près de soixante-quinze ans, et qui mourut, en effet, quatre ans plus tard. Quant aux deux personnages dont Jean-Jacques redoute si comiquement, j'ose le dire, la concurrence pour l'époque où s'ouvrira la succession qu'il convoite, ce sont le prince Auguste de Prusse, qui se trouvait justement à Paris alors, faisant une dernière

visite à la France, et Chateaubriand lui-même dont la femme vivait encore, mais pouvait fort bien précéder M. Récamier au tombeau, de sorte que l'odieux rival serait devenu « libre aussi » . Jean-Jacques avait d'autant plus de raison de redouter cette concurrence, que Chateaubriand, devenu veuf en 1847, voulut en effet épouser madame Récamier qui, pour le coup, trouva qu'il était trop tard et refusa.

Les choses en étaient arrivées pour Jean-Jacques à ce point où l'extrémité du mal impose le remède. Il se consumait à petit feu dans un martyre qu'il a décrit admirablement lui-même : cinq années d'une intimité imparfaite, d'un attachement qu'il fallait sans cesse arrêter, d'une familiarité qui tour à tour trompait, attristait, séduisait, désespérait. « N'avez-vous jamais, ajoute-t-il, entendu parler de certains supplices où une sensation douce, irritante, prolongée, finit par faire expirer le patient dans des convulsions? Eh bien! c'est là mon histoire. » Cet état morbide était encore aggravé par les instances de son père qui voulait le marier, qui le pressait de demander la main de Clémentine Cuvier, la fille distinguée et charmante du grand naturaliste, à laquelle le jeune homme semblait ne pas être indifférent. Dans cette disposition d'esprit, Jean-Jacques finit par prendre la résolution de se dégager violemment. Ses travaux l'avaient conduit peu à peu à un projet de grand ouvrage sur l'histoire des littératures, et il sentait la nécessité de commencer par apprendre les langues et voir les peuples. Il s'esquiva donc de Paris dans l'été de 1826, sous prétexte d'un voyage

au Mont-d'Or avec les de Jussieu, puis se sépara d'eux à Grenoble, entra en Allemagne par Strasbourg, passa quelques mois à Bonn où il suivit les cours de Niebuhr et de Schlegel, fut admirablement accueilli par Goethe à Weimar et par Humboldt à Berlin, et finit par une excursion dans le nord scandinave et jusqu'en Laponie. Il ne revint qu'à la fin de 1827, après seize mois d'absence.

L'événement avait justifié sa résolution. « Je vais, écrivait-il à madame Récamier au moment de quitter la France, je vais passer l'hiver à apprendre l'allemand et l'Allemagne; au printemps, j'irai de ville en ville voir les hommes et les bibliothèques, et après ce temps d'épreuve, de travail austère, ayant la conscience de mon ouvrage, étant entré fortement dans ma ligne, j'irai vers vous, la tête débarrassée, j'espère, de fantômes, le cœur plein de cet attachement auquel vous croyez. Quoi qu'il arrive alors, les deux personnes dont ma vie ne pourra jamais se séparer, c'est mon père et vous. » Il avait bien jugé. Le travail intellectuel n'est-il pas le souverain remède, non-seulement parce qu'il distrait, mais parce qu'il introduit dans un monde plus large de réalités? Jean-Jacques fut d'ailleurs bien vite et en plein sous le charme de ces belles méthodes critiques et constructives, de cette liberté absolue des recherches, de cet esprit rigoureusement scientifique qui sont l'honneur de l'Allemagne, et qui font l'effet d'une révélation lorsqu'on les rencontre au sortir de notre plat enseignement universitaire. Il y a du plaisir à lire ce qu'il écrit de Bonn. « Certes, je n'ai pas un moment d'ennui ; je suis quatre cours par

jour, dont chacun me donne le plaisir que vous fait une pièce nouvelle ; je vois souvent des hommes du plus grand mérite, qui sont pleins de bonté pour moi ; je lis une foule d'ouvrages nouveaux qui m'intéressent ; j'ai le plaisir de me sentir aller en avant ; mon imagination, qui, pendant plusieurs années m'a véritablement tourmenté comme un damné, me semble guérie ; mon âme, livrée à elle-même, est exposée à tous les sentiments doux, à toutes les résolutions sages et généreuses. »

Une fois de retour à Paris, Jean-Jacques est devenu un autre homme. L'absence a fait comme une coupure dans sa vie ; l'amant passionné n'est plus pour madame Récamier qu'un ami, presque un fils. Il ne la suit plus partout, il ne lui écrit plus tous les jours, il poursuit sa vie d'étude, ses travaux de professeur, sa vocation de voyageur, il forme de nouveaux et même de profonds attachements. C'était, je l'ai dit, une âme aimante et qui avait besoin de se prendre à quelqu'un. On sera heureux de le suivre dans ces régions plus paisibles.

Août 1875.

II

J'ai raconté la partie la plus romanesque et la plus curieuse de la vie de Jean-Jacques Ampère, mais je suis

loin d'avoir épuisé les volumes publiés par madame Cheuvreux. Il nous reste à suivre l'aimable érudit dans ses relations avec les Tocqueville d'abord, puis avec la famille de madame Cheuvreux elle-même. La correspondance livrée au public nous fait d'ailleurs connaître en passant, surtout pendant les années de jeunesse, bien d'autres amis et contemporains de Jean-Jacques, et les pages qui les concernent ne sont pas les moins piquantes de la publication sincère et hardie qui nous occupe. Que de gens sont pris là sur le vif, dans la liberté d'une causerie intime, perdant le bénéfice des égards de convention qui nous dérobent la plupart du temps leur vraie physionomie! Cousin, par exemple, a eu toute sa vie deux faces: celle de l'homme officiel, digne, posé et, il faut bien le dire, poseur, et celle de l'homme du monde qui, sans dépouiller entièrement le caractère histrionique, laissait pourtant percer le fond génial, riche, amusant. Ampère, partant pour la Suisse en 1820, avait retrouvé à Lyon son ami Albert Stapfer, qui lui-même avait fait route jusque-là avec Cousin. Ampère raconte à Bastide comment s'était passé le voyage des deux amis. « Nous avons quitté Cousin à Lyon. Il paraît qu'Albert a eu avec lui en route une prise violente touchant Sénancourt, Byron, Lamennais qu'il appelle *des polissons, des degrés du néant, des gens qui ramassent de la boue et en font de petits tas*, et autres gentillesses philosophiques dont il m'avait déjà répété une partie; mais je n'ai pu m'empêcher de lui rire au nez quand il m'a dit, à moi: « M. Sénancourt

c'est une bête. » Cousin a eu de tout temps le dédain haut et prompt; c'était sa manière de constater sa supériorité. La lettre suivante prouve qu'il n'en imposait guère pourtant à ceux qui le connaissaient de près. Après avoir raconté un trait de duplicité dans certaine entreprise de journal faite de concert avec les doctrinaires :

Je crois bien, ajoute Stapfer, qu'il a été plutôt leur dupe que leur complice, mais cela n'empêche pas que toute cette conduite ne soit un peu louche; elle lui a fait du tort. Il se nuit aussi en chantant la grandeur et affectant les belles manières. Cela offense les gens que l'on quitte et donne à rire à ceux qu'on recherche et qu'on courtise. Peut-être m'abuse-je, mais il me semble que depuis quelque temps il a perdu beaucoup de son auréole. Soit que vous parliez de lui à un philosophe ou à un cuistre, soit que vous en causiez avec un homme du monde, vous l'entendrez toujours traiter sans conséquence, comme un singe amusant. En perdant sa chaire, il a tout perdu; c'était là son théâtre, les salons lui conviennent moins [1].

Cousin n'est pas le seul dont nos jeunes gens prennent ainsi la mesure sans se douter que leurs impressions étaient destinées à devenir publiques. Jean-Jacques va

1. « Quand je suis entré dans le monde littéraire (1824), écrit Sainte-Beuve, j'avais pour maîtres quelques-uns des premiers amis de Cousin; c'est par eux que j'ai d'abord appris à le juger, et je dois dire qu'ils étaient déjà à demi détrompés, mais seulement à demi; et quels beaux restes d'admiration et de respect ils lui vouaient encore! » (*Nouveaux Lundis*, t. X, p. 456.)

chez Cuvier, où son père désirait beaucoup le conduire dans l'espoir d'arriver au mariage dont j'ai parlé. « M. Cuvier, écrit-il le soir même à madame Récamier, a une manière froide et un air important qui ne sont point de mon goût; j'avais toutes les peines du monde à articuler les réponses polies qu'il fallait faire à ce qu'il m'a dit d'obligeant. » Guillaume Schlegel est encore plus désagréable. « A notre première entrevue, j'avoue que j'ai été un peu déconcerté par son affectation de belles manières et de ton français; il semblait éviter de parler littérature comme d'une pédanterie. Ce n'était pas mon compte, mais je ne me suis pas découragé, je l'ai laissé faire le grand seigneur, et maintenant qu'il s'est établi vis-à-vis de moi en homme du monde, que j'ai vu sa livrée et son ordre jaune de Suède, il commence à parler du sanscrit et du moyen âge. » Et une autre fois : « Je viens de passer cinq heures avec lui. Il avait son cours des dames, auquel je suis admis par grande faveur, quoique je ne sois ni frère, ni mari. Il nous a lu (et il lit parfaitement l'allemand) différentes poésies de Gœthe, de Burger, et un morceau de lui, un peu long, qui ne m'a pas semblé de ses meilleurs. Il m'impatiente et m'intéresse tour à tour. S'il était absolument ce qu'il paraît être, il serait parfait pour moi; mais son décousu et sa vanité sont de terribles obstacles. »

Le portrait d'Alexandre de Humboldt est d'une autre plume, plus finement aiguisée, et qu'on regrette de ne pas rencontrer plus souvent dans ces volumes.

Humboldt est ici, écrit en 1835 M. Mohl à Jean-Jacques, remuant comme toujours, écrivant un volume in-folio sur l'histoire du globe terrestre, parlant incessamment, plus jeune qu'il y a dix années. C'est un homme inconcevable. Il m'avait prié d'aller chez lui, et a conversé tout seul pendant deux heures, si bien que je n'ai pu dire un mot que je cherchais à glisser; lui-même a oublié ce qu'il voulait de moi. S'il continue, il finira par avoir vingt-cinq ans.

On reconnaît l'impitoyable bavard contre lequel Sainte-Beuve a éclaté, lui aussi, dans un jour de mauvaise humeur, « l'illustre savant que tout Paris connaît et qui, lorsqu'il vient y passer quelques mois, a tellement soif de parler (non de causer) qu'il s'arrange de manière à être difficilement interrompu. Cet illustre savant, qui fait ses phrases très-longues, continue le critique, a imaginé de ne reprendre haleine qu'au milieu et jamais à la fin de sa période. Comme on le respecte beaucoup, on attend qu'il ait fini pour glisser un mot; mais il a trouvé l'art de ne jamais finir, car, ayant respiré en toute hâte, au milieu d'une parenthèse, il repart et court de plus belle, si bien que la parole lui reste toujours, que sa phrase commencée dans un salon se continue dans un autre, que dis-je? elle irait ainsi de Paris jusqu'à Berlin, et comme il est grand voyageur, il y a telle de ses phrases, en vérité, qui a pu faire avec lui le tour du monde[1]. »

Le lecteur attentif aura noté plus haut quelles étaient

1. Préface de l'édition des *Maximes de la Rochefoucauld*, édition Jannet.

les aversions spéciales de M. Cousin; c'étaient les grands sincères, comme je les appellerais, les hommes qui prenaient leur propre pensée au sérieux. Comment M. Cousin aurait-il pu goûter Lamennais? Il est impossible d'imaginer deux tempéraments plus opposés. Ampère, lui, qui n'était ni dogmatique comme l'un, ni faiseur comme l'autre, qui prenait choses et gens comme ils se présentaient, sans autre envie que d'y trouver de l'intérêt, Ampère juge très-bien Lamennais. Dès 1820, à propos de l'*Essai sur l'indifférence*, dont il venait de lire deux volumes, il s'écrie assez heureusement: « Dieu, que cet homme a le sentiment de la ruine! » Quatre ans plus tard il fit sa connaissance et l'on remarquera combien, dans la lettre où il rend compte de sa première entrevue, le jeune littérateur s'exprime avec naturel et agrément. Pourquoi n'a-t-il pas toujours écrit ainsi? ou plutôt pourquoi n'a-t-il pas, au lieu de thèmes plus ambitieux, trouvé quelque sujet qui lui permit de déployer un aimable et réel talent?

J'ai dîné aujourd'hui avec M. de Lamennais, qui m'a beaucoup plu. Il est extrêmement petit et mesquin, a l'air jeune, la figure pâle, les manières simples. Il n'a guère parlé que de sujets étrangers à ses idées, a dit des choses pleines de bon sens sur Rome, qui montrent qu'il l'a bien sentie. Il n'a pas fait une phrase, c'est un homme parfaitement naturel. Le soir, au coin du feu, il nous a tranquillement exposé son système sur le ciel, l'enfer, la terre et la fin du monde, qui, selon lui, est proche, parce qu'il remarque à la fois un immense besoin de vérité, de perfection, d'ordre, et un progrès effrayant de l'erreur et du mal. Ce double mouvement ne peut durer

longtemps, dit-il, sans que l'homme, dont l'état sur la terre n'est ni le bien ni le mal absolu, ne se fixe ou dans un de ces états, le ciel, ou dans l'autre, l'enfer. Il croit dans le paradis à un bonheur progressif. Pour l'enfer, regardant le néant comme le mal infini, et les damnés en étant infiniment éloignés, il trouve dans leur état un triomphe infini de la volonté divine. Tel est l'ensemble de son système, qu'il débite d'une voix tranquille, de l'air d'une conviction profonde. Il vous parle avec le même calme des miracles du prince de Hohenlohe, et dit froidement que lui-même a vu beaucoup de miracles ; il est fanatique en dedans. Je le crois très-sincère, très-systématique et très-bon.

Cette dernière phrase résume avec justesse tout le caractère de Lamennais; on pourrait en faire son épitaphe.

La pure littérature a sa part dans la correspondance de Jean-Jacques. Le théâtre surtout l'attirait dans sa jeunesse. On a vu qu'il avait même pendant quelque temps tourné son ambition de ce côté, composé des tragédies, essayé d'aborder la scène. Il était de cette école qui, sous la Restauration, cherchait à rajeunir la pièce classique, tout doucement, sans l'éclat, mais aussi sans les prétentions et les coups de tam-tam avec lesquels le romantisme allait bientôt se produire. Ampère, à en juger par les lettres que nous avons de lui, est resté dans une indifférence singulière à l'égard du mouvement lyrique et dramatique qui se résume dans le nom de M. Hugo. C'est tout au plus si ce nom même se rencontre sous sa plume. En revanche, nous le voyons, vers 1825, manifester un certain intérêt pour les tentatives de Lemercier et de Lebrun. Il avait formé le projet, nous

l'avons raconté, lorsque madame Récamier était encore en Italie, de se répandre un peu dans le monde, de faire la connaissance des célébrités. Il commença par l'auteur de la *Panhypocrisiade*, qu'on regardait comme un révolutionnaire, mais dont le génie était surtout fantasque et confus, et qui n'avait point la conscience de ses propres hardiesses.

Pour commencer ma revue des hommes distingués, je suis allé ce matin chez Lemercier. J'ai été on ne peut plus désappointé : je m'attendais à trouver un homme d'esprit, peut-être un peu paradoxal ; j'ai trouvé une vraie perruque, un homme encroûté de tous les préjugés littéraires les plus surannés. C'est une bizarrerie, et ce n'est pas la moins déplaisante, que cette prétention à la pédanterie classique. Quand on a fait *Pinto*, on ne devrait pas être si ingrat envers l'esprit d'innovation ; quand surtout on en a tenté un si grand nombre de malheureuses et de ridicules, on devrait sentir qu'il faut être moins sévère pour les autres. Au reste, on dit qu'il a de meilleurs jours ; je le souhaite, car si je le trouvais le même une seconde fois, je n'y retournerais pas : il m'a trop irrité et trop affligé.

Mais la grande bataille dramatique, avant *Hernani*, fut la représentation du *Cid d'Andalousie* de Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart* et du *Voyage en Grèce*. La bataille fut perdue, malgré certains mérites réels qui soutenaient les intentions novatrices de l'auteur. Elle fut perdue parce qu'elle fut livrée quelques années trop tôt, lorsque la routine n'était pas encore suffisamment entamée ; elle fut perdue parce que la nouvelle pièce, bien

qu'applaudie par les romantiques, n'appartenait qu'à moitié à l'école et ne l'engageait pas profondément. C'était, ainsi que s'exprimait Ampère, un essai heureux sans être une innovation hardie. Il faut sans doute aussi ajouter que le talent de Lebrun, malgré sa distinction, n'avait pas ce je ne sais quoi d'incisif qui mord sur le public. *Hernani*, qui fut joué quatre ans plus tard, et où l'on retrouva la fameuse scène d'amour, la nuit, dans un jardin, dont les amis du nouveau *Cid* avaient fait tant de bruit, *Hernani*, avec tous ses défauts, avait bien autrement de séve poétique. Le lyrisme que Lebrun s'était piqué d'introduire sur la scène y éclatait avec des accents plus profonds et plus vibrants. L'œuvre était bien plus inégale, mais incomparablement plus forte.

Ampère, dans ses lettres à madame Récamier, se montre fort préoccupé de la pièce de Lebrun. Il avait fait la connaissance de l'auteur et avait assisté à la répétition du drame. La nouveauté devait être complète. Mademoiselle Mars allait pour la première fois s'essayer dans la tragédie. De plus, les acteurs étaient convenus d'abandonner la déclamation chantante qui régnait encore au Théâtre-Français, et de parler les vers. La représentation ne répondit pas aux espérances que la répétition avait inspirées à Jean-Jacques:

Le *Cid* n'a pas complétement réussi; il y a quelques longueurs qui ne m'avaient pas frappé. Le public est bien difficile à prévoir. En outre, il y avait triple opposition : celle de la censure, la cabale des actrices tragiques contre mademoiselle Mars, et l'indignation classique ; il y avait fureur contre

le public de la part des romantiques, fureur qui m'a semblé tant soit peu exagérée et ridicule. En somme, j'ai rapporté de la représentation cette impression triste, que l'esprit de parti avec toute sa violence, toute son intolérance, a passé de la politique dans la littérature, où il a encore de plus grands inconvénients. Talma a été constamment sublime; mademoiselle Mars délicieuse dans une scène délicieuse; charmante encore au moment où, prête à marcher à l'autel, elle se pare pour Sanche. Dans les scènes violentes et tragiques qui suivent, mademoiselle Mars a été faible; elle ne m'avait pas fait cette impression à la répétition. La solennité de la représentation exige-t-elle de plus grands moyens; ou les murmures du public, l'étonnement d'entendre autre chose que des applaudissements retentir à ses oreilles, tout cela l'a-t-il déconcertée? Ce qui est certain, c'est qu'elle a manqué toute la seconde partie de la pièce.... Je trouve que le public a été trop sévère pour Lebrun, non qu'il n'y eût de grands défauts dans le *Cid*, mais il y a des beautés et des beautés neuves. On est plus sévère pour une innovation; ce devrait être tout le contraire.

On ne rencontre pas sans émotion, dans la correspondance d'Ampère, le nom de l'homme excellent et distingué qui nous a été récemment enlevé. Charles de Rémusat avait vingt-huit ans alors, et s'exerçait déjà dans des genres différents, avec de la grâce et du succès en tous. Ampère l'avait entendu, chez Delécluze, chanter des chansons de lui. « Elles ont peut-être autant de verve que celles de Béranger, et il y a de plus un certain air de jeunesse avec un mélange de gaieté, de grâce et de raison; elles sont charmantes, et, je crois, vous plairaient beaucoup. » Un autre jour c'est d'un drame qu'il s'agit;

on sait que l'auteur en avait écrit plusieurs et qu'il y avait fait preuve d'un talent des plus remarquables pour ce genre de composition.

Je viens d'entendre la lecture d'une chose fort remarquable ; c'est un ouvrage dramatique en prose de M. Charles de Rémusat. Le sujet est une révolte de noirs à Saint-Domingue, et le genre aussi romantique que possible ; il y a du comique, de l'atroce, de l'idéal. Quelques caractères sont très-heureusement conçus et très-bien dessinés, entre autres celui d'un envoyé de l'Assemblée constituante, imperturbable dans ses dées de révolution, mettant tout en feu avec des paroles philanthropiques, et ne comprenant rien ni au caractère des nègres, ni aux préjugés qui l'entourent. Malheureusement il finit par se répéter et fatiguer un peu. Un caractère meilleur encore est celui d'un jeune créole, fils d'un riche planteur, ayant lu avec enthousiasme les philosophes du XVIIIe siècle, et ne s'étant jamais douté que les droits de l'homme s'étendissent aux nègres. Ce jeune homme aime passionnément une négresse malgré son mépris pour cette race ; celle-ci aime un certain Timur, charpentier, nègre comme elle. Le jeune homme l'a outragée. Timur, qui s'est enfui pour se venger, vient la nuit exhorter les nègres à la révolte ; il veut tuer le jeune homme, il est blessé par lui et arrêté. Cette scène est sublime... Le cinquième acte est le commencement d'autre chose ; les noirs sont libres sur une terre où tout a été brûlé et ne savent que faire. Ils se débattent contre le génie superieur de Timur qui les subjugue. Ce Timur n'est pas pris dans la réalité ; c'est comme le marquis de Posa de *Don Carlos*. Peut-être les diverses parties du drame ne se fondent-elles pas bien ; l'atroce est toujours là et fait qu'on est révolté souvent par le comique. A côté de scènes d'une réalité complète, sont les rêves d'un nègre comme il n'y en eut jamais. Outre cela, il y a des choses inutilement dégoûtantes et surtout trop d'esprit, trop d'effets calculés, mais beaucoup, beau-

coup de talent. C'est dans une réunion de jeunes gens que cette lecture a eu lieu.

Les volumes de madame Cheuvreux ne nous offrent pas seulement des portraits et des anecdotes, mais des lettres mêmes de plusieurs des hommes marquants du jour, ou qui le sont devenus depuis. Il y en a une de M. Thiers, alors au *National*, écrite six mois avant la révolution de juillet, — vive, malicieuse, caractéristique, et indiquant avec cela le fond politique persistant, celui qu'on retrouverait sans trop de peine encore aujourd'hui. Je ne puis résister au plaisir de citer ce billet. Jean-Jacques avait fait pour le *National* un article sur Klopstock, dont Thiers le remercie, en lui en demandant d'autres. Puis il ajoute :

Nous avons pris une charge horrible, mais nous la porterons si vous nous aidez. La politique est aujourd'hui d'une difficulté immense, car pour prouver qu'on peut être monarchiste et libéral à la fois, il faut faire un travail de Romain. Je ne vois de tout côté que des républicains, qui veulent cependant accorder le budget ; moi je suis le seul monarchien qui veuille le refuser. Notez que je ne suis ni cardinaliste, ni dynastique, ni quoi que ce soit, mais disciple forcené de l'école anglaise. C'est un gâchis que tout cela, n'est-ce pas ? Eh bien, figurez-vous que je suis obligé de faire comprendre ce gâchis à des électeurs à cent écus. Quel rôle, ma chère Antigone ! Que vous êtes bien plus heureux de remplir votre devoir sous un beau ciel ! Allez, mon cher ami, il vaut mieux soigner la santé de son père que l'esprit de la patrie. Quoi qu'il en soit, aidez-nous, faites-nous de ces savants articles qui sont savants

sans être insupportables, comme ceux de nos amis du *Globe*, si aimables, si clairs, si modestes.

C'étaient, en effet, des amis que les écrivains du *Globe*, des alliés dans tous les cas; mais on reconnaît l'éloignement instinctif du politique de race, non-seulement pour les doctrinaires, mais, au fond, pour les doctrines.

Il y a plusieurs lettres de Chateaubriand à Ampère. Elles sont condescendantes, amicales même, comme il convenait une fois que le temps eut pacifié en refroidissant. Chateaubriand, après la révolution de 1830, s'était retiré dans une sorte d'exil volontaire à Genève. C'est de là qu'il écrit à son jeune confrère de l'Abbaye-au-Bois une lettre où on le retrouve tout entier, puissant, tendre, amer, vaniteux, au total insupportable. Les grandes phrases de désenchantement n'y manquent pas, cela va sans dire. « Je n'ai jamais fait cas de la vie : ce qui m'en reste me semble ridicule et pitoyable ; peu importe que ce vieux chiffon sèche maintenant au soleil de la patrie ou de l'exil. » Ou encore : « A votre âge, monsieur, il faut soigner sa vie; au mien, il faut soigner sa mort. L'avenir au delà de la tombe est la jeunesse des hommes à cheveux blancs. » Chateaubriand n'a jamais su se défendre de ce genre d'amphigouri. Ce qui n'est guère moins fréquent, ni moins déplaisant chez lui, c'est l'amour-propre de l'homme d'État qui se plaît à croire son pays perdu, avili, parce qu'il n'en dirige plus la politique. L'ancien ministre parle de l'abandon de la Belgique, de l'Italie et de la Pologne, comme auraient pu le faire le

général Lamarque ou M. Mauguin. Mais, avec cela, et bien qu'entachées du défaut de pessimisme, des vues historiques justes et étendues. « Je crains, dit-il, que la liberté ne soit pas un fruit du sol de la France ; hors quelques esprits élevés qui la comprennent, le reste s'en soucie peu. L'égalité, notre passion naturelle, est magnifique dans les grands cœurs, mais, pour les âmes étroites, c'est tout simplement de l'envie, et dans la foule, des meurtres et des désordres. Et puis l'égalité, comme le cheval de la fable, se laisse brider et seller pour se défaire de son ennemi. Toujours l'égalité s'est perdue par le despotisme. »

En somme, la forme, chez Chateaubriand, domine, dépasse le fond, mais c'est une erreur de croire qu'il n'ait rien que de belles phrases. Le plus retentissant des écrivains, il n'est pas aussi vide qu'on le pourrait conclure. Chateaubriand a des idées ; il en a plus que Bossuet, qui résonne moins creux, et qui, au fond, est plus vide.

Madame Cheuvreux nous a donné trois lettres de Sainte-Beuve, de la fin de 1834. Jean-Jacques, tout à sa passion de voyages, aurait voulu avoir Sainte-Beuve pour suppléant à l'École normale ; M. Guizot, ministre de l'instruction publique, s'y opposait, demandait au candidat un livre sérieux ; il est vrai que *Volupté* venait de paraître, et n'était pas précisément un titre à l'enseignement de la jeunesse. Jean-Jacques se montre, dans cette affaire, ami délicat et dévoué. Sainte-Beuve, qui, selon Ampère, « est la générosité même », ne demande qu'une chose, « d'être de plus en plus retiré du monde

et dans un cloître d'étude et d'oubli. » Il lui vient, à cet égard, sous la plume un bien joli mot : « Je suis heureux avec sobriété, écrit-il, par la pensée qui donne encore le plus grand bonheur, ou du moins qui conserve la plus grande délicatesse pour le sentir. » C'était à l'époque où la liaison avec madame de Couaën tirait à sa fin : l'époque aussi où la rupture de Sainte-Beuve avec le *National* allait le dégoûter de la politique et le rejeter plus exclusivement vers les lettres. On connaît l'histoire. Le critique avait fait pour la *Revue des Deux-Mondes* un article sur Ballanche, respectueux, favorable, tel qu'on devait l'attendre du goût de Sainte-Beuve pour tous les genres de mérite, et, d'ailleurs, de ses relations avec l'Abbaye-au-Bois. Mais la secte républicaine, — car la république alors était une secte, une confrérie de croyants fanatiques, — n'y vit rien de moins qu'une apostasie. MM. Bastide et Raspail écrivirent au coupable pour lui signifier que tous les hommes de cœur avaient lu son article avec étonnement et indignation. D'autres parlèrent de lui demander raison sous prétexte qu'il avait semblé jeter un blâme sur les régicides à propos de l'*Homme sans nom*. Toutefois ce qui blessa le plus Sainte-Beuve, ce qui l'atteignit dans ses affections et ses admirations, ce qui lui inspira certainement des préventions durables contre le parti auquel il avait appartenu jusque-là, ce fut la conduite de Carrel qui n'eut pas le courage de donner tort aux violents de son parti. Sainte-Beuve ne faisait pas difficulté, sur la fin de sa vie, d'expliquer par cette douloureuse expérience « les sentiments de méfiance

et de scepticisme habituel », qu'on lui reprochait.

Nous trouvons, parmi les correspondants d'Ampère, deux hommes dont les circonstances avaient rapproché et presque mêlé la vie, mais qui n'en différaient pas moins profondément par la plupart des pensées. M. Doudan, hôte et ami de la famille de Broglie, a laissé la réputation d'un homme du goût le plus délicat, de l'esprit le plus vif, de la conversation la plus piquante. Continuant jusqu'au dernier jour à vivre dans la familiarité des grands écrivains de l'antiquité et de la France, il n'en avait pas moins l'intelligence ouverte aux choses modernes, et lisait tout ce qui paraissait. Sa grande mémoire lui fournissait en foule les citations, les anecdotes, et il donnait à tout le tour achevé. Resté voltairien au meilleur sens du mot, c'est-à-dire mettant la plaisanterie au service du bon sens, il se trouvait, vers la fin, singulièrement dépaysé dans son faubourg Saint-Germain de plus en plus envahi par la dévotion. Il n'en cachait ni son étonnement, ni son humeur, et s'en vengeait par des bons mots. Le passage suivant d'une lettre à Ampère, en 1857, est tout à fait dans le goût de sa conversation : l'ironie tranquille, le sarcasme qui n'appuie pas ; on croit l'entendre.

Il n'y a nulle querelle dans ce Paris, ni dans le monde réel, ni dans le monde des idées. Il n'y a que l'*Univers* qui ait un peu d'entrain d'esprit. Il nous a montré, par d'invincibles arguments, qu'un miracle est d'autant plus digne de créance qu'il est absurde. De bons esprits ont cru pouvoir lui répondre. Pour moi, j'ai une parole décisive en faveur de

l'*Univers*. Le lecteur du roi Stanislas lui lisait dans la Bible : *Dieu lui apparut en singe*. — « En songe, reprend le roi un peu scandalisé. — En songe ou en singe, réplique le lecteur, Dieu est bien le maître. » — La devise de l'*Univers* est : *Dieu lui apparut en singe*.

Tandis que M. Doudan recommandait à Jean-Jacques « l'entrain d'esprit » de l'*Univers*, le prince (aujourd'hui le duc) Albert de Broglie faisait à ce dernier l'éloge du *Correspondant*, parmi les collaborateurs duquel il cherchait à l'enrôler. Il est doublement curieux de lire aujourd'hui le programme du catholicisme libéral, tel qu'il se formulait en 1856. Ce n'est pas seulement, en effet, la liaison entre le catholicisme et le libéralisme qui a été rompue chez les hommes dont il s'agit, c'est le goût pour toutes les idées généreuses et nouvelles qui leur a passé. Gardons-nous de croire qu'il leur ait fallu un effort pour plier devant les condamnations du libéralisme par le Saint-Siége, ou qu'ils aient été obligés de recourir aux réserves mentales; non, leur foi politique avait fait naufrage dès le jour où ils s'étaient vus rapprochés du pouvoir, de sorte qu'il se sont trouvés tout prêts pour l'abdication intellectuelle et morale que le régime de l'infaillibilité exigeait d'eux. Je ne sais si jamais parti s'est évanoui aussi subitement et aussi complétement que celui-là. Ses anciens chefs ne représentent plus rien, ni le catholicisme ni la liberté, ni la conviction virile ni le scepticisme génial, ni le courage de l'obéissance ni celui de la révolte. Ils ont perdu tout sérieux, toute signification, toute raison d'être. Ils restent courbés

sous le poids de cette épouvantable humiliation : avoir engagé la lutte avec M. Veuillot, avoir été vaincus par lui, et avoir été obligés d'acquiescer à leur propre défaite !

Vous connaissez, écrit le prince de Broglie à Ampère, et vous avez approuvé le but du *Correspondant* : détacher la religion catholique d'une solidarité qui la déshonore, et la remettre en accord avec tous les progrès, toutes les idées généreuses, toutes les vertus des temps modernes, vis-à-vis desquelles elle est restée jusqu'ici dans une trop grande défiance. Nous avons déjà mis sous la protection de ce recueil, et à plusieurs reprises, la liberté politique ; nous voudrions faire aujourd'hui quelque chose d'analogue pour la question de l'esclavage, dont on a depuis trop longtemps abandonné le monopole aux protestants. Nous voudrions avoir dans un numéro prochain un travail sur la situation de l'Amérique à ce point de vue, à propos des romans de madame Stowe. Ce travail serait destiné à exprimer, au nom des catholiques libéraux de France, la sympathie que leur inspirent les efforts faits par les amis de la liberté, même sous un autre drapeau religieux que le leur. Quand cet article n'aurait aucune couleur religieuse proprement dite, son insertion seule dans le *Correspondant* lui en donnerait une, d'autant plus que l'*Univers*, à l'affût de toutes les mauvaises causes pour se mettre [1] sous la protection de l'Église, a déclaré l'autre jour que les sympathies des catholiques devaient être assurées à M. Buchanan, comme représentant du parti *conservateur* de l'Amérique.

Toujours, on le voit, de l'animosité contre l'*Univers*, sans doute en vertu du principe qu'en théologie les pires adversaires sont ceux qui diffèrent le moins de notre manière de voir. Quelle différence y avait-il, au fond,

1. Il faut probablement lire : *pour les mettre*.

entre le *Correspondant* et l'*Univers?* Quant au ton, je le reconnais, la différence de l'homme bien élevé au malotru; mais, quant à la doctrine, une simple différence de date. Le concile de 1870 est venu, qui a égalisé tout cela. L'erreur des catholiques libéraux a été de s'imaginer qu'on s'appartient encore, et qu'il reste un domaine indépendant pour la conscience et l'intelligence, lorsqu'on a prêté serment d'allégeance à l'Église. La foi dans le système de l'autorité infaillible, est une abdication qui s'étend à tout, car c'est l'homme tout entier que revendique le système.

N'allons pas croire, au moins, parce que Jean-Jacques Ampère recevait des demandes d'articles pour le *Correspondant*, qu'il appartînt à aucun degré à la coterie dont cette revue formait le lien. Il suffit pour s'en assurer de voir comment M. de Tocqueville, son ami le plus intime, traitait les coryphées du parti dans les lettres qu'il lui écrivait. « La mort de M. Molé, disait-il, semble assurer l'élection de Falloux. Je crois bien que je ne pourrai m'empêcher de voter comme on me le demande, malgré une certaine répugnance instinctive. On a beau me dire que ce dévot-là marche à l'écart du grand troupeau et montre des sentiments plus indépendants que le reste, il n'en a pas moins ce fumet de sacristie qui m'est si désagréable à sentir par le temps qui court. » Trois mois plus tard, il y a un autre fauteuil à pourvoir et M. de Tocqueville exprime le même éloignement pour les mêmes hommes. « Je n'ai, écrit-il, reçu aucune lettre de candidats, et n'ai rien entendu dire des intrigues aca-

démiques. Je n'ai non plus aucune résolution arrêtée. Je sais seulement que je serais très-peu disposé à nommer le dévot Carné trois jours après avoir reçu le saint Falloux. »

Il faut tenir grand compte de ces passages lorsqu'on veut déterminer le caractère d'Alexis de Tocqueville. L'illustre auteur de la *Démocratie en Amérique* n'a rien eu de commun, ni avec la rue de Poitiers dans les années qui suivirent 48, ni avec la coterie catholique sous le second empire. On a souvent invoqué son témoignage en faveur de la nécessité des principes religieux dans une société démocratique, mais il se faisait de la religion ainsi que de la liberté politique une notion absolument différente de celle que professent nos modernes conservateurs.

Février 1876.

III

Revenons à Ampère et achevons l'étude de son caractère et l'histoire de sa vie tels qu'ils se montrent à nous dans la précieuse correspondance recueillie par madame Cheuvreux.

Jean-Jacques, je l'ai dit, avait besoin de s'attacher. Il fallait un objet d'affection à son cœur aimant, des habitudes de familiarité, des facilités d'incessante causerie à

son goût pour la conversation. Il avait trouvé tout cela à l'Abbaye-au-Bois, joint à l'échange de sentiments romanesques que comportait alors son âge. La passion une fois refroidie, il forma naturellement d'autres liens. M. et madame de Tocqueville furent le grand attachement de cette seconde partie de sa vie. Jean-Jacques avait fait la connaissance d'Alexis de Tocqueville au retour de celui-ci d'Amérique; ils se rencontraient à un dîner heddomadaire chez Bombarda, auquel prenaient part MM. de Beaumont, de Corcelle, de Montalembert, Sainte-Beuve, Quinet, Lerminier, le poëte Heine, l'abbé Lacordaire, et où l'on s'efforçait de parler politique le moins possible. Quelques années après, vers 1840, nous voyons Jean-Jacques passer une partie de l'été ou de l'automne à Tocqueville, en devenir l'hôte familier et naturel, si bien que la tour où il a sa chambre prend son nom, que son souvenir se lie à toutes les occupations et à toutes les promenades, qu'il se sent, selon sa propre expression, emboîté, engrené dans la vie à deux de ses amis de Normandie. Le fait est que Jean-Jacques, de l'avis de tous ceux qui l'ont connu, était d'un commerce charmant, savant sans pédanterie, travailleur sans préoccupation, passant volontiers de ses études érudites à une partie de billard ou à la lecture d'un vaudeville de Scribe, grand marcheur et par-dessus tout causeur infatigable et brillant, le *Mario* de la conversation, comme l'appelait M. de Loménie. Toujours heureux de fuir les préoccupations domestiques, et les effets de ses propres distractions, Ampère était fait pour la vie de château chez

des personnes capables de goûter son mérite et d'exciter son intérêt.

La lecture des lettres d'Ampère m'a conduit à relire la correspondance de son ami, à chercher de nouveau le secret de cette nature si distinguée et dont on ne peut s'empêcher pourtant de sentir les limites. Tocqueville est l'un des hommes marquants de notre pays et de notre siècle; sa *Démocratie en Amérique* a certainement influé sur le développement des idées politiques; c'est en même temps un écrivain, d'un goût sévère, d'un style à la fois pur et personnel; comme homme privé et public enfin, je n'en connais pas de plus attachant : la plénitude de la conviction, chez lui, n'entraîne pas la roideur et n'exclut pas la finesse. Et cependant on ne peut dire que Tocqueville laisse l'impression de quelque chose de très-profond ni de très-fécond. On ne sent pas en lui beaucoup plus qu'il n'exprime, on n'attend pas de lui beaucoup plus qu'il ne donne. Pourquoi cela? Ampère me paraît l'avoir indiqué assez bien dans quelques-unes des pages qu'il a consacrées à la mémoire de son ami. Ce qui dominait chez Tocqueville c'était la raison, et la raison conçue surtout comme faculté de déduction. Les faits eux-mêmes ne l'intéressaient que pour les idées qu'il en pouvait tirer. Il manquait d'imagination ou, ce qui revient à peu près au même, son imagination était essentiellement sensée. Il avait la pénétration, mais il redoutait la subtilité. Il était capable de passion, mais la passion chez lui était employée à animer des convictions. Nature simple dans un temps où les esprits et les choses

sont compliqués à l'infini, on aimerait lui voir plus de curiosité, plus de souplesse, plus de versatilité même. Le dirai-je? on lui en veut de n'être jamais ni paradoxal, ni chimérique, ni enthousiaste. La fermeté de cette raison qui ne se dément jamais finit par paraître une étroitesse et par mettre en défiance.

Tocqueville, — et c'est là précisément le fond, — est une intelligence timide. Il a fait de bonne heure la part des vérités démontrables, et, la trouvant fort restreinte, il n'a pas osé s'arrêter au doute, mais s'est efforcé de prendre pour vraies de simples vraisemblances. Il porte, par conséquent, dans son bagage intellectuel et moral, bon nombre d'articles de convention sur lesquels il n'aime pas qu'on étende l'examen. Religieux, il a l'horreur de la théologie; philosophe, il a l'effroi de la métaphysique, c'est-à-dire, en définitive, de la philosophie même. Ajoutez à tout cela une disposition à la tristesse, au découragement, et vous aurez l'image d'un homme qui a été incontestablement digne d'affection et d'admiration, mais que le sort n'avait pas fait pour agir sur ses semblables par la contagion d'une nature très-riche.

Sainte-Beuve a admirablement caractérisé la classe de personnes à laquelle appartenait Tocqueville. « A ces esprits si distingués d'ailleurs, dit-il, il manque pour connaître tout l'homme et toute la société, d'être allés jusqu'aux dernières limites, d'avoir fait le tour entier des vérités ou des réalités. Il est, dans la sphère humaine, dans le domaine de la pensée comme dans l'ordre social,

des couches profondes, des cercles extrêmes qu'il faut sans cesse oser pénétrer du regard, sans quoi l'on n'est jamais un philosophe achevé, ni même un parfait et consommé politique. On n'en est quelquefois que plus estimable moralement pour n'être point allé jusque-là. » Cette dernière phrase, l'un de ces traits de profond moraliste qui se rencontrent parfois sous la plume de Sainte-Beuve, exprime parfaitement comment les bornes de la pensée chez Tocqueville faisaient sa force à d'autres égards et sa supériorité.

Il faut se garder, du reste, je l'ai déjà dit dans un article précédent, de confondre Tocqueville avec les doctrinaires, et surtout avec les épigones du doctrinarisme, les conservateurs de notre temps. Tocqueville se distinguait d'eux à la fois par les principes politiques et par les tendances religieuses. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les écrits où Guizot s'attache à représenter la démocratie comme un fléau avec ceux où Tocqueville s'applique à la comprendre comme un fait. J'en dirai autant de l'opinion de Tocqueville sur le suffrage universel, dans lequel, au lieu de déclamer contre le gouvernement du nombre, il savait reconnaître une base plus large et par conséquent plus solide de nos institutions. N'oublions pas enfin l'éloignement que lui ont inspiré soit le cabinet du 29 octobre, soit la réaction de 1849 et des années suivantes. On est frappé de voir cet esprit si sage, si posé, ressentir si vivement la médiocrité du gouvernement qui précéda et qui amena 1848 : « Vous savez, écrit-il à cette occasion, quel goût j'ai pour les grands

événements, et combien je suis las de notre petit pot-au-feu démocratique et bourgeois. » Quant au « fumet de sacristie », pour me servir de sa propre expression, qu se mêlait aux élucubrations de la rue de Poitiers, Tocqueville ne cachait pas à quel point il lui était antipathique. La conduite du clergé sous l'empire lui causait une telle irritation, qu'il laissait sans trop de scandale la religion porter la peine de sa solidarité avec le sacerdoce. « Je vous avoue que je m'en console, écrit-il en 1857, et rien ne montre mieux le mal que les prêtres ont fait à la religion que mon insouciance involontaire sur un sujet pareil. » Tocqueville était certainement plus croyant qu'Ampère, resté plutôt voltairien; mais celui-ci ne pouvait rencontrer de dissentiment bien fâcheux dans la foi de son ami, composée comme elle l'était de besoin d'ordre moral, de résignation aux incertitudes philosophiques et du désir de trouver un contre-poids aux tendances démocratiques de la société moderne.

Mais il est temps de revenir à l'histoire des attachements d'Ampère. Nous l'avons dit, après son voyage d'Allemagne, et arrivé à l'âge de trente ans, son amour pour madame Récamier avait subi l'une de ces transformations que le temps amène fatalement. L'éditeur de la correspondance a très-bien exprimé ce changement : « A l'amant passionné va succéder un ami dont l'affection ressemblera bientôt au dévouement du meilleur des fils. Cette affection gardera, jusqu'au dernier jour, une expression admirative et tendre; le poëte saura trouver

encore des accents qui rappelleront les émotions disparues, mais c'est à la mémoire du passé que son imagination les empruntera. » Les dix années suivantes furent remplies par les premiers cours d'Ampère, par ses premiers livres, par de nouveaux voyages surtout, en Sicile, en Belgique et en Hollande, en Grèce. Il s'était lié avec Jules Mohl, l'orientaliste, le savant au bon sens aiguisé, au cœur droit, au commerce sûr, que nous avons perdu récemment, et il fit ménage avec lui pendant plus de quinze ans; mais en 1847 Mohl se maria, en 1849 madame Récamier mourut d'une attaque de choléra, et le pauvre Jean-Jacques, isolé, déraciné, se serra d'autant plus contre ceux qui lui restaient. Tocqueville, averti par un vomissement de sang de la nécessité de soigner une poitrine déjà gravement atteinte, passait l'hiver de 1850 à 1851 à Sorrente; Jean-Jacques ne tarda pas à l'y rejoindre, et la vie en commun, loin de la patrie et des distractions, unit plus étroitement encore ces hommes de caractères si opposés. Ampère a décrit ces semaines d'un commerce charmant. « Nous habitions une maison située au-dessus de la route, un peu avant Sorrente, sur les premières pentes de la montagne; d'un toit en terrasse, l'on voyait à droite Naples et le Vésuve; à gauche, l'œil plongeait dans des vallons remplis d'orangers, dont les fruits étincelaient au soleil, et d'où sortaient des dômes, des clochers, de blanches villas : c'était une perspective enchantée. Que de choses bonnes, fines, élevées, je lui ai entendu dire sur cette terrasse! Puis nous faisions de longues promenades à pied dans la montagne, car, tout

frêle qu'il était, il était grand marcheur, et, pour suivre la ligne droite qui semblait sa direction naturelle, il franchissait au besoin une haie, un fossé, un mur parfois. Nous nous arrêtions dans quelque endroit, ayant en face de nous la mer et le ciel de Naples sur nos têtes. Alors, essoufflés, nous nous reposions quelques moments et les entretiens recommençaient. »

C'est justement alors, cependant, que Jean-Jacques faisait une connaissance qui devait obscurcir un peu le charme des autres relations, et remplir de joie et de douleur tout le reste de son existence. Il a analysé lui-même l'état où il se trouvait à la veille de cette nouvelle crise de sa vie morale. « Je me reposais, dit-il, d'agitations, de froissements, d'inquiétudes qui m'avaient fait beaucoup souffrir. Ce repos m'empêchait de regretter la jeunesse passée, la vie de mon cœur semblait comme épuisée... J'avais des goûts, des relations sans nombre, quelques amis, mais au fond point de liens, d'attaches sérieuses à rien. » L'attache sérieuse allait venir. Il était à Rome au commencement de 1850, et allait rejoindre les Tocqueville à Sorrente, lorsque Édouard Bertin l'introduisit dans la famille Cheuvreux. Le voyage d'Ampère en Amérique ne lui permit pas pour le moment de cultiver des relations qui s'étaient annoncées tout d'abord faciles et agréables; mais il rencontra de nouveau les Cheuvreux à Rome dans l'hiver de 1853 à 1854, les rapports de société devinrent vite de l'affection, et l'affection de l'intimité. Ampère retrouvait mariée et déjà mère la fille de la maison, mademoiselle Louise Cheuvreux,

dont il avait remarqué, trois ans auparavant, « la distinction à part et le charme qui n'appartenait qu'à elle ». Deux ans après, nouvel hiver passé à Rome tous ensemble, et cette fois l'intimité fait encore un pas, les existences se rapprochent, elles se confondent presque. « Il ne s'agissait plus, a écrit Jean-Jacques, entre la famille Cheuvreux et moi d'une rencontre passagère, pleine d'attrait, mais à laquelle ne s'attachaient pas encore des idées bien arrêtées d'avenir; il y avait au fond de nos cœurs de sérieux engagements d'une amitié durable, et la certitude de ne jamais redevenir étrangers les uns aux autres. » Nous assistons ici au développement d'un sentiment que la piété maternelle de l'éditeur de la correspondance s'est refusée à tirer tout à fait d'une ombre religieuse, qu'elle n'a pas craint d'indiquer pourtant parce qu'il n'y avait rien que d'avouable et de touchant à en dire, et que je ne voudrais aborder qu'avec la plus respectueuse discrétion. Il est clair que Jean-Jacques, après avoir jadis aimé passionnément une femme qui aurait pu être sa mère, voua, vers la fin de sa vie, à une femme dont il aurait pu être le père, ce qu'il a lui-même appelé « ses dernières et ses plus profondes affections ». Le mot d'amour serait ici évidemment déplacé : la tendresse dont il s'agit était trop désintéressée, trop respectueuse, trop soumise à tous les obstacles; mais il faut avouer aussi que le nom d'amitié semble insuffisant pour désigner un sentiment si envahissant, un culte si romanesque, et plus tard un souvenir si passionné. Ampère avait quelquefois appelé madame Récamier sa Béa-

trice; mais c'est bien plutôt madame G. qui a rempli près de lui ce rôle de douce tendresse, de noble influence, d'amour transformé par la religion, dont la *Vita Nuova* a fournir le type idéal.

De poignantes inquiétudes pour la santé de madame G. auraient suffi à sanctifier l'amour de Jean-Jacques, s'il en avait eu besoin. Malade de la poitrine, la jeune femme déclina rapidement. Sa pâleur avait frappé ses amis à son arrivée à Rome, à la fin de 1855; l'hiver suivant, le mal avait fait des progrès et il ne cessa plus d'en faire; en vain transportait-on la malade de Côme à Rome, de Rome à Florence, il n'était plus question que de lui procurer du soulagement et de prolonger sa vie de quelques jours. C'est alors que commença pour Ampère un terrible combat, semblable à celui qu'il avait éprouvé autrefois entre son père et madame Récamier, mais plus douloureux encore puisqu'il fallait se partager cette fois entre deux mourants. Tocqueville, en effet, touchait lui aussi à sa fin. Il était à Cannes, ne pouvant presque plus parler, conjurant son ami de ne pas quitter Rome pour venir le voir, mais dans un état sur lequel Jean-Jacques, malgré son désir de se faire des illusions, ne pouvait en conserver. Tocqueville n'avait pas été sans s'apercevoir du refroidissement qui s'était glissé dans ses relations avec Ampère, et sans en souffrir. « Votre lettre, lui écrivait-il au commncement de 1858, m'a causé un certain chagrin dont vous ne devez pas me savoir mauvais gré; elle a achevé de me prouver qu'il s'était fait un changement considérable dans votre vie,

et que d'ici à longtemps il n'y avait point d'espérance de vous voir si ce n'est en passant et pour peu de temps. Le centre de votre existence est désormais à Rome. Nous ne sommes plus que l'une des extrémités de la circonférence. Voilà le côté triste de l'affaire, et il faut nous le pardonner si nous le voyons et si nous nous en affligeons un peu. » Cependant Tocqueville avait surmonté ce sentiment d'amitié blessée; il se serait reproché d'arracher Ampère à d'autres affections, à d'autres devoirs; le pauvre Jean-Jacques, de son côté, troublé dans sa conscience par ce désintéressement même, ne put résister davantage ; il partit pour Cannes le 15 avril 1859, mais il arriva trop tard : Tocqueville était mort le 16. Ce fut un cuisant chagrin, bientôt suivi d'un autre infiniment plus profond encore. De retour à Rome au mois de mai, Ampère accompagna la famille Cheuvreux à Frascati, où madame G. rendit le dernier soupir à la fin de septembre. Jean-Jacques, ce cœur fait pour l'amitié, avait perdu en six mois les deux personnes qu'il aimait le plus au monde. Sa vie était découronnée. Il en passa le reste à finir son *Histoire romaine*, à recueillir sur les lieux mêmes ses chers souvenirs d'Italie, et il mourut à Paris, le 27 mars 1867, dans la famille qui était devenue la sienne.

Il arriva à Ampère, après sa mort, une chose déplaisante. Ceux de ses amis qui appartenaient au parti dévot le tirèrent à eux, essayant de faire croire à une conversion des dernières années. Le duc de Broglie, dans une notice insérée au *Journal des Débats*, parla de « la ren-

trée de la foi dans l'âme » du défunt. L'abbé Perreyve, dans une espèce d'oraison funèbre, ne craignit pas d'affirmer que si « toutes les difficultés de l'esprit n'étaient pas vaincues, toutes les certitudes du cœur étaient acquises ». Je me rappelle que ceux qui avaient connu Jean-Jacques le plus longtemps et le plus intimement furent blessés de ces efforts pour attribuer à leur ami un caractère sous lequel ils avaient peine à le reconnaître. La vérité est que Jean-Jacques s'était toujours montré respectueux des choses saintes, touché du spectacle des âmes religieuses, disposé même à se laisser aller aux émotions de la piété pour se rapprocher davantage des personnes qu'il aimait et qu'il savait inquiètes de son salut, telles que son père, madame Récamier et madame G. Mais il était en même temps trop historien pour ne pas éprouver beaucoup de doutes sur l'autorité de l'Église et même sur les origines du christianisme, et trop sincère pour dissimuler les difficultés qui le séparaient de l'orthodoxie. Une de ses *lettres à une morte*, publiée dans la correspondance avec un besoin de sincérité qui fait honneur à l'éditeur, ne laisse aucun doute à cet égard. Le testament même d'Ampère, écrit peu de jours avant sa mort et lorsqu'une crise redoutable l'avait averti que ses jours étaient comptés, ne renferme qu'une expression de foi théiste. Au surplus le zèle de l'abbé Perreyve, en toute cette affaire, est suspect. On sent, dès le commencement de ses rapports avec Ampère, le convertisseur qui cherche à s'insinuer dans la confiance de celui dont il a entrepris la conver-

sion, le dévot guettant sa proie, l'empressement enfin à exploiter la conquête réelle ou supposée. Ces gens-là vivent dans une perpétuelle et agaçante préoccupation, l'intérêt de leur robe. Il faut entendre l'abbé Perreyve le jour où le père Lacordaire est nommé de l'Académie française. Peu s'en faut qu'il n'y voie l'un des événements du siècle. « Se peut-il rien de plus étonnant, s'écrie-t-il, de plus bizarre, de plus imprévu, de plus juste, de plus glorieux, ce me semble, pour la France? » C'est positivement ridicule.

Il est impossible, à la fin de cet article, de ne pas vous demander quel a été, en somme, Jean-Jacques Ampère et ce qui nous reste de lui. Jean-Jacques a été toutes sortes de choses, voyageur, professeur, érudit, littérateur, poëte. Peu d'hommes, même en ces jours de facile locomotion, ont parcouru autant de pays et les ont observés avec autant de curiosité. Tout jeune encore, nous l'avons vu, il visita l'Allemagne et le nord de l'Europe. L'Italie l'attira ensuite, le retint, et devint pour lui comme une seconde patrie. Il vit la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, la Grèce, plus rapidement; mais l'Égypte et la Nubie, les États-Unis et le Mexique l'occupèrent longtemps et lui fournirent des sujets de grands travaux. Comme savant, Ampère a touché à tout, aux langues, aux littératures, à l'histoire; il a fait du scandinave, du basque, des hiéroglyphes; il a voué une étude spéciale aux origines de la langue et de la littérature françaises; il a essayé de replacer toute l'histoire de Rome, depuis Romulus jusqu'a Constantin, dans un cadre de

monuments conservés. Comme professeur, Ampère n'a guère brillé; je me rappelle ses débuts au Collége de France : sa parole n'était ni distinguée ni attachante; un débit facile, mais banal, n'était pas même racheté par une autorité très-apparente de savoir. Comme littérateur, enfin, Ampère s'est essayé dans la plupart des genres; il avait écrit des romans, des drames, beaucoup de vers, où ses éditeurs ont eu raison de ne puiser qu'avec discrétion ; mais il avait publié lui-même dans des revues de nombreux articles, parmi lesquels un morceau sur la poésie grecque en Grèce est peut-être ce qu'il a fait de plus agréable. Ainsi, cela est étrange et triste à dire : de toute cette activité, de tout ce savoir et de tous ces incontestables agréments d'esprit qui brillaient chez Ampère, il ne nous est presque rien resté. Aucun de ses ouvrages en aucun genre n'est debout. Son héritage littéraire, dès qu'on y veut toucher, s'émiette entre les doigts. Ce n'est pas qu'il n'eût placé son idéal assez haut. Nous le voyons, dès 1826, aspirer à « prendre une place dans la nouvelle école historique, philosophique et littéraire »; mais la vigueur et la rigueur de l'esprit lui manquaient pour satisfaire son ambition. La critique faisait défaut à son érudition, la profondeur à sa pensée, la force et l'imagination à son style. Il n'y avait rien dans sa manière de sentir ou de dire qui *mordît*. Il a été le plus insatiable des curieux et le plus savant des dilettanti; mais il n'a été dans la science qu'un littérateur et dans la littérature qu'un savant. De là vient l'espèce de contradiction qui existe, au sujet de Jean-Jacques,

entre ceux qui l'ont connu personnellement et ceux qui ont seulement lu ses ouvrages. Les premiers ne peuvent, en relisant les livres de leur ami, oublier quelle était la sûreté de son commerce, la vivacité de ses affections, la grâce de sa bonhomie distraite, le mouvement communiqué par sa prodigieuse activité intellectuelle, par-dessus tout, enfin, ces qualités de conversation qui le rendaient le plus recherché des compagnons, l'abondance des récits, le savoir sans prétention, la verve intarissable, l'enthousiasme, l'esprit, le naturel. Il apportait partout avec lui l'intérêt et l'amusement, sa présence était une fête. Jean-Jacques Ampère ne vit plus guère aujourd'hui déjà, dans les mémoires, que grâce à ces souvenirs, et c'est parce qu'on retrouve quelque chose de l'homme et du causeur dans la *Correspondance* que ce recueil a mérité de nous arrêter si longtemps. Madame Cheuvreux, dans ces volumes, a plus fait pour la mémoire de son ami que tous les ouvrages qu'il a laissés lui-même.

Mai 1876

V

LES MEMOIRES DE LAMARTINE [1]

Voici le début de ces Mémoires inédits de Lamartine :

« Penser, c'est vivre; *se souvenir, c'est revivre : voilà pourquoi* je me décide enfin à écrire mes mémoires. Je ne le fais point par orgueil, comme J.-J. Rousseau, ce *fou de génie;* je ne le fais point par humilité, comme saint Augustin, ce *fou du ciel.* Je ne me crois le premier, ni le dernier des hommes, je me crois *simplement ce que Dieu m'a fait:* un homme ordinaire et *alternatif*, jeté par la Providence dans le monde, un peu supérieur au vulgaire, perfectionné par une famille vertueuse, pure, noble, de cette noblesse qui ne se glorifie pas, mais qui *se répand ;* perverti ensuite, mais jamais jusqu'au cœur, par l'*immersion* dans une jeunesse légère et corrompue, dont le contact malsain donne le frisson à l'âme ; puis ramené et mûri par l'âge, *pour* faire tant bien que mal mon œuvre ici-bas ; me souvenant de mon

1. *Mémoires inédits de Lamartine*, 1790-1815. — Paris, 1870.

père *pour* l'honneur, de ma mère *pour* la piété, et vieillissant avec résignation, soumis au jugement des hommes, en attendant avec confiance celui de mon Créateur. Voilà tout. Qu'il me *pardonne*. Je ne lui demande que sa *justice;* sa justice n'est que du pardon. »

Cette page mérite d'être mise à part comme un exemple de la manière d'écrire à laquelle Lamartine était arrivé dans les dernières années de sa vie, moins encore par l'effet de l'âge que par de fâcheuses habitudes d'improvisation. En lisant ces lignes avec attention, on y trouve tous les défauts de son style, tels que la négligence les avait exagérés, le vague des idées, l'impropriété des termes, l'incohérence des images, la construction vicieuse d'une phrase qui, une fois lancée, ne sait plus où elle va et se tire d'affaire comme elle peut. La recherche amène l'incorrection ; l'idée n'est pas plus juste que l'expression n'est exacte, et la préoccupation de certains effets produit le gauchissement de la pensée. C'est ainsi que l'écrivain oppose Rousseau à saint Augustin comme un fou de génie à un fou du ciel, sans s'apercevoir que le génitif exprime ici des rapports différents et que, par conséquent, l'antithèse n'est que dans le son. Il en est de même de la première phrase du morceau. Je veux bien que penser ce soit vivre, et que se souvenir ce soit revivre, mais assurément la vie, dans ces deux façons de dire, n'est pas prise dans le même sens, de sorte que la phrase ne signifie véritablement rien. Il faut ajouter que, si le souvenir est une manière de revivre, ce n'est pourtant pas là une raison péremptoire pour écrire ses mémoires,

un homme n'éprouvant pas nécessairement le besoin de revivre, et n'ayant pas absolument besoin d'écrire ses mémoires pour se souvenir. Je n'hésite pas à en dire autant de cette « noblesse, qui ne se glorifie pas, mais qui se répand » : la noblesse est prise successivement par l'auteur dans deux acceptions diverses, la noblesse de la famille et celle du caractère, tandis que la forme de la phrase suppose l'unité du sujet. On voit ainsi à chaque pas, combien chez Lamartine, j'entends celui des dernières années, la pensée était subordonnée à des effets de style, et au plus puéril de tous, l'antithèse. Souvent aussi le terme n'est impropre que par négligence ; l'auteur a pris le premier venu, uniquement comme premier venu, et parce qu'il écrivait au courant de la plume, sans choix ni rature. Qu'est-ce qu'un homme *alternatif ?* Pourquoi dire l'*immersion dans une jeunesse légère*, au lieu du commerce avec des jeunes gens légers ? Que signifie « se souvenir de son père *pour* l'honneur, et de sa mère *pour* la piété ? »

Chose étrange ! Un écrivain illustre et un écrivain estimé, M. Lamartine et M. Guizot, ont entrepris tous les deux de nous donner leurs Mémoires, et il se trouve que la première page de chacun de ces deux ouvrages est un modèle d'amphigouri et d'incorrection : on ne sait en vérité auquel des deux donner la palme pour le vague de la pensée et l'impuissance de l'expression ; ce sont des morceaux à mettre, dans une classe de rhétorique, entre les mains des jeunes gens, comme un spécimen de tous les défauts qu'il importe d'éviter lorsqu'on veut écrire !

J'ai dit que les recherches de la forme nuisent à la pensée chez Lamartine, mais je n'ai pas dit à quel point la pensée est souvent par elle-même vide et prétentieuse. C'est là encore un des caractères de la manière de l'auteur. Il lui suffisait qu'une phrase eût une certaine fierté de tournure, un certain air de grandeur, il n'en demandait pas davantage et ne s'apercevait pas qu'il était impossible d'attacher une idée précise à ces mots retentissants. J'en trouve des exemples à chaque page. Parlant de sa vie politique, il s'écrie: « Pourquoi l'homme a-t-il l'instinct de se mêler témérairement aux choses de Dieu? » Parlant de la ressemblance entre une fille et sa mère : « En effet, dit-il, certaines grâces sont héréditaires, le ciel ne les répéterait pas lui-même. » Napoléon, en 1814, « n'avait plus le droit d'être grand, il usurpait jusqu'à la conquête ». Au sujet de sa propre précocité, l'auteur déclare dans un passage que « son âme avait l'âge de ses pensées », et, dans un autre, que son talent « s'annonçait par l'augure de la gloire ». Je le dis avec regret, mais avec conviction : on n'écrit pas ainsi sans avoir subi une décadence morale; on a rompu avec le bon sens, avec le respect de soi-même; on touche au charlatanisme.

L'ignorance de Lamartine est celle d'un homme qui se figure que le génie tient lieu de tout, et que l'improvisation est le procédé naturel du génie. Lamartine connaît mal les lieux mêmes qu'il a visités et qu'il décrit, les hommes qu'il a fréquentés et dont il nous entretient. Il raconte un voyage dans lequel il a côtoyé, dit-il, le

lac d'Yverdun et le lac de Neuchâtel, d'un seul lac en faisant deux ; il s'étend sur un séjour qu'il fit à Rome avec Guillaume de Humboldt, le frère de l'auteur du *Cosmos*, et il parle de son compagnon comme d'un simple diplomate prussien, sans se douter que ce diplomate ait été un savant, un philosophe et un littérateur de premier ordre.

Les confidences inédites de Lamartine n'appartiennent ni à la classe des mémoires dans lesquels des hommes rapportent les événements publics auxquels ils ont été mêlés, ni à la classe des confessions ou récits tout intimes et personnels. Embrassant, comme elles font, l'histoire des vingt-cinq premières années de la vie de l'auteur, on pourrait être tenté, en les lisant, de les comparer aux grands modèles du genre, les souvenirs de Rousseau ou ceux de Chateaubriand. Mais il n'y a aucune ressemblance. Ces pages négligées et improvisées n'ont rien de commun avec l'art consommé déployé dans le premier volume des *Mémoires d'outre-tombe;* ces narrations sans sincérité ni fraîcheur manquent absolument du charme que donnent aux six premiers livres des *Confessions* une sensibilité ingénue et le besoin passionné de sincérité. Rien cependant n'empêchait que les récits de l'enfance et de la jeunesse de Lamartine ne devinssent mémorables à leur tour : sans se rattacher à aucun événement extraordinaire, l'histoire de la formation intellectuelle d'un homme tel que l'auteur des *Méditations* devait offrir un grand intérêt. Seulement, il fallait pour cela quelque abandon, tout au moins quelque simplicité ;

il y fallait aussi le goût des études psychologiques, un peu de sagacité, de finesse : autant de qualités dont Lamartine était éminemment dépourvu. Aussi, quand il a entrepris d'écrire ses *Confidences*, l'a-t-il fait sans vocation intérieure. Ne s'étant jamais connu lui-même, il n'a pu se peindre. Ne s'étant jamais possédé, il n'a pu se donner. Il s'est mis à sa tâche comme à une tâche. Il s'y est appliqué par un effort de volonté. Il a, tant bien que mal, rempli un programme. Comme il ne trouvait que peu de faits à raconter, il s'est vu réduit à tracer des portraits et des descriptions, et son livre n'est, en effet, qu'une suite de morceaux de ce genre, portraits qui veulent être réalistes et qui restent vagues, descriptions plus colorées que pittoresques. En outre, s'étant tout d'abord placé en dehors de la parfaite sincérité, il ne s'est point fait scrupule d'arranger ses récits. Il a placé dans la bouche de ses personnages des discours écrits à cinquante années de distance, sans comprendre combien par cela seul ils devenaient déplacés. Il se fait parler lui-même, enfant de dix ans, avec l'éloquence qu'il a eue plus tard comme député. Il se peint animant ses camarades contre un maître qui les avait encouragés à un jeu cruel : c'est toute une harangue comme Tite-Live et Salluste en mettaient sur les lèvres de leurs héros. « Quelle sinistre éducation ce monstre nous donne là ! dis-je. Que penseraient nos mères, si douces pour les animaux, si elles voyaient leurs fils recevoir de pareilles leçons et de pareils exemples ? Désarmer un malheureux oiseau de ses moyens de fuite ou de défense et

le livrer, sans même s'excuser de le faire, à la cruauté d'un supplice gratuit, sans autre stimulant que les délices infâmes de la férocité, n'est-ce pas chercher dans le mal lui-même la récompense du mal? Pouvons-nous douter qu'une émulation semblable ne fasse l'indignation de nos parents, et que, s'ils étaient témoins de cette inhumanité, ils ne nous enlevassent immédiatement à sa hideuse influence! » Quel mépris de ses lecteurs un écrivain doit avoir pour tracer une semblable page, mépris de leur crédulité s'il les juge capables de prendre son éloquence au sérieux, et mépris de leur jugement s'il ne s'est pas même flatté de leur faire illusion!

Lamartine n'est point naïf, c'est là son moindre défaut, et cependant il a ses naïvetés. Comment qualifier autrement l'aveu qu'il nous fait aujourd'hui au sujet de Graziella? On se rappelle cet épisode par lequel il ouvrit, si je ne me trompe, la série de ses Confidences. Il y revient aujourd'hui et nous confirme l'exactitude du récit. Il n'avait, dit-il, altéré la vérité que sur un point et par vanité. « Il en coûtait trop à mon orgueil d'avouer que mon premier amour n'avait pour objet qu'une plieuse de cigarettes, au lieu d'une ouvrière en corail qu'elle devint ensuite. » Étrange préoccupation des rôles nobles et des effets littéraires; confession doublement déplaisante, parce que l'écrivain a eu à la faire et parce qu'il l'a faite : c'est une puérilité, et une puérilité que nous n'éprouvons nul intérêt à prendre sur le fait. Ce pauvre Lamartine appartient évidemment à cet ordre des génies sublimes dans le berceau desquels aucune fée ne songe à

glisser un peu d'esprit. Il a quelque part cette phrase : « Ma mère m'avait appris à ne jamais rire de moi-même, qui me sentais un peu l'œuvre de la Providence. » Que c'est bien cela ! Lamartine s'est toujours cru chargé d'un rôle providentiel, il s'est toujours pris au sérieux, au tragique. A la bonne heure, c'est peut-être à cette condition qu'on est un grand homme : mais, en attendant, comme il est vrai que la distinction fondamentale entre celui qui a de l'esprit et celui qui en manque, c'est précisément que le premier se dédouble et sait rire de lui-même !

J'ai dit tout ce qui manquait à Lamartine pour écrire des mémoires, la sincérité, la naïveté, à défaut de naïveté l'esprit, à défaut d'une jeunesse liée à de grands événements l'intérêt des phases diverses du développement intérieur. Mais à toutes ces causes d'incapacité biographique, il en faut joindre une encore, le ton trop habituel de l'éloquence. Lamartine est toujours en prose ce qu'il est en vers, un peu tendu. Il reste dans la note grave et oratoire. Qu'il décrive comme dans son *Voyage en Orient*, qu'il raconte comme dans son *Histaire des Girondins*, qu'il exprime des sentiment passionnés comme dans *Raphaël*, il ne se départ jamais du genre noble. Or, ce qui convient à des sujets plus ou moins majestueux ne va plus à un ouvrage biographique; on s'ennuie d'entendre rapporter des escapades d'enfance dans un style qui ne jurerait pas avec une prière à Jehovah ou un hymne à Elvire : il n'y a pas assez de variété dans cette manière d'écrire, rien de vivant ni d'humain.

Tels sont donc les mémoires inédits de Lamartine, quelque chose de monotone, de pâle, de vide; une image sans vérité, un récit sans intérêt; et cependant Lamartine a mis quelque chose de lui-même dans ce livre, quand ce ne serait que les soucis de sa vieillesse, quand ce ne serait que les marques de sa décadence, et Lamartine est si grand que rien de ce qui est sorti de sa plume ne saurait nous être entièrement indifférent.

Aout 1871.

VI

LA

CORRESPONDANCE DE LAMARTINE

I

Je fais une grande différence entre la correspondance de Lamartine et les ouvrages dans lesquels il a consigné lui-même les souvenirs de sa vie. Lamartine s'est beaucoup occupé de sa biographie : le *Manuscrit de ma mère* donne l'histoire de sa famille et de son enfance ; les *Mémoires inédits*, celle de sa jeunesse jusqu'à vingt-cinq ans ; *Graziella* et *Raphaël* celle de ses passions. Qu'on y joigne maintenant les deux volumes des *Confidences*, le commentaire sur les *Méditations*, les fragments récemment recueillis sous le titre de *Souvenirs et portraits*, et enfin les apologies politiques, et l'on aura une abondance de renseignements autobiographiques tels que peu de grands hommes en ont laissé à la postérité. Mal-

heureusement ces informations ne méritent pas une pleine confiance, et cela pour plusieurs raisons. La première c'est que l'auteur a parfois mêlé la fiction à l'histoire. Ne nous a-t-il pas avoué plus tard qu'il n'avait pas osé donner Graziella pour ce qu'elle était réellement, une plieuse de cigarettes, et qu'il avait trouvé plus poétique d'en faire une polisseuse de corail? Lamartine, en outre, n'a commencé à fixer les souvenirs de sa vie que vers l'âge de soixante ans, lorsqu'ils avaient beaucoup perdu de leur vivacité et ses impressions de leur fraîcheur. Sa mémoire, d'ailleurs, a toujours été inexacte, et son esprit, en général, dépourvu de précision. On ne peut se fier à ses dates. Croirait-on qu'il n'était pas bien sûr de l'époque même de sa naissance? Les *Mémoires inédits* la placent en 1790, tandis que, d'après le *Manuscrit de ma mère*, il serait né au moment même de l'émigration et à la veille du 10 août. Aussi faut-il se féliciter doublement de la publication de la correspondance du poëte, dont sa nièce, madame Valentine de Lamartine, vient de nous donner deux volumes. Nous tenons enfin l'homme tel qu'il se révèle jour par jour, à ses amis, dans ses lettres de jeunesse; nous le prenons sur le fait, nous assistons à son développement intellectuel, ce qui est tout autre chose que d'écouter les récits mêlés de fatuité et de modestie qu'il en fera plus tard. On ne saurait estimer à trop haut prix ces deux volumes. Lamartine, malgré tout, reste un poëte incomparable, le plus grand élégiaque peut-être dont puisse se vanter aucune littérature, et l'on comprend quel intérêt s'attache à la formation, à

l'éclosion du génie qui allait ajouter des cordes si sonores, des notes si profondes à la langue et à la poésie françaises. Ce n'est pas que ses lettres par elles-mêmes aient précisément de la valeur littéraire ; on n'y retrouve pas du tout, par exemple, le prosateur nuageux et magnifique que nous avons connu plus tard; mais il y a là mieux que des pages éloquentes, il y a les mémoires intimes de la jeunesse d'un homme dont le nom est devenu immortel.

Les volumes publiés aujourd'hui n'embrassent qu'une partie de la vie de Lamartine. Ils vont de 1807 à 1820, c'est-à-dire, de sa sortie du collége jusqu'à son mariage et à la publication des *Méditations*. On nous promet pour plus tard la correspondance qui se rapporte à sa vie politique. La plus grande partie des lettres que voici sont adressées à deux de ses camarades d'enfance, M. Guichard de Bienassis et M. Aymon de Virieu, le plus cher de ses amis. Il y a de grandes lacunes, en particulier de 1813 à 1816. Je regrette que les éditeurs n'aient pas cru devoir joindre quelques notes à leur publication ; je regrette encore plus qu'ils aient suppléé parfois au manque de dates par des conjectures, et que ces conjectures ne reposent pas sur une étude plus attentive du texte. La lettre 24e n'est évidemment pas à sa place et devait venir après la 4e ; j'en dirai autant des numéros 50 et 52, qui paraissent être de l'année 1809 et non de 1810. Ces transpositions, qu'il aurait été si facile d'éviter, jettent de la confusion dans l'esprit du lecteur.

La correspondance s'ouvre avec l'automne de 1807. Alphonse a dix-sept ans : il vient de sortir du collége de Belley où il a passé trois années heureuses chez de braves Pères jésuites dont la mémoire lui restera toujours chère. « Je pense souvent à eux, écrit-il l'année suivante, et j'ai toujours le projet de retourner à Belley visiter notre petite salle, le dortoir où j'ai eu tant de peine à me lever à cinq heures, notre classe de rhétorique, mon banc à l'église, ma place au réfectoire, cette tribune où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis. » Le jeune homme a fait de bonnes études. « C'est un excellent enfant, dit sa mère dans son journal; les jésuites, ses maîtres, se louent de ses facultés; il revient chargé de premiers prix et de couronnes, discours latins, discours français, version latine, poésie latine, et il est, malgré cela, très-modeste. » Il passe ses vacances en Bourgogne. C'est là que s'écoulera la plus grande partie de sa jeunesse, chez son père à Milly et à Mâcon, ou en séjour chez ses oncles, à Saint-Point, à Urcy, à Montculot, avec, de temps en temps, des voyages à Dijon et jusqu'à Lyon. Il écrit à ses deux amis qui sont restés à Belley, où ils font encore une année de collége. Il leur raconte ses lectures, ses projets, ses vers, ses chagrins et ses plaisirs. Il est pauvre, il en souffre, et se montre déjà dépensier au delà de ses moyens et fort occupé de ses finances. Il est curieux de voir à quel point cette note domine dans toute sa correspondance. Il est vrai que sa famille est très-gênée; on y

dépend de la vendange, et quand la vendange manque tout s'en ressent. Alphonse, un jour, se plaint de n'avoir plus que 4 francs 10 sous dans sa bourse et 12 francs de dettes. Une autre fois, en voyage, il est obligé de se passer de dîner. Ses oncles et ses tantes viennent bien un peu à son secours, lui font des cadeaux, et alors il est partagé, quant à l'emploi qu'il en doit faire, entre l'intérêt de ses études et le plaisir. Un joli morceau, à ce sujet, dans une lettre de 1809; il vient de lire le *Voyage autour de ma chambre*, et les dialogues entre « la Bête » et « l'Autre ».

Ce matin, il y avait chez moi une dispute assez semblable à la leur. *Ma Bête* me disait donc : — Tu vois que ton ami t'attend pour continuer un petit voyage charmant et très-peu coûteux. Que ne pars-tu tout de suite pour Aix ? tu y trouverais bonne compagnie, tu n'y passerais que peu de jours, et de là tu ferais une légère excursion en Savoie. Quel plaisir tu aurais de courir les champs à pied, avec un ami d'humeur pareille à la tienne! Il fait si beau ! Cette occasion peut ne revenir jamais, tu aurais maintenant de quoi fournir largement à la dépense de cette course. Profite du moment présent. Demain le temps, l'argent, la circonstance, la volonté, la liberté te manqueront. Pars ! — J'étais fort tenté par les raisons de ma *Bête*, et je me levais sur mon séant (car la scène est dans mon lit) pour préparer mon paquet, quand l'*Autre*, indignée de ma faiblesse, me prit par le bras et me força de me recoucher. — Animal brute, me disait-elle (car elle est polie), comment peux-tu sacrifier six mois d'étude pour cet hiver à quinze jours d'une course où tu ne trouverais que du plaisir ? — Que du plaisir, s'écria ma *Bête*, que du

plaisir ! Que me faut-il donc de plus, madame la raisonneuse, que cherchez-vous donc de plus dans ce monde, que prétendez-vous ? — A quoi je prétends, répliqua l'*Autre*, vous le saurez un jour, ma sœur, vous le saurez ; mais vous êtes encore trop folle, trop indiscrète pour vous le confier. Il vous suffit de vous taire maintenant et de me laisser conduire à ma fantaisie monsieur que voilà, et qui n'est déjà que trop porté à me combattre. Puis, se tournant vers moi : Considérez, me dit-elle poliment, que si vous mangez à présent le peu d'argent que vous avez, vous serez forcé de passer cet hiver dans vos tristes foyers.

On ne retrouvera pas plus tard cet enjouement ni ce naturel. Lamartine, dans sa correspondance de jeunesse, n'a pas encore pris d'attitude de style. Il écrit bonnement, familièrement. Les libertés qu'il se permet frisent même quelquefois le libertinage, et les mots qui voltigeaient jadis sur le bec de Vert-Vert voltigent sur celui de sa plume. Il sera curieux de comparer les lettres de son âge mûr quand on nous les aura données. Lamartine, à partir du voyage en Orient, s'est fait un langage à lui, moitié poétique, moitié oratoire, majestueux et nébuleux, avec des mots frappés et frappants qui le relèvent çà et là, mais aussi, vers la fin, avec bien des impropriétés d'expression et d'insipides concetti.

La grande difficulté pour Lamartine, à sa sortie de collége et pendant les dix années qui suivirent, fut le choix d'une carrière. Il se trouvait à cet égard dans une situation contraire à celle de la plupart des jeunes gens. Sa famille ne demandait pas mieux que de le laisser végéter

tranquillement en Bourgogne, aidant son père à faire ses vendanges, travaillant à ses heures, destiné, d'ailleurs, à hériter un jour de ses oncles et de ses tantes. On ne voulait pas qu'il prît l'état militaire, ce qu'il aurait préféré, ni en général qu'il servît le gouvernement impérial. Lui, avide de gloire, d'argent, de voyages (c'est lui-même qui unit l'argent et la gloire, t. I, p. 37), voulait s'ouvrir une carrière afin de devenir indépendant. A défaut des armes, il proposait la diplomatie; il demandait l'autorisation de faire son droit; l'aîné des oncles, le chef de la famille, dont on prenait naturellement l'avis en grande considération, secouait la tête. « On veut à toute force que je ne fasse rien, et, au lieu d'aller faire un cours de droit à Dijon, comme c'était convenu, j'ai consenti, après bien des difficultés, à accepter à la place soixante louis de pension à peu près, ma nourriture et mon logement ici (à Mâcon) quand je voudrais, et la permission de passer à Dijon ou à Lyon l'hiver et une partie de l'année. »

On voit comment le jeune Lamartine fut refoulé comme malgré lui vers les lettres, « les seules occupations dignes de nous, écrit-il, dans un temps où toute carrière active nous est fermée, hors celle du génie et des arts, sur lesquels s'est tournée toute ma passion qui ne trouvait qu'obstacles ailleurs. » La liste de ses lectures nous aide à suivre son éducation à la fois intellectuelle et sentimentale. C'est toute une échelle ascendante. D'abord madame Cottin, avec *Élisabeth* et *Malvina*, puis Ossian qu'il met en vers, les *Martyrs* qui le laissent assez

froid, la *Nouvelle Héloïse* et *Corinne* qui le transportent. « Grands Dieux! quel livre! dit-il du premier; comme c'est écrit! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas. » *Corinne* le ravit plus encore, et transforma en un culte pour l'auteur les préjugés qu'il avait puisés contre elle dans son éducation légitimiste. « Je partis, triste et malade, pour une partie de campagne, seul à mon ordinaire et cuirassé de livres, parmi lesquels était *Corinne*, de madame de Staël. Je le lus en deux jours, me croyant transporté dans un autre monde, idéal, naturel, poétique, opposé en tout à cette aride et froide société, à ce monde si ridicule et si fier dans ses idées, si despotique et si mort dans ses opinions, à ces complots de coteries qui font toutes mes peines et mes obstacles. Je retrouvais là ces pensées si pures et si nobles, auxquelles je ne pouvais presque plus croire sans me regarder comme un fou, un original, un homme d'un autre monde; j'y retrouvais cet amour de la nature et des beaux-arts, jusqu'à présent ma seule passion, et cet amour désintéressé, sincère, abandonné, vrai et puissant que je concevais sans cependant l'espérer ni en voir d'exemples. Tous mes bons sentiments, nobles, désintéressés, ardents pour la gloire, purs, naturels, élevés, se sont réveillés à cette lecture. Me voilà le défenseur déclaré de cette femme pour laquelle je n'avais qu'un profond mépris. »

Il est à noter, en revanche, que Lamartine goûte peu Sterne, qu'Arioste le fait bâiller, et qu'il a de la peine à prendre à Montaigne. Il n'a jamais senti l'esprit, ni l'hu-

mour; c'est là un trait tout à fait fondamental de sa nature.

On regarde volontiers Lamartine comme un exemple du génie improvisateur et, en quelque sorte, improvisé, et il est certain que l'abondance et la facilité ont de tout temps distingué son talent. Mais ce serait une erreur de croire que cette carrière merveilleuse qui a marqué successivement par les *Méditations*, par les *Girondins* et par l'éloquence politique, n'ait pas été laborieusement préparée. Rien de grand ne se produit ici-bas sans travail. Lamartine a beaucoup étudié dans sa jeunesse, et ce n'est pas le moindre mérite de la *Correspondance* que de nous faire connaître les labeurs variés et persévérants qui devaient féconder, chez le jeune poëte, les dons de sa riche nature. Il fut pendant longtemps d'une constitution délicate. A Belley, au collége, il fallut lui faire suivre un régime particulier. Il crachait le sang. Nous le voyons dans presque toutes ses lettres se plaindre de la tête, de la poitrine, du foie, du cœur. Les médecins sont obligés de lui prescrire toutes sortes de précautions, de l'envoyer à Aix, à Vichy. Il ne paraît avoir pris le dessus que vers l'âge de trente ans. Mais ces continuels malaises ne ralentissaient point son ardeur pour l'étude. Il se lève à six heures, il en travaille huit. Il apprend l'anglais, l'italien, n'a pas de repos qu'il ne se soit remis au grec. Les mathématiques seules le rebutent, et s'il s'en occupe, c'est pour complaire au terrible oncle, et « dans la ferme intention de n'y rien faire du tout qu'un peu semblant ». Les leçons d'agrément, en revanche, ont

leur part de la journée, la basse surtout à laquelle il resta longtemps fidèle. « Travaillons, travaillons, écrit-il à Aymon de Virieu, il n'y a que cela! Nous n'avons que cela à faire de cinq à six ans! »

Inutile d'ajouter que tout en apprenant et en acquérant, Lamartine commençait à produire. Lui et ses amis s'étaient déjà essayés à la poésie pendant leur séjour à Belley, et ils continuèrent à s'envoyer des vers. On y saisit les progrès de l'immortel poëte, et un changement de sa manière qu'il a lui-même accusé quelque part, si je m'en souviens bien. Tout au commencement, il vient de lire Voltaire et Gresset, et il les imite en vers de huit et de dix syllabes. Peu à peu le sentiment devient plus vif, et l'on reconnaît une autre inspiration, je veux dire un autre modèle; Lamartine tourne à l'élégie, mais à l'élégie érotique et voluptueuse, dans le genre de Bertin et de Parny. Parny a exercé une influence décisive sur Lamartine, et lorsqu'on cherche à déterminer la filiation des *Méditations*, c'est, chose étrange! au plus licencieux et au plus impie de nos poëtes qu'il faut ramener le plus religieux et le plus éthéré. Il est vrai que ce ne fut qu'un point de départ; Lamartine agrandit et éleva bientôt le genre, le transforma plutôt, y atteignit une originalité véritable, devint, en un mot, créateur à son tour et créateur sans rival. Lamartine rapportait cette note plus profonde à l'épisode romanesque de sa vie raconté dans *Raphaël;* il avait probablement raison, mais il n'en est pas moins vrai que la note première est restée reconnaissable par dessous.

Les lettres de Lamartine sont pleines de projets littéraires, d'œuvres de toute espèce, commencées, laissées, reprises. Bouts rimés, couplets, vaudevilles, discours sur l'amitié, poëme «des quatre âges », tragédie, épopée, rien n'y manque. Il veut concourir aux Jeux Floraux, à l'Athénée d'Avignon avec un poëme sur Pétrarque, à l'Académie de Besançon avec un discours historique. Il a choisi la querelle des ducs de Bourgogne et d'Orléans. « Mon morceau me semble brillant: que de portraits, que de conjurations, que d'assassinats, que de querelles! » Ses amis, de leur côté, lui soumettent leurs essais, et il les critique avec une certaine justesse et une précision qui lui ont trop manqué depuis. Il voudrait ici des épithètes moins vagues, là « un peu plus de pensées fines ». On reconnaît l'artiste qui s'y entend pour avoir pratiqué lui-même.

Nous avons déjà à peu près tout notre Lamartine de vingt ans. Il nous dira plus tard à satiété combien ses cheveux étaient beaux alors et sa tournure élégante: mais cette fatuité ne perce pas encore. Il est plutôt timide dans le monde, et mal à son aise. Il écrit à Guichard de Bienassis : « Pour la société, je suis comme toi et pis encore. Je ne vois presque personne et vis sans autre plaisir que le travail et tes lettres. Je suis embarrassé, gauche et timide comme toi. Je ne sais ni dire une chose aimable ni même répondre à un compliment. Cela me dégoûte tout comme toi. Je deviens amoureux comme toi encore de toutes les femmes que je vois, et cependant je n'ose pas faire un pas vers une. Le temps, les voyages,

l'habitude, guériront toutes ces maladies-là. » Sur ce dernier chapitre des passions naissantes, la correspondance de Lamartine est pleine des aveux qu'on échange entre adolescents. Il passe évidemment dans sa famille pour plus innocent qu'il ne l'est. Il a des aventures assez libres, des intrigues de bal masqué. Avec cela, un besoin d'amour élevé. Le cœur est tout prêt pour une grande passion; il en cherche l'objet, s'imagine parfois l'avoir trouvé. Il s'écrie un jour : « Ah! mon ami, me voilà pris! me voilà mort! » Mais point, trois mois après il est sur une autre piste et ne pense plus qu'à découvrir le nom d'une beauté de rencontre.

Elle prit mon cœur, mais, hélas!
Je n'ai pu revoir la traîtresse.
Dieu malin! souffle-moi tout bas
Son nom, sa rue et son adresse!

Cependant l'heure des attachements plus sérieux approchait. Il en est trois qui ont marqué plus ou moins profondément dans la jeunesse de Lamartine, et que nous retrouverons plus loin.

Lamartine passa l'hiver de 1810, du mois de janvier au mois de mai, loin de sa famille, à Lyon. Il s'agissait, dit sa mère dans son journal, « de le dépayser un peu et de l'habituer au grand monde ». Rien n'est touchant comme la sollicitude de cette femme. « Alphonse m'inquiète toujours beaucoup dans cette oisiveté dangereuse où la famille le laisse. C'est bien pour lui à présent que j'ai

besoin des secours de Dieu! Ses passions commencent à se développer; je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien orageuses: il est agité, mélancolique, il ne sait ce qu'il désire. Ah! s'il pouvait connaître le seul bien capable de le contenter! On nous blâme de le laisser aller passer l'hiver à Lyon sur sa bonne foi, et on ne connaît pas mes raisons. Il faut laisser dire le public et faire ce qu'on croit le mieux. Il paraît bien altéré de connaissances, bien enclin à l'étude; nous espérons qu'avec plus de ressources, dans une grande ville, il pourra mieux s'occuper et échapper aux dangers de l'oisiveté, que dans une petite ville où il n'y a d'occasions que pour le mal. D'ailleurs nous sommes bien aises qu'on ne le voie pas trop ici, parce qu'il est d'une taille remarquable et qu'il pourrait tenter les agents de l'empereur pour nous contraindre à le faire entrer dans l'armée et nous refuser le remplaçant que nous lui achetons. »

Admirable femme! Mais Alphonse, de son côté, comment avait-il passé son hiver dans cette ville où les pensées de sa mère le suivaient avec tant d'inquiétude? Sa correspondance va nous le dire. Il écrit le 4 mai: « Je vais incessamment, hélas! très-incessamment quitter Lyon, ses charmants voisinages, mes abonnements aux deux spectacles, mon maître d'anglais qui est presque mon ami, mes deux charmants appartements, et par-dessus tout ma liberté, mon impayable, incomparable liberté! » Et dans une autre lettre, deux jours avant:

Devine, mon cher ami, de quel endroit je t'écris. D'un joli

boudoir peut-être? sur les genoux d'une belle? Non, de la grotte de Rousseau sur les bords de la Saône. J'y suis allé après déjeuner m'y promener tout seul; tout seul, oh! que n'étais-tu là! C'est là que *notre ami* — n'est-ce pas un peu hardi? — a passé deux nuits avec deux sols dans sa poche, rêvant, méditant, écrivant et heureux à ce qu'il prétend. Tu connais probablement l'endroit, je ne t'en ferai pas une sotte description : toutes les grottes du monde se ressemblent assez ; seulement toutes n'ont pas donné d'asile à un grand homme malheureux. J'y avais apporté de l'encre et du papier dans l'idée d'y faire quelques vers, mais je trouve plus doux de t'y écrire, et, s'il m'en vient par hasard, tu les auras, bons ou mauvais. Rousseau y venait sans argent, et j'y suis avec des dettes, ce qui est bien pis. Je cherche en vain à me distraire, cette diable d'idée me revient toujours. Comment sortirai-je du mauvais pas où je me suis mis par ma folie? Je vais incessamment quitter Lyon, mon père me mande qu'il est à la campagne, et c'est l'époque que j'ai fixée pour aller l'y joindre ; je vais partir, et pour quelque temps, s'il ne me vient pas de ressource inespérée.

A dix-neuf ans mon front sera couvert
Des ennuis d'une vie à peine commencée,
Et d'un vieux créancier la main sèche et glacée
Le couvrira bientôt d'un honteux bonnet vert.

Hâtons-nous d'ajouter que ces déplorables préoccupations n'ont pas tellement envahi l'âme du poëte qu'elle ne se relève, par moments, pleine d'ardeur et de rêves. Il écrit à Virieu, au mois de juin 1810, une lettre qui clôt en quelque sorte cette portion de son existence, en résume les aspirations, exprime, en particulier, la soif de connaissance et de progrès intellectuel qui le possédait

alors. Il voudrait prendre un grand parti sans savoir encore lequel, et il demande à son ami de s'associer à ses projets. Tout ce morceau peint admirablement un Lamartine inconnu jusqu'ici, le jeune homme de vingt ans qui voudrait tout lire, tout éprouver, tout embrasser.

Que ferons-nous donc? Et pourquoi avons-nous tous deux ce je ne sais quoi dans l'âme qui ne nous laissera jamais un instant de repos avant que nous l'ayons satisfait ou étouffé? Est-ce un besoin d'attachement et d'amour? Non, j'ai été amoureux comme un fou, et ce cri de ma conscience ne s'est pas tu. J'ai toujours vu quelque chose avant et au-dessus de toutes les puissances d'une passion même vraie et pure. Est-ce l'ambition? Pas tout à fait; je sens que pauvre comme Homère et persécuté comme le Tasse, pourvu que j'eusse un ami (que j'ai) et que je travaillasse à connaître ce que mon esprit veut savoir, à satisfaire en un mot ce besoin de tout voir, de tout observer, peut-être même de le peindre, je serais heureux. Il y a un an ou deux que je disais avec Gilbert :

Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré.

Je ne le dis plus maintenant et j'ai raison : on peut être digne d'être connu, et demeurer néanmoins longtemps, toujours même, ignoré. Je dis et je pense qu'il n'est qu'un vrai malheur, c'est de ne pas satisfaire tous les besoins de notre âme et de notre esprit, toutes nos facultés, en un mot, toutes les fois que nous le pouvons, fallût-il même de pénibles sacrifices.

... Es-tu prêt. Je le suis moi. Nous allons faire notre code. Nous n'écouterons que notre propre conscience qui nous dit: Travaillez pour donner les intérêts de ce que vous avez reçu; travaillez pour vous rendre utiles si vous le pouvez; travaillez pour connaître ce que vous êtes capables de voir dans la vie; tra-

vaillez pour vous dire au dernier moment : j'ai vécu peu, mais assez; j'ai vécu pour reconnaître et observer tout ce que ce petit globe contient, tout ce qui était à ma portée ; j'ai sacrifié à ce désir de m'instruire une fortune précaire, quelques jouissances des sens, quelque chose dans la sotte opinion d'un certain monde ; si j'ai obtenu quelque gloire, tant mieux ! si je suis resté ignoré, je m'en console, j'ai été utile à moi-même, j'ai accru mes idées, j'ai goûté de tout, j'ai vu les quatre parties du monde, et si je meurs dans un fossé de grande route, si mon corps n'est pas porté à l'église par quatre bedeaux et suivi d'une foule d'héritiers pleurant tout haut et riant tout bas, j'ai été aimé, je serai pleuré par un ou deux amis qui ont partagé mes peines, mes études et mes travaux ; et je rendrai à celui qui sans doute a fait mon esprit et mon âme un ouvrage perfectionné de mon mieux.

La forme, on le voit, est déclamatoire, enfantine même, mais on reconnaît l'âme du conquérant qui voudrait se soumettre les mondes. La passion tout à l'heure va envahir la vie de Lamartine ; le succès, plus tard, le monde, l'ambition le détourneront des travaux sérieux ; et c'est des connaissances acquises dans sa jeunesse, c'est de ce premier fonds amassé avec une merveilleuse facilité, avec une incomparable puissance de s'assimiler toutes choses, qu'il tirera jusqu'à la fin les matériaux de sa pensée.

II

Lamartine avait vingt ans lorsqu'il éprouva une première passion, très-juvénile assurément, et qui ne résista pas à quelques mois d'absence, mais qui eut pour lui cette importance qu'elle détermina son voyage en Italie. C'était à la fin de 1810, à Mâcon, et dans un bal, que le jeune homme s'éprit de mademoiselle Henriette P., âgée de quinze ou seize ans seulement. Il nous l'a dépeinte, dans les *Mémoires inédits*, aussi gracieuse que belle. La mère de la jeune personne favorisait un attachement qui flattait sa vanité, mais la famille d'Alphonse cherchait au contraire à le décourager. Le père de mademoiselle P. appartenait à la bourgeoisie; les deux amants n'étaient encore que des enfants; il suffirait de les séparer pour qu'ils se refroidissent et s'oubliassent. C'est ce qui arriva, en effet, mais après bien des mois de lutte et de souffrance.

Oui, mon ami, écrit-il à Bienassis, plains-moi, pleure-moi, je suis digne de quelque pitié. J'aime pour la vie, je ne m'appartiens plus, et je n'ai nulle espérance de bonheur quoique étant payé du plus tendre retour. Tout nous sépare quoique tout nous unisse. Je vais prendre incessamment un parti violent pour obtenir sa main à vingt-cinq ans : je vais à Paris en automne; là je sollicite quelque emploi dans le gouvernement, malgré tout mon amour de l'indépendance. Si je ne

puis rien obtenir qui me donne l'espérance prochaine d'une honnête et libre aisance, j'entre définitivement au service, et j'essaie de me faire tuer ou du moins d'acquérir un grade qui puisse me faire vivre sans d'autres secours, ma femme ayant elle-même une fortune assez considérable pour elle, trois ou quatre mille livres de rente comptant et cinquante mille écus assurés. Je dis *ma femme*, parce que je la regarde comme telle, et que rien au monde ne peut nous séparer.

... J'oublie en t'écrivant que j'ai une fièvre cruelle, causée par le chagrin et qui m'a miné depuis un mois. J'ai été à Lyon consulter, mais pour la forme; il n'y a pas de remède. Je ne puis t'en écrire plus long, j'ai un mal de tête affreux et ma main tremble. Ce soir je la verrai, ce soir je passerai une heure à côté d'elle : alors tous mes maux seront oubliés. Je la quitterai et je retomberai de nouveau dans un ennui désespérant.

Les parents de Lamartine comprirent la nécessité de l'éloigner. Justement la fille de madame de Roquemont, cousine de sa mère, venait de se marier à Lyon, et allait faire un voyage de noce en Italie. Les nouveaux époux offraient d'emmener Alphonse. L'Italie était depuis longtemps son rêve, il céda de bonne grâce. Il est même curieux de voir avec quelle facilité il se résigna. « Une occasion charmante et unique s'est présentée, et tout malheureux que je me trouve de quitter pour sept ou huit mois tout ce que j'aime, j'en profite. Ce soir je vais annoncer mon triste départ. Que de larmes vont couler ! Combien j'aurai d'assauts à soutenir pour ne pas me dédire ! Mais j'ai du cœur, et toutes les Armides de ma patrie ne retiendront pas un preux chevalier qui va courir les aventures et voir tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il

y a encore de beau, de grand dans le monde. Je vais mettre à profit cette course unique et amasser des trésors d'instruction et de souvenir. » Allons, décidément, Henriette l'a échappé belle! Les passions de Lamartine ont toujours eu je ne sais quel arrière-goût de littérature, de fatuité ou d'ambition. Une fois en route, il se console encore plus vite qu'il ne s'était résigné. Il parle bien encore une fois, en passant, des « liens qui feront le malheur plutôt que le charme de ses tristes jours ». Mais quelques semaines après il faisait la connaissance de Graziella, il rendait à Henriette sa parole, et il apprenait sans trouble qu'elle en profitait pour se marier.

Lamartine partit à la fin du juin 1811. Turin ravit les yeux de ce candide provincial. « Je ne me figurais pas une ville aussi belle que Turin, écrit-il; rien n'y manque; l'œil n'est jamais blessé, toujours étonné et flatté. Prends les plus beaux édifices de Paris, de Lyon, de Bordeaux; orne-les d'architecture italienne, place-les à la suite les uns des autres, formes-en des rues bordées de portiques et alignées au cordeau, tu auras une petite idée de Turin. Plus j'avance, plus je vois d'autres villes, moins j'espère de retrouver jamais Turin. » Six mois après il l'appelle la ville la plus insignifiante d'Italie. Il est vrai qu'il écrit alors de Naples et qu'il a vu Florence et Rome. Rome lui plut « au delà de toute expression ». « Son aspect, ajoute-t-il, ses mœurs, son silence, sa tranquillité, me font du bien. » Quant à Naples, il y passa tout cet hiver de 1811 à 1812, avec son ami Virieu qui était venu l'y rejoindre. C'est là que l'enchantement de l'Italie se

consomma pour lui. On sent comme une crise qui s'accomplit dans son existence. Son cœur déborde. « Sais-tu, dit-il dans l'une de ses lettres, que, dans ma belle indifférence, j'étais tenté de ne pas venir à Naples ! J'aurais perdu le plus beau spectacle du monde entier, qui ne sortira jamais de mon imagination. J'aurais manqué ce qu'il y a de plus intéressant en Italie pour une tête faite comme la nôtre. Les mots me manqueraient pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses. »

La correspondance, qui, il est vrai, a ici une lacune de trois mois, ne porte aucune trace de l'épisode de Graziella. Lamartine, dans ses Mémoires, appelle pourtant cet amour l'une des aventures les plus décisives de son existence et celle qui allait changer sa vie. En vérité, l'on ne s'en douterait pas. Au surplus, le roman consacré à cette jeune fille n'est pas ce que Naples a inspiré de plus durable à Lamartine. J'aime mieux le *Premier regret*, dans les *Harmonies*, dédié au même souvenir, et mieux encore le *Passé* dans les *Nouvelles Méditations*, morceau adressé justement à M. de Virieu, et où le poëte a évoqué en vers d'une incomparable harmonie, la mémoire des jours passés à Naples. Ils s'y écoulaient assez gaiement, s'il faut en croire certaine strophe :

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !

Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'Amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits!

En termes vulgaires, une partie carrée! Ces plaisirs, du reste, avaient commencé par se traduire d'une manière moins poétique; à peine Alphonse était-il revenu au logis, que sa famille reçut des mémoires à payer. « Je viens d'avoir bien du chagrin à cause de lui, écrit sa mère dans son journal intime : on a envoyé de Lyon et d'Italie, à son oncle et à ses tantes, des notes assez considérables de dettes qu'il a faites pendant ses voyages; la famille qui sait que je le gâte, m'a rendue responsable de ces déréglements. On m'a bien grondée, j'ai beaucoup pleuré; hélas! en effet, les torts de mon enfant sont mes torts. Pourquoi n'ai-je pas été plus sévère envers lui dès la première faute? Il aurait craint avant tout de me déplaire; il est vrai qu'il ne m'aimerait peut-être pas avec la même passion et que plus tard, pour des circonstances plus graves, la douleur de m'affliger ne serait pas une seconde conscience pour ce jeune homme. On paiera tout, mais on me fait payer, à moi, en reproches fondés et en larmes amères, les légèretés de mon pauvre enfant. »

Lamartine, à son retour en France, éprouva un grand vide. Il alla en vain passer trois semaines à Paris pour se secouer; l'ennui l'avait atteint; il croyait avoir vu le

bout de tout, il se demandait ce que signifie l'existence. Une lettre à Virieu, datée de la fin de cette année 1812, marque bien l'état d'âme où se trouvait le jeune poëte au lendemain du voyage d'Italie :

Au reste, mon ami, est-ce un mal de se rapetisser, de s'avilir ? Qu'est-ce donc que ce prétendu feu sacré de l'âme et du génie dont nous parlons, à quoi tend-il, où nous conduit-il ? Pourquoi le sentons-nous, pourquoi tant d'autres ne le sentent-ils pas ou le laissent-ils se perdre inutilement ? Qu'en retirerons-nous si nous l'éteignons ? Devons-nous le garder ou le rejeter ? Est-ce un bien ou un tourment de cette vie ? Est-ce un don céleste ou est-ce une ridicule illusion ? Qu'en penses-tu ? Pour moi, je ne pense plus rien. Je suis tenté de n'y pas mettre grand prix et d'en user comme d'un passe-temps tout aussi peu important qu'un autre. Je n'ose plus avoir d'opinions sur rien... Mais il est des choses plus relevées encore que l'ambition et la gloire et qui m'occupent plus vivement et plus souvent. Que de nuages les environnent ! Quelle épouvantable obscurité ! et que bienheureux sont les insouciants qui prétendent s'endormir sur tout cela ! Tu sais assez de quoi je veux te parler. Il est bien aisé de rejeter des systèmes comme j'ai fait, mais s'il faut en bâtir d'autres , où trouver des fondements ? Il me semble voir assez clairement ce qui ne doit pas être, mais pourquoi le ciel nous voile-t-il si bien ce qui est ? Ou du moins, puisqu'il a voulu que nous fussions d'éternels ignorants, à quoi bon l'insatiable curiosité qui nous dévore ?

On a reconnu le célèbre passage des *Méditations* :

Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître.

Lamartine, dans les lignes que je viens de citer, laisse voir le travail qui commence chez lui à ce moment, une

sorte d'attendrissement religieux, un besoin de croire qui n'exclut pas les doutes audacieux, une soumission apparente et même affichée qui laisse subsister le scepticisme fondamental, le magnifique désespoir des *Novissima Verba*, en un mot, se conciliant tant bien que mal avec la résignation du morceau adressé à Byron. Mais nous aurons à revenir sur ce chapitre de l'histoire morale de Lamartine.

Lamartine passa le printemps de 1813 à Paris, et y prolongea son séjour jusqu'en automne. Nous n'avons aucune lettre de lui pendant cette absence, ni rien qui s'y rapporte, si ce n'est une pièce de vers adressée à M. Laurent de Jussieu, et un passage du *Manuscrit de ma mère*. Lamartine était très-lié avec l'auteur de *Simon de Nantua*, un poëte aussi, et en même temps un compagnon de plaisir. Alphonse, dans une épître en vers datée de décembre, rappelle à son ami leurs parties de campagne, les courses à Vincennes, les promenades aux Tuileries. Ils avaient un cabriolet, et c'est lui-même qui tenait les rênes :

Un char léger, par ton ami conduit,
Dans le séjour du tumulte et du bruit,
Reconduisait le couple poétique.
. . . Déjà le char rapide
A retenti sur le pavé glissant,
Et, dans les flots d'un peuple renaissant,
Déjà ma main maladroite et timide
Contient à peine un coursier frémissant.

Ce cabriolet va reparaître dans le récit ému que madame

de Lamartine confiait à son journal intime. La pauvre mère avait reçu indirectement d'assez mauvaises nouvelles de son fils. La santé d'Alphonse donnait des inquiétudes; il s'était laissé entraîner à jouer et passait des nuits les cartes à la main; « il travaillait ensuite, il est vrai, avec beaucoup de suite et de talent, une partie du jour; mais le jeu, l'étude, l'insomnie ruinaient sa jeunesse, et il était temps pour la famille de le rappeler à tout prix de Paris. »

Madame de Lamartine n'hésita pas :

Je suis partie à l'instant pour Paris avec ma seconde fille Eugénie, que je mis dans ma confidence; je pris dans le secrétaire de mon mari tout l'argent qu'il y avait laissé en quittant la maison pour aller en Bourgogne, chez l'abbé de Lamartine. Mon amie madame Paradis, mon beau-frère M. de Lamartine, et mes belles-sœurs m'en donnèrent encore. J'écrivis à mon mari pour le prévenir. Arrivée à Paris, je ne voulus pas aller descendre à l'hôtel d'Alphonse de peur de lui causer une émotion de surprise trop forte et trop pénible; d'ailleurs, je tremblais que mon enfant ne fût trop changé de figure, et que son changement ne me fît évanouir si je le voyais sans préparation. Je descendis dans un hôtel garni de la rue Richelieu, assez voisin de son propre hôtel; il était encore grand jour. Dieu, que je souffrais de retarder ainsi le plaisir de l'embrasser et d'attendre jusqu'au lendemain! J'étais anéantie d'inquiétude, pleurant et priant sur un canapé, la fenêtre ouverte. Eugénie se mit à cette fenêtre pour voir passer les voitures qui se rendaient à l'Opéra ou au Théâtre-Français; tout à coup elle jeta un cri et me dit : « Maman, venez, je crois que je vois Alphonse! » Je courus et je le reconnus effectivement : il était dans un élégant cabriolet qu'il conduisait lui-même avec un autre jeune homme à côte de lui;

il avait l'air fort gai et fort animé, ce qui me rassura beaucoup; c'était bien lui. Toutes mes inquiétudes tombèrent à sa vue; je ne voulus pas troubler sa soirée. Je passai une assez bonne nuit.

Le lendemain, elle écrivit à son fils pour lui annoncer son arrivée et le motif de son voyage. Alphonse consentit à revenir au logis, demandant seulement quelques jours pour arranger ses affaires. Tout l'argent que madame de Lamartine avait apporté passa à payer les dettes du jeune homme; il avait joué, avait d'abord beaucoup gagné, puis naturellement il avait fini par perdre. Sa famille le reçut très-froidement à son retour en Bourgogne; lui s'enferma à Milly, lisant, écrivant, travaillant, mais avec peu de goût

Pour cet obscur séjour,
Au fond des bois, dans un coin de la terre,
Où l'on ne vit ni de vers ni d'amour.

C'est ainsi du moins qu'il s'exprime dans l'épître à Laurent de Jussieu.

La correspondance a beaucoup de lacunes pendant les années qui suivent. Nous n'y trouvons rien ou presque rien sur le retour des Bourbons, les Cent-Jours, Waterloo, la seconde Restauration. Les événements avaient pourtant fait tomber les difficultés que la famille de Lamartine avait opposées jusque-là à son désir de prendre une profession. Nous le trouvons, en 1814, garde du corps et en garnison à Beauvais. Mais il a perdu le

goût des armes. Il s'ennuie atrocement. Il demande ce qu'il a fait au ciel pour devenir une « machine militaire ». Il est amoureux de la fille du charpentier, son voisin. Il rêve surtout et il griffonne :

Je me console dans cet ennuyeux séjour et plus ennuyeux métier en me promenant tous les jours cinq ou six heures dans la campagne, un livre et un crayon à la main. Hier je découvris, assez loin de la ville, un petit sentier ombragé par deux buissons bien parfumés ; il me conduisit au milieu des vignes qui sont parsemées de cerisiers. Je me couchai sous leur ombre fraîche et épaisse, j'ôtai mon épée et mes bottes, l'une me servait de pupitre et l'autre d'oreiller. Je sentais dans mes cheveux un vent doux et frais ; je n'entendais rien que les bruits qui me plaisent, quelques sons mourants de la cloche des vêpres, le sourd bourdonnement des insectes pendant la chaleur et les rapaux d'une caille cachée dans un blé voisin.

Lamartine décrira un jour plus grandement, mais jamais si aimablement ni si bien.

Il ne resta pas longtemps dans les gardes du corps et tourna ses vues ailleurs. « Il sollicite vainement, écrit sa mère, un emploi dans la diplomatie, pour laquelle mes discours et l'exemple de mon frère aîné lui ont inspiré du goût ; mais nous n'avons pas de protection pour forcer les portes, et notre nom quoique honnête n'a pas assez d'éclat pour attirer l'attention des ministres... L'oisiveté d'Alphonse me ronge. Je me réjouissais tant du retour des Bourbons parce que j'espérais que sa famille ne s'opposerait plus alors à ce besoin d'agir, et que les princes, que nous avons servis et regrettés, emploieraient mon

fils dans les fonctions dont il est capable; mais depuis trois ans, nous n'avons pas obtenu même un regard. » Lamartine, en attendant, commençait à s'occuper de politique, car la politique avait reparu avec la Restauration; sous l'Empire il n'y en avait pas; on apprenait les actes du gouvernement, mais comme ils étaient sans contrôle et s'accomplissaient dans des régions supérieures, on ne les discutait pas. Ce fut donc comme l'éveil d'une vie nouvelle lorsque la Charte eut introduit les institutions représentatives et avec elles le jeu de l'opinion. « C'est le thème universel à présent, écrit Alphonse à la fin de 1815, et les jeunes gens mêmes s'en mêlent à l'envi. » Il faisait lui-même des articles de journaux, et fut sur le point de publier une brochure. Il était alors d'opinions modérées, blâmant les violences de la Chambre introuvable. « Nous voulons toujours nous épurer, disait-il, ainsi que firent jadis les jacobins nos ennemis, ce qui les coula bas. Prenons garde à nous. En divisant, en divisant toujours, n'arrive-t-on pas à zéro? C'est à quoi tendent les royalistes sans tache et sans tolérance qui repoussent de leur sein tout ce qu'ils pensent moins blanc qu'eux. » Sa famille partageait cette modération de vues. Le passage suivant du journal de sa mère montre ce qu'étaient alors les passions politiques. « On nous reproche amèrement et quelquefois aigrement à mon mari et à moi notre modération; on voudrait nous voir partager les colères du parti royaliste, qui est le nôtre; mais cela n'est ni religieux, ni royaliste; on ne ramène pas les hommes en les injuriant. Mon mari et moi nous

sommes obligés de nous sevrer de notre société la plus intime et de nous renfermer en nous-mêmes : nous nous contentons d'être fidèlement attachés aux Bourbons, sans perdre pour eux notre sang-froid, notre justice et notre âme ! Mon mari dit qu'il leur a donné son sang au 10 août, qu'il est prêt à le leur donner encore, mais qu'il ne donnera pas son bon sens aux fureurs de leurs partisans. »

Alphonse n'en resta pas longtemps à cette modération première et à ce libéralisme relatif. Nous le trouvons à quelque temps de là toujours dégoûté du fanatisme des ultras, mais encore plus effrayé des progrès des libéraux ou, comme il les appelle, des jacobins. Son désir, il ne le cache pas, serait que le ministère fît un coup d'État, chassât la Chambre, procédât inconstitutionnellement à de nouvelles élections, obtînt ainsi une Chambre provisoire à sa dévotion et lui fît voter une nouvelle loi électorale. Il aurait voulu dès lors quelque chose de semblable aux ordonnances de juillet 1830. Il sait, du reste, très-bien ramener ses vues à leur principe dernier et philosophique. « Vous croyez, écrit-il à une dame, que les peuples corrompus doivent être gouvernés par la seule vérité, la seule raison, la seule justice, et que, dès qu'on la leur montrera, ils l'embrasseront comme des philosophes sans passion. Moi, je crois que la seule fin pour laquelle on doit gouverner est la paix, l'ordre et la justice, mais que le seul moyen de gouvernement c'est la force. Le bruit des coteries de Paris, où l'on ne connaît que l'idée du jour et l'opinion de son salon, vous aura

confirmée dans vos principes; la solitude, la réflexion et l'histoire de tous les lieux et de tous les âges me confirment dans les miens. Nous ne nous rapprocherons que par les événements, car l'expérience est dans ce genre le seul maître incontestable. » On ne peut exposer et opposer plus nettement les deux principes qui se disputent encore aujourd'hui le gouvernement des peuples, mais il est curieux de rapprocher le Lamartine de 1818 du Lamartine de 1848.

Nous arrivons au grand événement de la vie de Lamartine, à son amour pour la femme qu'il a immortalisée par ses vers, et qui lui a elle-même donné l'immortalité en éveillant dans son cœur une source d'impérissable poésie.

Lamartine souffrait du foie. Il fut envoyé pour se guérir aux eaux d'Aix, dans l'automne de 1816. Il y passa six semaines, et c'est là qu'il fit la connaissance de madame Charles, femme d'un physicien célèbre, et qui devait, en effet, ainsi qu'il est dit dans *Raphaël*, être pour elle un père plus qu'un époux, puisqu'il avait alors soixante-dix ans. Le roman que je viens de nommer renferme le récit de ce séjour aux bords du lac du Bourget, embelli par une tendresse partagée. Ce récit, pour être élevé au ton poétique et même dithyrambique, pour être voilé en même temps et arrangé sur quelques points, n'en doit pas moins être regardé comme fidèle dans les traits principaux. Lorsque madame Charles dut retourner à Paris, Lamartine ne put d'abord l'y accompagner; l'argent lui manquait. Il cherchait des pré-

textes pour s'en faire donner par son père, pour obtenir l'autorisation du voyage. Son ami Virieu était à Paris; il le met dans la confidence de ses désirs : « Écris-moi dans ta première lettre, lui dit-il, que tu m'engages à y venir, que tu pourras peut-être m'être utile, m'aider à me caser dans quelque bonne sous-préfecture, cela engagera beaucoup mon père à me donner les moyens d'y aller en effet. » J'ignore si ce fut la perspective de la sous-préfecture qui l'emporta, mais ce qui est certain c'est qu'Alphonse partit pour Paris vers la fin de l'année et qu'il y passa tout l'hiver. Il demeurait chez les Virieu, et donnait au monde et à l'étude le temps que lui laissaient l'amour et la poésie. Les lettres de cette époque sont trop rares pour nous permettre de le suivre. On voit seulement qu'il était de retour en Bourgogne au mois de mai, faute de ressources sans doute ou à bout d'excuses, peut-être aussi à cause de sa santé, qui paraît vraiment avoir été déplorable. Les médecins l'envoyèrent de nouveau à Aix, et c'est de ce second et solitaire séjour que le *Lac* a conservé le souvenir. Elvire n'était plus là :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul.....

Elle vivait pourtant encore, mais dangereusement malade à Paris, où Lamartine ne pouvait décidément plus aller la rejoindre. Ses lettres nous le montrent déchiré. « La personne que j'aime le plus au monde se débat de-

puis sept semaines dans les horreurs d'une affreuse agonie, et je suis ici dans l'absolue impossibilité d'aller auprès d'elle et dans les plus durs embarras de tout genre et pour elle et pour moi. Jugez si je me guéris ; je n'y prétends même pas, je n'aurais demandé qu'une mort plus supportable pour nous deux. » Et quinze jours après : « Rien n'a changé qu'en mal dans la santé de la personne dont je vous ai parlé, et je ne puis à chaque courrier attendre que la confirmation de mon malheur, ou recevoir les détails d'un état pire que la mort : elle serait un bienfait pour tous deux, et j'en suis à cet excès de la désirer pour elle et pour moi. » Elvire mourut au mois de décembre 1817. « La fatale nouvelle d'où dépendait le sort de ma vie m'est arrivée le lendemain de votre passage écrit-il à une dame. Un de mes amis est venu passer quelques-uns de ces affreux moments près de moi. » Aymon de Virieu avait assisté aux derniers moments de madame Charles et avait rapporté de sa part à Lamartine le crucifix qui avait reposé sur les lèvres de la mourante pendant son agonie : on remarquera que Lamartine, dans l'élégie consacrée à ce legs de l'amour, a laissé supposer qu'il avait été lui-même présent à l'heure des adieux suprêmes. La dernière mention de son amie que renferme la correspondance, est une dédicace de la tragédie inédite de *Saül*, adressée à Aymon et à Elvire conjointement. « Je la composai pour toi, y dit-il en s'adressant au premier, et pour cette autre moitié de moi-même. Je ne puis la dédier qu'à son ombre. Mais, comme chacun de mes sentiments lui fut rapporté pendant

sa vie, que chacune de mes actions lui soit rapportée après sa mort! Elle ne s'offensera pas de partager ce faible, mais ardent hommage, avec un ami pour lequel elle partagea tout mon attachement ici-bas. »

L'ami ne survécut guère à l'amant, je veux dire que la vie finit par séparer les deux jeunes hommes que nous avons vus si étroitement liés. Ils continuèrent de s'écrire, mais en suivant des voies opposées. « Au retour de ses voyages, a dit Lamartine, Virieu se maria, il se retira dans ses terres. Il passa de l'excès du monde dans l'excès de la solitude, du scepticisme dans la servitude volontaire de l'esprit. Il abdiqua sa philosophie dans sa foi. Il se consacra tout entier à sa femme, à ses enfants, à ses champs. » Virieu mourut jeune encore, et n'eut pas l'étonnement de voir Lamartine devenu tribun du peuple et philosophe humanitaire.

Cependant la mère d'Alphonse était trop clairvoyante, et surtout trop tendre, pour ne pas se douter des orages qui bouleversaient l'âme de son fils. « On dirait, écrivait-elle dans son journal en 1818, qu'il est abattu par quelque chagrin secret qu'il ne me dit pas, mais que je crains d'entrevoir. Il n'est pas naturel qu'un jeune homme de cette imagination et de cet âge se confine aussi absolument dans la solitude ; il faut qu'il ait perdu, ou par la mort ou autrement, je ne sais quel objet qui cause sa mélancolie si profonde. » La sollicitude maternelle avait deviné juste.

III

Lamartine chercha dans le travail des distractions à son chagrin. Nous le voyons, un mois après la mort d'Elvire, tout occupé de projets de composition poétique. « Ne pouvant résister aux rêveries de l'oisiveté, dit-il, je me suis remis à travailler malgré les douleurs physiques qui s'ensuivent : elles valent encore mieux que les idées fixes et sans fond où le cerveau se brise. » Les premières Méditations datent de cette époque, mais l'ouvrage qui l'occupait le plus était une tragédie de *Saül*, qui a été publiée depuis dans les Œuvres complètes. L'histoire de cette tragédie occupe beaucoup de place dans la Correspondance. Lamartine en avait eu l'idée dès 1812, en lisant Alfieri. Cinq ans plus tard il était revenu à ce sujet et s'y était mis avec une ardeur extrême. Le 23 janvier (1818), il vient d'en finir un acte. « Celui-là est du Shakespeare, écrit-il à Virieu, son confident en ces matières comme dans tout le reste : l'autre sera du Racine, si je peux, et ainsi tour à tour du pathétique au terrible et du terrible au lyrique, jusqu'à la fin qui se présente nettement à mon esprit ; et le tout sera fait le 1er mai. » Une fois la pièce achevée, Lamartine voulut la

faire représenter, et pour cela la faire lire à Talma. Virieu étant à Paris, ce fut encore lui qui fut chargé de la négociation.

Je ne doute nullement que ce ne soit une pénible et difficile entreprise que de faire recevoir seulement une pareille pièce, qui a contre elle, en ce moment, et la source vieille et sacrée d'où elle sort, et le genre semi-lyrique dont elle est, et le style naturel, simple et non brillant avec lequel elle est écrite. Malgré tout cela, je suis convaincu, et tu le seras peut-être toi-même à la seconde ou à la troisième lecture, que, si elle est jouée et saisie par Talma comme lui seul est fait pour la saisir, elle peut avoir un rare succès de représentation, sauf la chance tout à fait incalculable des morceaux lyriques du troisième acte. J'espère que tu seras assez content du style, et, tôt ou tard, le style est tout : il a, quoi qu'on en dise, la vie ou la mort d'un ouvrage en soi... Il n'y a aucun doute que si cela est récité et joué médiocrement, la chute ne soit infaillible, comme je n'en vois guère que dans le cas contraire le succès ne soit extrême. C'est ce que m'a dit mon oncle, qui n'est pas poétique, peu sensible, et qui pleurait d'un bout à l'autre.

Et quelques semaines plus tard :

J'ai toujours pensé que Talma seul déciderait tout : j'ai travaillé pour lui seul, et si bien pour lui seul, que s'il n'y était plus je ne la donnerais pas, ou ce serait une bouffonnerie. Représente-toi une telle pièce grotesquement ou froidement jouée, c'est en ceci surtout que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, car tout dépend d'un moment, et d'un prestige, et d'un homme. Ne te rebute donc pas avant que tu l'aies lue en personne à Talma, c'est là le point unique : qu'il la saisisse, qu'il l'entende lire une fois comme elle est et je suis sauvé. Après lui il faudra trouver une actrice qui sache réciter en inspi-

rée et en poëte les morceaux lyriques du troisième acte, un grand-prêtre un peu chaud, et tout le reste souffrira la médiocrité sans péril. Tout dépend donc du seul Talma. Fais agir Jussieu près de lui, et tout ce que tu pourras trouver qui le connaisse, et, je t'en supplie, vas-y toi-même, ne te lasse pas d'y aller jusqu'à ce qu'il t'ait entendu et compris. Songe qu'il n'y a pas de bassesse, et que la bassesse te sera une vraie gloire, puisque ce n'est pas pour toi que tu t'y soumets.

On voit que Lamartine ne s'abandonne pas, comme on dit, mais qu'il sait déployer de l'activité au besoin et tout mettre en œuvre. Et puis, il avait entrevu là un moyen de gagner quelques milliers de francs, et il ne cache pas que c'est ce qui lui tient surtout à cœur. « C'est de cela uniquement que je me soucie, et dont j'ai le besoin le plus extrême, n'ayant rien, ne recevant plus rien, n'espérant rien de longtemps. Je me f. de la gloire à présent plus que de toute autre chose : de tous les néants, c'est le plus néant. J'en voudrais si je vivais pour me faire de l'argent ; mais pour le reste, c'est bien la plus dupe de toutes les niaiseries de l'homme. » Ainsi le Lamartine des dernières années se retrouve d'une manière assez inattendue et assez fâcheuse dans celui des premières.

Cependant les nouvelles qu'il recevait de sa tragédie n'étaient pas encourageantes. Virieu ne pouvait lui cacher que la pièce n'avait que peu de succès auprès des personnes à qui il l'avait lue ; lui-même restait évidemment froid, envoyait de longues critiques détaillées auxquelles Lamartine répondait tant bien que mal. Le poëte

eut un moment de découragement, toutefois sans douter pour cela de sa vocation. On aime à voir dans le passage suivant, le sentiment qu'il avait de sa puissance à la veille du jour où il allait justement toucher à la gloire. « Je n'avais que cette voie pour tenter encore ma fortune; la nature avait semblé m'y pousser invinciblement toute ma vie, et la destinée même me fermait toutes les autres routes. Ce n'était pas cependant pour ouvrir celle-là comme je l'imaginais. Je serais devenu indépendant par un succès de ce genre, et, quoique tu penses que je n'aie qu'une tragédie dans le ventre, je vous aurais promptement montré que j'ai encore cinq ou six grandes idées neuves dans la tête et plus de couleurs qu'il n'en faut pour les rendre. Mais à quoi bon les écrire, si je n'ai pas la certitude qu'elles seront lues? Il n'y a que le succès de la première qui m'eût excité à produire les autres. »

Le fait est qu'on le voit, à ce moment, déborder de projets littéraires. Il écrivait une *Médée*, qu'on a retrouvée tout entière, une *Zoraïde*, dont il ne reste que deux actes [1]; il méditait une tragédie qu'il voulait intituler *César ou la veille de Pharsale*, dans laquelle il aurait exprimé ses idées politiques du moment et peint le caractère qu'il admirait le plus dans l'histoire. « César même, dit-il, mon héros, l'homme des hommes, César est resté en-

1. Voyez les *Poésies inédites de Lamartine* qui ont été publiées en 1871, avec une préface de M. de Laprade, et un portrait de Lamartine à vingt-trois ans.

seveli dans la poussière de ma cheminée, et ne sortirait pas de mon cerveau avec ce caractère moitié Dieu, moitié Henri IV, que je lui destinais pour écraser les singes de liberté, et montrer aux hommes que, quand ils sont pourris dans les vices de l'égoïsme, un tyran est un bienfait pour eux. » Enfin Lamartine, qui a rêvé toute sa vie les œuvres immenses, les épopées gigantesques, se montre fort occupé, à cette époque de 1818, d'un poëme épique sur Clovis, qui devait lui prendre dix années de travail. « C'est *Clovis* qui est mon fait, c'est là qu'on verrait en liberté cette poésie dont on ne peut mettre qu'à lèche-doigt ailleurs pour des Français! »

Rien n'est amusant aujourd'hui comme cette foi d'une autre génération dans la tragédie et dans le poëme épique. On aurait dit que le goût classique revivait de plus belle au moment même où il allait mourir. Chateaubriand avait donné ses *Martyrs*, Millevoye son *Charlemagne* et son *Alfred*, Chênedollé méditait une *Jérusalem détruite*, Fontanes une *Grèce sauvée*, Parseval un *Philippe Auguste*, Viennet des *Philippide* et des *Franciade*. On discutait gravement sur les moyens de combiner le surnaturel avec une action moderne, on cherchait à placer un ciel et un enfer dans le récit, des démons qui arrêtaient l'action et des anges qui protégeaient le héros. Lamartine lui-même, qui allait tout à l'heure ouvrir une ère nouvelle de poésie, ne concevait son *Clovis* que conformément aux recettes approuvées; il écrit : « Le merveilleux dont je craignais de manquer y surabondera; ce sera du vrai merveilleux de l'âme, du merveilleux platonique et du merveilleux chrétien

fondus ensemble. Je veux me laisser aller où me portera la *fantasia*, et je sens qu'elle m'entr'ouvre des champs inconnus et assez vastes pour m'y égarer pendant une vingtaine de chants... Cela serait tout à fait d'un genre neuf : on y est tantôt sur la terre avec les passions des hommes, tantôt dans le ciel avec les puissances surnaturelles, tantôt dans la moyenne région avec les génies intermédiaires qui font aller les ressorts cachés des âmes humaines. Cela aurait satisfait les métaphysiciens qui veulent quelque chose de complet et d'indéfini ; on aurait vu ensemble et l'infini du monde et les rapports de deux mondes. » Lamartine ne paraît pas avoir été au delà du premier chant, et de tout son travail il n'est resté qu'un fragement inséré dans les secondes Méditations, sous le titre de l'*Ange*.

Lamartine n'abandonna pourtant pas *Saül* avant d'avoir tenté un dernier effort pour le faire représenter. Jugeant probablement et avec raison que le meilleur des amis ne valait pas la présence de l'auteur, il résolut d'aller à Paris. Il raconte que, son parti pris, il envoya à Mâcon chercher des bottes, six chemises, un habit, qu'il alla faire ses adieux aux tantes et à l'oncle, partit le lendemain à cheval de Milly pour Moulins, où il prit la diligence, et arriva enfin à son Hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, où il avait l'habitude de descendre. Une fois arrivé, il se fit habiller « tâcha de redevenir un peu joli garçon, » alla voir les acteurs et les actrices, s'adressa à Talma :

J'ai été, comme je m'y attendais, très-content de Talma ;

le génie est bon et facile à traiter. Sans prendre de détours, je lui ai écrit une lettre dans le bon style. Cela l'a ému, il m'a répondu très-joliment aussi en me donnant un rendez-vous : j'y suis allé. Il paraît qu'on lui avait beaucoup bourdonné de *Saül* aux oreilles, je ne sais qui ; il m'a dit que c'était chez Ouvrard le banquier. Il m'a beaucoup parlé de ma santé dont on lui avait aussi parlé, il m'a engagé à aller chez lui à la campagne, et nous sommes convenus de dimanche, s'il est en train, pour lire ensemble *Saül ;* c'est là la pierre de touche de l'ouvrage.

Deux jours après, en effet, Lamartine lut son ouvrage au tragédien, on va voir avec quel succès :

La bataille est perdue, mon cher ami, elle n'a pas même été douteuse. Talma a été dans l'enthousiasme des vers, du style, des beaux effets produits par la façon dont la pièce est conçue. A mesure que j'allais, il s'agitait sur son fauteuil et disait : Il y a une tragédie là-dedans ! C'est étonnant, je ne l'aurais jamais cru ! Il m'a dit, et il a mieux fait, il a montré que le rôle de Saül le tentait violemment. Il m'a répété vingt fois que c'étaient les plus beaux vers qu'on lui eût lus ; que j'étais poète, et peut-être le seul ; que *Moïse* de M. de Chateaubriand était beau, que *Saül* était fort au-dessus ; mais que, dans l'un comme dans l'autre, il y avait des innovations qu'il était certain que le comité ne passerait pas. Ce qui le choqua surtout, c'est comme de raison, le plus beau, les scènes lyriques ; il n'a pas seulement osé les sentir par peur du comité. Il m'a prêché cinq heures de suite pour m'engager à lui refaire *Saül* de telles, telles et telles façons, dont l'effet serait, de son propre aveu, de lui ôter tout ce qu'il a de grandiose et d'original, pour renforcer tout ce qu'il y a de plat, de vulgaire et de routinier. J'ai impitoyablement refusé. Ce qui m'afflige, c'est d'avoir vu que jamais je ne pourrais donner du vrai bon à ce

comité, ni moi ni les autres. Il faut se faire petit pour passer par cette porte.

C'est ainsi que la vanité sait se ménager des consolations et trouver son compte jusque dans les plus amères défaites. Au milieu de tous ces essais, cependant, de ces Saül, de ces Clovis, le talent de Lamartine s'était formé, et, quand un grand sentiment s'empara de sa vie, il trouva l'instrument, pour ainsi dire, tout préparé. Ce sentiment fut l'amour pour Elvire, joint aux émotions religieuses que la mort de cette femme, les vagues ennuis de la jeunesse, et, sans doute aussi, le mouvement général de la Restauration en ce sens firent naître dans le cœur de notre poëte. On sait comment Chateaubriand expliquait ce qu'il appelait sa conversion ; il la rapportait à la mort de sa mère : « Je n'ai point cédé, j'en conviens, disait-il, à de grandes lumières surnaturelles : ma conviction est sortie du cœur, j'ai pleuré et j'ai cru. » On sait aussi ce qu'a duré cette religion, et dans quels sables arides le mince courant a fini par se perdre. L'histoire de Chateaubriand est exactement celle de Lamartine ; la conversion de celui-ci a été aussi purement sentimentale, sa foi aussi peu sérieuse, la manifestation littéraire qu'il en a faite aussi disproportionnée au fond intérieur, l'ostentation qu'il y a mêlée aussi déplaisante, les secours qu'il en a tirés pour sa vie morale aussi nuls, et enfin la banqueroute de toute cette religiosité d'emprunt et d'apparat encore plus éclatante et plus avouée. La correspondance, du reste, jette un grand jour sur tout ce sujet, et

nous enseigne à ne pas prendre la piété des Méditations plus au sérieux que l'écrivain ne le faisait lui-même.

L'éducation de Lamartine, celle en particulier qu'il avait reçue de sa mère, avait dû le disposer à une certaine dévotion. Mais, je le répète, ce sont les peines de cœur qui ravivèrent ces germes assez flétris et desséchés par les entraînements de la vingtième année. Sa première passion pour mademoiselle P. le porte déjà à l'attendrissement : il pleure dès lors en lisant Sterne qui l'ennuyait naguère, et, en revanche, il ne goûte plus les *Essais*, qu'il avait tant admirés. Les idées de Montaigne l'amusent, dit-il, mais ses opinions le fatiguent et le blessent ; il l'a aimé tant qu'il n'avait rien dans le cœur. Un ou deux ans après, Lamartine a appris la mort de Graziella, il est malade, il a des dettes, son ami Vignet lui a mandé qu'il est devenu chrétien, et il tâche de le redevenir aussi. Il vient de lire *Clarisse Harlowe* « Cette lecture, écrit-il, a redoublé mes bonnes dispositions à la vertu, qui sont violentes et permanentes dans ce moment-ci, et qui, j'espère, auront quelques fruits. C'est fini, je me range de son parti ; ce n'est point un vain nom, comme le disait Brutus. » Il est vrai que dans la même lettre il se prescrit, comme lecture, un volume ou deux de Pigault-Lebrun par jour ; ces romans l'amusent « malgré leur ton canaille et leurs plats lieux communs ». Et s'il tâche de devenir vertueux, c'est à un ou deux articles près, dit-il, sur lesquels il capitule. « Nous sommes vraiment de singuliers instruments, ajoute-t-il avec assez de raison comme on voit, montés aujour-

d'hui sur un ton, demain sur un autre; et moi surtout qui change d'idées et de goût selon le vent qu'il fait et le plus ou le moins d'élasticité de l'air. »

En 1818, après la mort d'Elvire, il subit l'ascendant de quelques-uns de ses amis de Paris, M. de Genoude, le duc de Rohan, qui allait entrer dans les ordres, la marquise de Raigecourt, et il écrit la Méditation sur *la foi*. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit un croyant bien avancé. Il se prend à douter de la Providence quand il est pressé par des créanciers ou qu'il se sent des rhumatismes dans le dos et dans les bras. Ce n'est guère pour lui qu'un autre nom de la destinée. En revanche, il fait une trouvaille un jour, il découvre l'infini!

« Tu as trouvé le vrai mot, l'*infini*, écrit-il à Virieu qui était alors à Munich. Je l'avais dit souvent sans m'y fixer; je l'avais dans l'esprit, et tu l'as produit: c'est cela et il faut le mettre en réserve, tout est là. C'est l'âme de l'homme tout entière, et par conséquent tout ce qui doit et peut agir sur son âme, dans les arts mêmes, doit en tenir et y tendre par quelque point. Je t'avais bien dit que l'Allemagne te creuserait. De l'infini, passons à Mœtz le bottier... » Du bottier, il passe à lui-même, à ses projets d'avenir, mais avec peu d'entrain : « Songes-tu, s'écrie-t-il, que j'ai juste douze cents francs? » Il termine par l'opéra: « Il y a un phénomène de danseuse qu'on appelle mademoiselle Noblet, qui a débuté ces jours-ci. Elle a dix-huit ans, belle comme Clotilde, dansant comme cette Gasselini que nous aimions tant, mais mieux et avec autant de noblesse que Bigottini; ravis-

sante en tout. Je regrette que tu ne voies pas cela, c'est l'*infini* de la danse. » Un dernier passage assez différent, mais qui résume tout ce chapitre de l'histoire morale de Lamartine: il est du mois de décembre 1819.

Qu'espères-tu des livres? demande le poëte à son ami Virieu. Il n'y a rien : ils sont faits par des gens qui n'en savent pas plus que nous et qui veulent paraître savoir. Si l'on peut apprendre quelque chose, ce n'est que du grand spectacle qui est sous nos yeux, ce n'est que du résultat final de toutes les impressions reçues çà et là dans ce drame lugubre et mystérieux que nous jouons avec le sort. Que chacun y cherche son mot pour soi et non pour les autres. Voilà tout. Le mieux encore est de ne rien chercher, de s'asseoir au soleil ou à l'ombre, et de regarder bêtement la vague qui vient mouiller nos pieds. Mais les instants d'abrutissement sont rares pour nous, et les autres n'en jouissent pas parce que c'est leur état naturel. Ce qu'il y a de plus parfait encore, c'est de penser, mais de penser avec résignation et en Dieu, pour me servir d'une expression mystique, de se contempler en lui, de le voir dans tout, et de se reposer sur lui de nous-mêmes. Mais pour cela il faudrait, outre l'enthousiasme, une ferme vertu, et nous n'en avons point.

J'ai multiplié les citations, non-seulement à cause de l'importance de cette aventure religieuse dans le développement personnel du poëte, mais parce qu'on y voit en abrégé tout un chapitre de l'histoire littéraire et politique de la France, sous les derniers Bourbons. La politique, la philosophie et les lettres ont été croyantes à cette époque; on essaya alors de *restaurer* la foi aussi bien que les institutions du passé. Tous les efforts de ce

genre se tiennent, en effet, tous les archaïsmes. Le romantisme, en particulier, débuta par de grandes intentions de piété. J'ai déjà parlé du rôle de Chateaubriand à cet égard. Sainte-Beuve, plus tard si sceptique, n'avait-il pas trempé le sensualisme des *Consolations* et de *Volupté* dans saint Augustin et dans l'*Imitation*? Victor Hugo, depuis si robustement païen, ne s'écriait-il pas en 1825:

> J'ai besoin de revoir ce que j'ai combattu,
> De jeter sur l'impie un dernier anathème,
> Et de chanter encore un hymne à la vertu!

Mais nul n'a travaillé avec plus d'éclat que Lamartine à ramener la poésie à la dévotion. Il fut l'artisan le plus illustre de cette réaction passagère. C'est lui surtout qui contribua à donner la note religieuse à nos lyriques, de 1820 à 1830. Il la força même, et se prépara un ressaut en sens contraire par le ton trop décidément mystique des *Harmonies*. Nous ne pouvions donc passer sous silence les vicissitudes de sa foi. C'eût été oublier l'un des principaux éléments de l'œuvre à l'éclosion de laquelle nous allons assister. Nous avons vu le poëte travailler, puis se lancer dans les plaisirs agités de la jeunesse, puis connaître la passion et la souffrance, se replier alors sur lui-même, penser et chercher la forme de sa pensée : ainsi se sont faites peu à peu les Méditations; et maintenant l'heure est venue, il va les publier, et, comme il advint à Byron, il va se réveiller un matin et se trouver illustre.

Les Méditations avaient été précédées de nombreux morceaux, dont j'ai déjà parlé, dans le goût plus ou moins de Parny, et dont quelques-uns : *Sapho*, le *Golfe de Baïa*, *A Elvire*[1] ont trouvé asile dans les Méditations. Lamartine en avait fait tout un recueil. « Quatre livres d'élégies, écrit-il à Virieu à la fin de 1819, d'un certain genre à moi, tu verras; tu verras des vers de moi, enfin! Cela est tout prêt pour l'impression. » Il paraît qu'il n'alla pas jusque-là, et qu'il brûla ce recueil plus tard lorsque des œuvres plus achevées le lui firent ranger parmi ses *Juvenilia ludibria*, comme il les appelait. C'est peu après cette lettre, en effet, qu'apparaissent l'un à la suite de l'autre, dans sa correspondance, les morceaux devenus si célèbres depuis sous le nom de Méditations : la *Foi*, d'abord, en janvier 1818 : le *Désespoir*, six mois après; l'*Isolement*, à Milly, au mois d'août. Il paraît heureux à ce moment, content d'être à la campagne, d'y « vivre en sabots et en parfait paysan », présidant aux vendanges de son père, avec « trois ou quatre cents pièces de vin à récolter, cuver, pressurer ». Mais, l'hiver arrivé, ses douleurs reviennent, et il essaie d'un voyage. Le voilà de nouveau à Paris, dans son hôtel de Richelieu. Cette fois-ci, cependant, il commence à

1. Il s'agit du morceau charmant :

Oui, l'Anio murmure encore...

L'auteur nous apprend que ces vers s'adressaient primitivement à Graziella et que le nom d'Elvire n'y a été inséré qu'après coup.

être connu, il fait des lectures de ses vers, et c'est à qui l'accueillera et le caressera. Il lit son *Saül* chez le duc d'Orléans, et la séance dépasse tout ce qu'il en pouvait espérer. Il va passer la semaine sainte à la Roche-Guyon, chez le duc de Rohan, et il y compose la seizième Méditation « les plus ravissantes stances religieuses que tu puisses imaginer, écrit-il lui-même modestement. C'est original, pur comme l'air, triste comme la mort et doux comme du velours. » Il ajoute :

Tout ce que je vois ou connais, ou qui m'entend, n'a qu'une voix sur mon talent poétique. J'ai même fait des enthousiastes par-dessus tout ce que tu peux imaginer. On me demande des vers partout. On me cherche, on me recherche. Je devais dîner hier chez le duc de Rohan. J'y dîne dimanche avec M. Mathieu de Montmorency, M. de Bonald, l'abbé de Lamennais, etc., et on y lit *Saül* et des odes. Je reçois force cadeaux et livres que les auteurs, *mes confrères*, me font. Je suis vraiment ici dans un assez joli moment pour l'amour-propre, si j'en avais. Je voudrais que tu le visses, cela t'amuserait. C'est une petite vogue, mais cela ne m'enivre pas. J'ai un besoin trop pressant, trop présent, trop poignant du solide, pour me nourrir d'une petite fumée qu'un rien dissipe, et puis je suis trop malade du corps pour que mon âme ne reste pas très-dépouillée et très-saine.

Peu à peu le recueil se complète. On voit naître à Paris, puis en Bourgogne, au retour, l'*Enthousiasme*, *Dieu*, le morceau *à Byron*, la *Prière*. L'idée de les faire imprimer ne tarde pas à lui venir. Il ne s'agit d'abrd que de deux ou trois pièces, tirées à vingt exemplaires, et

distribuées à des amis. Mais le volume finit par y passer tout entier, et sous son titre désormais consacré. Lamartine n'y négligea rien, pas même la vignette romantique. Virieu avait une sœur nommée Stéphanie, qui dessinait. « Je te prie, écrit le poëte à son ami, de dire de ma part à mademoiselle Fanny que je dois faire imprimer un petit volume de *Méditations* poétiques; qu'il me faut une gravure à la rigueur; que je ne veux pas entrer dans le monde autrement que sous ses auspices; que je lui demande instamment cette gravure dont voici le sujet : un rocher sauvage et pittoresque dominant un lac, ou une plaine, ou un fleuve, ou une mer. Quelques arbres superbes sur le rocher, et la lune se levant par-dessus et éclairant tout cela d'un beau jour. Sur le rocher, debout, assise ou couchée, une figure de femme représentant la méditation ou l'enthousiasme avec ce vers gravé en bas du dessin:

Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme. »

Le volume parut en 1820, pendant un nouveau séjour de Lamartine à Paris. Le triomphe fut immédiat, décisif. Il écrit à son ami: « Je t'enverrais les *Méditations*, si je savais comment et où. Elles ont eu un succès inouï et universel pour des vers en ce temps-ci. Le roi en a fait des compliments superbes: tous les plus antipoëtes, MM. de Talleyrand, Molé, Mounier, Pasquier, les lisent, les récitent; enfin on en parle au milieu de ce brouhaha révolutionnaire du moment. Je te dis tout cela pour te tranquilliser et te rendre la justice que tu as été bon

prophète; mais tout cela ne me fait pourtant qu'une goutte de rosée sur le roc. »

Tout lui souriait enfin; ses affaires s'arrangeaient, il allait avoir une carrière, et il allait épouser une femme digne de son affection; mais, comme il arrive quelquefois, jamais les difficultés de toutes sortes n'avaient paru aussi insurmontables qu'au moment même où elles étaient sur le point de disparaître.

Lamartine est si désespéré, si désemparé, vers la fin de 1818, qu'il voudrait faire le commerce et aller en Amérique. Quelques jours après, il a un autre dessein, un rêve à la Balzac ou à la Monte-Cristo. Il offre à Virieu d'en être : « Il y a vis-à-vis de Livourne une petite île de six lieues de tour, nommée la Pianozza, qui est inculte et n'appartient à personne. Elle est très-fertile cependant, mais les Italiens n'en savent rien ou ne s'en soucient pas. Nous en demandons la concession. Nous réunissons tout l'argent que nous pouvons : cela va déjà à soixante et dix mille francs. Nous y portons des charrues, des ânes, des mulets, et nous y semons du blé. Nos *minimum* de produit sont de cent pour cent, dès la première année, bien calculés. Peu à peu nous y élevons quelques baraques et y faisons pour nous et nos amis un petit champ d'asile. Mande-moi si tu veux en être, et ce que tu pourras y mettre. Cela se fera en septembre; nous avons toutes les données préliminaires, il ne s'agit que d'obtenir la susdite concession. Nous avons déjà écrit à Florence pour cela, et quelques-uns de nous iront si cela prend. » Les amis de Lamartine devaient cul-

tiver, lui devait être le régisseur! Il y a toujours eu chez Lamartine, et à son grand détriment, un goût d'entreprises spéculatives. Cette fois-ci, heureusement, il trouva quelque chose de plus solide que la Pianozza. Il écrit à la fin de 1819: « Je viens de tenter une grande démarche et d'y réussir. J'avais des dettes très-considérables depuis fort longtemps et qui menaçaient gravement mon avenir. J'en ai fait la confidence à quelques personnes de ma famille. Cela a fait d'abord grand fracas; et puis cependant un oncle et deux tantes se sont chargés de les payer avec une grâce et une bonté parfaites. Je suis maintenant tout occupé de cette liquidation universelle qui se fait à l'insu même de mon père. Tout cela s'est fait en quinze jours et contre toutes les probabilités et les conseils de mes amis. »

La santé lui était revenue en même temps, et par torrent, comme il dit. Il touchait à l'âge de trente ans et surmontait enfin les nombreuses infirmités de sa jeunesse. « Je n'ai plus de mal de cœur, s'écrie-t-il, ni mal de foie, ni fièvre, ni rien. » Pour comble de bonheur il vient d'être nommé secrétaire d'ambassade, à Naples. Dieu sait après combien de démarches et de déboires! Enfin il se marie. Cette affaire de son mariage ne fut pas la moins ardue. Là aussi il avait depuis quelque temps fait toutes sortes de tentatives, et des moins romanesques. Nous le trouvons en 1818 qui court deux lièvres à la fois. «Je suis déterminé, aussitôt que j'aurai été refusé par mademoiselle D... à partir pour Paris, et à y passer une quinzaine à voir un peu s'il n'y aurait aucun moyen de

me marier tout seul avec mademoiselle B... » Il n'était pas, par moments, sans quelques scrupules. « Hélas! quand j'y pense, quel mari à offrir à une jolie, pure et fraîche personne! Quel corps et quelle âme vis-à-vis de dix-sept ans! Je crois que cela ne serait ni juste ni sage. » Il n'en continua pas moins à chercher, et il finit par trouver un parti sortable. La femme qu'il épousa était anglaise et s'appelait miss Birch. La mère de Lamartine l'a décrite dans le *Manuscrit*, et lui donne de l'agrément, de la grâce, une taille admirable, des cheveux superbes, une éducation remarquable, beaucoup de talent et un esprit supérieur. Sans être riche, sa mère, qui était veuve, avait une fortune aisée. La jeune personne habitait Chambéry; elle avait entendu lire des vers d'Alphonse, elle avait voulu le voir, « son extérieur n'avait pas moins convenu que ses poésies n'avaient séduit les imaginations », et le mariage avait été arrangé, à l'anglaise, entre les parties intéressées, sauf le consentement à obtenir des parents. Il y eut de ce chef bien des traverses. Le père de Lamartine se refusait à toutes démarches. De plus, miss Birch était protestante, et il fallut qu'elle abjurât, en secret, au désespoir de sa mère. Il ne faut pas croire, du reste, que Lamartine mît de la passion dans ce mariage. C'était à ses yeux un fort bon parti, voilà tout. Il déclare qu'il n'est pas le moins du monde ce qu'on appelle amoureux, mais la chose est bonne et raisonnable, et c'est tout ce qu'il pouvait espérer. A la veille du mariage il écrit encore: « Je tâche de me rendre le plus amoureux possible. J'aurai une véritable perfection morale; il n'y manque

qu'un peu plus de beauté, mais je me contente bien de ce qu'il y en a. » Mais, comme à l'ordinaire, c'est Aymon de Virieu qui reçoit la pleine confidence : « Je te dirai le fin mot à toi seul : c'est par religion que je veux absolument me marier et que je m'y donne tant de peines. Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence selon les lois établies, divines ou humaines, et, d'après ma doctrine, les humaines sont divines ; le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va, profitons du reste ; donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette féconde moitié et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu, hors duquel rien n'est rien. Pour cela, enchâssons-nous dans l'ordre établi avant nous, tout autour de nous, appuyons-nous sur les sentiers qui ont servi à nos pères ; et s'ils ne nous suffisent pas totalement, implorons de Dieu lui-même la force et la nourriture qui nous conviennent spécialement, faisons-lui pour l'amour de lui le *sacrifice de quelques répugnances de l'esprit* pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme et la vérité intérieure qu'il nous donnera à la juste dose que nous pouvons comporter ici-bas. *Ergo*, marions-nous ! Voilà la péroraison de mon oraison, et arrive ce qui plaira ! »

On remarquera les mots que j'ai soulignés. Lamartine, en rangeant sa raison en même temps que sa vie, avait été obligé de faire quelque violence à ses sentiments intérieurs. Or, ce n'est jamais impunément qu'on se donne ainsi une entorse à l'âme. L'effort auquel on s'est soumis, pour peu que la conscience reste droite ou l'intelligence

active, prédispose à une réaction. Lamartine fut vite au bout de son zèle légitimiste et catholique. Le *Chant du sacre* (1824) et les *Harmonies* (1830) fermèrent pour lui cette période, au moment même où son voyage en Orient (1832) lui ouvrait de nouveaux horizons. La religion, dans *Jocelyn*, n'était plus déjà que l'idée de l'humanité et de la civilisation, et, après *Jocelyn*, l'auteur dit adieu à la poésie pour se donner tout entier à l'histoire et à la politique. Les volumes de *Correspondance* que madame Valentine de Lamartine doit ajouter à ceux dont elle nous fait présent aujourd'hui ne peuvent manquer d'avoir le plus grand intérêt; il est certain, toutefois, qu'à partir de 1820 Lamartine devint un personnage et posa devant le public; que, dans les dernières années de sa vie, il ne fut plus le maître de ses destinées, mais le liquidateur de ses fautes; de sorte que la période la plus aimable, et, pour tout dire, la plus *vraie* de son existence est sa jeunesse. De là le prix tout particulier et vraiment unique des deux volumes de lettres que je viens de faire connaître.

Juin 1873.

IV

Les éditeurs de la correspondance de Lamartine viennent d'en publier le sixième et dernier volume. J'ai rendu

compte, il y a deux ans, des deux premiers, qui nous conduisaient jusqu'à l'année 1820. Lamartine avait alors trente ans ; il venait de donner les premières *Méditations* et de se marier ; il était nommé secrétaire d'ambassade : il partait pour l'Italie où son génie allait s'étendre, s'enrichir, devenir encore plus suave et plus splendide. Les volumes troisième et quatrième nous montrent le poète en pleine puissance de la vie et du talent, jusqu'au moment où il part pour l'Orient. Je crois bien que ce voyage, comme celui d'Italie, fut pour lui une date. Le mot de Gœthe est-il donc éternellement vrai ? Ce n'est pas impunément qu'on se promène sous les palmiers. La révolution de Juillet avait d'ailleurs déjà commencé à troubler les convictions de jeunesse de Lamartine. Quoi qu'il en soit, ces derniers volumes nous laissent voir l'éclosion, la rapide croissance et l'action un moment souveraine de l'homme politique chez celui qu'on s'était habitué à considérer comme le plus éthéré des poètes. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour indiquer l'extrême intérêt de cette correspondance. Elle nous fait assister à ce spectacle, le plus intéressant de tous, les développements d'un homme qui a possédé un beau génie et qui a joué un rôle dans sa génération. On regrette de rencontrer, à la fin du cinquième volume, la mort d'Aymon de Virieu, l'ami intime de Lamartine, et celui auquel la plupart de ses lettres étaient adressées. Il était inévitable que le volume suivant souffrît du vide que cette disparition laissait dans la correspondance. Quant aux autres lettres, je n'ai garde de me plaindre des billets insignifiants qui grossissent les volumes : si

les éditeurs ont trop donné, c'est qu'ils ont voulu tout donner, et j'estime qu'ils ont péché du bon côté. Je prendrai même la liberté de leur signaler un oubli. Il y a dans le *Racine et Shakspeare* de Stendhal, une lettre de Lamartine, datée de Paris, 19 mars 1823, qui aurait dû trouver place dans la correspondance, d'autant plus que cette lettre, relative à la querelle des classiques et des romantiques, a un véritable intérêt.

Nommé secrétaire d'ambassade à Naples, où la France était alors représentée par le duc de Narbonne, Lamartine se maria à Chambéry, puis s'achemina lentement vers sa destination, en passant par Florence et Rome. « Nous courons beaucoup les monuments, les ateliers, écrit-il de cette dernière ville, mais Saint-Pierre et Canova sont les deux points où l'on revient toujours. » Exemple fâcheux du goût de Lamartine en fait de beaux-arts; mais nous aurons occasion de nous en convaincre, c'était là un monde fermé pour lui. Il comprenait mieux la nature et il jouit avec délices de cette moitié de l'année 1820 qu'il passa à Naples. Il avait loué un logement d'hiver à Chiaja, au bout de la Villa Reale, et près de la grotte du Pausilippe, donnant d'un côté sur le golfe et les arbres de la villa, de l'autre sur des jardins de figuiers et d'orangers. Il avait, en outre, pour l'automne, une petite maison à Ischia, où sa femme et lui allaient souvent chercher un refuge contre la chaleur de la ville. Il ne tarit pas, dans ses lettres, sur la beauté de ces lieux.

Il n'y a pas deux jours dans un été de France qui vaillent

les jours que nous avons tous les jours au mois de novembre. On respire la vie, le soleil, l'amour, le génie, le repos, la rêverie, les parfums de l'âme et des sens. Je t'invoque tous les matins (c'est à Virieu qu'il écrit) quand, en ouvrant mon balcon, je vois cette belle mer étincelante se dérouler sans bruit sous les orangers du Pausilippe, sillonnée par des barques sans nombre dont les deux petites voiles latines ressemblent aux ailes blanches des hirondelles de mer. A mes pieds, les gazons de la Villa Reale, semés de roses, verdissent déjà comme dans nos plus beaux printemps; à ma gauche, les montagnes de Castellamare et de Sorrente nagent dans une vapeur si légère qu'elles ont l'air d'être prêtes à se dissiper elles-mêmes au moindre souffle; plus près le Vésuve, sillonné du côté de Portici par une lave qui coule toujours, élève ses torrents de fumée que le soleil levant teint de rose et qu'un léger vent du nord fait pencher comme une colonne embrasée sur la mer. Oui, je t'invoque alors! Je voudrais que tout ce qui a des yeux pour voir et une âme pour sentir fût présent à cette éternelle fête de la nature.

Lamartine, on le voit, retrouvait sur ce rivage les émotions qu'il y avait éprouvées à l'âge de vingt ans. Cette nature l'enivrait. Il s'y abandonnait aux mille aspirations confuses d'un génie qui se cherche encore. Aussi le golfe de Naples est-il lié désormais à son nom comme Tibur au nom d'Horace; Lamartine l'a fait sien, et l'on ne peut parcourir aujourd'hui cette côte enchantée sans qu'il vous revienne à chaque pas à la mémoire quelqu'un des morceaux immortels qu'elle lui a inspirés.

Cependant le climat de Naples ne convenait pas à Lamartine. Il partit vers la fin de l'année avec un

congé sans terme, et ne rentra dans la diplomatie qu'en 1825. Il alla cette fois à Florence, comme second secrétaire, sous le marquis de la Maisonfort. Il y passa trois ans. Son genre de vie fut très-différent de celui qu'il avait mené à Naples, surtout lorsque le départ de M. de la Maisonfort lui laissa les fonctions et le rôle de chargé d'affaires. Il a fait un héritage et il use largement de sa fortune; il a acheté une villa qu'il fait décorer et meubler; il a des tableaux, des chevaux; il tient maison ouverte; le grand-duc et sa cour viennent le voir chez lui. En même temps, il a pris goût à sa carrière. Il ne demanderait pas mieux que de la suivre si elle n'était si encombrée; mais avoir trente-sept ans et rester secrétaire d'ambassade, il a peine à s'y résigner. Un fait curieux, c'est que là, à Florence, dans la capitale italienne des arts, au milieu de ces collections uniques des Offices et du palais Pitti, notre poëte ne parle jamais des beaux-arts. Michel-Ange n'est pas nommé une seule fois dans ses lettres. Et ce n'est pas un accident, toutes ses œuvres témoignent de la même indifférence. Les arts du dessin n'ont pas l'air d'exister pour lui. Étrange lacune dans une organisation d'artiste! Mais non, Lamartine n'était pas un artiste, il était poëte d'inspiration. La faculté proprement plastique lui manquait. Il n'a jamais composé un ensemble, ni ciselé des détails, ni cherché des effets. Il chantait, pour nous servir de ses propres comparaisons,

Comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,

Comme l'eau murmure en coulant [1].

Son affaire avec le colonel Pepe, au commencement de 1826, eut un certain retentissement. Pepe, qui avait pris part à la révolution de Naples de 1820, et qui vivait alors en exil à Florence, s'offensa d'un passage du *Dernier chant de Childe Harold*. Lamartine, dans une invective éloquente adressée à l'Italie, faisait honte aux Romains du contraste entre les souvenirs dont ils se montraient si fiers et leur abaissement politique.

Rougis! Mais non, briguant une gloire frivole,
Triomphe! On chante encore au pied du Capitole!
A la place du fer, ce sceptre des Rmainso,
La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains.
. . . . . .
Adieu! pleure ta chute en vantant tes héros!

Remarquons en passant avec quelle liberté un légitimiste et un secrétaire d'ambassade pouvait parler alors de l'état de la ville éternelle sous la papauté. Quoi qu'il en soit, le sentiment national des Toscans s'était montré blessé de l'injure faite aux Romains. La position de Lamartine à Florence en était même devenue difficile, lors-

1. Ces lignes étaient déjà écrites quand en feuilletant un des volumes de Lamartine, j'y ai rencontré le jugement suivant qu'il portait, vers la fin de sa vie, sur lui-même : « La poésie n'est pour moi que du chant ou du récit, l'hymne ou l'épopée. Le drame veut trop d'art, et je ne suis pas assez artiste. » On se demande seulement de quel droit il se croyait le génie épique.

que le colonel Pepe publia une brochure où, dit Lamartine dans une lettre, il « lançait une phrase extrêmement offensante pour mon talent et pouvant même s'interpréter contre ma personne ». Lamartine était alors retenu chez lui des suites d'un coup de pied de cheval. Il demanda une explication favorable qui lui fut refusée, puis une réparation qui lui fut accordée dès que son accident lui permit de marcher. Cependant la police avait pris l'éveil et paraissait décidée à empêcher la rencontre; il fallut que les deux adversaires échappassent à sa vigilance par la vitesse de leurs chevaux. Ils se battirent à une lieue de la ville: Virieu servait de second à Lamartine, qui fut blessé au bras. Les deux combattants se réconcilièrent et devinrent amis; l'affaire qui avait eu de l'éclat fut bien jugée, et la position de notre diplomate à Florence redevint excellente. Il faut dire qu'il avait montré non-seulement du courage, mais beaucoup de loyauté et de savoir-vivre.

Lamartine, lorsqu'il quitta Florence dans l'automne de 1828, n'avait pas encore renoncé à la diplomatie; il demandait seulement de l'avancement et une résidence plus importante. Mais les événements se précipitaient en France, et ne tardèrent pas a changer ses vues et ses voies. Toutefois, avant de rechercher dans sa vie l'influence qu'y exerça la révolution de Juillet, il nous faut revenir en arrière sur les cinq années qui séparent ses deux apprentissages diplomatiques, celui de Naples et celui de Florence. Nous le saisirons là dans sa vie de père de famille, de propriétaire, de poëte aussi, car il

appartenait encore à la poésie, à cette époque, par sa plus secrète vocation.

Le mariage de Lamartine avait réussi, et il faut bien reconnaître que le poëte prit tout de suite et sans effort les vertus de son nouvel état. Il aime à parler de sa femme comme d'une « bonne petite perfection », et de sa félicité conjugale comme ne laissant rien à désirer. Il a tout trouvé, dit-il, « vertu, attraits, esprit, bonté, amour et fortune ». On voit qu'il met l'amour de la partie, et il n'y a pas moyen de douter qu'il n'ait dit vrai, puisque l'adorable élégie insérée dans les *Préludes*,

> L'onde qui baise ce rivage,
> De quoi se plaint-elle à ses bords?

lui avait été inspirée par madame de Lamartine. Et ce sentiment ne se dément point chez lui. « Fichue santé, écrit-il après cinq ans de mariage, de tous côtés ennuis, tristesse, désappointement sur tout et de tout, excepté de ma femme qui est toujours une perfection accomplie. » Il avait eu un premier enfant, un garçon, mort à l'âge de vingt mois; mais sa fille, née en 1822, et qu'il devait perdre en Orient, lui fit sentir les fiertés aussi bien que les douceurs de la paternité. Il nous la peint dans ses lettres belle comme un ange et aussi bonne que belle; du miel dans le sang et en même temps du feu; le caractère d'un mouton et l'esprit d'un aigle. Il ne lui connaît pas une imperfection physique ou morale. On ne peut penser sans une sorte de terreur au deuil que la mort

de cette enfant dut jeter sur le reste de la vie de Lamartine.

Lamartine avait reçu de son père, par contrat de mariage, la terre de Saint-Point, où il passa la plus grande partie des années 1821 à 1825. Il demeurait l'hiver à Mâcon, sauf, de temps en temps, un voyage à Paris. Sa femme lui avait apporté cinq mille livres de rente ; il n'avait pour sa part que ses champs et ses vignes. Il se plaint souvent encore de ces besoins d'argent qui l'avaient poursuivi autrefois. Il vit d'expédients, c'est lui qui prononce le mot. Sa détresse est telle, un moment, en Angleterre, pendant la maladie de son fils, qu'il vend sa montre et sa chaîne. Il traîne ainsi pendant quelques années, lorsque tout à coup la situation change. Un de ses oncles est mort et lui a laissé une fortune. Le voilà riche. Il a plusieurs belles et bonnes terres qu'il améliore. Saint-Point occupe soixante ouvriers, Monteulot cent. Il y a ajouté, ainsi que nous l'avons vu, l'achat d'une villa à Florence. Partout il fait des travaux, ce qui le conduit loin. Il y joint des spéculations qui le mènent plus loin encore. Il achète, troque, revend. Il fait venir de son vin blanc en Italie et le place avec avantage ; cela le met en goût et l'on voit poindre ces marchés auxquels il croyait s'entendre si bien, et qui ont été pour beaucoup, dit-on, dans ses malheurs. Et, de fait, deux ans après son héritage, la gêne a reparu. En 1835, c'est déjà presque la ruine.

Je suis fort tracassé d'affaires ; les miennes, si belles jus-

qu'ici, vont mal ; j'ai perdu tous mes capitaux disponibles dans des banqueroutes, des entreprises mal exécutées, en Amérique, et dans une grêle qui vient de ravager entièrement mes propriétés où j'avais fait des avances énormes ; je dois beaucoup et je ne puis vendre.

Mais n'anticipons pas. Nous en sommes encore aux jours où tout rit à Lamartine. Une lettre de 1828 nous le représente arrivant à Saint-Point après un voyage, et reçu en vrai seigneur de village :

J'ai oublié de te dire qu'en arrivant ici j'ai eu une marche triomphale de deux lieues. Il y avait trois corps municipaux en rubans blancs, deux curés, cent hommes notables des communes voisines, armés et endimanchés, des discours, des batteries de boîtes tirant sur les deux collines, des décharges de garde nationale tous les cent pas, des tambours, des musettes et des fifres, des vers, des lauriers, des devises, des groupes de tout le pays sur le chemin, nous prenant les mains et nous embrassant, enfin un coup d'œil charmant et touchant, plus un beau soleil pour le 16 novembre. Arrivés au château, j'ai répondu par une harangue où j'ai prêché Dieu, le roi et les honnêtes gens. J'ai arrosé mon éloquence de deux tonneaux de vin, puis un déjeuner de cent soixante couverts. La cérémonie n'a fini qu'avec le jour. Rien n'était ni commandé, ni inspiré, tout spontané. Cela attache à un pays, et qu'on dise qu'en se comportant avec bonté et bon sens on ne peut exercer aucune influence ! Pendant un an, je les mènerais à la brèche. Nous étions à cheval avec quelques-uns de nos amis. J'aurais donné cent louis pour que tu visses ce coup d'œil.

Lamartine ne se plaint plus guère de sa santé. Avec le temps, il a pris le dessus sur les maux de sa jeunesse.

La vie active lui convient. Quant aux études de toute espèce qu'il menait jadis de front, il n'a plus assez de loisir pour s'y livrer. Il n'en a pas même pour la lecture; ses lettres, du moins ne parlent que rarement des livres qu'il a lus. Il y a des moments où il rouvre Dante, Virgile, Homère, mais on sent bien que ce n'est qu'en courant. Saint-Evremond lui tombe entre les mains et le séduit : « Je persiste, écrit-il, à le trouver charmant, plus naturel et aussi spirituel que Voltaire : une bonne médaille antique à l'effigie de Périclès. Nous n'avons plus de cette race d'hommes. » Si ce jugement étonne de la part de Lamartine, on est encore plus surpris de lui découvrir une aversion prononcée pour Bossuet : « Soignons-nous, dit-il à Virieu, aimons-nous et soyons doux envers la vie, comme dit ce Bossuet (que j'admire peu du reste). Je finis ma lettre par cette parenthèse, car c'est un de ces hommes que j'ai sur le cœur. » Voilà, il faut l'avouer, qui est tout à fait imprévu, surtout chez le Lamartine de 1824, celui des *Méditations* et des *Harmonies*, car enfin Lamartine et Bossuet avaient en commun l'élévation religieuse, la tendance naturelle au sublime. Passe pour Galiani qui classait l'évêque de Meaux parmi ceux qui résonnent plus qu'ils ne raisonnent; mais Lamartine a été de tout temps fort éloigné de l'irrévérence du petit abbé italien. Quelques années plus tard, lorsque le poëte se tourna vers la politique, il se remit à lire, de l'histoire surtout et de la philosophie. Je note qu'il fut très-frappé des Mémoires attribués au prince de Hardenberg, qui firent une certaine sensation au moment où ils paru-

rent. « C'est le plus beau livre, disait-il, que iamais homme d'affaires ait écrit. »

Les dix années qui s'écoulèrent pour Lamartine entre Saint-Point et l'Italie furent l'époque de sa complète floraison poétique. Les *Nouvelles Méditations* parurent en 1823. Le succès n'en égala pas celui des premières, sans doute parce qu'il y avait la surprise de moins. Le nouveau volume restait d'ailleurs digne en tout du précédent. J'avoue bien que *Bonaparte* et le *Poëte mourant* ont quelque chose de tendu et de voulu qui laisse froid ; mais le *Passé*, *Ischia*, les *Préludes*, le *Crucifix*, et, dans un autre genre, les *Étoiles* et la *Consolation* resteront parmi les plus beaux ouvrages de l'auteur. Il y a même dans le second volume moins de ces morceaux inférieurs, produits d'une première manière, qui alourdissaient un peu son aîné. Il est vrai que celui-ci possède en revanche le *Lac*, c'est-à-dire le morceau type, le chef-d'œuvre.

En même temps qu'il préparait le volume des *Nouvelles Méditations*, Lamartine donna la *Mort de Socrate*, et deux ans après, le *Dernier chant de Childe Harold*, l'un et l'autre dans la note déjà connue, dans le genre méditatif, comme il l'appelle lui-même, et par conséquent un peu fatigants, bien que remplis de pages que nul autre n'eût pu écrire. Le *Chant du sacre* est aussi de 1824. L'auteur n'en était pas fier. « C'est mon poëme de Fontenoy, écrit-il à Virieu ; mais je ne le fais ni pour gloire, ni pour argent, par pure conscience royaliste, et pour témoigner une juste reconnaissance à qui de droit. »

Il y revient dans une autre lettre. « Quant au *Sacre*, l'horreur des horreurs poétiques, ne m'en parle pas! tout le monde à Paris m'a crié haro! Mais *propria virtute me involvo*, ce qui veut dire : je m'enveloppe dans ma sottise. Cependant non, ce n'est point bêtise, ce n'est pas besoin d'argent; je l'ai fait consciencieusement pour montrer que, quoique avec quelques sentiments un peu libres, j'étais franchement du parti de nos rois. Le ciel m'en saura gré, et les hommes se moqueront de moi, et toute justice sera faite. » On ne s'étonnera pas d'apprendre que la froideur des bons juges n'empêcha pas ce poëme de circonstance d'avoir un débit considérable. « Tu sais, écrit-il, que le *Sacre* se vend à 20,000, et peut-être ira-t-il à 30,000 exemplaires. Mon libraire me mande 5,000 dans une journée! Ils gagneront 50,000 fr., avec ce rogaton dont j'ai eu cent louis et la honte! » Le *Socrate* lui plaisait mieux; « c'est certainement, dit-il, ce que j'estime le plus de ce que j'ai fait. » Il est vrai qu'il s'exprimait ainsi au moment où il venait de finir, et que ces jugements, dans un sens comme dans l'autre, sont sujets à révision. Il le sent bien lui-même pour *Harold*: « Son succès me paraît assez clair par les lettres que de toutes parts je reçois et par les attaques mêmes des journaux hostiles qui conviennent tous que malgré ses défauts innombrables, c'est le meilleur morceau de poésie que j'aie fait, et peut-être de l'époque. Mais moi j'en suis dégoûté et ennuyé et mécontent; je n'y vois plus ce que j'y voyais. L'homme ne peut revoir sans dégoût les traces de sa propre imagination,

du moins je suis ainsi fait. » Et il ajoute entre parenthèses : « 6,000 exemplaires en deux jours ! »

Le lecteur sera peut-être curieux de connaître le prix vénal de la poésie sous la Restauration. Les *Nouvelles Méditations* se vendirent 15,000 fr., le *Socrate* 6,000 et le *Harold* 9 ou 10,000. N'oublions pas que Lamartine était encore contesté. Quoique couvert en quelque sorte par les extravagances des romantiques, il était lui-même regardé comme un novateur. L'Académie française le repoussa plus d'une fois avant de lui ouvrir ses portes. Il en avait pris de l'humeur, et parle dans une de ses lettres de « l'immortel troupeau ». Il ajoute qu'on le paierait pour en faire partie qu'il refuserait. Et puis comme il arrive toujours, l'occasion revenue, il se mit de nouveau sur les rangs et fut très-heureux de réussir. Sa nomination eut lieu en 1829 ; il succédait à M. Daru. La réception se fit l'année suivante, au moment où il publiait les *Harmonies* et où la révolution de Juillet allait éclater.

Les *Harmonies* ont presque toutes été composées en Italie, dans les trois années que Lamartine passa à la légation de Florence. On les voit, dans sa correspondance, naître l'une après l'autre : le *Paysage dans le golfe de Gênes* pendant un voyage à Livourne ; *Milly*, un jour que le souvenir du « vallon paternel » lui était revenu plus vif et plus touchant par la comparaison avec les splendeurs de l'Italie ; la *Perte de l'Anio*, lorsqu'il apprit qu'une inondation venait de détruire la grande chute du Teverone. Il comptait bien faire de ces mor-

ceaux ce que le livre est devenu, un recueil de poésies spécialement religieuses; il en avait même destiné d'avance le produit à de bonnes œuvres. N'est-ce pas là précisément le défaut de ces admirables volumes? Gardons-nous d'admettre qu'ils le cèdent en beautés d'aucune sorte aux *Méditations*. Il me semble plutôt que le poëte n'a jamais été si prodigue de merveilles. S'il lui manque quelque chose, c'est plutôt ce je ne sais quoi d'inexpérimenté, d'imprévu qui fait le charme de l'adolescent. Mais, je le répète, les *Harmonies* sont trop des cantiques spirituels. Il y a plus de dévotion que la poésie proprement dite n'en peut porter. L'intérêt humain y fait défaut, cet élément tragique qu'on trouvait dans le *Lac*, dans le *Crucifix*, et qui ne reparaît plus guère ici que dans le *Premier regret*. Risquerai-je le mot? Le ton des *Harmonies* est un peu béat. J'accorde aussi que la période poétique y est trop flottante et trop longue. Il y a, cela est incontestable, monotonie tant du fond que de la forme, et c'est ce qui, joint au caractère hymnologique du livre, empêche qu'il ne soit lu comme il le mériterait. Nous sommes devenus trop étrangers à toute cette manière de dire et de penser. Et cependant que de trésors! Que de surprises! Comme l'auteur nous enlève toujours plus haut, nous comble toujours plus abondamment, nous rassasie de lumière et de mélodie! Et, par moments aussi, bien qu'on le reconnaisse moins, quel charme pénétrant! Qui peut relire, sans sentir tout l'essaim des retours mélancoliques s'abattre sur son cœur, le commencement de la *Pensée des morts?*

Voilà la feuille sans séve
Qui tombe sur le gazon,
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon.

Qui ne ressent le frisson poétique en entendant le début du morceau consacré à Milly ?

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Et les *Novissima Verba*, où trouver une expression plus pathétique de la lutte de l'âme humaine avec les problèmes de la destinée, un récit plus éloquent de cette nuit de Gethsémani par laquelle passe tout homme qui s'aventure à sonder jusqu'au fond le néant des choses ?

De pareilles poésies, sachons-le bien, marquent dans l'histoire d'une littérature. Une génération distraite peut les oublier : la France, dont c'est la possession éternelle, saura bien les retrouver un jour.

Lamartine ne croyait pourtant pas avoir dit son dernier mot. Il sentait les défauts que j'indiquais tout à l'heure, et cherchait une autre forme. Une de ses lettres, datée de Saint-Point, en 1829, exprime cette préoccupation. Elle nous laisse voir en même temps un joli coin de sa vie des champs.

J'ai ici tout ce qu'il me faut : ombres, ruisseaux, vallées et montagnes, solitudes inaccessibles aux importuns, où je vais après déjeuner avec un album, un crayon, et Pope ou Virgile,

et dont je ne redescends qu'au son de la cloche du dîner. Je fais quelques vers, je t'en ai même adressé deux cents d'un nouveau style, moins pompeux, moins solennel, que je tente de me faire d'après ce que j'ai vu et entendu à Paris. Ne t'alarme point, ce n'est pas du romantisme à la Hugo, c'est quelque chose de plus intime et de plus vrai, de plus dénué d'affectation de costume et de style.

« Affectation de costume et de style », on ne pouvait mieux dire. Le romantisme a avorté parce qu'il a procédé d'un parti pris. Il a fait de l'originalité avec l'imitation et de la naïveté avec des efforts. De là le défaut que lui reproche Lamartine et dont le grand goût de ce poëte l'a préservé : préoccupation des choses extérieures, les seules qui s'imitent. Lamartine revient plusieurs fois dans ses lettres sur les débats littéraires qui remplirent la fin de la Restauration et le commencement du règne de Louis-Philippe, et toujours avec beaucoup de sens. « Je reçois cette *Muse française* qui vous amuse tant : elle est en vérité fort amusante. C'est le délire au lieu du génie. Mais je trouve qu'avec votre autorité en littérature, vous dites des niaiseries aussi. L'autorité est bonne en matière de foi, mais en matière de goût le goût est à lui-même son juge. Il faudrait donc parler comme parlaient nos pères! Au surplus, amis et ennemis disparaîtront bientôt, et les deux absurdités rivales, en s'écroulant, feront place à la vérité en littérature : vérité dans les sentiments, force et sûreté dans l'expression. »

Lamartine ne cherchait pas seulement le renouvelle-

ment de sa forme; il continuait à méditer toutes sortes de grands desseins. Nous l'avons vu tout jeune rêver épopées et tragédies : les sujets ont changé, mais l'ambition est toujours aussi vaste. Il a raconté dans son *Cours de littérature* la naissance d'un projet de poëme; cela devait être intitulé les *Visions* et avoir quarante-huit chants; on en retrouve l'histoire dans la Correspondance. Notre diplomate souffrait au commencement de 1821 d'une surexcitation nerveuse due à l'air de la mer, et il allait passer quelques semaines à Rome pour se remettre. Tout à coup, en sortant de Naples, un rayon d'en haut l'illumina, — je me sers de ses propres paroles — il se sentit un grand poëte, il avait conçu! Ce sera l'œuvre de sa vie, un poëme immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel. « Si on avait de la santé, cela serait, je crois, le premier poëme du monde après le *pater Homerus* et même à côté. » En 1823, il a arrêté définitivement son plan et il le communique à Virieu, de peur qu'il ne soit perdu, « car il faut qu'il s'exécute par quelqu'un pour l'édification des hommes ». En 1824, il a fait son premier chant et il en écrit un autre, un épisode de chevalerie. Dix ans après il parle encore d'un ouvrage en soixante mille vers, d'un de ces « poëmes indiens, infinis comme la nature dont tout poëme doit être la vaste et profonde et vivante réflexion », mais on voit bien qu'il n'y croit plus guère lui-même. Et en effet, il n'en est plus question, sauf lors de la publication de *Jocelyn* et de la *Chute d'un Ange*, qu'on nous donne pour des

épisodes détachés de la grande épopée. Il y en a eu un troisième, un *Poëme des pêcheurs* que Lamartine perdit en voyage. Je n'ai jamais beaucoup cru à ces épisodes, je l'avoue, d'autant moins que je n'en retrouve aucune trace dans le plan primitif. Le volume des *Poésies inédites* a réuni ce qui restait des *Visions*; c'est curieux, intéressant; mais le propre de Lamartine et, il est bien permis de le dire, son défaut, c'est qu'il est à peu près tout entier partout, et qu'un nouvel ouvrage, si l'on en découvrait un, n'ajouterait rien à l'idée qu'il nous a laissée de lui.

Une chose a dû nuire à l'exécution des projets poétiques que Lamartine roulait dans sa tête : il commençait à douter de la poésie elle-même. Lorsqu'il quitte Florence, en 1828, et retourne à Paris après trois ans d'absence, on s'aperçoit fort bien que la vie active commence à le solliciter, que la politique s'apprête à le saisir, et dès lors que sa carrière poétique est finie. Il donnera bien encore *Jocelyn*, comme un dernier et parfumé regain, mais c'est l'adieu définitif. La *Chute d'un Ange* n'a été écrite que pour les libraires. On suit pas à pas le changement qui s'opère à cet égard dans le poëte. Il est longtemps combattu. Il se sent « un remords, un vautour poétique dans l'âme »; il comprend qu'il va devenir infidèle à la langue divine, et il en souffre. « Je ne fais plus ni vers, ni prose : le temps est-il passé? Je me sens bien plus apte à l'action et à la parole politique, et je m'en méprise. » Et peu après : « Je ne sais que dire de moi-même. Je me sens des capacités très-fortes en

divers genres, mais tout me donne des remords excepté la poésie, et je n'en fais presque plus. Elle me semble, dans sa forme, un enfantillage au-dessous d'un homme de trente-huit ans. On me parle universellement de me nommer député. Ce moment décidera de mon immortalité, s'il en est. Je ne refuserai pas, mais je fais des vœux secrets pour être renvoyé à mes vers. »

Ces remords, ce mépris de lui-même, tout cela était-il sincère? Quand la poésie paraît un enfantillage, n'a-t-on pas cessé d'en être capable? Quand on se croit propre à une autre vocation, n'est-ce pas celle-là qu'on regarde comme la vraie? Lamartine hésite encore, mais l'hésitation ne durera pas. Au reste, ce changement, chez le poëte, tient à toute une transformation qui s'accomplit en lui vers la quarantième année, à une crise climatérique qu'il nous reste à suivre et qui nous laissera notre Lamartine à la fois agrandi et diminué.

V

Lamartine quitta Florence après un exil de trois ans, comme il l'appelait, et alla passer à Paris quelques semaines de l'automne de 1828. Sa réputation avait grandi pendant l'absence et il rencontra de toutes parts un accueil dont il se montre surpris et flatté. « Je suis accablé de visites à faire, écrit-il, et inondé de monde chez moi

comme une puissance du siècle... Je suis écrasé, étouffé d'amitiés, de prévenances, de cajoleries, de dévouements universels ; ce serait à en perdre la tête. » Il est évident que s'il n'en perd pas la tête, son esprit commence à s'ouvrir au sentiment de sa valeur et à des idées d'action publique et, pour tout dire, d'ambition. Atteint par le grand mouvement politique des dernières années de la Restauration, il se demande si un rôle ne lui est pas réservé et lequel. Tout lui paraît possible. « Quand les masses marchent et qu'on est, comme dit Canning, dans le torrent, où n'arrive-t-on pas! Hélas! si j'avais vingt ans, et que je ne fusse pas un honnête garçon, je ne donnerais même pas ma part de royauté par le triste temps qui court. »

Il n'est pas étonnant après cela qu'en revenant de Paris en Bourgogne, Lamartine sente quelque vide, mais ce vide même contribue à le détacher de ses anciens goûts, à le pousser vers de nouvelles destinées. Si la mort de sa mère, en novembre 1829, fait succéder un moment la douleur à l'ennui, ce malheur achève encore de le déraciner. Il arrive ainsi parfois qu'au milieu de la vie tout concourt à changer pour nous les conditions premières. Il y avait longtemps, d'ailleurs, qu'un travail se faisait en secret dans l'esprit de Lamartine. La foi de son enfance se détachait peu à peu et restait en lambeaux aux buissons de la route. Elle n'avait jamais été bien précise, ni bien profonde, et faisait place maintenant à des idées non moins vagues peut-être, mais plus facilement conciliables avec les tendances de son siècle. Lamartine avait

à un haut degré le besoin de se sentir dans le courant général; il croyait au progrès, c'est-à-dire à l'humanité, à un quelque chose d'impersonnel qui se dégage de l'histoire du monde. Ainsi s'explique la facilité avec laquelle il accueille, la complaisance même avec laquelle il déroule des vues qui paraissent aujourd'hui fort étranges chez un écrivain catholique et légitimiste. Il y a dans les *Harmonies* un morceau intitulé *les Révolutions*, où l'auteur a l'air de se complaire au spectacle de l'éternelle mobilité des institutions, des croyances, des mœurs, de ce que tous les partis conservateurs voudraient justement nous faire tenir pour absolu et éternel :

Marchez ! l'humanité ne vit pas d'une idée !
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau ;
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau !

Là, c'est leurs dieux ; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois,
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois.

Le besoin de chercher au milieu des ruines la trace des changements historiques, de saisir sur les lieux mêmes le mot de l'histoire des civilisations, fut pour beaucoup dans le voyage que Lamartine entreprit en 1832. « Il faut nourrir l'esprit et l'âme, écrit-il en par-

tant pour l'Orient, et quoi de mieux pour eux que Jérusalem, l'Égypte, la Turquie, la Grèce, tous ces peuples primitifs, toutes ces scènes de nature, de religion ou d'histoire de l'humanité! » Le voyage ne manqua pas son effet. Il écrit de Beyrouth, en revenant : « Nos politiques de système exclusif et de partis tombent bien bas à l'œil de la raison quand on les contemple de si loin et de si haut, et les ruines d'empires et de religions qu'on foule aux pieds dans ce vieux monde rendent bien humble et bien résigné à la destinée inconnue du monde futur. Fais attention à ce que je te dis là, et élève-toi au-dessus de cette tourbe qui crie à la fin du monde dès qu'on lui brise un nom, une forme, une idée. Ce n'est pas là de la philosophie. Elle est ailleurs. Dieu seul est Dieu! »

Ce passage est remarquable; on y voit comment la politique, la philosophie et la religion se confondaient pour Lamartine, et il en fut ainsi de lui jusqu'au bout. Il eut toujours ce qu'on peut appeler la fibre humanitaire. Revenu en France, entré à la Chambre, mêlé aux affaires, la transformation qui avait commencé de s'opérer en lui ne fit que s'accélérer. Elle ne procéda pas précisément par voie de cataclysme, de tragique déchirure, mais on voit l'ancienne forme céder et craquer sur tous les points. Je ne crois pas avoir besoin d'excuse pour l'étendue des extraits qu'on va lire : nous touchons ici au moment capital de l'existence de Lamartine.

De Paris, en pleine session, en 1831 :

Quant à philosophie et religion, âme de l'âme, je ne m'ex-

plique pas encore. Mais il se fait depuis deux ans en moi un grand et secret travail qui renouvelle et change mes convictions sur tout. Je crois que nous sommes dans le faux, et que les hommes ont mêlé trop d'humanité à l'idée divine. Une réforme est indispensable au monde religieux plus qu'au monde politique. Quand mes pensées seront mûres, je les laisserai tomber comme le doit tout arbre fertile.

Il avoue dix mois après qu'il devient de plus en plus novateur :

Il se fait, depuis mon voyage et mon incursion dans l'histoire, un grand travail de renouvellement en moi. L'élément intellectuel que nous ont donné nos nourrices, ces bonnes et braves femmes d'Europe, ne suffit plus à mon estomac; tu parais plus disposé à t'en contenter par paresse ou par intelligence. T'en contenteras-tu toujours? Ne sens-tu pas que tout a besoin d'être rénové, car rien ne suffit dans son dépérissement actuel? Bref, je deviens de jour en jour plus intimement et plus consciencieusement révolutionnaire. Il y a deux lois du monde, le repos et le mouvement. Certains esprits, certaines époques sont ordonnés par Dieu pour servir de tous leurs moyens l'une ou l'autre de ces lois divines. C'est à la conscience de juger. Je médite sans cesse, et à genoux, et devant Dieu, et je crois qu'il faut que nous et ce temps-ci nous servions courageusement la loi de rénovation. Or pas de rénovation par le passé, c'est le flot qui a coulé et qui n'abreuve plus une seconde fois les mêmes générations. Je ne me prononce pas cependant encore tout à fait. J'y mets temps, religion, examen, prudence. Puis, une fois le parti pris, j'irai très-loin.

Tout cela, je le répète, s'accomplit chez Lamartine sans éclat, de ces éclats à la Lamennais, mais non point sans

lutte et sans douleur. Il y a une fort belle lettre de 1836, à Virieu, où, faisant allusion à la mort de sa fille Julia, il écrit :

Tu es triste d'esprit ? ah ! mon ami, je le suis plus que toi. Ta vie a des racines et des fruits, la mienne n'a qu'un tronc stérile orné de feuillages rapportés, qui se détacheront chaque jour, et qui, en se flétrissant comme ces arbres plantés pour des fêtes, montreront au soleil la nudité de leur mort. Mais cela n'est rien encore, il y a assez de réaction en moi pour résister aux souffrances extérieures et pour soumettre avec une énergique vigueur la volonté humaine résistante : mais ma tristesse est entre Dieu et moi et non entre la nature et moi. C'est le combat de l'esprit qui souffle et qui renverse, dans mes vaines pensées, celles que j'aurais voulu le plus précieusement conserver telles que je les avais reçues ; c'est cette forte voix intérieure à laquelle on résiste quelques années et qui crie à la fin si haut en nous qu'il n'y a plus de milieu entre le crime d'étouffer la conscience ou la dure nécessité d'obéir à ce qui vous semble la voix céleste, comme son fils de prédilection le lui dit un jour : *Transeat a me calix iste !* Mais le calice ne passe pas, il faut le boire. Je le boirai, quelle qu'en soit l'amertume. Si nous ne sommes pas les serviteurs de la pensée divine qui parle en nous, que sommes-nous ?

L'affranchissement intérieur paraît consommé dans les passages suivants. Le poëte philosophe en est arrivé à la pleine liberté de la pensée. S'il souffre de se sentir isolé au milieu de ses anciens amis, il a la plus haute des compensations, la sincérité, l'accord avec soi-même.

Je ne partage pas ton antipathie irrationnelle contre le rationalisme. Je crois, au contraire, qu'après s'être beaucoup et

vainement soulevé de soi-même pour monter plus haut que le simple bon sens, l'homme revient à sa raison sainement et consciencieusement consultée, et que ce qu'elle lui dit avec évidence c'est la vérité pour lui et pour le temps où elle parle. Le reste n'a de fondement que dans nos désirs et nos imaginations avides d'ultra-vérités. La raison seule est le principe, le moyen et la fin ; c'est le verbe parlant en nous. Quand j'en aurai le temps j'écrirai ce que j'en pense, mais je ne le ferai qu'en cheveux blancs. En attendant je me borne, pour ne pas mentir à Dieu, à ne pas dire autrement que je ne pense.

... Je me suis découragé quelquefois de penser, et jeté dans la pensée toute faite, par désespoir. En vivant davantage et en m'améliorant un peu, j'ai rougi de ce désespoir qui dégrade la raison, et je reviens énergiquement et pieusement au rationalisme. Parce que le flambeau n'est qu'une étincelle brillante, est-ce une raison de l'éteindre ? Non, c'est une raison pour le garder dans le creux de sa main et pour le souffler de toute son haleine. Or à cette lueur beaucoup d'ombres s'évanouissent et beaucoup d'écailles tombent des yeux de l'âme. Faut-il les pleurer? Non encore, il faut suivre le sentier que cette raison éclaire et qui mène à une idée de Dieu et des choses plus haute et plus grande. Tel est mon état moral actuel : il est triste, car on est seul en apparence, mais il est bon car il est sincère et pénible. Le feu consume avant de transformer.

A la transformation philosophique et religieuse dont nous venons de suivre les traces, correspond, chez Lamartine, un changement dans les vues politiques. C'est ce changement qui décida de la vie du poëte, et qu'il nous reste à étudier.

On en pensera ce qu'on voudra, j'estime que Lamartine était un homme politique. Non pas qu'il suffise à

mes yeux, pour mériter ce nom, de s'occuper des affaires publiques, ni même de faire partie d'une Assemblée délibérante et d'y jouer un rôle. Je refuse la qualité d'homme politique au simple amateur qu'intéressent les luttes parlementaires, à l'orateur qui aime la tribune pour ses triomphes, à l'ambitieux qui cherche dans la députation un moyen de satisfaire sa vanité ou ses intérêts, au soldat d'un parti qui ne voit rien au delà de la tactique et du programme. Le véritable homme politique obéit à des instincts tout différents. Les plus beaux discours, les plus savantes manœuvres, les programmes mêmes ne sont pour lui que des moyens. C'est au pouvoir qu'il tend, parce que le pouvoir c'est le gouvernement, la direction des destinées du pays, et que, dans cet ordre, il n'y a que cela de réel. L'homme politique a ses vues à lui, cela va sans dire, et, en définitive, s'il aspire au pouvoir, c'est pour réaliser ses conceptions, mais la nécessité de réussir s'impose à lui avec une sorte de souveraineté et lui fait accepter bien des transactions. L'homme politique a le besoin du gouvernement; j'ajoute qu'il a l'instinct des masses. Il vit de la pensée de son temps et de son pays. Il sait la part qu'il y a à faire au droit et au fait, la satisfaction qu'exigent tantôt les idées, tantôt les intérêts. Si vous joignez à cela l'art de manier les hommes, vous n'aurez plus seulement l'homme politique, mais aussi l'homme d'État. Lamartine n'était point homme d'État, mais il avait, je le répète, le tempérament politique. On le voit à de certains jugements qu'il porte.

Royaliste de naissance, et nullement dégagé encore de ses attachements traditionnels, il déclare estimer *foncièrement* Louis XVIII. « C'est un homme qui veut le bien, dit-il, qui le comprend, qui gouverne au moins selon les vents; il n'est pas le maître des tempêtes. Qu'y pouvons-nous ? » L'aversion, le mépris même que Lamartine éprouvait pour la personne de Napoléon, rendent d'autant plus remarquable l'appréciation suivante : « Ce seul petit individu tenait lieu au monde de dogmes, de chartes, etc. Souviens-toi que l'histoire ne juge rien de près, rien par des sympathies, tout par des actes. Les actes sont gigantesques. Je ne lui reproche qu'une chose (à sa tête), c'est un peu de comédien dans son rôle. Cela fait pitié et contre-sens. Mais il l'a eu après sa chute plus qu'avant. Ses *Mémoires* sont son iniquité, ils sont infâmes, mais il n'en pensait pas un mot. Il savait juger l'homme, et il savait le gouverner. » Notons enfin le passage suivant, écrit en 1828, à propos de projets de décentralisation. « Votre système se résout par l'individualisme, la chose la moins patriotique et *la moins humaine;* le mien par la collection et l'unité donnant à l'action humaine l'intensité et l'irrésistibilité d'une action divine. Vous oubliez trop la grande utilité des gouvernements; c'est de produire non pas seulement la liberté, le droit, la sécurité, mais la *force sociale* pour opérer ce que Dieu veut opérer par l'homme et pour l'homme. Les nations sont de *grandes machines*, vous les disloquez. »

Lamartine, jusqu'en 1828, s'était peu occupé de politi-

que proprement dite. Les quelques passages de sa correspondance qui s'y rapportent nous le montrent royaliste modéré, attaché à la Charte, également inquiet des tendances de la réaction et de l'acharnement du parti libéral contre le pouvoir. Il était encore à Florence lorsque le ministère Martignac succéda à celui qui venait de gouverner la France pendant six ans. Lamartine se félicita du changement. Il était persuadé que M. de Villèle menait le pays grand train à la révolution, et il désirait que le nouveau cabinet redressât la voie, toutefois « sans l'incliner trop à gauche ». Ce n'est pas que M. de Martignac lui inspirât une entière confiance. Il le trouvait charmant, mais il le sentait faible. « Si c'était un homme, écrit-il, ce serait, ma foi, le plus aimable et le plus séduisant des hommes. » Lamartine avait appris de bonne heure, en confidence, la formation du ministère Polignac et le projet de dissolution de la Chambre. Il reçut même, quelques jours après le 8 août, l'invitation de se rendre à Paris pour aider le prince de Polignac dans la réorganisation du ministère des affaires étrangères. Lamartine, probablement par l'effet de son nom et de ses liaisons de monde, était regardé alors comme appartenant au parti royaliste le plus avancé. On ne se trompait pas entièrement. A la vérité, il refusa de se rendre à l'invitation dont je parle, et il exprime dans ses lettres les appréhensions que lui faisait éprouver le changement de ministère. « J'étais conscient, dit-il à Virieu, en août 1829, mais non pas complice; je suis loin d'approuver. Je te le dis entre nous, je crois main-

tenant à la possibilité d'une révolution qui emporte la dynastie, je n'y croyais pas hier. » Toutefois, s'il désapprouve, ce n'est pas que ses vœux soient avec l'opposition, c'est seulement qu'il a peur de l'insuccès. Il reste attaché à la monarchie, à la dynastie; il redoute les excès aristocratiques et théocratiques de la réaction parce qu'il les juge propres à provoquer une révolution, et quand la lutte qu'il prévoit éclatera, il n'en sera pas moins derrière le roi. Son premier mouvement lorsqu'il apprend les ordonnances (il était à Aix-les-Bains) est à noter. Il n'y trouve guère à regretter que la manière. « Il n'y a rien à dire maintenant: nos vaisseaux sont brûlés; mais je ne trouve pas que cela ait été fait avec l'élévation, la dignité et l'ampleur qu'une mesure désespérée comporte. » Les lettres de Lamartine à cette époque sont très-curieuses par la situation évidemment ambiguë qu'elles trahissent. Il avait fait un séjour de quelques semaines à Paris, au printemps de cette année même de 1830, et il y avait passé sa vie, écrit-il, « chez le prince de Polignac, tête pour tête, et avec M. de Montbel et *tutti quanti*, pleins de bontés empressées pour moi ». Il vante même la prorogation des Chambres après le vote de l'adresse des 221, comme une mesure de fermeté. Et, d'un autre côté, mis ainsi dans la confidence de ce qui se trame, et prêt à acquiescer dans une certaine mesure, il se montre inquiet, hésitant, partagé. « Je suis pénétré de douleur, d'effroi et de courage cependant, prêt à combattre à droite et à gauche, là des insensés, ici des forcenés et des co-

quins. » « Tu me prenais pour un homme de défection : Dieu garde ! mais pour un homme que l'imbécillité violente de son propre parti n'entraîne pas. »

Il ne serait pas étonnant que, dans ces dispositions, la révolution de Juillet eût été une sorte de soulagement pour Lamartine. Elle avait dans tous les cas le mérite de simplifier sa situation personnelle. La légitimité n'était point pour lui un dogme, et il ne se sentait pas homme à lui sacrifier son pays, surtout lorsqu'elle avait déjà succombé, et succombé par maladresse. Le nouveau gouvernement lui paraissait suffisamment respectable, suffisamment imposé aux honnêtes gens, par cela seul qu'il était nécessaire. Si Lamartine donna sa démission de ses fonctions diplomatiques, ce fut donc sentiment d'honneur, affaire de convenance : il n'en professa pas moins ouvertement le devoir d'accepter le fait accompli. Il est à remarquer, du reste, que selon les habitudes de son esprit, la question politique s'élève tout de suite à ses yeux. Il s'agit pour lui des principes de la Révolution, des idées de liberté et d'égalité, de la lutte entre la pensée aristocratique et féodale et la pensée moderne, du sort des générations futures, et pour sa part il ne saurait hésiter.

Lamartine exprima ces vues, à la fin de 1831, dans une brochure sur la *Politique rationnelle*, qui passa inaperçue. Il échoua, en outre, aux élections du mois de juillet de la même année, dans l'arrondissement de Dunkerque et de Bergues, où il s'était porté. Il avait eu 181 voix contre 188. Cet échec lui permit de mettre à exécu-

tion un projet qu'il avait formé depuis longtemps. Il partit au mois de juillet 1832, pour l'Orient, sur un brick qu'il fréta pour son usage, emmenant sa femme, sa fille, trois compagnons de voyage dont un médecin, des domestiques, en tout une douzaine de personnes. La Grèce, livrée alors aux horreurs de la guerre, fut loin de l'enchanter. « Tout est mensonge, écrit-il. Il n'y a de beau que les lignes et les groupes à cinq ou six plans des montagnes du Taygète ou de la Laconie. Le ciel même ne vaut pas celui d'Italie, il est brumeux et peu profond. » La Syrie, d'ailleurs, était son but principal, et la santé de sa fille, fort ébranlée par le voyage, le pressait d'abréger. Il installa les siens à Beyrouth, et visita seul la Palestine. Quand je dis seul, j'oublie une caravane de vingt-cinq chevaux, les escortes arabes et égyptiennes, les interprètes, etc. Lamartine mena partout le train d'un prince, d'un émir, sans s'inquiéter des brèches qu'il faisait à sa fortune. Il semblait laisser l'avenir aux aventures. Le réveil, hélas! allait le ramener à la plus cruelle des réalités. Sa fille mourut à Beyrouth le 6 décembre 1832. Les malheureux parents ne revinrent pas tout de suite; arrêté d'abord par la saison, puis retardé par des maladies, des quarantaines, et un long voyage à travers la Turquie, Lamartine ne rentra en France qu'au mois d'octobre 1833. Il alla d'abord ensevelir son chagrin en Bourgogne; mais, pendant son absence, il avait enfin été nommé député, et nous le trouvons à la fin de l'année à Paris pour la session. Il aborda presque immédiatement la tribune. Son premier dis-

cours, prononcé à l'occasion de l'adresse, est du 4 janvier 1834. La vie politique active a commencé pour lui.

Nous avons vu quelle préparation Lamartine y apportait. D'un côté l'élargissement de ses premières croyances légitimistes et catholiques, une conversion aux principes d'égalité, de progrès, un libéralisme humanitaire qui regardait les révolutions de haut, comme les crises inévitables de la civilisation, et qui saurait les accepter à ce titre si la nécessité l'ordonnait. D'un autre côté, et sur le terrain de la politique proprement dite, une adhésion sincère à l'établissement de Juillet comme seul refuge entre l'impuissance de la légitimité et les dangers de la république, mais une adhésion qui attribuait une mission à la monarchie de Juillet et qui lui demandait de la reconnaître. Politique à longue vue, rationnelle dans son caractère, sociale par sa portée, tel est le programme que Lamartine traçait déjà dans sa brochure de 1831, et auquel du plus au moins il est resté fidèle jusqu'à la fin.

Il était arrivé à la Chambre avec la résolution bien arrêtée de devenir un orateur, sans se faire illusion cependant sur les difficultés de la tâche; il supposait même que son apprentissage durerait trois ou quatre ans, et il était prêt à essayer de toutes les audaces, à braver toutes les chutes. Il ne reculera pas même devant le ridicule, « plus difficile à affronter que le poignard ». Il travaille immensément, dit-il, comme à aucune autre époque de sa vie. Quatre jours après son premier discours, il en prononce un second, sur l'Orient, qui n'est pas trop mal

écouté. Un mois après, il tente l'improvisation et y réussit. Les sessions finies, il retourne en Bourgogne pour le conseil général. Là aussi il se pique de parler en toute rencontre et sur tout sujet. Son succès dépasse son espérance. Il en est tout étonné lui-même, et exprime son ravissement avec une naïveté amusante : « Je suis bien content parce qu'enfin je possède mon instrument, l'improvisation la plus spontanée et la réplique la plus nette, la plus abondante et souvent foudroyante. » « Voilà neuf fois de suite que je prends la parole, écrit-il en 1836, et que la Chambre devient muette, attentive ou même enthousiaste à ma voix. » Et l'année suivante : « J'ai confondu d'étonnement les avocats, députés et pairs, avec qui j'ai eu à lutter. Cela m'amuse comme un écolier qui apprend une langue : il s'aperçoit tout à coup qu'il la sait à peu près. » Dans la séance du 1er juillet 1839, et sur la demande d'un crédit applicable à l'augmentation des forces navales de la France dans la Méditerranée, Lamartine paraît avoir produit une grande impression. Il compare son propre triomphe aux plus grands jours de Berryer. « Je ne suffis pas aux serrements de main de la Chambre entière, depuis trois jours. Le mot général est que de dix ans, et peut-être de quarante ans, la tribune n'a pas vu mieux. » Royer-Collard, qui avait un faible pour notre orateur, lui disait de sa voix doctorale : « Monsieur, respectez-vous ! Vous avez la plus belle parole du pays et la destinée la plus haute du gouvernement représentatif. Encore une fois, respectez-vous ! Votre passé poétique a été beau, mais je crois

votre avenir politique aussi beau et plus utile. » On comprend que la tête de Lamartine lui tournât un peu. Il y a de l'enivrement dans son fait à cette époque et plus tard, on ne s'y peut tromper.

Lamartine rapporte un autre mot de Royer-Collard, dont on voudrait être sûr qu'il a définitivement perdu son application : « C'est le parti des honnêtes gens qui est le moins honnête de tous les partis. Tout le monde, même dans ses erreurs, était honnête à l'Assemblée constituante, excepté le côté droit. »

Lamartine raconte aussi une curieuse conversation qu'il eut avec M. de Talleyrand, mais celle-ci en 1834, et par conséquent au début de la carrière politique du poëte :

Il y a quatre jours je dînais avec M. de Talleyrand, Après le dîner, il s'approche, me demande une demi-heure d'entretien tête à tête, me mène sur un canapé, et, de l'air solennel et oraculeux que tu connais, il me dit : « Vous êtes entré dans les affaires *admirablement.* — Moi, mon prince, dans les affaires? vous vous moquez ; je suis en dehors, je suis à côté, je suis à l'état d'idée tout au plus, et pas à l'état de parti. — Trêve de modestie, reprit-il, j'exprime et je définis un fait. Vous êtes entré dans les affaires de ce pays-ci plus qu'aucun homme depuis Juillet, plus *profond,* plus *juste* et plus avant que qui que ce soit. Les choses marchent vite, et vous, vous marchez vite ; il ne s'agit pas de dix ans, comme vous dites ; un, deux, trois peut-être, vous ne pouvez manquer, dans la marche que vous avez tracée et suivie, d'être au *cœur* du pays. » Et là-dessus, il m'a pendant trois quarts d'heure déroulé ma propre pensée et mon plan de campagne, comme moi qui l'ai inventé, puis parlé de lui et

de son œuvre de restauration et de Juillet, comme l'histoire. Que penses-tu d'une telle tête à quatre-vingt-deux ans? Je croyais qu'il me prenait, comme une partie de la Chambre, pour un rêveur en dehors de tout fait.

Lamartine avait, en effet, apporté dès le premier jour à la Chambre, non-seulement la volonté de devenir un orateur, mais l'intention d'exercer une action politique dans un sens déterminé. Il siégeait à peine depuis quelques jours qu'il parlait déjà d'un « plan d'organisation future d'un nouveau parti de royalisme avancé et impartial, qui ne prendra son appui que dans la conscience du pays ». Il ne faut pas chercher à donner à ce programme plus de précision qu'il n'en avait. La formule était vague parce que le but était abstrait. Lamartine se refusait à faire cause commune, soit avec les légitimistes auxquels il reprochait de stériles regrets, soit avec les républicains qui lui semblaient tout aussi peu pratiques dans leur opposition au gouvernement, soit avec le juste milieu chez lequel il cherchait en vain une idée. Les formes de gouvernement lui étaient au fond indifférentes, précisément parce qu'elles n'étaient pour lui que des formes. Ce qu'il voulait, c'était les mettre au service d'une politique élevée et féconde. « Je ne suis pas antirépublicain, le jour et l'heure donnés », écrivait-il en 1835. Et déjà en 1834 : « C'est nous qui livrerons le combat du désespoir à la mauvaise république et qui ferons ou une restauration passable ou une république rationnelle. » Ailleurs encore : « Je veux un grand développement libéral, mais pas de démolition. » Il avait

accepté la monarchie de 1830, comme il prit parti plus tard pour le ministère Molé contre la coalition, parce qu'il croyait trouver dans ce dernier les conditions de réalisation de la politique qu'il poursuivait. Que si nous cherchons à serrer de plus près la pensée de Lamartine, il faut bien avouer qu'elle se dérobe. Il aime également la liberté et le pouvoir, et il veut l'un par l'autre : quel parti n'en a dit autant parmi nous? Il parle de la restauration de la dignité et de la moralité humaines, de la raison, de la justice et de la charité appliquées progressivement, de la société politique devenant l'expression de la pensée divine: tout cela ne comporte guère une application directe et quotidienne aux affaires de l'État. Et cependant il est incontestable que Lamartine a joué jusqu'à un certain point, pendant quelques années, le rôle qu'il avait recherché. Il était bien « le ministre de la haute opinion philosophique, libérale, honnête et gouvernementale, dans un certain ordre de la pensée publique ». Les Tocqueville, les Beaumont, les Corcelle trouvaient dans son indépendance un appui pour la leur. Il n'est jamais parvenu à fonder le parti qu'il rêvait, et auquel devait appartenir l'avenir, mais il n'était pas très-loin de la vérité lorsqu'il se flattait d'être le chef de la conscience d'un certain nombre de ses collègues.

La part que Lamartine prit dans la lutte contre la coalition grandit beaucoup son influence et sa position. Lorsque M. Molé et ses collègues agitèrent, en février 1839, la question de savoir s'ils devaient dissoudre la

Chambre ou donner leur démission, Lamartine fut appelé seul et confidentiellement au conseil. Il a, dans le *Cours familier de littérature*, raconté d'une manière dramatique cette délibération secrète. Il se prononça pour la démission, ce qui, à mon sens, fait honneur à son tact politique; on sait que l'avis contraire l'emporta et que, à quelques mois de là, M. Thiers recueillit les fruits de la victoire. Lamartine se trouva dès lors jeté dans l'opposition pour toute la fin du règne. Il n'aimait pas M. Thiers, d'un tempérament politique en tout trop différent du sien, mais il goûtait encore moins, s'il est possible, le chef du cabinet du 29 octobre, bien qu'il en eût reçu l'offre d'un portefeuille ou d'une ambassade. « Guizot me répugne et me repousse, » dit-il. Une autre fois il s'écrie: « O conservateurs! ils perdraient cent mille gouvernements! » Lamartine commença cependant par appuyer le ministère de M. Guizot, qu'il jugeait nécessaire; la scission n'éclata que l'année suivante, en 1842; il est vrai que ce fut pour devenir toujours plus tranchée jusqu'à la fin.

Ce serait une erreur de croire que Lamartine se contentât de voir les partis obligés de compter avec lui. Il aspirait, je l'ai dit, très-positivement et de longue date à l'action. Les événements paraissant la lui refuser, il s'y résignait si peu qu'il songea un moment à donner sa démission de député. Il avait, d'un autre côté, je ne sais quels pressentiments qui le retenaient. Il se dit prophète, et il est certain qu'il a souvent l'accent prophétique. Il est curieux de le voir dérouler en 1841 la suite des évé-

nements qui se préparent. Le ministère du 29 octobre ne peut durer ; son seul rôle a été de donner du temps, d'occuper la place. « Puis viendront les crises que les platitudes amèneront, puis *nous;* nous serons appelés par la clameur publique à sauver de nouveau le monde social. » Et quatre mois plus tard, après avoir de nouveau indiqué les phases qu'il restait à parcourir, les essais qu'il restait à tenter : « Alors, si je suis encore du monde et du monde parlementaire, il est à croire qu'un grand flot de terreur me jettera au timon brisé. Je persiste dans cette idée : une tempête ou rien. »

Toute cette lettre est remarquable par le don de seconde vue et l'accent d'une personnalité qui s'affirme de plus en plus :

Ils sentent, à gauche, que je suis ferme et libéral en même temps, et que, quand leur drapeau aura été vendu et traîné cinq ou six fois encore dans la boue et dans l'ordure par les hommes de paille ou d'argent qui le portent, je suis peut-être destiné à le relever tout déchiré, tout boueux, tout sanglant, et à le porter comme un grand et honnête démocrate en réserve. Cela est vrai et pourra se réaliser un jour aussi. C'est au fond ma pensée. Je suis plus révolutionnaire que les démagogues, mais je suis révolutionnaire au nom d'un pouvoir ayant une volonté, et non pas au nom d'une populace d'écrivassiers n'ayant que des passions... Isolé, ruiné, malade, je n'ai que mon cœur, il est à cette cause contre laquelle on croit bêtement que je combats.

Encore une citation, et j'ai fini. Il ne faut pas croire que Lamartine, entre la position qu'il a conquise et celle qu'il rêve, ait tout à fait perdu la note mélancolique de

ses jours de poésie. Loin de là ; quelques-unes de ses lettres, à la fin de 1841, ne rappellent que trop le ton des *Novissima verba* :

Et j'envie au tombeau le long sommell qu'il dort,
Et mon âme est déjà triste comme la mort.

Ma situation politique, écrit Lamartine à Virieu dans la dernière lettre précisément que celui-ci eut reçue de son ami, ma situation politique est de premier ordre à présent, ma situation au Parlement très-importante aussi, ma situation d'orateur presque unique, ma situation de poëte ce que tu sais, ma situation d'honnête homme avérée, et, au milieu de tous ces rayonnements de gloriole et de force imaginaire, je suis le point noir et triste où tout s'éteint en convergeant, *tristis est anima mea*. La vie est courte, vide, n'a pas de lendemain, peu d'intérêt ; on voudrait ce qu'on n'a pas, on sent le poids de ce qu'on a ramassé par terre. Je ne me console qu'en priant Dieu souvent et toujours, mais la langue directe me manque : je le prie dans la langue mystérieuse et indirecte qui s'adresse partout et à tout, mais qui ne regarde aucun point, comme un aveugle qui parle à quelqu'un qu'il ne voit pas.

Et un peu plus tard, à madame de Girardin : « Ce que je fais ? Rien du tout. Je vois mourir, je vois pleurer, je vois aimer ; je vois ce qui s'aime lentement déchiré par la mort. J'ai dans le cœur mille abimes qui se couvrent de silence et d'indifférence, et je sens les années se raccourcir et couvrir de l'ombre suprême les dernières choses éclatantes que j'aurais aimé à cueillir. »

Ainsi parlait le poëte en juillet 1841. Hélas! il était encore bien loin d'avoir trouvé le terme soit des triomphes, soit des amertumes qui lui étaient réservés.

Avril 1875.

VII

EUGÈNE FROMENTIN

I

« L'année s'achèvera sans tristesse; l'hiver viendra sans qu'on s'en aperçoive et qu'on le redoute. Pourquoi la vie humaine ne finit-elle pas comme les automnes d'Afrique, par un ciel clair, avec des vents tièdes, sans décrépitude ni pressentiments? » Ainsi écrivait Fromentin, en 1852, à son dernier voyage dans cette Algérie qu'il aimait tant. Mais sa vie ne devait point finir de cette manière. Si elle n'a pas été attristée par la décrépitude et les pressentiments, elle a été emportée par un mal violent, et l'année qui portait déjà le deuil de tant de grands morts, va s'achever pour nous sous le poids d'une nouvelle tristesse.

Fromentin est mort dans le plein exercice de ses talents. Comme peintre, il avait trouvé une veine, fondé un genre et conquis la gloire après la vogue. Comme écrivain, il s'était tout récemment revélé sous de nou-

veaux côtés. C'est une perte considérable que font à la fois en lui les arts et les lettres. Elle sera vivement sentie. Elle le sera doublement de ceux qui, comme moi, joignaient à l'admiration pour ses œuvres, le goût et l'affection pour sa personne. Et cependant je me demande si le public comprend tout ce qu'il a perdu en Fromentin. Je ne sais si l'union même des dons qu'il réunissait ne lui a pas nui dans l'opinion, en rompant cette unité d'impression dont les masses ont besoin pour former leur jugement. Le peintre, chez lui, a fait tort à l'écrivain, et il est devenu nécessaire de rappeler que Fromentin fut, la plume à la main, un artiste au moins aussi délicat, aussi fin, aussi particulier, que lorsqu'il maniait le pinceau. Il y a là, je ne dirai pas une réhabilitation à essayer, car Fromentin a eu de tout temps ses admirateurs, mais il y a une admiration à faire partager, car, encore une fois, le public hésitait à admettre que l'auteur dont il se disputait les tableaux à prix d'argent pût être en même temps et ailleurs quelque chose d'également rare et hors de pair.

Ce dédoublement de Fromentin me paraît un trait singulier, pour ne pas dire unique. C'est vainement que je cherche, dans l'histoire de la littérature et des arts, quelqu'un qui ait manié, avec une égale supériorité, deux instruments si divers. Il y a de plus grands peintres et des écrivains plus illustres que Fromentin, cela est incontestable, mais il n'en est aucun qui se soit ainsi distingué dans les deux genres, et qui, pour me servir du langage de Dante,

Di pennel fu maestro e di stile.

Je n'oublie pas, en disant cela, que nous avons des madrigaux et des sonnets de Michel-Ange, poëmes tout pleins de l'esprit de la Renaissance, où l'amour est mystique et la dévotion platonicienne, dignes d'ailleurs de la grande âme de leur auteur : il n'est que trop clair cependant qu'une poignée de sonnets ne fait pas ce qu'on appelle un écrivain. Quant aux peintres qui ont tenu la plume, ils ne l'ont fait que dans l'intérêt de leur art. Le *Traité de la peinture* de Léonard de Vinci est purement technique. Les lettres de Poussin ne sont point un livre. Les *Discours* de Reynolds et les articles insérés par Eugène Delacroix dans des Revues, ont un grand intérêt, mais ne constituent pas proprement œuvre de littérature. Je le répète, l'exemple de Fromentin est unique.

Fromentin a encore ceci de particulier qu'en littérature il ne s'est pas borné à un seul sujet, mais qu'il s'est essayé successivement dans trois genres, que ces genres étaient aussi différents l'un de l'autre que possible, et, enfin, qu'il s'est également distingué dans chacun, ou plutôt qu'il s'est montré chaque fois en progrès. Je ne suis assurément pas insensible aux beautés de premier ordre de ses voyages descriptifs, mais son roman me semble offrir des qualités supérieures d'écrivain, et quant au volume de critique d'art qui clôt sa carrière littéraire et sa vie, Fromentin s'y est montré si nouveau, si original, si extraordinaire, que ceux-là mêmes en ont été surpris qui comptaient le plus sur la variété de ses aptitudes.

Il est un dernier point à noter dans cette double physionomie du peintre et de l'écrivain chez Fromentin : il n'a pas mis de littérature dans sa peinture. Recommandation paradoxale, éloge équivoque, pensera-t-on peut-être. Aussi vais-je m'expliquer, d'autant plus que la question me paraît importante et qu'elle touche à toute la manière de voir et de sentir de Fromentin.

Il semble, à première vue, que tous les arts s'adressent à l'esprit, et qu'ils renferment par conséquent un élément littéraire; et cela est vrai dans une certaine mesure, mais il y a des distinctions à faire. Le propre de la littérature est de s'adresser *directement* à l'esprit. C'est un art dont la matière est le langage ; or le langage ne fait qu'un avec l'idée : c'est une forme, mais une forme si légère, un voile si transparent, un intermédiaire si peu indépendant par lui-même qu'il ne saurait avoir de valeur à lui seul. Prenez la poésie dans ce qu'elle a de plus imagé, l'éloquence dans ce qu'elle a de plus émouvant, l'esprit dans ce qu'il a de plus imprévu, vous ne pourrez jamais séparer l'expression de la pensée, la forme du fond, la parole du sens. Il y a sinon identité, du moins indissoluble union entre les deux choses, et à les considérer à part l'une de l'autre, elles vous échappent toutes les deux à la fois.

Il en est autrement de la musique, par exemple, et de la peinture. Ces deux arts ne s'adressent à l'esprit qu'indirectement. S'ils arrivent à l'idée, c'est par le sentiment, et le sentiment même ils ne le produisent qu'au moyen de la sensation. C'est de l'ébranlement

physique qu'ils partent. On est d'accord, si je ne me trompe, à le reconnaître : la forme la plus appropriée et la plus élevée de la musique est la musique instrumentale, et celle-ci ne suit jamais mieux son génie que quand, au lieu d'accompagner un texte écrit ou chanté, elle a, comme dans la symphonie, la pleine liberté de sa fantaisie. On ajoute, et ici j'en appelle à l'expérience de tous les amateurs, que le vrai moyen de jouir d'un concerto ou d'une symphonie n'est pas de chercher à traduire au fur et à mesure les pensées du compositeur, de chercher dans ses effets des idées précises, mais plutôt de livrer, pour ainsi parler, son organisme à la puissance matérielle du son, de rester passif sous l'émotion, de laisser le sens de la composition, si tant est qu'on arrive à le déterminer, se dégager tout seul des sensations obscures, et de ne pas en vouloir à cette obscurité, à ce vague, à l'incertitude des intentions, à la multiplicité des interprétations possibles, considérant que le privilége de la musique est précisément de dire les choses qu'aucun autre langage ne peut exprimer.

Et de même pour la peinture. Elle aussi, bien que dans un moindre degré, a son langage propre ; elle aussi ne parle à l'esprit que par la sensation ; d'elle aussi on ne saurait jouir, si l'on ne commence par comprendre et goûter ses moyens d'expression pour eux-mêmes ; ajoutons enfin, que dans l'un et dans l'autre des deux arts, telle est la valeur de la matière dont ils se servent qu'elle suffit à elle seule à la délectation des connaisseurs.

Ainsi, à la différence de ce qui a lieu en littérature, il faut reconnaître, dans la peinture et dans la musique, un côté technique ou de métier, ici la mélodie et l'harmonie, là le dessin et le coloris, un élément qui peut se séparer de l'idée à exprimer, qui a son prix par lui-même, qui suffit à constituer une œuvre d'art, et auquel par conséquent le sens littéraire de l'œuvre doit se subordonner, tandis qu'il ne saurait, lui, se subordonner à rien. Il faut avant tout, en effet, que la musique soit de la musique et que la peinture soit de la peinture. Osons aller plus loin et admettre qu'un tableau peut être une œuvre d'art considérable, sans qu'aucune idée y préside, témoin les *Noces de Cana* de Paul Véronèse, tandis que la préoccupation littéraire a souvent été fatale à la peinture, témoin, par exemple, de nos jours, presque tout l'œuvre de Paul Delaroche et d'Ary Scheffer. Je ne suis pas certain que la réflexion, même appliquée aux parties essentielles du métier, ne nuise pas à la peinture, par cela seul qu'elle en exclut la naïveté, qu'elle porte atteinte à l'intuition pittoresque proprement dite. Ce qui est sûr du moins, c'est qu'il faut un fort tempérament plastique pour tenir cette réflexion en équilibre. Qui n'a éprouvé quelque chose de ce que je veux dire en présence des ouvrages de ce Poussin, dont Delacroix a si bien dit qu'il « crève de science du côté de la composition »? Et Raphaël lui-même, dans ses *Stanze* et ses cartons de Kensington, dans l'*École d'Athènes* et la *Dispute du Saint-Sacrement*, ces chefs-d'œuvre de la peinture de style, ne nous donne-t-il pas l'impression qu'en marquant l'apogée d'une

conception de l'art, il en a en même temps marqué les défauts et préparé le déclin? N'y a-t-il pas là le germe, je dis le germe, de la décadence postérieure? La peinture, arrivée à cet excès de pensée, ne devait-elle pas revenir à l'impression immédiate sous peine de périr?

En résumé, et pour établir nettement un grand principe, nous dirons : la forme dans l'art d'écrire doit être assujettie au fond, et la tentative de donner au style une valeur indépendante trahit les littératures de décadence; dans la musique, au contraire, et dans les arts plastiques, le fond est assujetti à la forme, et c'est lorsque le fond ou la pensée tend à prédominer que l'art commence à dégénérer.

Fromentin a senti admirablement tout cela, sans l'exprimer *ex professo* nulle part. Je me rappelle pourtant deux ou trois passages qui y ont trait. Il parle, dans l'un, « du peu de littérature que comporte un art dont la technique a tant d'importance, dont la matière a tant de poids et de prix. » C'est de la peinture qu'il s'agit. Ailleurs il écrit : « Jusqu'à présent la pensée n'a vraiment soutenu que les grandes œuvres plastiques. En se diminuant, pour entrer dans les œuvres d'ordre moyen, elle semble avoir perdu toute vertu. La sensibilité en a sauvé quelques-unes, la curiosité en a gâté un grand nombre, l'esprit les a toutes perdues. » Et plus positivement encore dans le sens des observations qui précèdent : « Le très-grand art ne raisonne pas, du moins dans le sens du syllogisme; il conçoit, il rêve, il voit, il sent, il exprime : mécanisme simple et plus naïf. »

Mais Fromentin a fait mieux que de formuler des principes, il a montré par son exemple le peintre dépouillant absolument les intentions littéraires pour se livrer aux instincts pittoresques. Ajoutons que nous le verrons ailleurs, une fois la plume à la main, écarter non moins résolûment les procédés de la peinture, et nous donner ainsi le spectacle, non-seulement d'une double virtuosité, mais d'une rare puissance de dédoublement, selon qu'il s'agit de manier l'un ou l'autre des deux instruments que la nature lui a confiés.

II

Eugène Fromentin naquit le 24 octobre 1820, à la Rochelle. Son père, qui était médecin, avait vécu à Paris, s'y était lié avec des peintres, et y avait pris le goût de la peinture. Il maniait même la brosse, et jusqu'à la fin de sa vie amusa ses loisirs en barbouillant des toiles. Il n'en vit pas moins avec regret le même goût se manifester de bonne heure chez son fils. Il y avait eu des hommes de robe dans la famille, et Eugène était destiné à reprendre la tradition et à entrer dans la magistrature. En conséquence, après avoir fait de bonnes études au collége de la Rochelle, il fut envoyé à Paris pour faire son droit. Il l'avait terminé en 1842, et entra alors dans l'étude de Me Denormandie, pour y apprendre

la procédure. Toutefois Eugène se préoccupait infiniment plus d'art et de littérature que de jurisprudence. Il faisait des vers et il dessinait. Les papiers de l'étude subissaient d'innombrables croquis. Quant à ses vers, ses amis en ont conservé plusieurs pièces, d'une plume peu expérimentée sans doute, mais remarquables par le sentiment qui les anime et par des traits heureux. M. Paul Bataillard, l'un des plus anciens et des plus fidèles amis de Fromentin, a bien voulu me communiquer deux morceaux que je me félicite de pouvoir citer ici.

Le premier est un sonnet, écrit en décembre 1841, lorsque l'auteur par conséquent n'avait que vingt et un ans. Il fait allusion à une locution villageoise qui avait frappé l'esprit de Fromentin.

Si, par un de ces jours de septembre, où l'on doute
Que l'air ait une haleine et les champs des échos,
La barque un aviron pour secouer les flots,
Le ciel un astre en feu pour éclairer sa voûte, —

—Jour morne et qui succède à de beaux jours sansdoute,
—Si vous parlez au pâtre, en gardant ses troupeaux
Le naïf astrologue alors vous dit ces mots :
« Que la brise est au calme et que *le temps s'écoute.* »

Mot profond qui veut dire apparemment qu'après
Avoir pendant l'été, du rivage aux forêts,
En mille et mille ardeurs éparpillé sa séve, —

Prise enfin de regrets, de fatigue et d'ennui,
Comme un cœur amoureux que l'espérance a fui,
La nature un moment se tait, médite et rêve.

L'autre morceau est de la même année, mais de quelques mois plus jeune. Il est intitulé : *Un mot sur l'art*. C'est une épître d'Eugène à l'un de ses amis qui paraît lui avoir reproché ses changements de goût. L'auteur, après une période de romantisme passionné, s'était un peu refroidi pour Victor Hugo, un moment son « idole ».

Or savez-vous laquelle en moi détrône Hugo ?

. . . . . .

La nature, oh! voilà le seul et le grand maître!

Autrefois il avait cru que la nature et l'homme formaient deux mondes distincts, indépendants; mais, dit-il,

Mais depuis, j'ai compris qu'entre ce monde et l'autre
L'art humain doit servir d'interprète et d'apôtre ;
Que, si Dieu nous transmet son souffle intelligent,
S'il attache à la lyre une corde d'argent,
C'est pour que l'homme alors recueille, unisse, explique,
Comme a fait Pythagore en son hymne algébrique,
Les sons disséminés de l'orchestre infini.

Et de nos jours enfin, mon ami j'ai béni
Notre siècle d'avoir inauguré le culte [qu'on sculpte,
Du vrai Dieu. — Soit qu'on chante, ou qu'on peigne, ou
L'homme aujourd'hui chemine au niveau des sentiers,
Sans écraser l'insecte ou l'herbe sous ses pieds.
Derrière, un pan d'azur l'éclaire et le domine ;
Rien ne manque au tableau, ni l'or d'une étamine,
Ni la fourmi qui nage au bout d'un jonc flottant,
Ni la grenouille assise aux marges d'un étang.

— Voilà pourquoi je cherche, avant tout, sur les toiles,
Si le peintre a pris soin d'y semer des étoiles,
D'y dessiner là-bas tel ou tel horizon
De plaine ou de coteau, d'y marquer la saison,
Et si l'on peut y voir, sans que notre œil hésite,
Quels sont l'heure du jour, et la zone et le site,
Si ce toit enfoui parmi les blés en fleurs
Est un toit du Berry, de la Beauce ou d'ailleurs.
Oui, l'avouerai-je aussi? voilà pourquoi j'adore
Ce paysage ombreux qu'à peine un rayon dore,
Où Karel aime à peindre un chardon, un épi,
Un âne en paix broutant près d'un pâtre assoupi;
Ou bien ce gué limpide où Berghem a fait boire
Ses chevreaux tachetés de laine blanche et noire,
Ce chien qui les escorte, et ces troncs de bouleau
Mirant leur métallique écorce au fond de l'eau.

Les vers qui suivent étonnent un peu, car le jeune poëte passe subitement de l'école hollandaise aux paysages de Lamartine, et semble trouver un maître du pittoresque dans l'auteur des *Méditations* et de *Jocelyn*. Il faut que le grand effet général et la douceur des vers lui aient fait illusion sur l'absence du trait précis et caractéristique dans la description telle que l'entend Lamartine. La manière du poëte est pourtant bien sentie et rendue dans les vers suivants :

Voyez, plus doux que l'onde ou qu'un vol de colombe,
Son vers, à souffle égal, s'enfle, s'élève et tombe.
Par moments on dirait la grande urne d'airain
D'où s'échappe à pleins bords l'eau du Gange ou du Rhin;
Et tout s'y réfléchit, s'y répète et s'y mêle;

Le ciel y mire à nu son bleu sombre comme elle.
Le charme est inouï : pas un bruit, pas un choc,
Pas un flot discordant qui hurle au pied d'un roc ;
Jamais un vent plus fort n'y souffle la tourmente ;
La vague après la vague, en fuyant, se lamente ;
Dans la brume on s'y laisse emporter loin du port,
Son roulis musical à la fin vous endort,
Et quand, après une heure, on aborde à la grève,
Longtemps l'esprit chancelle enivré par son rêve.

Mais si la peinture et la poésie ravissent l'écrivain, c'est parce qu'il y retrouve la nature, et la nature elle-même lui parle plus puissamment que tous ses interprètes :

Pourtant, si beau qu'il soit, j'aime, oh ! j'aime encor mieux
Voguer sur un vrai fleuve ; aller, suivant des yeux
Le rayon que Dieu même y jette aux plis des vagues,
Écoutant, dilatant mon âme aux rumeurs vagues
De l'aube ou du couchant, des étés, des hivers ;
Et, le dirai-je enfin ? j'offrirais tous les vers
Pour entendre un moment chanter les rouges-gorges
Ce soir, ou les grillons épars dans les champs d'orges.

Ces vers, on le voit, sont, comme facture, très-imparfaits et surtout très-inégaux, mais avec quel intérêt on y voit s'exprimer la passion de Fromentin pour la nature étudiée directement, et jusqu'à cette prédilection pour l'école de peinture à laquelle il a consacré quelques-unes des dernières pages qu'il ait écrites.

La vocation de Fromentin pour les arts se prononçant de plus en plus, il résolut enfin de faire de la peinture sa profession. Toutefois le consentement de son père était

nécessaire, et ce consentement fut difficile à obtenir. Il y eut des discussions à soutenir, des orages à essuyer. Des amis furent obligés d'intervenir. Je crois même que si le brave homme finit par céder, ce fut dans l'espoir que ce caprice de jeune homme, comme il l'appelait, ne durerait pas. C'était vers 1844. Eugène entra dans l'atelier de Rémond, un paysagiste de l'école classique et académique qui s'éteignait alors dans ses vagues formules. On imagine facilement, tel que nous connaissons déjà Fromentin, combien ce genre lui allait peu. Il entra ensuite chez Cabat, où il trouva le sentiment et les procédés du paysage moderne. Une autre influence, et décisive, dont nous avons à tenir compte dans la formation de son talent, fut l'éclosion de l'école des orientalistes, précisément à l'époque où le jeune homme commençait à peindre : Decamps, Marilhat, Delacroix exercèrent évidemment sur lui une grande séduction. Il voulut, lui aussi, voir et retracer les pays de la grande lumière et des vives couleurs. L'Afrique l'appelait, l'attendait. Un premier voyage, en 1846, ne fut qu'une reconnaissance ; il n'alla pas plus loin que Blidah ; mais l'impression avait été décisive, et, dès l'année suivante, Fromentin retourna à Alger, alla à Constantine et poussa jusqu'à l'oasis de Zaatcha. Il y arrivait quand il apprit la révolution de février, grave nouvelle qui le fit revenir. Il ne veut pourtant pas en démordre : il se marie en août 1852, part avec sa femme pour Saint-Raphaël, dans le golfe de Fréjus, puis, après quelques semaines d'études, se rend de nouveau à Alger. Mais cette fois-ci, c'est

pour y faire un séjour prolongé. Il passe dans le Sahel c'est-à-dire sur le littoral qui avoisine la ville, une année entière interrompue par un voyage et un séjour de deux mois à Laghouat, dans le Sahara, en plein été. Il avait, pour le coup, pris possession du sol africain; il rapporta de ce voyage des impressions et des études pour toute sa vie de peintre, et deux livres : *Un été dans le Sahara*, publié en 1856, et *Une année dans le Sahel*, qui parut dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1858.

III

Ces livres ont été remarqués dès le premier jour; ils sont généralement admirés; ils se séparent cependant très-profondément de l'école descriptive moderne, et je ne suis pas sûr que le public se rende compte de cette différence, de la supériorité du procédé de Fromentin, ni des principes par lesquels il justifiait sa dissidence.

Fromentin, nous l'avons vu, ne veut pas que la peinture se fasse littéraire; eh bien, il ne veut pas davantage que la littérature se fasse peintre. Or, c'est là précisément l'opposé de la prétention de nos descriptifs contemporains. Ceux-ci se sont donné pour tâche de parler à l'œil, de rendre la nature absolument, et ils emploient pour cela deux moyens. L'un est l'énumération : ils détaillent les traits, poussent les couleurs,

notent les accidents; l'autre est l'usage d'un vocabulaire propre, par sa nouveauté et son éclat, à donner la sensation des choses exprimées. L'analyse et le néologisme, tels sont les procédés de l'art des Balzac, des Théophile Gautier et des Taine. Mais c'est un art qui va à contre-fin. La description ainsi entendue renonce à ce qu'elle pourrait donner et elle ne tient pas ce qu'elle promet. L'école dont il s'agit n'a pas réfléchi aux conditions particulières que lui fait la parole. Le langage ne peut rendre la nature telle qu'elle se produit à l'œil, avec le détail dans l'ensemble et l'ensemble dans le détail. La nature agit synthétiquement, tandis que la description est forcément analytique, présentant les choses successivement, et enlevant à l'impression générale tout ce qu'elle donne à la notation des faits particuliers. Quand on a lu le portrait d'une des héroïnes de Balzac, on a vu des yeux, un nez, une bouche, un menton, mais on n'a aucune idée de la physionomie qui résulte de ces traits, et quand on a lu un paysage de M. Taine on a l'œil tout plein de rouge, de vert, de jaune, mais on ne sent pas comment tout cela se fond et s'harmonise en un effet total. Et ce défaut est encore augmenté par le relief extraordinaire que les écrivains dont je parle cherchent à donner à l'expression. Le mot, chez eux, rare et frappant comme il est, *tire l'œil*, si j'ose ainsi parler, il sollicite l'attention, il la détourne et devient ainsi un nouvel obstacle à l'intuition du sens intime des choses.

Je sais bien que ce que je dis a l'air sabtil, mais ces

deux choses n'en restent pas moins vraies, que Fromentin est tout ensemble un peintre qui décrit et un descriptif qui n'oublie jamais les limites respectives des deux arts qu'il pratique avec une égale maëstria.

Fromentin, dans ses voyages en Algérie, a décrit d'une manière tout à fait à lui. Il se distingue à la fois des modernes et des anciens. Le choix des sujets lui fait déjà une originalité parmi ceux de nos grands écrivains qui se sont appliqués autrefois à rendre la nature. Son paysage n'a rien de classique. Ce n'est plus la nature tempérée, sévère comme dans les Alpes ou riante comme en Italie; ce n'est pas même la forêt ou la savane dont Chateaubriand a enrichi notre domaine pittoresque; c'est quelque chose de nouveau, ou qui l'était du moins alors, un fruit de notre conquête de 1830, l'Orient africain, mieux que cela, le désert, l'espace infini, l'aridité absolue. Mais les aptitudes que Fromentin apporte à sa tâche sont également nouvelles. Les faiseurs de descriptions étaient autrefois des voyageurs qui contemplaient les lieux avec une admiration plus ou moins sentie et qui les rendaient avec une littérature plus ou moins heureuse : Fromentin, au contraire, sans jamais nous parler de son métier, est bien un peintre, avec des yeux de peintre dans la tête, attaché aux choses du dehors, avide de lignes, de couleurs et d'effets, vivant avec le monde extérieur dans cette relation en quelque sorte immédiate, instinctive, qui est le propre de l'artiste et l'effet de son tempérament spécial. Fromentin est amoureux de tout ce qui brille et a bon air. Il jouit du ciel

ardent, du sol calciné, des terrains fauves et pelés, de la tente, du cheval, du chameau, des armes, des équipements, de tout ce qui étonne et égaie la vue. Il n'est ni sentimental, ni rhéteur, il vit par les yeux. De là le caractère de ses paysages. Il ne cherche pas à exprimer les idées que peuvent suggérer les aspects de la nature qu'il décrit, mais plutôt à communiquer les sentiments qu'il éprouve. Toutefois, et c'est ici le lieu de le répéter, Fromentin ne se sépare guère moins de l'école descriptive contemporaine que de l'ancienne manière. Il se refuse à faire de sa plume un pinceau; c'est du langage littéraire qu'il entend se servir. Il veut être en écrivant ce qu'il a été comme peintre, réel et non réaliste. Il s'en est expliqué lui-même, d'ailleurs, en termes excellents, dans la préface qu'il a mise, en 1874, en tête de son *Sahara*. La rédaction de ses notes de voyage lui rendit, dit-il, toutes sortes de services. « Surtout, ajoute-t-il, elle me contraignit à chercher la vérité en dehors de l'exactitude, et la ressemblance en dehors de la copie conforme. L'exactitude poussée jusqu'au scrupule, une vertu capitale lorsqu'il s'agit de renseigner, d'instruire ou d'imiter, ne devenait plus qu'une qualité de second ordre dans un ouvrage de ce genre, pour peu que la sincérité soit parfaite, qu'il s'y mêle un peu d'imagination, que le temps ait choisi les souvenirs, en un mot, qu'un grain d'art s'y soit glissé. »

Si l'on voulait accuser d'un mot la distinction que Fromentin s'efforçait de fixer dans ce morceau, il faudrait peut-être dire que notre ami, en fait de paysage eût,

préférait le procédé de George Sand à celui de Théophile Gautier.

La préface que je viens de citer renferme toutes sortes d'instructives et précieuses indications sur les visées de Fromentin en matière de style. On y retrouve ce goût de la distinction et de la discrétion qu'il mettait à tout. « Je ne cacherai pas, dit-il, combien j'étais ravi, lorsqu'à l'exemple de certains peintres dont la palette est très-sommaire et l'œuvre cependant riche en expressions, je me flattais d'avoir tiré quelque relief ou quelque couleur d'un mot très-simple en lui-même, souvent le plus usuel et le plus usé, parfaitement terne à le prendre isolément..... Notre langue étonnamment saine et expressive, même en son fonds moyen et dans ses limites ordinaires, m'apparaissait comme inépuisable en ressources. Je la comparais à un sol excellent, tout borné qu'il est, qu'on peut indéfiniment exploiter dans sa profondeur sans avoir besoin de l'étendre, propre à donner tout ce qu'on veut de lui à la condition qu'on y creuse. Souvent je me demandais ce qu'on devrait entendre au juste par *néologisme*. Et quand je cherchais l'explication de ce mot dans de bons exemples, je trouvais qu'un néologisme est tout simplement l'emploi nouveau d'un terme connu. » — Et plus loin, en rappelant qu'il était peintre, et en empruntant ses comparaisons à son métier : « Il aurait voulu, dit-il, que tout se vît sans offusquer la vue, sans blesser le goût ; que le trait fût vif sans insistance de main ; que le coloris fût léger plutôt qu'épais ; souvent que l'émotion tînt lieu de l'image. En un mot, sa pensée

constante était que sa plume n'eût pas trop l'air d'un pinceau chargé d'huile et que sa palette n'éclaboussât pas trop souvent son écritoire. »

Se peut-il rien de plus délicat et de plus juste? Et ne sent-on pas déjà le maître écrivain, et un maître qui a profondément réfléchi à son art? Mais nous retrouverons ce sujet plus loin ; je n'ai voulu, pour le moment, que caractériser le genre descriptif de Fromentin dans ses voyages en Algérie. J'ajoute seulement, parce que c'est là encore un des mérites constants de notre ami, que ces histoires de voyages, écrites en apparence au jour le jour, sont au fond très-composées et avec beaucoup d'artifice, la description n'y devenant jamais envahissante, mais alternant avec des scènes de mœurs, des portraits, des épisodes. Fromentin ne livrait rien au hasard, et lorsqu'il semblait ne coudre que bout à bout des feuillets détachés, il savait à merveille que c'était un livre qu'il avait à faire.

IV

La littérature avait trop bien réussi à Fromentin pour qu'il n'y revînt pas. Mais il était dans la nature de cet esprit inquiet et ardent, par cela même qu'il avait touché le but en un genre, de s'essayer aussitôt dans un autre. Il aborda le roman. Qui n'en a un dans sa vie

dans sa vie, et comment ne pas être tenté de l'écrire lorsqu'on se sent une plume entre les doigts? *Dominique* fut écrit en six semaines, pendant un séjour à Fontainebleau, et parut au printemps de 1862 dans la *Revue des Deux-Mondes*. Je dois dire que, sous cette forme et à ce moment, il n'eut aucun succès. Je me rappelle même distinctement avoir entendu Fromentin raconter qu'on avait, à la *Revue*, agité la question de savoir si l'on continuerait jusqu'au bout la publication de ces articles. Réunis en volume, ils ne rencontrèrent pas meilleur accueil. Je crois que je fus, dans la presse, le seul à signaler *Dominique* comme un ouvrage hors ligne. J'en avais été si frappé en le lisant morceau par morceau, que je voulus en rendre compte sans attendre que ces chapitres fussent devenus un livre. Mon empressement était fait pour flatter l'auteur, et c'est de là que datent nos relations, peu suivies malheureusement, mais où j'ai trouvé la jouissance d'observer, dans son expression personnelle, une nature trop souple et complexe pour être facile à déchiffrer. Fromentin me rappelait toujours ces chevaux arabes qu'il excellait à peindre, doués de plus de nerf que de muscle, dont la finesse et la grâce n'excluent pas la force, chez lesquels l'ardeur supplée à la puissance. Quant à *Dominique*, je le répète, l'impression générale ne répondit point à la mienne. Le public resta aussi froid que j'avais été charmé. Et il a persisté dans son indifférence; *Dominique* n'est jamais parvenu à la notoriété: la critique elle-même, et la plus avisée, ne l'a su comprendre ou goûter. L'article que Sainte-Beuve

a consacré à ce roman, est l'un des péchés, l'une des défaillances du moins, d'un juge à qui l'on en a si peu à reprocher. Fromentin se rendait fort bien compte de ce manque de succès ; j'imagine seulement qu'il s'en trouvait dédommagé par des témoignages d'approbation auxquels le silence général donnait d'autant plus de valeur à ses yeux. *Dominique*, en effet, a ses « fidèles ». On rencontre çà et là des personnes à l'esprit délicat, qui ont été charmées par le récit de Fromentin, qui portent à ce volume une sorte de tendresse secrète, et vont jusqu'à s'applaudir de le savoir ignoré. Moi-même, et cela sans vouloir me donner pour un raffiné, j'avoue que je suis de ceux qui relisent *Dominique*. Il ne se passe guère d'année que je ne l'ouvre. Tout m'y charme, le cadre de l'action, la conduite des événements, le tracé des caractères, l'observation morale, de la passion, tout jusqu'à ce dénoûment que Sainte-Beuve trouvait invraisemblable parce qu'il restait contenu. Il n'est pas un point de l'ouvrage, pas un élément entre tous ceux dont se compose le roman, où l'on ne sente un artiste à la fois ému et habile. Le livre est composé, une première qualité, et devenue rare en ces temps d'improvisation. Les personnages n'y sont pas physiquement décrits par le menu, selon le procédé moderne, mais ils n'en sont que plus visibles et plus réels pour se produire en quelque sorte du dedans au dehors. Les paysages sont traités avec la même retenue, ne se produisant jamais pour leur compte, ainsi qu'on aurait dû l'attendre peut-être d'un peintre de profession, inimi-

tables toutefois d'exacte et curieuse observation, et fidèlement ramenés à l'émotion du drame. L'amour y est peint comme il ne l'a peut-être jamais été, j'entends l'amour qui n'est ni un pur sentiment, ni un aveugle appétit, l'amour qui tient à la fois du sang et de l'âme, envahissant et tendre, respectueux et conséquent, damnable mais immortel, insensé mais sublime. Quel cri de la passion jeune et partagée peut être comparé, comme trouble contagieux au passage qui suit l'aveu tacite de l'héroïne! « Je me mis à courir comme un fou, en pleine nuit, emportant, comme un lambeau du cœur de Madeleine, ce paquet de fleurs où elle avait mis ses lèvres et imprimé des morsures que je savourais comme des baisers. Je m'en allai au hasard, ivre de joie, me répétant un mot qui m'éblouissait comme un soleil levant. Je ne m'inquiétais ni de l'heure, ni des rues... » La scène de la loge des Italiens qui précède ce passage est sans doute la plus mémorable du livre, mais il en est plusieurs autres que je n'ai jamais oubliées depuis le jour où je les ai lues, la crise du printemps un certain jeudi, la visite au phare, la promenade sous bois à cheval. Joignez à tout cela une distinction, une élégance qui n'excluent jamais le trait caractéristique et expressif, et vous aurez *Dominique*. Je me trompe, il restera encore, après cette analyse, un certain tour rêveur, un quelque chose de *pensé*, un parfum mélancolique qui constitue l'essence subtile et dernière du charme qu'exerce ce livre. Ainsi s'explique que quelques-unes de ses pages restent pour le lecteur comme des pages de sa propre

vie, et qu'on ne les voit jamais reparaître, en feuilletant le volume, sans une sorte de frémissement.

J'ai parlé de l'habileté de la composition dans *Dominique*. Le livre, sur ce point, a pourtant un défaut et un défaut grave puisqu'il nuit à l'unité de l'impression : le préambule est trop long. C'est tout un sujet séparé que le portrait de cet homme à la « vie manquée », qui a eu de grandes ambitions et n'est parvenu à rien qu'à être tout bonnement et régulièrement heureux. Le récit qui vient ensuite n'explique pas suffisamment ce problème moral. L'intérêt qu'excite le roman et celui qu'a éveillé la description du manoir des Trembles ne sont pas de même ordre et ne se rattachent pas assez étroitement l'un à l'autre. Peut-être l'auteur puisant dans ses propres souvenirs pour le drame, et faisant son propre portrait dans celui de son héros, s'était-il trouvé embarrassé pour fondre ces deux données personnelles. Ce qui paraît certain, c'est que Fromentin a retracé dans *Dominique* un découragement qu'il éprouvait sincèrement à cette époque. Très-ambitieux et plaçant le but de ses ambitions très-haut, il se voyait si éloigné de ce but, il avait un si vif sentiment de ce qui lui manquait, qu'il était tenté de se regarder comme un impuissant. Ne pouvant être tout, il se croyait condamné à n'être rien. Plus tard, le succès le fit revenir de ces découragements exagérés ; il prit le sentiment de sa valeur et apprit à jouir de sa part de gloire. Mais ayant justement fait sa connaissance au moment où *Dominique* venait de paraître, je me rappelle combien

je fus frappé de l'espèce de misanthropie dont il paraissait alors atteint en ce qui le concernait personnellement.

V

Le peu de succès de *Dominique* paraît avoir ramené Fromentin de la plume au pinceau. De 1862 à 1875 il est tout à la peinture qui, après les tâtonnements et les découragements inséparables des débuts, lui a apporté la renommée et la fortune.

Nous l'avons déjà vu embrasser cet art comme profession vers 1844, passer par l'atelier de Cabat, subir l'influence de nos *orientalistes*, Decamps, Marilhat et Delacroix, et enfin chercher et trouver en Afrique des inspirations qui deviendront une vocation. C'est en 1847 qu'il exposa pour la première fois. Il paraissait avec deux ouvrages, une *Ferme près de La Rochelle* et les *Gorges de la Chiffa*. Deux ans plus tard, sa vue de *La place de la Brèche à Constantine* lui vaut déjà une médaille. Dans les six années qui suivent, il cherche et il étudie plus qu'il ne produit, mais au retour de son troisième voyage d'Afrique, en 1853, il est déjà tout à fait lui. Je remarque, en 1859 sa *Lisière d'oasis pendant le sirocco*, et en 1863, je le trouve en pleine veine d'originalité et de talent avec son *Fauconnier arabe*. Si

j'avais à marquer le point culminant de sa carrière pittoresque, je n'hésiterais pas à désigner la *Tribu en marche dans le Tell*, et surtout la *Chasse au Héron* de 1865, qui appartient au duc d'Aumale, et où le ciel et la campagne étendent leurs espaces avec un si puissant effet. L'exposition universelle de 1867 vint à point pour constater le rang que Fromentin avait pris dans l'art français. Son œuvre y fut très-remarqué. Depuis lors, obligé de satisfaire les demandes des amateurs, il se répète un peu, il reproduit la plupart de ses motifs, il puise dans ses études et ses souvenirs, et par conséquent il ne se renouvelle pas. Il en souffre pourtant; il s'indigne de se voir confiné par le succès même dans un seul genre : il cherche à s'en affranchir, fait des *Centaures*, rapporte d'Italie des vues de Venise, et d'Égypte des scènes du Nil, mais en vain : le public persiste à regretter le Fromentin qu'il a goûté et adopté.

Fromentin a déploré toute sa vie le manque d'une première instruction assez forte pour servir toutes ses conceptions. Ambitieux comme il l'était, travailleur acharné, sentant vivement les grandes œuvres, il souffrait de se voir condamné à des choses secondaires, alors même qu'elles étaient parfaites. En revanche, il a été lui. Il s'est créé un genre distinct parmi les révélateurs de l'Orient, et il a mérité de faire école à son tour. Fromentin est proprement le peintre de l'Algérie. C'est lui qui a fixé pour nous les caractères de cette région, c'est par lui qu'elle nous est devenue familière. Le cheval arabe de l'Afrique, en particulier, avec son élégance

nerveuse, son ardeur et sa solidité, son œil intelligent et doux, est tout à fait une création de notre ami.

On a dit de Fromentin : « Tout chez lui est à l'état de finesse. » Rien de plus juste, mais à la condition d'ajouter que sous cette finesse il y a la sincérité, qu'à l'esprit il joint la poésie et la conscience à la virtuosité. Dessin ferme et juste, coloris clair, franc, charmant, — aucune manière, aucunes ficelles, — une émotion sans emphase en face de la nature, telle est la peinture de Fromentin.

VI

Est-ce le sentiment d'avoir plus ou moins épuisé sa veine pittoresque qui rendit Fromentin aux lettres? N'est-ce pas plutôt l'abondance des réflexions que lui inspirait l'histoire de son art, et le plaisir de donner un corps à ses idées et à ses expériences dans une œuvre littéraire où il mettrait toute sa force? Ce qui est certain c'est qu'il rapporta d'un voyage en Belgique et en Hollande, fait en 1875, un volume qui changea encore une fois toutes les notions qu'on avait pu se faire de son talent. Fromentin avait peu voyagé en Europe. De l'Italie, il ne connaissait que Venise. Il ne vit, nous venons de le dire, les Flamands et les Hollandais chez eux que vers la fin de sa vie. Il n'y a pourtant point d'éblouissement dans *Les Maîtres d'autrefois*. L'écrivain conserve la liberté de son jugement alors même qu'il est le plus séduit.

Fromentin a renouvelé la critique d'art. Nous avions, en ce genre, des écrivains éminents, mais nous avons ici un auteur qui, au lieu de s'en tenir aux considérations purement esthétiques et pittoresques, parle des choses en homme du métier, se place au point de vue technique, ne se rend pas compte seulement des effets mais des moyens par lesquels ces effets ont été obtenus, et qui y joint en même temps des réflexions empruntées à une profonde philosophie de l'art. Je me contente de rappeler le chapitre relatif au *sujet* dans les tableaux hollandais.

L'une des choses les plus frappantes du livre sont les portraits des artistes, l'évocation de leur personne et de leur génie tirée de la contemplation de leurs tableaux, grandes figures en pied, sereines ou mélancoliques, simples et sublimes ou énigmatiques et tourmentées, restitutions merveilleuses où se mêlent le souvenir des physionomies conservées par le pinceau, l'impression directe des œuvres et la divination d'une imagination pénétrante. Les images de Rubens, de Paul Potter, de Ruysdael, de Van Dyck, de Hals, de Rembrandt sont des morceaux admirables, où la justesse le dispute à la finesse, l'éclat à la vérité, et qui hantent le souvenir.

« Voilà tout Ruysdaël, s'écrie Fromentin à la fin d'un de ses plus beaux chapitres : de hautes allures, peu de charme sinon par hasard, un grand attrait, une intimité qui se révèle à mesure, une science accomplie, des moyens très-simples. Imaginez-le conforme à sa peinture, tâchez de vous représenter sa personne à côté de

ses tableaux, et vous aurez, si je ne me trompe, la double image très-concordante d'un songeur austère, d'une âme chaude, d'un esprit laconique et d'un taciturne. »

Le portrait de Paul Potter n'est pas moins hardiment et magiquement reconstruit. « Un vif penchant pour la vie champêtre, une âme bien ouverte, tranquille sans nul orage, pas de nerfs, une sensibilité profonde et saine, un œil admirable, le sens des mesures, le goût des choses nettes, bien établies, du savant équilibre dans les formes, de l'exact rapport entre les volumes, l'instinct des anatomies, enfin un constructeur de premier ordre; en tout, cette vertu qu'un maître de nos jours appelait *la probité du talent;* une préférence native pour le dessin, mais un tel appétit du parfait que plus tard il se réservait de bien peindre et que déjà il lui arrivait de peindre excellemment; une étonnante division dans le travail, un imperturbable sang-froid dans l'effort, une nature exquise à en juger par son triste et souffrant visage, — tel était ce jeune homme, unique à son moment, toujours unique quoi qu'il arrive, et tel il apparaît depuis ses tâtonnements jusqu'en ses chefs-d'œuvre. »

Mais c'est à définir Rubens que Fromentin a employé toutes les ressources de cette espèce d'intuition morale. Il y revient vingt fois, comme ne pouvant réussir à se contenter. Il attaque par tous les côtés ce génie dont la hauteur et la complexité défient ses efforts. Et cependant qu'ajouter à l'image suivante de cet « improvisateur de grande envergure, dont la verve est en quelque sorte du bon sens exalté? » « Je vous ai parlé, écrit Fromentin,

de son idéal si différent de celui des autres, des éblouissements de sa palette, du rayonnement de ses idées toutes en lumière, de sa force persuasive, de sa clarté oratoire, de ce penchant aux apothéoses qui le fait monter, de cette chaleur de cerveau qui le dilate au risque de le trop gonfler. Tout cela nous conduit à une définition plus complète encore, à un mot que je vais dire et qui dirait tout : Rubens est un *lyrique* et le plus lyrique de tous les peintres. Sa promptitude imaginative, l'intensité de son style, son rhythme sonore et progressif, la portée de ce rhythme, son trajet pour ainsi dire vertical, appelez tout cela du lyrisme, et vous ne serez pas loin de la vérité. »

La monotonie que pouvait amener une promenade à travers des musées est évitée avec beaucoup d'art dans ce livre par l'introduction de quelques épisodes tels que la description de La Haye, par des dissertations théoriques, par des descriptions de tableaux d'une force et d'une vivacité qui les font voir, par des mots heureux, enfin, des paradoxes profonds, des définitions qui résument et éclairent un sujet, des réflexions qui éveillent ou achèvent celles du lecteur lui-même. En parlant de l'histoire de la Hollande, Fromentin dira : « Le titre de la Hollande aux faveurs de la fortune, c'est que la révolution est pour elle le droit, la raison, la nécessité, c'est que son peuple mérita tout ce qu'il voulait obtenir, qu'il fut résolu, convaincu, laborieux, patient, héroïque et sage, sans turbulence inutile, c'est qu'en tous points il se montra digne de s'appartenir. » Toute une leçon de politique, n'est-ce pas,

et fort belle? Ailleurs : « Le but, dans la peinture hollandaise, est d'imiter ce qui est, *de faire aimer ce qu'on imite*, d'exprimer nettement des sensations simples, vives et justes... La condition première de ce style est d'être familier, naturel et physionomique ; il résulte d'un ensemble de qualités morales : la naïveté, la volonté patiente, la droiture. On dirait des vertus domestiques transportées de la vie privée dans la pratique des arts et qui servent également à bien peindre. » Peut-on dire d'une façon plus sensée et plus exquise?

En parlant de Rubens : « Il est clair, écrit Fromentin, que l'humanité l'enchante, que les dogmes chrétiens le troublent un peu, que l'Olympe l'ennuie. »

Il définit quelque part le *chic*. « Pas de *chic*, écrit-il, ce qui veut dire en termes d'atelier, nulles mauvaises habitudes, nulle ignorance affectant des airs capables, et pas de manie. »

J'appelle l'attention sur l'un des procédés de style dont Fromentin a usé dans sa critique des œuvres des peintres. Tandis qu'autrefois, dans ses voyages en Algérie, il empruntait des expressions à son art pour rendre les aspects de la nature, il se sert maintenant pour traduire ses impressions d'artiste du langage de la critique littéraire. Il n'est partout question que de la manière dont un peintre écrit, de la logique qu'il suit, des idées qu'il exprime, de l'élocution qui lui est propre, et, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure pour Rubens, de ses qualités oratoires et de sa force persuasive. Fromentin a poussé très-loin et il a fait un usage très-heureux de cette transpo-

sition de vocabulaire. En revanche, l'écrivain et le peintre se pénètrent si intimement chez lui, qu'on pourrait prendre les principaux passages de sa critique des grandes œuvres pittoresques pour les appliquer à l'art d'écrire, et qu'on en ferait d'excellentes leçons sur les qualités à rechercher et les défauts à éviter ; on y verrait notre ami recommander sans cesse les vertus fortes, graves, sincères, et le dédain des choses brillantes et affectées ; on aurait de lui toute une poétique, ou, si l'on veut, un art de bien dire, dans lequel l'on n'apprendrait pas sans doute la simplicité, ni même peut-être la santé, ces vertus qu'on ne se donne pas, mais du moins la conscience, la décence et la fierté.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, après tout, dans *les Maîtres d'autrefois*, c'est la façon de dire de l'auteur. Fromentin, dans ce volume, se montre doublement novateur, modifiant son propre genre antérieur, et indiquant à la langue des voies à suivre. Sa manière n'est plus celle de *Dominique* ou de *l'Année dans le Sahel*, limpide et courante, quelquefois même rhythmique. La substance en est plus forte, le travail plus ingénieux, la résonnance plus profonde. Le substantif y est demandé à une analogie plus étendue, l'adjectif est plus accumulé, l'effet poursuivi est plus complexe, les ressources expressives sont notablement accrues. En somme, une langue *sui generis*, nullement simple et pourtant correcte, d'une intensité d'expression toute moderne et néanmoins classique dans son fond, langue recherchée, savante, ingénieuse, hardie, sans nulle rhétorique, d'un

rendu merveilleux, d'une qualité exquise jusque dans ses raffinements, d'une tenue sévère jusque dans ses corruptions, un mets de haut goût, étrange, et avec tout cela solide et nourrissant. On ne peut s'empêcher de se demander d'où vient cet auteur, qui n'est pas écrivain de profession, qui ne se sert de la plume que de loin en loin, à l'occasion, et qui nous apporte des ressources de diction inconnues à notre littérature. Le livre est prodigieux, il est étourdissant. Mais si Fromentin a abandonné sa première manière, s'il est entré dans l'effort que fait aujourd'hui la langue pour s'adapter à des besoins nouveaux, il ne faut pourtant pas confondre ses visées avec les tendances contemporaines en ce genre. La prose moderne est plus préoccupée de l'expression que de la pensée; elle cherche la forme pour elle-même; elle trouve son plaisir comme son triomphe dans le mot sonore ou rare. C'est tout le contraire avec Fromentin. Lui, il est tout à sa pensée. Sa plume le sert, elle ne le conduit pas. Il y a, par-dessous ses procédés très-savants, je le répète, et très-particuliers, une droiture d'artiste qui ne se dément jamais. Fromentin a dit une belle chose en parlant de Ruysdaël : « Comme tous les bons maîtres à l'origine des fortes écoles, écrit-il, il ne lui en coûte aucunement de manquer de charme, lorsque le charme n'est pas le caractère essentiel de l'objet qu'il représente. » Une pareille phrase ne pouvait sortir que d'une plume aussi sévère qu'exercée, d'un esprit qui, comprenant toutes les habiletés, dédaigne les petites pour n'employer que les grandes et les légitimes. Le style de Fromen-

tin, en effet, est travaillé, mais non artificiel. Il ne sacrifie pas au besoin d'étonner. Il n'appelle pas les regards. Il ne fait pas la roue. L'écrivain ne s'écrie pas à chaque trait heureux : Voyez comme je m'en tire! Sa parure favorite est le bonheur dans la justesse. Il reste noble dans l'émotion, mesuré dans l'insistance, libre dans l'ardeur, homme de goût dans la hardiesse.

On fait fi aujourd'hui, je le sais, du goût dans l'art d'écrire. Et cependant le goût, c'est tout, c'est l'esprit et le jugement dictant à chaque phrase ce qu'il faut dire et éviter, comment il faut l'exprimer ou le sous-entendre, avec quelles proportions, quelles nuances, quelle perspective, quels artifices, quel cachet, avec quelle négligence parfois et d'autres fois quelle importunité, avec quelle sobriété ou quelle abondance, quelle franchise ou quelle insinuation, quelle fierté ou quel abandon. Tout, en un sens, est effet dans l'art, parce que tout y est affaire d'expression, mais cette expression, si le talent la fournit, c'est le goût qui la mesure et l'applique.

Je sais bien, si j'osais, comment je classerais Fromentin. Je dirais qu'il y a de nos jours deux écoles en présence, celle de l'art et celle du « bibelot ». Le bibelot, c'est le joli, le précieux, l'ingénieux, l'amusant ; quant à l'art, je le définirais en des termes fournis par Fromentin lui-même : il consiste à ne pas savoir qu'on sait, à se laisser surprendre par son modèle, à ne demander qu'à lui comment il veut qu'on le représente. Le bibelot se montre, l'art se subordonne et se dissimule. Fromentin est de l'école de l'art.

Ceci me conduit à une question. Y a-t-il une doctrine sur l'art dans ce volume des *Maîtres d'autrefois ?* Non, mais il en ressort une, conséquente d'ailleurs avec tout ce que Fromentin a glissé sur ces sujets dans ses autres ouvrages, conséquente aussi avec sa propre pratique. Fromentin n'est ni réaliste, ni idéaliste, dans le sens opposé et exclusif qu'ont pris ces termes. Il ne confond pas la nature avec la vulgarité. Il n'admet pas l'imitation pour l'imitation, le vrai allant jusqu'au laid, et, par une conséquence logique, au dégoûtant. L'art pour lui implique le choix et n'est jamais une pure reproduction. Ces principes, fort arrêtés chez Fromentin, le conduiraient à ce qu'on appelle le style, si le style, à son tour, en cherchant le beau et le noble, ne risquait de tomber dans la convention, dans les formules vagues et générales. Fromentin a compris qu'ainsi posé le problème n'est pas susceptible de solution. La formule repose sur un malentendu. On met une opposition là où il n'y a qu'affaire de plus ou de moins. L'art se compose de deux choses inséparables, la nature et la manière dont l'homme la sent et la rend, en d'autres termes le sujet et l'artiste. Mais le sentiment avec lequel l'artiste voit et conçoit son sujet, l'intérêt qu'il y prend, l'émotion avec laquelle il le rend, il ne les y apporte pas tout faits ou tout convenus, il les en tire, et plus il serre la nature de près, plus elle lui inspire d'intérêt, plus il y trouve de choses, plus il lui arrache de secrets. C'est la lutte de Jacob avec l'Ange, lutte pleine d'angoisse et d'obscurité, dont on ne sort que meurtri, mais non sans avoir remporté une

bénédiction. Après quoi, ainsi qu'il est inévitable, la conception personnelle domine chez les uns, et la fidélité chez les autres; celui-ci cherchera plutôt le particulier, le caractère, l'expression, tandis que celui-là s'attachera plutôt à ce qui est général, au beau et au noble. Ce sont les deux tendances résultant de ce fait même qu'il y a deux termes, ce sont les pôles entre lesquels se meut tout l'art et toute l'histoire de l'art.

VII

Terminons et résumons.

Fromentin nous offre ce rare exemple, ce fait unique d'un peintre distingué et charmant, explorateur d'une région nouvelle, révélateur d'une nature, créateur d'un genre, dont les amateurs se disputent les toiles, et qui a été en même temps l'un des écrivains les plus variés, les plus originaux, les plus imprévus, les plus savoureux de notre temps.

On peut facilement, soit dans la peinture, soit dans la littérature, se représenter un genre plus élevé en lui-même que celui de Fromentin, mais Fromentin a eu le bonheur, dans l'ordre et le ton des sujets qu'il traitait, de fournir des œuvres achevées. Il a, dans les deux arts auxquels il s'est adonné, marqué sa place, touché le

but, pris possession ; il satisfait l'esprit, donne des joies complètes.

Mais Fromentin n'est pas seulement l'exemple d'une nature admirablement douée, il est en même temps l'exemple des qualités qui mettent le talent en valeur, et lorsqu'on a eu le bonheur de le connaître, ou qu'on a vécu pendant quelques jours dans l'intimité de ses œuvres, ce qui frappe le plus chez cet artiste, c'est le goût de la perfection, ce sont les nobles ambitions, l'ardeur indomptable, ce je ne sais quoi d'inquiet et de supérieur qu'on appelle le feu sacré.

1876.

VIII

DANIEL DERONDA [1]

La facilité des communications n'y fait rien, nous continuons à être aussi éloignés de l'Angleterre que si elle était aux antipodes. Les différences qui nous en séparent ont leur source dans la race, le développement historique, la religion, et elles se trahissent à chaque instant par l'esprit qui anime les institutions, détermine les mœurs et préside à la littérature. La littérature anglaise, en particulier, se prêtant à une vérification en quelque sorte matérielle, nous fait chaque jour toucher au doigt à quel point l'Angleterre nous reste encore étrangère. Qui parmi nous a quelque notion de l'activité intellectuelle à laquelle se livrent nos voisins? Qui connaît même superficiellement, même par les noms propres, les écoles de poésie qui se succèdent de l'autre côté du détroit, s'y partagent l'intérêt et l'admiration du public? Mais l'exemple le plus frappant,

1. By George Eliot. — 1876, 4 volumes.

à mes yeux, de l'ignorance où nous vivons en ce qui concerne la littérature anglaise, est celui-ci. L'Angleterre possède aujourd'hui, dans toute la force de son talent, une femme auteur qui ne le cède à aucune de son sexe, sauf madame de Staël, pour la profondeur, l'éclat et la souplesse du génie; cette femme a mis au jour une demi-douzaine de romans qui sont autant de chefs-d'œuvre; chaque ouvrage qui sort de sa plume devient aussitôt l'événement du jour, tenant la nation attentive, défrayant toutes les conversations, défiant toutes les critiques, intéressant le penseur presque autant qu'il ravit l'artiste ou passionne l'homme du monde : eh bien, cet écrivain est à peu près inconnu en France; les traductions qu'on a hasardées de quelques-uns de ses livres n'ont pas trouvé de public; son nom manque dans le *Dictionnaire des Contemporains*, et quand nos Revues ont parlé de Mrs Lewes, ç'a été le plus souvent du bout des lèvres, d'un ton de supériorité et avec une incompétence absolue.

Miss Evans, aujourd'hui Mrs Lewes, a publié tous ses ouvrages d'imagination sous le pseudonyme de George Eliot. Elle est née vers 1820. Elle n'avait, jusqu'à l'âge de trente-six ans, employé ses connaissances et ses talents qu'à des publications théologiques et philosophiques; c'est alors que, cherchant une autre voie, elle écrivit son premier récit, *Amos Barton*, qui fut rapidement suivi de deux autres, et qui forme avec eux les *Scènes de la vie du Clergé*, publiées originairement, en 1857, dans le *Blackwood's Magazine*. Le succès de cette tentative dé-

cida de la vocation de l'auteur, qui enrichit successivement la littérature de son pays de trois chefs-d'œuvre incomparables : *Adam Bede*, le *Moulin de la Floss* et *Middlemarch*. Je laisse à dessein de côté *Romola*, une histoire italienne du xve siècle, parce que le sentiment général n'a pas ratifié l'admiration de quelques-uns et l'évidente partialité de l'auteur lui-même pour cet ouvrage, mais surtout parce que je n'ai jamais pu surmonter l'aversion, avoisinant le dégoût, qu'inspire le personnage principal. Il y a là, si je ne me trompe, une première trace de ces préoccupations moralisantes ou didactiques, vers lesquelles incline George Eliot, et qui risquent d'obscurcir la pureté de son sentiment esthétique. Il semble d'ailleurs que l'éminent écrivain ne soit tout à fait à son aise, qu'il n'ait le plein usage de toutes ses ressources, que dans la peinture de la vie anglaise. *Félix Holt le radical* a été une autre erreur, bien que d'un genre différent, le seul des romans de George Eliot que l'opinion ait laissé passer avec quelque chose qui ressemble à l'indifférence. *Silas Marner*, en revanche, une courte histoire qui parut en 1861, et dont je rendis compte alors, reste l'une des productions les plus délicates et les plus parfaites du grand romancier.

Ce qui distingue George Eliot entre ses confrères, c'est qu'il possède toutes les qualités qui font le romancier et qu'il les possède à un degré supérieur. Sa puissance d'invention est attestée par des récits où l'inattendu des situations n'est acheté par aucun sacrifice de la vraisemblance, et où le développement des événements pro-

cède toujours de celui des caractères. George Eliot, d'ailleurs, n'imagine pas seulement les situations, il les dénoue, et la plus grande surprise du lecteur est de voir l'écrivain s'élever constamment à la hauteur de la péripétie qu'il a amenée. Il jette ses personnages dans des aventures terribles ou délicates, il rend une explication nécessaire, il provoque une crise suprême, et il s'en tire avec tant d'aisance, de force et de naturel, que le lecteur est partagé entre l'émotion produite par le récit et l'admiration provoquée par le triomphe de l'auteur. Mais ce n'est pas sa seule supériorité. Les descriptions ne sont jamais là, chez George Eliot, pour leur propre compte, ainsi qu'il arrive dans les produits d'un art inférieur; elles sont subordonnées au drame, lui servent de cadre, d'entourage, et n'en sont pas moins semées de traits qui trahissent un œil aussi exercé à l'observation de la nature qu'à celle du cœur humain. Le dialogue, qui est la partie faible chez de très-grands romanciers, qui manque si souvent entre leurs mains de vérité et de nuances, qui est pour eux une occasion d'exposer leurs idées et de montrer leur esprit plutôt qu'un moyen de développement dramatique, le dialogue est toujours en situation dans les romans de George Eliot, approprié aux caractères, varié comme eux, tantôt spirituel, tantôt pathétique, exprimant les sentiments les plus opposés et traduisant les individualités les plus diverses, et cela sans effort, sans jamais dépasser la note juste, et comme si cette femme d'une vie retirée et laborieuse avait tout éprouvé, tout compris, tout vécu. Il y a là quelque

chose de shakspearien, ce n'est pas trop dire. Et cependant, nous ne sommes pas encore au bout des qualités qui font de notre auteur le premier des romanciers contemporains, car c'est dans la création de ses personnages qu'il manifeste surtout son génie. Il n'est pas un de ses ouvrages qui n'ait donné à la littérature de son pays quelques-unes de ces figures qui, une fois entrevues, restent dans le souvenir des hommes, plus réelles, plus vivantes que les héros mêmes de l'histoire. Ses portraits de femmes, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, sont surtout merveilleux, et, cependant, les caractères de Tito et de Grandcourt le cèdent-ils beaucoup à ceux de Maggie et de Rosamonde? N'est-ce pas la même profondeur psychologique? N'y sent-on pas toujours ce regard qui devine tous les motifs, tire au jour tous les sentiments, et serait plus implacable que le remords même si la tendresse de l'auteur pour l'humanité fragile et souffrante n'égalait sa pénétration? George Eliot a créé un genre où il n'aura point de successeur parce qu'on ne verra plus jamais ainsi réunies les qualités du penseur avec celles de l'artiste : c'est le roman d'analyse morale. Là est sa virtuosité, là son triomphe. Récit, description, réflexion, dialogue, tout sert, dans ses écrits, à la peinture des mouvements secrets de l'âme, à l'étude de la conscience humaine, sans que la minutie de l'observation nuise à la vigueur réaliste de l'écrivain, à la personnalité de ses créations ni à l'intérêt passionné de ses drames.

Je n'ai rien dit encore de la manière d'écrire de George Eliot. C'est qu'en effet on peut se demander si

cet auteur a ce que nous appelons un style. Son récit est, si simple et son dialogue si naturel qu'on n'aperçoit point chez lui l'écrivain proprement dit. L'esprit même et l'humour semés à pleine main, la finesse des réflexions, le bonheur des comparaisons, l'inattendu des remarques, la tendresse ou la vigueur des sentiments ne dégénèrent jamais, chez George Eliot, en morceaux à effet. C'est dire qu'il ne faut pas chercher, dans ses écrits, de ces pages éloquentes, de ces passages achevés et enlevés qu'on rencontre chez George Sand par exemple. Son talent est plus contenu, son art plus sévère. Nous touchons, en revanche, ici à un défaut manifeste des derniers ouvrages de George Eliot. Avec de grandes qualités de diction, avec un choix d'expressions rares et heureuses, cet écrivain a pris depuis quelque temps l'habitude de condenser sa pensée et sa phrase jusqu'à l'obscurité. C'est surtout à la fin de ses chapitres, lorsqu'il parle en son propre nom et résume ses réflexions personnelles; sa plume trouve alors des mélanges d'idées abstraites et d'images poussées dans le détail, où l'on a peine à atteindre la pensée. Cette erreur de goût, inexplicable chez un écrivain si éminent, déparait *Middlemarch;* il m'a semblé qu'elle était un peu moins apparente dans *Daniel Deronda*, mais je ne comprends pas qu'il ne se trouve point à côté de l'auteur de conseiller assez autorisé pour lui signaler hardiment la fausse route dans laquelle il risque de s'engager. On voudrait pouvoir lui crier: Eh! de grâce, à quoi pensez-vous ? Pourquoi tant d'efforts là où il s'agirait, au

contraire, de dire les choses tout uniment? Pourquoi resserrer avec tant de labeur, là où il faudrait plutôt détendre? Brisez ces phrases que vous enchaînez si péniblement! Divisez ces périodes que vous construisez si savamment! Laissez-vous aller, artiste accompli, au style limpide et abondant qui ne demande qu'à couler de votre plume!

Le défaut dont je viens de parler n'est, du reste, qu'une tache facile à effacer ou à éviter; on sent qu'un avertissement suffirait pour que l'auteur s'en corrigeât. Il n'en est pas de même, je le crains, d'une particularité de la nature intellectuelle et morale de George Eliot, qui après avoir été l'un des éléments de sa force, l'un des attraits de son talent et l'une des causes de son succès, menace aujourd'hui de faire tort à son art et à son œuvre. Chose étrange! paradoxe auquel on résiste alors même qu'il s'impose avec une évidence irrésistible! c'est la supériorité de l'écrivain qui se tourne ici contre lui, c'est sa valeur personnelle qui lui nuit.

En parlant ainsi, j'ai surtout le nouveau roman de George Eliot en vue; je dois donc commencer par le faire connaître au lecteur.

Il y avait trois histoires dans *Middlemarch*, un peu laborieusement, mais au total habilement réunies; il y en a deux dans *Daniel Deronda*, deux récits qui ne sont que juxtaposés, deux œuvres qui diffèrent par le genre d'intérêt qu'elles sont destinées à exciter, deux romans dont l'un est manqué, tandis que l'autre prend place parmi les belles créations de George Eliot.

Le second de ces romans, celui qu'on voudrait pouvoir séparer de l'autre, est l'histoire de Gwendolen et de Grandcourt. On a, dans le tracé de ces caractères, relevé quelques incohérences, mais, en somme, l'auteur a certainement ajouté deux créations à la liste de ses chefs-d'œuvre. S'il a peint des figures plus complètes, plus fortes, plus saisissantes par leur unité morale, il n'en a pas créé d'aussi savantes ni d'aussi profondes. Voilà deux noms désormais familiers à tous ceux qui lisent, deux êtres dont la vie s'est irrévocablement mêlée à la nôtre, deux types auxquels nous ramèneront involontairement tels ou tels des personnages que nous coudoyons sur la scène du monde!

Je crois voir Grandcourt devant moi pendant que j'écris. Je reconnais son visage pâle, son maintien calme et dédaigneux. Il a entre les doigts l'éternel cigare, à la bouche le juron de l'humeur ou le bâillement de l'ennui. Étranger à toute vie morale, il ne connaît des hommes que leurs faiblesses ou leurs folies, et s'il risque parfois de se tromper, ce sera uniquement faute de comprendre les sentiments désintéressés. Profondément blasé, il ne trouve plus de plaisir que dans l'oppression des autres: brutaliser ses chiens, vexer ses inférieurs, tyranniser sa femme, provoquer la résistance pour la réprimer, voilà la dernière jouissance de ce raffiné. Il y a de la bassesse sous cette élégance qui ne se dément pas, de la cruauté sous cette froideur de bon ton, un monstre dans cet homme correct et poli. La haine n'a jamais été si contenue, la méchanceté si convenable. L'impassibilité avec

laquelle il tourmente, l'indifférence avec laquelle il persécute, le flegme avec lequel il écrase, donnent une impression de puissance pour le mal dont la littérature n'avait pas d'exemple. On ose à peine s'emporter contre un homme qui ne s'emporte jamais lui-même; on sent qu'on lui donnerait un avantage sur soi: il exaspère avec son calme; il domine l'horreur même qu'il inspire. Terrible et étonnante création!

Le portrait de Gwendolen est encore plus étudié, et s'il ne frappe pas autant les lecteurs, c'est que ce caractère, tel que l'a conçu George Eliot, impliquait une transformation assez complète pour ressembler à une inconséquence. Gwendolen a le redoutable pouvoir de la beauté; elle le sait, et elle a de bonne heure contracté l'égoïsme qui accompagne souvent le sentiment d'une supériorité reconnue. Habituée, dès son enfance, à voir sa mère et ses sœurs les esclaves de ses caprices, elle portera dans le monde cette assurance de la victoire qui en est l'un des gages, cette grâce hautaine que les fantaisies d'enfant gâté, les impatiences, les imprudences mêmes rendent plus piquante. Elle est volontaire, bien que sans but; ambitieuse, bien que sans passion; ne demandant rien à la vie que le mouvement, l'éclat, l'enivrement des flatteries, l'exercice de l'empire. Et cependant, Gwendolen n'est pas un être corrompu. Ignorante, frivole, mondaine, ne respirant que le plaisir, il lui reste une sorte d'ingénuité. Il y a en elle un germe de vie supérieure, qui n'attend pour percer que le contact d'une influence. C'est cette germination de l'idéal dans un

cœur de mondaine que George Eliot a voulu peindre. Avec une intuition toute féminine, il a représenté son héroïne comme ayant besoin d'un attachement pour sortir de la vie banale, et besoin d'un homme pour lui servir de conscience. Elle ne commence à être mécontente d'elle-même qu'en reconnaissant l'arbitre de son existence dans un être fort et pur. Hélas! cette révélation morale ne suffit pas à la pauvre Gwendolen, il lui faudra, de plus, la dure école de la souffrance. Elle épouse Grandcourt pour échapper à la médiocrité de sa fortune, et elle devient la victime d'un odieux tyran. Le tableau de cette douleur cachée est terrible. Avec quelle puissance l'auteur ne nous montre-t-il pas la beauté naguère si enviée et si fêtée, matée peu à peu par l'atroce sang-froid de son mari, dévorant les humiliations, détestant les richesses pour lesquelles elle a vendu son âme, renonçant bientôt à une résistance qu'elle sait inutile, envahie par le ressentiment qui vient de la dissimulation forcée et par la haine qui vient de la crainte habituelle, effrayée de cette haine contre les inspirations de laquelle elle se reconnaît sans force, poussée au désespoir, se réfugiant dans l'attente des accidents libérateurs pour échapper aux suggestions de la vengeance, touchant ainsi au crime dans sa pensée, puis, enfin, lorsqu'un jour Grandcourt tombe à la mer, hésitant à lui tendre la main, la corde qui pourrait le sauver, n'hésitant qu'une seconde, mais assez pour qu'il soit trop tard, et alors se précipitant après lui dans une agonie de désespoir, de remords et d'horreur. Il y a,

même dans l'œuvre de George Eliot, peu de choses plus puissantes que cette tragédie morale. L'auteur, plus loin, essaiera de nous montrer Gwendolen consolée, relevée, prête à chercher dans les bonnes œuvres l'expiation de ses fautes et l'emploi de son existence. Fort inutilement à mon avis. Gwendolen, sœur de charité ou patronnesse des écoles de son voisinage, n'est plus celle que nous avions connue. La conversion violant, comme elle fait, la logique humaine des caractères, devient presque fatalement une fausse note dans un roman. La conversion c'est le surnaturel et l'ascétisme, deux éléments qui ont leur place dans la thérapeutique morale, mais qui sont réfractaires à l'art.

Je le répète, l'histoire de Gwendolen et de Grandcourt prend place à côté des meilleurs ouvrages de l'auteur. La peinture des caractères y est, sinon plus forte, au moins plus savante et plus subtile. La conversation de Gwendolen avec Klesmer sur sa vocation comme actrice, son entrevue avec Mirah lorsqu'elle veut s'assurer de la vérité des bruits qu'elle a entendus sur le compte de Deronda, la tragédie à bord du bateau dans le golfe de Gênes, les adieux et les aveux au moment de la séparation finale, sont de ces scènes difficiles, impossibles, où éclate dans toute sa supériorité ce génie de George Eliot fait à la fois de tact et de puissance. L'humour, on le regrette, y manque, sauf dans quelques figures secondaires, le petit Jacob, Hans Meyrick, sir Hugo Mallinger : nous sommes à cet égard bien loin des inimitables créations des premiers romans, Mrs Poyser, le pauvre Tul-

liver et les sœurs Dodson. On ne sent pas, dans *Daniel Deronda*, ce qu'elle a elle-même si heureusement appelé *the pure enjoyment of comicality*, l'amusement que produit la vue des innocentes faiblesses, des vanités ingénues, des ridicules sans malfaisance. Les morbides analyses de la conscience, dans lesquelles l'auteur semble se complaire de plus en plus, ont ici attristé son pinceau. Mais encore une fois, avec tout cela, et réduit aux personnages et aux événements que je viens d'indiquer, le nouveau roman de George Eliot reste très-grand et très-fort. Malheureusement il est compliqué d'un second roman, qui s'en distingue nettement, qui s'en sépare facilement, qui lui est inférieur de tous points, et dont la pesanteur a entraîné le premier dans un naufrage commun. Car il y a eu naufrage, je le crains bien ; l'affectueuse admiration des Anglais pour leur grand romancier se refuse à reconnaître dans *Daniel Deronda* une diminution de talent, mais elle ne peut s'empêcher d'avouer que l'auteur n'a pas réussi à intéresser le public à « ses Juifs », que toute la partie israélite du livre est ennuyeuse, en un mot, qu'il y a là une inexplicable erreur de goût et de jugement.

Le roman juif que George Eliot a cousu à l'histoire de Gwendolen se compose de quelques idées historico-philosophiques personnifiées dans une demi-douzaine de Sémites, mais les idées sont vagues et les personnages sont sans physionomie. Je ne me rappelle, dans les ouvrages précédents de George Eliot, rien qui ressemble à la banalité des caractères qu'il a tracés ici. On sent que l'auteur a mis tous ses soins, qu'il a fait tous ses efforts pour

nous intéresser à Daniel Deronda, à Mirah et à Mordecai, et l'on souffre de voir que sa peine ait été si complétement inutile. Mordecai est un pur visionnaire, qui ne nous gagne point à ses projets parce qu'il ne nous les explique jamais, et que le peu qu'on en devine est puéril. Mirah peut être charmante, mais nous sommes obligés d'en croire l'écrivain sur parole, car il nous le dit bien, mais ne nous le montre pas, et il n'a su faire de cette figure qu'une sorte de poupée de cire disant à volonté papa et maman. Quant à Deronda, qui a donné son nom au livre, et qui doit évidemment en être le héros, c'est un insupportable Grandisson, toujours quelque morale à la bouche, toujours quelque projet humanitaire dans la tête, de ces êtres comme il en faut évidemment pour l'accomplissement d'une foule de tâches utiles, mais qu'on serait peu charmé de rencontrer dans le monde, estimables et ennuyeux, irréprochables et agaçants. Que dire, d'ailleurs, de l'état mental d'un homme qui ne peut cacher son bonheur lorsqu'il apprend qu'au lieu d'être Anglais, comme il l'a cru jusque-là, il est Juif de naissance? Autant Juif qu'autre chose, d'accord; la sagesse est de n'attacher qu'une importance relative à des conditions qui ne dépendent pas de nous, mais pourquoi précisément cette joie de se trouver membre d'une nation dispersée, descendant d'une race appelée à se fondre avec d'autres, ainsi qu'il est arrivé d'ailleurs à plusieurs et des plus nobles? Une chose aurait dû avertir l'auteur que ses idées au sujet du judaïsme étaient fausses, c'est qu'il n'a su ou osé les articuler clairement nulle part.

Il les a laissées dans le vague désespérant des rapsodies de Mordecai. Les seules indications que l'on trouve sur ce point sont un passage où il est dit que toute famille juive doit se regarder comme destinée à donner jour au *Libérateur*, et un autre d'après lequel le peuple de Dieu doit se rassembler et se reconstituer dans l'ancienne terre promise. Mais sur quoi l'auteur s'appuie-t-il pour hasarder de pareilles vues ou nourrir de pareilles espérances? Est-ce sur les prophéties de l'Ancien Testament? George Eliot partage-t-il les croyances de ces millénaires enthousiastes et bornés, qu'on rencontre çà et là dans le protestantisme, et qui, sur la foi des textes, s'imaginent que Jérusalem deviendra la reine des nations et le centre du monde? Loin de là, George Eliot est un des esprits les plus libres de ce temps, l'un des plus dégagés de toute hypothèse théologique, en sorte que nous avons ici devant nous la piquante contradiction d'un écrivain qui rejette l'élément surnaturel des croyances juives, et qui réclame le rétablissement d'un peuple dont ces croyances constituent précisément la nationalité. On ne peut s'empêcher de demander à l'auteur comment il entend les choses, si le judaïsme restauré relèvera le temple de Jehovah et reprendra les sacrifices de bœufs et de moutons, ou si ce sera un judaïsme rationaliste, le peuple élu sans ses livres sacrés, sans ses institutions, sans sa foi, sans rien, en un mot, de ce qui lui a donné une existence et un caractère. Ces réflexions servent en même temps de réponse à un argument qui a visiblement hanté l'esprit de George Eliot. Frappé de certains

grands faits de l'histoire des dernières années, étonné de la puissance avec laquelle le sentiment des nationalités est tout à coup intervenu dans l'histoire, préoccupé de l'exemple de l'Allemagne et de l'Italie, George Eliot s'est demandé pourquoi le principe dont il s'agit ne profiterait pas aux enfants dispersés d'Israel, et il ne s'est point aperçu que les Juifs se trouvent dans une condition tout à fait spéciale. Des quatre éléments d'une nationalité, la communauté de race, de religion, de langue et de territoire, les deux derniers leur manquent, et le second même est bien plus aujourd'hui un souvenir qu'une croyance effective et vivante.

Il y a un joli mot de sir Hugo Mallinger, l'un des personnages du roman : « Au nom du ciel, s'écrie-t-il lorsque Deronda commence à lui exposer ses vues sur le judaïsme, pas d'excentricité! Je puis supporter des différences d'opinion ; tout ce que je demande c'est qu'on me les fasse connaître sans prendre des airs de lunatique. » Mais voilà justement ce que je reproche à Deronda. Ce jeune homme qu'on nous propose comme un modèle de bon sens aussi bien que de dévouement, est l'esclave d'une chimère, et de la chimère la moins intéressante qu'on ait jamais imaginée. J'insiste sur cette absence de tout intérêt, car, en définitive, c'est là le point. Pour que des visions sur les destinées du peuple juif nous intéressent, il faudrait qu'elles offrissent soit un trait de mœurs, soit une conception géniale. L'écrivain aurait eu le droit de leur faire une place dans son récit, si les croyances dont il s'agit for-

maient un caractère distinctif et profond de la vie juive au XIXe siècle; mais tout le monde sait qu'il n'en est rien, et dès lors, l'auteur ne devait donner à ses vues sur ce sujet que le tour piquant d'un paradoxe personnel. Tel qu'il est, l'épisode juif de *Daniel Deronda* reste l'une des erreurs les plus inexplicables dans lesquelles un grand écrivain soit jamais tombé.

Aussi n'est-il pas un admirateur de George Eliot qui, à la lecture du nouveau roman, ne se soit posé cette question : Faut-il y reconnaître un commencement de décadence? La veine jusque-là si féconde, si soutenue, menacerait-elle de tarir? Le talent de cette femme incomparable serait-il en déclin? Pour moi, ce n'est pas ainsi que se pose la question : il y aurait ici une défaite, que ce ne serait pas encore une preuve d'affaiblissement; on trouve d'ailleurs, je l'ai dit, dans *Daniel Deronda*, des caractères, des scènes, des traits qui ne le cèdent en rien à ceux qui ont fait la réputation des ouvrages précédents. Mais une chose me paraît incontestable; c'est que certains éléments distinctifs du génie de George Eliot ont fini par prendre le dessus et ont rompu l'équilibre de son talent. George Eliot, comme il arrive souvent, a des qualités qui sont devenues des défauts. Le charme de ses ouvrages vient en grande partie d'une certaine profondeur de pensée, d'un sentiment résigné et souffrant des conditions de la vie humaine, d'une morale à la fois élevée et indulgente, implacable dans l'analyse et pardonnant beaucoup parce qu'elle comprend tout. George Eliot est tout ensemble un idéa-

liste passionné pour le bien, un philosophe qui s'intéresse aux idées, et enfin un artiste consommé, d'un génie créateur, d'une force plastique sans égale. Cette coexistence, dans un même écrivain, de l'artiste et du savant n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire ; l'œuvre et la vie de Gœthe nous montrent les deux puissances engagées dans une lutte d'un intérêt singulier, et notre propre littérature nous en offre, en ce moment même, plusieurs exemples. Le malheur est que l'une des deux tendances arrive presque toujours à dominer l'autre et à l'étouffer. L'écrivain tombe de plus en plus du côté vers lequel il penche. Voici un historien et un philologue, voué en apparence à l'érudition, et qui n'en rompt pas moins, au moment où nul ne s'y attend, tous les liens du métier ou de la tâche imposée, pour faire entendre les merveilleux accents de la fantaisie qu'on croyait morte dans son sein. En voilà un autre, au contraire, qui s'était de bonne heure emparé de l'attention publique par la hardiesse de ses paradoxes et la force de sa manière d'écrire, mais chez qui le goût des formules a peu à peu détruit tout agrément de la forme. Telle est aussi, je le crains, l'explication de *Daniel Deronda*. Le goût de l'auteur pour les idées le porte aux théories, ses préoccupations morales deviennent des préoccupations didactiques, il se laisse aller à introduire des vues politiques et sociales dans ses romans, enfin les besoins de précision de son esprit produisent, dans son style, une intensité d'expression qui devient de l'obscurité; tout cela au grand détriment de l'art, car l'art ne vit pas d'idées, mais de

sentiments, j'allais dire de sensations: il est instinctif, naïf, et c'est par l'impression directe et irréfléchie qu'il entre en communication avec la réalité. Parmi toutes les contradictions dont se compose la vie, il n'en est pas de plus constante que celle-ci : point de grand art sans philosophie, et cependant point de plus dangereux ennemi de l'art que la réflexion.

Janvier 1877.

IX

LES DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

DE M. RENAN

Les hommes qui se sont occupés de l'origine des choses et des destinées de l'humanité, se sont divisés de tout temps en deux classes : ceux qui abordent l'explication de ces problèmes avec leur imagination, et ceux qui cherchent à les résoudre scientifiquement. M. Renan vient prendre à son tour sa place dans l'assemblée des philosophes, et il ne saurait y avoir de doute sur le côté où il entend siéger. C'est aux pieds de Platon qu'il s'est assis. Il n'emprunte pas seulement à ce grand écrivain la forme du dialogue, si complaisante aux aventures de la pensée ; il ne donne pas seulement, comme lui, à la spéculation les ailes de la poésie ; il lui ressemble par la tournure même de l'esprit et la nature des raisonnements. Le procédé de M. Renan est, comme celui du *Phédon*, une dialectique à la fois subtile et naïve, toute fondée sur de fuyantes analogies, et les conceptions de M. Renan, comme celles du *Phèdre* ou du *Banquet*, tendent sans cesse à prendre un corps, à se produire en

récits, à former une sorte de mythologie où l'on ne distingue plus l'idée du symbole. L'imagination de M. Renan est si vive, si créatrice, qu'elle ne peut supporter l'abstraction : elle lui prête une substance ; elle en fait des hommes et des dieux. Inutile d'ajouter que si M. Renan nous élève avec lui dans les régions platoniciennes, ce n'est pas pour se contenter des solutions que la science proprement dite pourrait donner au problème de l'univers. Ses *Dialogues* partent de ce qu'il regarde comme des « Certitudes », pour passer à des « Probabilités », et finir par des « Rêves » : mais les certitudes de M. Renan seraient déjà un rêve pour des esprits plus timidement trempés que le sien. J'ouvre le premier dialogue et j'y trouve que « le monde a un but et travaille à une œuvre mystérieuse », que « nous sommes le jouet d'un égoïsme supérieur qui poursuit une fin par nous », que « nous sommes dupés savamment par la nature en vue d'un but transcendant que se propose l'univers et qui nous dépasse complétement ». Autant de phrases, je me hâte de le reconnaître, qui sont susceptibles d'un sens admissible et même un peu vulgaire, puisqu'on pourrait à la rigueur y retrouver la théorie des causes finales, mais autant de manières de s'exprimer qui sont caractéristiques de la pensée de M. Renan, parce qu'il ne les donne pas pour de simples manières de dire, parce qu'il croit à la réalité des images dont il se sert, parce que cette nature dont il parle est pour lui un être vivant, la fin à laquelle tend le monde un vrai but, et ses efforts pour y parvenir un véri-

table travail. Ou plutôt, non : M Renan n'y croit qu'à moitié, il soupçonne la nature idéale de ses conceptions, mais sa pensée se plaît à la forme concrète qu'elles revêtent, il ne parvient pas à les en séparer, et, de fait elles en sont inséparables. M. Renan nous retrace un état des plus curieux de la spéculation humaine, état à la fois moderne et antique. Il est de la race des métaphysiciens, car ce sont les choses générales qui sont seules réelles à ses yeux ; et il est en même temps de la race des Gnostiques, ne pouvant se contenter des abstractions à l'état abstrait, mais les personnifiant en quelque sorte malgré lui.

Le caractère mythologique des conceptions de M. Renan est encore plus apparent dans le second dialogue, celui qui traite de nos « Probabilités ». La certitude, nous l'avons vu, c'est que la nature tend à une fin. La probabilité, c'est le progrès infini à travers les âges et, la terre n'y suffisant pas, à travers les mondes. L'univers a donc une marche ? Oui, dit M. Renan, mais « pour bien comprendre ceci, il faut remonter à l'origine conceptionnelle de l'univers ». Vient alors l'étonnant passage qu'on va lire :

Le commencement du mouvement dans l'univers, et par conséquent du *fieri* universel fut une rupture d'équilibre, qui vint elle-même d'une non-homogénéité ; car un monde homogène n'aurait jamais bougé ; il se serait reposé éternellement, sans développement, sans progrès. Pourquoi l'univers ne se tint-il pas tranquille ? pourquoi voulut-il courir les aventures, au lieu de dormir au sein de l'uniformité absolue ? C'est

qu'un aiguillon le poussa. Une inquiétude secrète lui donna le tressaillement ; un vague intérieur amena des nuages sur la morne sérénité de son azur. Ce qui fait la vie est toujours une sortie brusque de l'apathie, un désir, un mouvement dont personne n'a l'initiative, quelque chose qui dit : En avant !... Une rupture d'équilibre a de même été l'origine de la civilisation. Le commencement de l'histoire ou, ce qui revient au même, le passage de l'animalité à l'humanité, fut un forfait, une sortie brusque d'un état paradisiaque sans individualité, pour passer à un état de guerre, d'amour et de haine. Et qu'est-ce qui a produit la révolte initiale? Qu'ont voulu les choses en rompant leur harmonie primitive? Quelle cause, interne ou externe, a pu les mettre en mouvement? Cette cause fut le désir d'être, la soif de conscience, la nécessité qu'il y avait à ce que l'idéal fût représenté. L'idéal apparaît ainsi comme le principe de l'évolution déifique, comme le créateur par excellence, le but et le premier moteur de l'univers. L'idée pure n'est qu'une virtualité ; la matière pure est inerte ; l'idée n'arrive à être réelle que grâce à des combinaisons matérielles. Tout sort de la matière ; mais c'est l'idée qui anime tout, qui, en aspirant à se réaliser, pousse à l'être. Voilà Dieu.

Que faut-il penser de cet état paradisiaque de l'univers à son origine, du besoin d'aventures qui s'empare de lui, de la nécessité qui veut que l'idéal soit représenté ? Faut-il ne voir en tout cela que des images poétiques? Ou devons-nous, au contraire, regarder l'auteur comme étant le jouet des figures de langage que son imagination lui fournit? Je le répète, ce n'est tout à fait ni l'un ni l'autre, mais plutôt une sorte d'entre-deux, un effet d'habitudes trop réalistes de la pensée, la conséquence

d'une éducation ou d'un tempérament intellectuel étranger aux procédés rigoureux de la science. M. Renan est loin, d'ailleurs, d'être singulier en ceci, même dans un temps qui, comme le nôtre, se pique de sévérité dans la pensée. Hegel, avec son Idée, Schopenhauer, avec sa Volonté, M. de Hartmann, avec son Inconscient, ont tous obéi aux mêmes nécessités gnostiques que M. Renan. On peut même dire que, sauf la pluralité des mondes habités dont Hegel ne veut pas entendre parler, et l'incarnation finale de la conscience du monde dans un monarque universel, conception absolument propre à M. Renan, la doctrine des *Dialogues philosophiques* n'est autre chose qu'un abrégé poétique des idées fondamentales de l'hégélianisme.

On ne peut s'empêcher, en lisant un livre tel que les *Dialogues*, de se demander à chaque page ce qu'en penseraient Aristote, ou Kant, ou, de nos jours, le positivisme. M. Renan professe un assez grand dédain pour le positivisme, et il est certain que, dogmatisme pour dogmatisme, j'aime encore mieux celui de M. Renan que l'autre. N'est-il pas vrai toutefois que, avec ou sans l'étiquette de M. Comte, et toute question d'auteur et de système à part, il s'est introduit dans la pensée moderne un certain nombre de principes régulateurs qui se trouvent en opposition manifeste avec la manière de M. Renan, et qui n'en constituent pas moins ce caractère scientifique de notre siècle, sur lequel M. Renan lui-même, par une remarquable contradiction, insiste comme sur le progrès capital de l'humanité?

M. Renan, dans un des articles qu'il a réimprimés à la suite de ses dialogues, compare la philosophie à la poésie, et il n'est que trop clair, en effet, qu'il ne prend la philosophie qu'à moitié au sérieux et qu'il répugne à la réduire aux conditions de la science en la soumettant à des procédés exacts. M. Renan, par exemple, s'est-il jamais rendu compte de la nature de la connaissance? Qu'est-ce que savoir si ce n'est ramener un fait à un autre fait, établir une analogie, constater un enchaînement, de telle sorte que plus le lien est fort et le groupe nombreux, plus la certitude est grande et la connaissance parfaite? Si M. Renan avait fait cette simple observation, n'aurait-il pas vu qu'il y a tout un ordre de questions qui se dérobent à notre connaissance parce qu'elles se dérobent à l'analogie, et qui doivent par conséquent être éliminées du cercle de nos recherches? Si la connaissance est une chaîne, n'est-il pas évident que les deux bouts de cette chaîne nous échappent, puisque nous ne pouvons en accrocher nulle part le premier ni le dernier anneau? C'est pour cela que nous ne concevons ni le commencement ni la fin de rien, l'univers ni comme fini ni comme infini, l'espace ni comme vide ni comme plein, Dieu ni comme personnel ni comme impersonnel, que nous avons peine à admettre une cause première qui ne serait pas elle-même un effet, et un Démiurge qui n'aurait pas lui-même été créé. Ce sont là ce qu'on appelle des antinomies, c'est-à-dire les contradictions dans lesquelles la pensée tombe fatalement lorsqu'elle s'engage dans des questions où, en vertu même de ces questions, les ana-

logies lui manquent, les termes de comparaison lui échappent, et où, par suite, les conditions du savoir font défaut. Lorsque M. Renan, à la suite de Hegel et de toute la philosophie dite spéculative, oublie ce grand principe régulateur, si magistralement établi par Kant, il fait comme celui qui voudrait se mettre à la fenêtre pour se voir passer dans la rue.

Une cause d'erreur encore plus féconde, dont il est encore plus difficile de se préserver, et que je voudrais voir convenablement signalée dans quelque *Art de penser* approprié à notre temps, c'est l'anthropomorphisme. J'ai regret d'employer ces termes d'école dans un sujet où je voudrais rester clair pour tout le monde, mais je ne sais comment désigner autrement la tendance de l'homme à tout ramener à son propre mode d'existence, à juger des choses d'après ses perceptions internes. Telle est, je n'en doute pas, l'origine des notions de cause, de force, de loi, d'esprit, de liberté, mais telle est surtout l'idée de but, à laquelle nous devons la théorie des causes finales et que nous avons vue percer dans la doctrine de M. Renan sur l'évolution de l'univers.

Quand M. Renan parle d'une fin divine de la nature, quand il affirme que le but de l'univers est de « fabriquer de la raison », ces paroles qui seraient légitimes dans la bouche du théiste, ne peuvent être qu'un accommodement de langage du moment que l'on se place, comme l'auteur des *Dialogues philosophiques*, au point de vue du développement immanent des choses. Pour le théiste l'univers a un but, puisqu'il est l'œuvre de Dieu,

ce qui n'est, je me hâte de le reconnaître, qu'un déplacement de la difficulté car, si l'univers est expliqué par la création, il reste à expliquer le créateur, ou, ce qui revient au même, à expliquer pourquoi il est inexplicable [1]. M. Renan, à cet égard, n'est ni mieux ni plus mal placé que le théiste, l'un et l'autre étant obligés de partir d'un fait accepté comme tel. Mais l'univers une fois accepté par lui comme le point de départ au delà duquel il n'y a pas lieu de remonter, M. Renan n'a point le droit d'appliquer à cet univers la notion de but, empruntée comme elle l'est aux conditions de l'activité humaine. L'idée de but, dans l'explication du monde, est un anthropomorphisme très-naturel, dont il est très-difficile de se préserver, mais auquel le philosophe ni le naturaliste ne peuvent céder sans passer du domaine de la science pure dans celui de l'hypothèse théologique. L'oiseau a-t-il des ailes pour voler ou vole-t-il parce qu'il a des ailes? Deux conceptions radicalement diverses des choses! Je me contente, pour ma part, de dire que l'oiseau est un animal qui vole, et je n'ai garde de le séparer, même en pensée, de ses ailes, car alors ce ne serait plus un oiseau.

1. Cela est si vrai que les systèmes de Schelling et de Hegel ne sont autre chose que des théogonies. M. Charles Secrétan, de même, dans sa *Philosophie de la liberté*, œuvre d'une rare virtuosité spéculative, commence l'exposé de sa doctrine par une sorte de création ou de construction de Dieu. Dieu, selon M. Secrétan, s'est fait lui-même; mais n'est-ce pas là encore une manière de le faire?

L'antinomie, c'est-à-dire la contradiction où l'on tombe fatalement lorsqu'on méconnait les limites du savoir humain, et l'anthropomorphisme, c'est-à-dire le besoin de se représenter les choses sous l'image de nos propres perceptions internes, sont les deux écueils contre lesquels la métaphysique a de tout temps fait naufrage, et que M. Renan n'a pas toujours évités. J'en dirai autant d'une troisième source des paralogismes philosophiques, la tendance à douer de réalité les généralisations de la parole humaine. Quand M. Renan parle de l'univers, de l'humanité, de l'idéal, on ne sait jamais s'il entend tout cela au sens réel ou idéel. Et qu'on ne m'accuse pas d'exagérer ici des scrupules de langage. Il s'agit au fond d'un grand partage des esprits en philosophie. J'ai, à cet égard, une pierre de touche : quand j'entends un homme me parler de la vie comme d'une force ou d'un principe, je comprends que nous ne sommes pas faits pour nous comprendre : la vie pour moi n'existe pas, il n'y a que des êtres vivants.

Une dernière remarque, et j'aurai fini, tout en signalant les points où je ne puis suivre M. Renan, d'indiquer les limites dans lesquelles je voudrais enfermer la métaphysique, dût-elle, comme le scorpion dans un cercle de feu, mettre fin à ses jours par désespoir de ne pouvoir échapper. Je viens de parler des termes qui expriment des abstractions de l'esprit et dont on fait des entités ; eh bien, il y a des mots encore plus dangereux dans la langue, ce sont ceux d'*absolu* et d'*infini*. On

sait quel rôle ils jouent dans la philosophie transcendante; ce sont eux, à proprement parler, qui la constituent tout entière. M. Renan, en particulier, en fait un usage fréquent. Et cependant ces mots sont vides de sens; disons plus, ils sont contradictoires; ils tendent à donner un sens positif à des notions dont le propre est d'être purement négatives. L'infini, en effet, c'est tout simplement l'indéfini, la simple possibilité de toujours ajouter un nombre à un nombre ou une grandeur à une grandeur; l'absolu, c'est tout simplement la suppression successive de toutes les limites qui constituent le relatif. Faire des êtres ou des manières d'être de ces négations transformées en affirmations, c'est un pur artifice de langage. Et voilà pourtant de quoi la philosophie vit depuis quelques milliers d'années!

Je ne puis assez dire l'attrait qu'un esprit tel que celui de M. Renan a pour moi, mais c'est surtout l'attrait de la curiosité et de l'étonnement. Il y a quelque chose de singulièrement intéressant dans cette intelligence affamée d'affirmations, et qui ne sait suspendre son jugement tant elle a horreur d'ignorer. Quelqu'un a-t-il jamais vu M. Renan s'arrêter devant une question et prononcer le *non liquet*? On lui a fait une réputation de sceptique; mais qui donc s'est jamais promené avec plus d'assurance dans le fini et l'infini, dans le temps et l'éternité? Vous croyez l'arrêter en lui parlant du terme des destinées de la terre: il vous répond qu'il a, pour le développement de la conscience universelle, tous les mondes et tous les siècles. Que les autres planètes soient habitées, cela ne fait pas doute pour lui; il ne s'arrête pas

même à discuter la chose : il faut que l'idéal se réalise, et ni l'espace ni la durée ne sauraient lui manquer pour cela !

Les « Rêves » de M. Renan ont cet avantage qu'une fois engagé dans ces régions il est aussi difficile de rien réfuter que de rien prouver. On ne conteste pas des rêves. Je ne puis pourtant m'empêcher de faire remarquer à M. Renan combien l'avenir qu'il prévoit pour l'humanité est contraire à ces analogies mêmes qui forment le fragile fondement de sa pensée. M. Renan, nous l'avons vu, assigne pour but à l'univers une conscience toujours plus parfaite de soi, une pénétration toujours plus complète de la chose par la raison, et il donne au problème pour sa réalisation l'infini de l'espace et l'infini de la durée. Mais M. Renan ne s'en tient pas là, et, poussé par le besoin de préciser, il en arrive à supposer une individualisation de la conscience générale dans un personnage qui, concentrant en lui toute la science humaine, serait par là même omnipotent. Comme ce personnage aurait des moyens infaillibles de se faire obéir, personne ne songerait à lui résister ou ne l'essaierait sans être aussitôt anéanti. On le voit, M. Renan suppose que la science, et non-seulement la science, mais ses applications tendent à devenir le partage d'un nombre toujours plus restreint de personnes. Il me semble que c'est le contraire qui est vrai. Je ne vois dans aucune des grandes découvertes industrielles ou militaires de notre temps ce caractère ésotérique qui permettrait à un despote de s'en réserver le privilège et d'en user

pour tenir l'humanité sous sa domination. L'analogie fait défaut à M. Renan sur ce point ou plutôt elle se retourne contre lui. Je n'aperçois pas davantage le fondement de ces rêves de progrès indéfini qu'il entrevoit tantôt pour la terre, tantôt, si la terre lui manque, pour quelque autre planète, ou même pour l'ensemble de l'univers. M. Renan, qui donne pour point de départ au progrès une rupture de l'équilibre primitif, ne veut pas que l'humanité revienne à cet équilibre, c'est-à-dire à l'uniformité, au repos, à la mort; mais pourquoi se refuse-t-il à admettre cet avenir? Les inductions parlent plutôt en ce sens. Le mouvement des sociétés a tout l'air de tendre à un nivellement où toute grandeur disparaîtra avec les inégalités, et où tout intérêt finira avec la lutte. Il y a longtemps que je suis frappé d'un certain nombre d'antinomies sociales qui montrent l'humanité allant à contre-fin dans la voie du progrès, et se perdant par obéissance à ses meilleurs instincts. Nous poursuivons l'égalité, c'est-à-dire la participation de tous aux lumières et au bien-être: nous le faisons en vertu d'un sentiment moral, et nous ne voyons pas que l'élévation du niveau général ne s'opère qu'au détriment de la grandeur individuelle, et qu'il n'est pas sûr que l'humanité n'y perde pas, en somme, plus qu'elle n'y gagne. Nous nous donnons beaucoup de peine pour faire vivre les enfants chétifs et prolonger l'existence des débiles et des infirmes; nous avons réussi en effet à élever considérablement la moyenne de la vie humaine, mais nous ne nous sommes pas aperçus que nous com-

promettions ainsi la santé, la beauté et la force des générations futures, que nous portions une atteinte profonde, par tous ces soins, à la race elle-même. Veut-on encore une de ces contradictions sociales ? Nous regardons la guerre et avec raison comme une barbarie : le propre de la civilisation est d'adoucir les mœurs, de rendre la vie plus aisée, d'enrichir les nations et, en les enrichissant, de leur assurer les loisirs nécessaires aux arts et aux lettres : à merveille, mais qu'arrive-t-il alors ? Il arrive que des peuples moins civilisés, plus pauvres par conséquent, et pour la même raison plus propres à la guerre, envahissent des pays trop favorisés de la nature et les soumettent à un joug doublement ignominieux, puisque le vaincu conserve malgré lui le sentiment de sa supériorité. L'optimisme de M. Renan ne m'a pas du tout convaincu. L'avenir de l'humanité, à en juger par bien des inductions, pourrait fort bien être un état analogue à celui de la Chine, ou, mieux encore, quelque chose de semblable à la ruche et à la fourmilière, la régularité, l'uniformité, un bonheur plat, la vie moins tout ce qui est le mérite de la vie :

Propter vitam vitæ perdere causas.

Mais je n'ai garde d'insister, on me taxerait de pessimisme. Or le pessimisme, je suis le premier à le reconnaître, n'a pas plus de droit devant la pensée que l'optimisme. Ce sont deux manières également subjectives et impertinentes de considérer les choses. Contentons-nous d'étudier le fait avec docilité, sûr qu'il saura toujours, en définitive, établir non-seulement sa

souveraineté, mais par là même aussi son droit, sa logique, sa raison.

Je m'arrête, et, au terme de mon article, je me demande ce que je viens de faire. Je me sens comme le remords d'avoir commis un sacrilége. Il me semble que, selon une expression proverbiale des Anglais, j'ai rompu un papillon sur la roue. J'ai fourré de gros doigts dans le plus subtil, le plus brillant tissu qu'ait jamais ourdi Arachné. J'ai fait un commentaire scolastique sur un poëme inspiré. J'ai jugé là où il fallait goûter, se livrer et se taire. J'en demande pardon à l'auteur, à la Muse, et puisse la rauque voix de la critique ne nous jamais priver d'aucun de leurs chants!

Août 1876.

X

DE LA TRADUCTION EN VERS

A PROPOS DE QUELQUES NOUVEAUX ET NOTABLES ESSAIS [1]

J'avais, l'année dernière, exprimé, en forme de boutade, quelques doutes sur la valeur des traductions poétiques des poètes étrangers. Je me demandais s'il valait la peine de rendre en vers des œuvres dont le caractère s'évanouit et le parfum s'évapore en passant d'une langue à l'autre. J'osais soutenir que l'on ne connait véritablement, ni Virgile, ni Dante, ni Shakspeare, ni Gœthe, lorsqu'on ne les a lus qu'en français. Ma témérité, je m'y attendais, m'a valu quelques réponses. M. Marc Monnier, dont le *Faust* venait de paraître comme à point nommé pour mettre mon opinion à l'épreuve,

1. *Le Faust de Gœthe traduit en vers français*, par Marc Monnier.

Les Etrangères, poésies traduites de diverses littératures, par Amiel.

fut le premier à protester. « A mon sens, m'écrivait-il, vous avez raison dans tout ce que vous dites; jamais traduction n'a égalé l'original. Mais vous ajoutez : Or, c'est l'égaler qu'il faudrait. Pourquoi tant en demander? Si c'est là ce qu'on exige du traducteur, il va sans dire qu'il doit renoncer à la besogne. Mais si, en transposant un chef-d'œuvre dans une autre langue, on arrive à faire une œuvre intéressante, qui ait des charmes et donne des émotions, a-t-on perdu son temps et sa peine? Ce ne sera pas Homère, je le veux bien, mais ce sera André Chénier, par exemple, et c'est toujours ça. Ducis même, à mon avis, n'a pas eu tort dans son siècle : il ne nous a pas donné Shakspeare, mais il a un peu agrandi le théâtre, y a fait entrer quelques éléments nouveaux, a dégourdi, élargi le goût public. Un *Faust* français, c'est l'idéal sans doute, et il faut s'en approcher le plus possible, mais ce n'est pas échouer que de ne pas l'atteindre, et si, avec mes humbles forces, je suis arrivé à pousser le mien un peu plus près du modèle que n'avaient fait les autres, direz-vous que j'ai eu tort d'essayer?

» Autre chose. Une traduction est un service qu'on rend à une langue; on l'enrichit toujours un peu en empruntant quelque chose à l'étranger. Rappelez-vous ce qu'a fait Luther pour l'allemand en traduisant la Bible, Amyot pour le français en traduisant Plutarque, etc., etc. Pour moi, cet exercice est avant tout un travail sur la langue, et surtout sur le vers français : je le crois capable de tout et je le prouve en l'employant, non

pas à l'expression de mes propres idées, qui n'exigent pas un grand effort, une grande virtuosité musicale, mais à l'interprétation des idées difficiles. Je pourrais développer cela, mais vous comprenez à demi-mot. »

Le lecteur me saura gré de lui avoir communiqué cette excellente page inédite de critique. Un autre traducteur, également rompu au métier, et également de mes mais, s'est aussi inscrit en faux contre mon opinion. Il m'a fait l'honneur de me dédier un recueil de morceaux empruntés à une dizaine de langues, une tentative de conversion à main armée, on le voit, et il a consacré une partie de sa dédicace à me réfuter. Ses arguments m'ont frappé par leur ressemblance avec ceux de M. Marc Monnier :

« Nous sommes d'accord sur la traduction parfaite, écrit M. Amiel en tête du volume intitulé : *les Etrangères*. Ce serait celle qui rendrait non pas seulement le sens et les idées de l'original, mais sa couleur, son mouvement, sa musique, son émotion, son style distinctif, et cela dans le même rhythme, avec des vers de même forme et un même nombre de vers. Or, il n'est pas douteux que cet idéal est inaccessible, au moins dans notre langue, car si notre littérature est hospitalière, elle sous-entend que ses hôtes prendront ses habitudes, son costume et ses façons à elle, et non pas qu'elle-même fera la moitié des avances et du chemin. Mais, en thèse générale, quel autre idéal est donc plus accessible? Ne suffit-il pas, ici comme ailleurs, c'est-à-dire en traduction comme en morale, qu'on se rap-

proche quelque peu du type irréalisable pour avoir droit à l'existence et même à l'encouragement?

» Je reconnais que la traduction transpose plutôt qu'elle ne photographie les mérites de la poésie originale. Mais il me semble néanmoins qu'elle doit intéresser les personnes cultivées qui ne possèdent que leur langue maternelle et celles qui disposent des deux langues aux prises dans toute version. Elle est d'ailleurs une lutte, lutte des plus instructives pour le traducteur lui-même; car traduire un maître, c'est l'interpréter dans le dernier détail, et, pour l'interpréter, il faut le comprendre. J'estime donc que ce genre d'exercice psychologique doit être plutôt recommandé par les bons esprits que déconseillé. »

J'ai beaucoup tenu à donner dans toute leur étendue ces deux plaidoyers en faveur de la traduction en vers, d'abord parce que ce sont de remarquables morceaux de discussion, et ensuite parce que l'opinion qu'ils expriment avec tant de conviction est celle de deux des hommes les plus exercés et les plus compétents que je connaisse. Mais je suis bien forcé d'ajouter que leurs raisonnements n'ont fait que me confirmer dans mon sentiment. Qu'avais-je soutenu, en effet? que la meilleure traduction en vers ne rend jamais le caractère intime, la saveur propre, la physionomie poétique d'un auteur étranger, qu'elle ne fait jamais éprouver les mêmes sensations intellectuelles que l'original. Voilà ce que j'avais maintenu, pas autre chose. Et que me répondent mes amis Amiel et Marc Monnier? Ils plaident les circonstances atténuantes. Ils déclarent, avec toute raison

d'ailleurs, que la traduction peut être une œuvre intéressante et avoir des beautés: qu'elle sert à élargir le goût du public; qu'elle rend des services à la langue et à la versification ; enfin, qu'elle profite singulièrement au traducteur en le contraignant à une lutte d'adresse et de force avec son modèle. A merveille, mais avais-je nié ces avantages ? N'avais-je pas reconnu que traduire en vers est un charmant passe-temps pour celui qui s'y livre, et un travail des plus intéressants pour les amateurs qui prennent la peine de comparer la version avec l'original ? Et quant à mon assertion sur l'inutilité des traductions comme traductions, mes aimables contradicteurs ne m'ont-ils pas donné raison en se taisant sur le fond du débat, ou, mieux encore, en reconnaissant l'un et l'autre, et dans les mêmes termes, qu'une traduction en vers est une transposition?

J'accepte le mot de transposition. Il est assez élastique pour se prêter à toutes les complaisances dont je suis prêt à user envers les traducteurs. Qu'il soit bien entendu seulement, car j'y tiens, qu'on n'a pas lu Gœthe quand on a lu le *Faust* de M. Monnier, ni Schiller quand on a lu la *Cloche* de M. Amiel. On en sait la composition, le motif, les idées : on n'en a pas la poésie, cette essence merveilleuse et subtile. C'est le cas ou jamais d'appliquer le dicton scolastique : *duo cum sunt eadem non est idem*. Au surplus, la thèse, je le reconnais, admet des distinctions et exige des développements. Ce sera mon excuse pour y revenir aujourd'hui.

Je commence par ajouter un paradoxe à celui que je travaille en ce moment à défendre. Ce paradoxe, c'est que la traduction en prose des poëtes étrangers est peut-être plus propre en somme à les faire connaître que la traduction en vers. Cela se comprend : la traduction en prose n'a pas d'autre prétention que de rendre les idées de l'original, tandis que la traduction en vers se fait fort d'en rendre la forme, la poésie, et sacrifie infailliblement à cette tentative une partie de la fidélité qu'elle doit à la pensée de l'auteur.

Il est une distinction, en revanche, qui me paraît nécessaire pour donner à ma thèse sa parfaite justesse, en en écartant les exagérations ; c'est celle des langues.

Deux choses font obstacle à la traduction en vers. La première, ce sont les différences de grammaire et de vocabulaire, qui ne permettent pas de rendre par des correspondants exacts, soit les mots, soit les tours de l'original. La seconde, c'est la nature même de la poésie, qui consiste dans un rapport de l'idée avec le vers, c'est-à-dire avec une mesure, une cadence et des sons, et qui s'altère lorsque la traduction substitue une versification à une autre. Or, il ne faut pas s'y tromper : la versification française, qui est particulièrement ingrate, est, de plus, en désaccord avec celle de toutes les autres langues. Celles-ci ont la quantité des syllabes et l'accent tonique sur les mots, et elles en font les éléments de leur rhythme poétique, tandis que nous manquons, en français, de ces conditions prosodiques. Elles y sont, du moins, trop peu marquées, trop peu sensibles à l'o-

reille, pour servir de base à notre vers. La conséquence en est que nous avons été obligés de demander la cadence poétique à des éléments inférieurs, tels que le nombre des syllabes, la césure et la rime. Ainsi notre vers n'a pas les mêmes qualités mélodiques que le vers étranger, il n'en rend pas le son, il n'en traduit pas la sensation, bref, sous ce premier et capital rapport, il ne le reproduit pas.

Ceci dit, je n'hésite pas à reconnaître que toutes les langues ne sont pas à l'égard du français dans la même situation. Il en est qui sont moins éloignées que d'autres du génie de la nôtre, et, par conséquent, moins réfractaires à cette transposition dont il était question plus haut. Le latin et l'italien, par exemple, ont avec le français des rapports qui permettent jusqu'à un certain point le décalque.

Le décalque, c'est beaucoup dire; ou plutôt non, c'est justement cela. On peut décalquer une *canzone* de Dante, un madrigal de Pétrarque, la divine *Aminta*, mais l'élément poétique proprement dit que devient-il? Et Horace? J'ai justement là sous les yeux, une nouvelle traduction des poésies complètes du chantre de Tibur, œuvre d'une vie laborieuse, fruit d'une expérience consommée [1]. M. Anquetil, venu après tant d'autres, a-t-il été plus heureux qu'eux? Peut-être. A-t-il résolu le problème, je veux dire : avons-nous aujourd'hui Horace

1. *Œuvres d'Horace* traduites en vers français par A. Anquetil. 1875, 2 volumes.

en français ? Un lecteur qui ne saurait pas le latin pourrait-il se flatter, après avoir lu M. Anquetil, de connaître l'auteur du *Donec gratus eram?* Evidemment non. Les satires, les épîtres, l'art poétique s'en tirent encore, mais le lyrisme des odes s'évapore dans le transvasement. J'ouvre au hasard le volume, je tombe sur la pièce à Lycé, dans le quatrième livre. On en connaît le charmant début. Voici comment M. Anquetil l'a rendu :

Me voici donc enfin vengé d'une cruelle !
Les justes dieux m'ont exaucé !
Tu vieillis, et pourtant tu veux paraître belle,
Et sans pudeur, tu bois, tu folâtres, Lycé ;
Et par toi, le vin bu, d'une voix chevrotante
Amour est imploré ; mais lui
Raffole de Chia, de sa lyre savante,
Et sur sa belle jeune il repose aujourd'hui.

Je laisse de côté la légèreté du mètre d'Horace, auprès duquel la strophe du traducteur paraît bien traînante. Mais, à part cette infériorité, combien n'a-t-il pas fallu à M. Anquetil d'additions, d'omissions et d'à peu près pour enfermer l'original dans des vers français ! Le premier vers :

Me voici donc enfin vengé d'une cruelle !

n'a rien qui y corresponde dans le latin. En revanche, la répétition du vocatif, du nominatif et du verbe dans Horace :

Audivere, Lyce, di mea vota, di
Audivere, Lyce,

ce, répétition si marquée, si voulue, si significative manque dans la traduction. *Lentum*, le qualificatif de Cupidon et *virentis* celui de Chia, ont également été négligés par M. Anquetil, malgré leur importance dans l'économie poétique de la strophe. Là, enfin, où le trait est rendu, il ne l'est qu'insuffisamment. Combien *tu vieillis*, n'est-il pas faible auprès de *fis anus*, et cette espèce d'ablatif absolu *le vin bu* n'est-il pas encore plus faible auprès de l'énergique adjectif *pota?*

Je ne prétends pas, on le remarquera, qu'il soit possible de faire mieux que M. Anquetil, mais c'est précisément de sa science, de son labeur, de son succès relatif, que je tire un argument en faveur de ma thèse sur la vanité de la traduction en vers.

Et que sera-ce si des langues congénères de la nôtre, nous passons aux langues germaniques, où le mot a d'autres racines et où, par suite, il apporte avec lui des nuances, très-souvent même des sens, pour lesquels nous n'avons pas d'équivalents? Essayez donc de rendre en vers français un morceau caractéristique quelconque de Shakspeare, ou l'*Allegro* et le *Penseroso* de Milton : les formes rhythmiques de notre langue, je l'ai dit, la régularité de notre mètre, l'esclavage de notre rime, suffisent à dénaturer l'original. On se sent dès le premier vers transporté dans un autre monde. Il règne, à côté des inévitables contre-sens de détail, comme un contre-sens général qui glace tout d'abord le lecteur capable de comparer les deux textes, et qui se fait sentir à celui même qui n'a que le français sous les yeux. Il n'y a donc

pas à dire, il est en anglais des domaines absolument interdits au traducteur. Tout ce que le poëte français pourra faire sera de se réfugier dans ceux où il lui reste quelque chance de succès. Je ne nie point, en effet, qu'en choisissant son auteur et son sujet, il ne parvienne à nous donner quelque notion de ce qu'est la poésie anglaise dans certaines de ses manifestations. Sainte-Beuve, par exemple, a supérieurement rendu les sonnets qu'il a empruntés à Lamb, à Coleridge et à Wordsworth. Une tentative non moins remarquable en ce genre, et l'exemple le plus frappant peut-être de ce qui semble praticable à cet égard, est la traduction que M. Lucien de la Rive a publiée, il y a quelques années, du poëme de Tennyson intitulé *Enoch Arden*. Cet essai, qui, je ne sais trop pourquoi, a passé inaperçu, me paraît unique pour le bonheur avec lequel le traducteur a reproduit le ton et le coloris de l'original. *Enoch Arden* est une sorte d'idylle, l'histoire touchante d'un marin qui, après une longue absence, et tenu pour mort, trouve sa femme remariée, ses enfants devenus les enfants d'un autre; il l'apprend, il en est le témoin avant de s'être fait reconnaître, et, par un héroïsme qui touche au sublime, il se refuse à troubler le bonheur de celle qu'il a tant aimée, à violer la paix de ce foyer domestique qu'aucune faute volontaire n'a contaminé; il reste inconnu, et ne révèle son sacrifice qu'après sa

1. *Tennyson et Longfellow : Essais de traduction poétique*, par Lucien de la Rive. Paris, 1870.

mort, par un message de tendresse et de pardon envoyé à son Annie. Le charme de ce récit consiste dans une simplicité qui n'exclut ni la poésie pittoresque la plus neuve, ni le pathétique le plus douloureux. M. Lucien de la Rive a le mérite d'avoir senti que ces beautés étaient susceptibles de traduction, d'avoir trouvé la note correspondante dans notre langue, et enfin d'avoir tenu cette note jusqu'au bout sans défaillir un seul moment. On reçoit véritablement, en le lisant, quelque chose de l'impression que fait le texte anglais; on connaît, après l'avoir lu, sinon l'œuvre et le génie de Tennyson, du moins l'une des faces de ce génie qui en a plusieurs. Le seul reproche que je ferais à M. Lucien de la Rive, c'est que sa rime n'est pas assez riche pour les exigences actuelles; ce défaut enlève quelque chose, je ne dirai pas à la valeur, mais à l'autorité de sa tentative.

J'ai eu peur de formuler ma thèse sur les traductions en vers d'une manière trop absolue. J'ai fait une exception en faveur du latin, comme la langue dans laquelle notre langue plonge ses racines, comme celle avec laquelle elle a le plus d'analogie. Arrivé aux langues germaniques, j'ai dit : Passe encore pour l'anglais, qui charrie bien des éléments latins, où les mots n'ont pas de genre, ce qui simplifie bien des choses, où la logique grammaticale est à peu près la même que la nôtre. Mais nous voici arrivés en face de l'allemand, et c'est maintenant que la difficulté va nous apparaître dans tout ce qu'elle a d'inexorable.

M. Amiel ne s'y est pas trompé. « Me demanderez-vous

écrit-il en tête de ses *Étrangères*, pourquoi les poésies allemandes dominent dans cette collection? La raison en est simple : c'est que, pour la traduction en vers français, aucune peut-être des langues européennes n'est plus réfractaire et plus incommode que celle d'outre-Rhin; les obstacles sont là redoublés et multipliés comme à plaisir. Une réussite passable et même une demi-réussite dans ce cas particulier deviendrait une garantie ou plutôt un gage de possibilité générale pour les cas moins défavorables. »

Si l'anglais n'a pas de genres, l'allemand en a, et quels genres! La lune y est au masculin, et l'amour au féminin, si bien que Gœthe, lorsqu'il veut les personnifier, ainsi que la poésie y conduit parfois, est obligé de latiniser les mots : il dit *Amor* et *Luna !* Le plus amusant comme le plus cruel exemple des extrémités auxquelles la différence des genres peut réduire un traducteur, nous est fourni par M. Marc Monnier lui-même. Les lecteurs de *Faust* connaissent la chanson de la Puce, cette satire d'une verve si extravagante sur les favoris de cour. Pour Gœthe, point de difficulté : la puce en allemand est un masculin, ce qui permet de lui donner des culottes et d'en faire un courtisan, voire un ministre. Mais comment s'y prendre en français, avec un féminin pour désigner l'insecte ? M. Marc Monnier a été obligé de faire de la puce un puceron! Le puceron parasite de l'homme, le puceron piquant les messieurs et les dames, ce n'est pas seulement un contre-sens, c'est un non-sens, et cependant que faire si l'on veut à toute

force traduire le texte ? Il n'y a pas ici de synonyme à chercher, d'à peu près à essayer : la tâche du traducteur se heurte à une pure et simple impossibilité.

La chanson du Rat, qui précède celle de la Puce, a cet avantage de ne pas perdre toute signification en français, et cependant, là encore, l'original reçoit nécessairement une entorse. Le rat en allemand est un féminin, et ce féminin est pour quelque chose dans l'intention du morceau.

Et le mètre ? J'ai déjà parlé de l'obstacle qu'il offre en toute langue à la traduction française, mais je croirais volontiers que l'obstacle est surtout insurmontable en allemand. Il y a des rapports étroits entre la grammaire et la métrique : ce sont les ressources d'une syntaxe qui font l'aisance d'une versification. Le français, analytique et logique à l'excès, se meut lentement et lourdement, traînant avec lui toute une queue d'explicatifs là où l'allemand est plus concis, par conséquent aussi plus lyrique. Cette infériorité de notre langue est très-frappante justement dans *Faust*, où les morceaux lyriques sont nombreux et admirablement beaux. M. Marc Monnier, je suis le premier à le reconnaître, a fait des prodiges pour se tirer sans déshonneur de la lutte qu'il avait engagée. Il a, à cet égard comme à tous les égards, donné tout ce qu'on pouvait attendre d'une science consommée, d'une adresse aiguisée par l'exercice, d'un esprit qui aime à se mesurer avec les obstacles. *Faust* est traduit aujourd'hui comme M. Monnier pouvait seul le traduire, comme on ne le

traduira jamais plus. Je vais plus loin : les parties dialoguées laissent peu à désirer; l'ironie de Méphistophélès, en particulier, est rendue avec une maestria diabolique. Mais il n'en est pas de même des morceaux de chant, comme je voudrais les appeler, du magnifique chœur des esprits, par exemple :

Weh ! Weh !
Du hast sie zerstœrt,
Die schœne Welt...

La profession de foi de Faust et la plainte de Marguerite à la Madone ne m'ont pas non plus complétement satisfait, et, comme personne n'y a jamais mieux réussi que M. Monnier, je n'hésite pas à mettre sa défaite sur le compte de l'hétérogénéité des deux langues.

J'accuse également les deux langues, car l'allemand ne rend pas mieux le français que le français ne rend l'allemand. Les Allemands se vantent d'avoir un instrument avec lequel ils peuvent reproduire la littérature de toutes les nations, mais il n'en est rien. Ils décalquent Eschyle, Shakspeare, Calderon, les poëtes turcs, indiens, chinois, tout ce que l'on voudra; cela se fait comme à l'emporte-pièce; on rend tout, jusqu'aux calembours! Une seule chose y manque, l'esprit de l'original. Qu'on m'explique autrement pourquoi les Allemands n'ont jamais traduit — ce que j'appelle traduit, — nos grands prosateurs. J'attends les Allemands à cette épreuve : qu'ils s'attaquent à un essai de Montaigne, à un caractère de La Bruyère, à une page du cardinal de Retz ou de Saint-Simon, et je me

déclarerai convaincu ; mais jusque-là je me permettrai de croire que leurs traductions si vantées, et si justement vantées, ne sont pourtant essentiellement que des œuvres d'érudition.

Je reviens au français et à la traduction en vers français. S'il y a des langues, nous l'avons vu, qui lui offrent plus de difficultés que d'autres, il n'y en a aucune qui lui permette de rendre exactement le texte sur lequel elle opère. La traduction ressemble toujours au casse-tête chinois, avec cette différence que, dans le jeu chinois, les pièces sont faites pour convenir à la figure géométrique dans laquelle il s'agit de les renfermer, de sorte qu'on finit toujours par y arriver, tandis que, dans la traduction en vers, on est sûr d'avance que l'adaptation laissera à désirer. Oserai-je aller plus loin, et dire qu'elle laissera d'autant plus à désirer que le traducteur prendra sa tâche plus au sérieux, c'est-à-dire qu'il se donnera plus de mal pour arriver à l'exactitude? Je m'explique. Quand nous lisons les anciens traducteurs, Delille, par exemple, qui se préoccupait avant tout de faire des vers français, on pouvait bien, en comparant l'original, trouver que le traducteur en prenait à son aise, mais, du moins, on avait entre les mains un ouvrage agréable, harmonieux, lisible. On n'était pas averti à chaque ligne, par quelque étrangeté, que l'on avait affaire à un traducteur. Il ne nous donnait que des équivalents, je le veux : ses traductions pouvaient s'appeler de belles infidèles; toujours est-il qu'elles faisaient, jusqu'à un certain point, l'effet d'ouvrages ori-

ginaux. Si l'on n'avait pas les *Géorgiques* de Virgile, le *Paradis perdu* de Milton, on en avait une imitation. Aujourd'hui ce n'est plus cela. Voici M. Amiel, pour citer tout de suite le plus sévère comme le plus savant, qui comprend la tâche tout différemment. La traduction, selon lui, doit être un « moulage scrupuleux » sur le texte de l'original. Il ne reproduit pas seulement la diction de ses auteurs, il veut que sa version ait le même nombre de vers, de pieds et de syllabes. Il nous a donné la *Cloche*, de Schiller, ainsi mise en français. Et si cette rigueur n'est pas appliquée à tous les morceaux des *Étrangères*, — la profession de foi de Faust, par exemple, y figure en alexandrins, — ce recueil n'en forme pas moins la tentative la plus hardie comme la plus remarquable qu'on ait faite jusqu'ici pour forcer notre langue poétique à se plier à toutes les tâches. Dirai-je tout de suite ce que je pense du résultat? Eh! mon Dieu, oui; je répéterai de M. Amiel ce que j'ai osé penser de M. Marc Monnier :

Si Pergama dextra
Defendi possent...

Si la traduction en vers français était possible, elle aurait réussi à un homme tel que l'auteur des *Étrangères*, ayant le goût de la difficulté vaincue et, pour la vaincre, toutes les ressources de la dextérité et du travail. Mais voyons. Le volume de M. Marc Monnier nous a montré les difficultés de la traduction aux prises avec une lan-

gue telle que l'allemand et un ouvrage tel que le *Faust;* le recueil de M. Amiel formant, comme il le fait, une sorte d'anthologie internationale, va nous conduire à une question plus générale, celle de la valeur esthétique des versions poétiques françaises. Nous les avons considérées dans leurs rapports avec l'original qu'elles prétendaient nous faire connaître; demandons-leur maintenant ce que, prises en elles-mêmes, elles apportent de jouissance littéraire.

Je serais bien trompé si tous les lecteurs de M. Amiel n'étaient à cet égard de mon avis. Nées de préoccupations essentiellement techniques, ses traductions ont gardé quelque chose de cette origine. On y sent moins l'inspiration que la science. Ce sont des œuvres de versification plutôt que de poésie. Il y a de l'art, il y en a infiniment, mais de l'art au sens inférieur que le mot a pris aujourd'hui, l'art qui brille par la facture. On a constamment, en lisant M. Amiel, le sentiment qu'on assiste à un tour de force. L'écrivain a fait une gageure, il s'en tire, il la gagne, mais au prix de combien d'efforts et même de combien de violences. Que voulez-vous? il est à l'étroit dans la forme qu'il s'est imposée; il lutte pour y entrer, il est forcé de rogner ici, d'ajouter là, et, ma foi, au milieu de ces prodiges de talent, la poésie ne laisse pas d'être quelquefois en souffrance. Je pourrais faire une liste des procédés auxquels M. Amiel est obligé d'avoir recours pour remplir son programme, procédés trop visibles, expédients trop apparents, qui ne trompent pas le lecteur et qui reviennent

d'ailleurs assez souvent pour produire une sorte de monotonie. Il est deux tournures, en particulier, que l'auteur affectionne, sans doute parce qu'elles favorisent la concision qui devient la loi du genre du moment qu'on poursuit une fidélité rigoureuse. La première est l'emploi du vocatif pour le génitif. Le poëte, au lieu de parler des objets, s'adresse à eux :

Dans le sillon noir, *ô Nature,*
Le semeur dépose avec foi
Le grain, humble gage, et de *toi*
Il attend la moisson future,
Fondé sur la divine loi.
Il est de plus chères semences
Qu'en ton sein nous cachons, pieux :
Terre, selon nos espérances,
Tu les fais germer pour les cieux.

Et ailleurs :

Sa main, dans vos flancs, *bahuts de noyer,*
Loge tous les biens, bonheur du foyer.

Et notez qu'il n'y a pas, dans ces exemples, l'excuse de la fidélité à observer, la tournure dont je parle étant étrangère au texte allemand. Le second exemple que je viens de citer trahit l'autre procédé de M. Amiel, celui que j'appellerai l'*apposition*. Victor Hugo en a fait un grand usage, et presque toujours un usage malheureux, car rien ne répugne davantage au génie de notre langue, rien n'a plus l'air de la contrainte, et pour revenir à une comparaison que j'ai déjà employée,

rien ne rappelle plus le casse-tête chinois, que ce rapport établi sans construction entre deux substantifs. M. Amiel écrit :

L'eau
Vient du ciel, brille et tombe,
Remonte à son berceau,
Colombe.
Puis sur terre, en ruisseau,
Retombe :
Cercle toujours nouveau.

Ou encore :

Et l'incendie en son jeu,
Comme un géant titanique,
Escaladant le ciel bleu,
Monte, ardent et volcanique,
Tour de feu !

On n'écrit pas naturellement comme cela, on ne le fait que quand on y est forcé par les conditions d'une tâche trop difficile. Et que serait-ce si je voulais noter les chevilles, trop naturellement à leur place dans un travail de marqueterie, et les termes impropres, encore plus inévitables puisque les langues étrangères ont toutes des mots intraduisibles, et puisque la conscience avec laquelle M. Amiel comprend ses devoirs limite l'usage d'un vocabulaire déjà bien étroit. M. Amiel s'est mesuré à un rude joûteur lorsqu'il a voulu traduire une ballade d'Uhland célèbre par sa naïveté et son charme sentimental ; mais comment son goût, si exercé, si fin,

a-t-il pu se résigner aux expressions impropres et aux tons faux qui déparent ces deux distiques :

Servez-nous, hôtesse, et bière et bon vin...
Où se cache donc *la perle du Rhin ?*
Mon vin étincelle et ma *bière est d'or,*
Mais du *grand sommeil* ma Thérèse dort.

Je ne veux pas poursuivre un examen pour lequel j'avais accumulé des exemples. Je craindrais d'avoir l'air de chercher des défauts chez M. Amiel, tandis que je suis au contraire émerveillé des ressources qu'il a apportées à la solution du problème qu'il s'est posé. Et pourtant il est des moments où je me demande si les défauts de M. Amiel sont uniquement chez lui la conséquence de la traduction. Ses poésies originales, en effet, ne portent guère moins que les *Étrangères* la marque d'une prédilection pour les curiosités et les difficultés du métier. L'auteur semble appartenir, par ses préférences, à cette école des *Parnassiens* qui a succédé à l'école romantique, et qui se complaît aux parties techniques de l'art. A la bonne heure, c'est votre droit, c'est un service peut-être que vous rendez à la poésie, mais consentez alors à n'écrire que pour les poëtes de profession, puisqu'ils sont seuls en état d'apprécier votre savoir-faire. Pour moi, je l'avoue, je suis du gros public : la plus merveilleuse habileté de main me laisse insensible si l'agrément ne s'y joint. Il me faut le charme. C'est, à mes yeux, l'unique raison d'être de la poésie, et je souffre de voir que le charme et la virtuosité fassent si rarement bon ménage aujourd'hui.

Vos vers sont drus comme des épis et travaillés comme des bijoux : ils résonnent comme le métal, ils étincellent comme les pierreries ; oui, mais ils ne sont pas délicieux.

Or la poésie veut être délicieuse.

Août 1876.

P.-S. — Je ne voudrais pas que la logique de mon sujet m'entraînât à être injuste, et il y aurait injustice à ne relever dans le volume de M. Amiel que les arguments qu'il peut fournir à ma thèse contre les traductions en vers. Les *Étrangères* se recommandent à l'attention à une époque où l'on s'occupe si curieusement de rechercher les lois de la versification française et d'en étendre les ressources. M. Amiel s'est montré aussi ingénieux qu'infatigable dans ses tentatives en tout sens pour accroître nos moyens d'expression rhythmique. Les connaisseurs en cette matière remarqueront surtout, dans le recueil dont j'ai parlé, des essais de mesures nouvelles, vers de seize et de quatorze syllabes, diversifiés eux-mêmes par des variétés de césure. Je n'ignore pas quel est le préjugé qui s'élève tout d'abord contre les innovations de ce genre, mais je n'en crois pas moins les propositions de M. Amiel dignes d'être prises en considération. Le vers de seize syllabes en particulier me paraît singulièrement propre à la traduction des poésies étrangères, ce qui n'est pas, comme on le pourrait croire, en contradiction avec l'opinion exprimée plus

haut, ce mètre offrant justement une sorte de moyen terme entre la prose qui ne rend que le sens et la versification consacrée qui ne le respecte pas assez. Les versions que M. Amiel nous donne d'un fragment du Maha-Bharata et d'un morceau d'*Hermann et Dorothée* sont extrêmement remarquables. J'aime moins la mesure de quatorze syllabes et son application à des poésies lyriques; et cependant la *Bataille de Kossovo*, traduite du serbe, conserve bien de la couleur et du rhythme.

Mais puisque je réimprime cet article, comment ne pas dire un mot d'un nouvel essai de M. Marc Monnier, *le Roland de l'Arioste raconté en vers français*, qui vient justement de paraître (1878)? Comme je me suis félicité, en le lisant, d'avoir fait quelques réserves en faveur des poésies traduites de l'italien! Le *Roland* de M. Monnier est un vrai prodige, l'octave et le vers de dix syllabes y sont maniés avec une virtuosité sans égale, tout cela sautille, scintille, petille que c'est un vrai plaisir, et l'on reste ébahi en présence d'un talent à la fois si facile et si savant, qui nous a donné en si peu d'années la *Vie de Jésus*, le *Faust* et le *Roland*, trois poëmes empruntés aux littératures les plus diverses, trois chefs-d'œuvre dont chacun jette un plus éclatant défi à mes arguments contre la traduction en vers. Aussi en suis-je réduit à la consolation de tous les vaincus: *e pur si muove!*

XI

LA PAPAUTÉ [1]

L'ambition littéraire de M. Villemain a été tentée par deux grands sujets historiques, la vie de Cromwell et celle de Grégoire VII. Le *Cromwell* parut en 1819, c'est une œuvre de jeunesse. Le projet du *Grégoire VII* date des dernières années de la Restauration : il en fut souvent question à cette époque, et longtemps ensuite. On savait que M. Villemain y travaillait, on crut plusieurs fois que le livre était sur le point de paraître, et l'on avait cessé de l'attendre lorsque l'auteur mourut. L'hésitation qu'il avait mise à publier son ouvrage semblait témoigner qu'il n'en était pas satisfait. Et il y avait, en effet, quelque chose de cela, de nombreux remaniements le prouvent. Le premier jet des dix livres dont se compose cette histoire était achevé dès 1834. Lorsqu'il entra dans la vie politique, M. Villemain ne cessa pas pour cela de reprendre ses études, de retoucher son récit,

1. *Histoire de Grégoire VII*, par M. Villemain. 1873.

et c'est même alors qu'il y joignit l'introduction considérable dont il est précédé. Enfin, retiré des affaires depuis 1842, l'historien continua à s'occuper d'un sujet qui s'étendait et se modifiait continuellement sous sa plume. Son embarras venait de l'érudition allemande qui lui apportait chaque jour soit de nouveaux documents à consulter, soit des ouvrages historiques qu'il ne pouvait lire, faute de savoir la langue dans laquelle ils étaient écrits. De là toutes sortes de défiances de lui-même qui honorent l'écrivain, et telle est bien certainement la raison pour laquelle il avait fini par reculer devant l'impression d'un livre qui était cependant plus qu'aucun autre l'œuvre de sa vie. Mais si ces scrupules ont retenu M. Villemain, ils ne pouvaient lier sa famille. Les héritiers d'un écrivain tel que lui devaient au public l'impression d'une histoire qui, sans répondre entièrement à l'état actuel de la science, n'en est pas moins digne de l'auteur et constitue une acquisition pour notre littérature. L'Introduction est un morceau instructif, où la question n'est peut-être traitée d'une manière ni assez complète, ni assez précise, ni assez élevée, mais qui rend bien compte des progrès de la prépondérance de l'épiscopat romain jusqu'à la consommation de la suprématie papale. Quant à l'histoire de Grégoire VII, M. Villemain s'est strictement tenu au point de vue biographique, passant rapidement sur l'histoire des papes qui ont préparé le pontificat d'Hildebrand, et s'arrêtant tout court à la mort de ce dernier, sans même nous indiquer ce que devint Henri IV et quelle fut l'issue du duel engagé entre la

papauté et l'empire. On ne peut s'empêcher de penser que M. Villemain s'était réservé de donner un épilogue à son ouvrage. Est-il nécessaire d'ajouter que l'*Histoire de Grégoire VII* a été conçue par l'auteur comme une œuvre d'art aussi bien que d'érudition ? Peut-être même était-ce surtout l'occasion de grands et beaux épisodes qu'il avait eue d'abord en vue. Mais forme et fond, tout s'était évidemment modifié sous la plume de l'écrivain pendant les quarante ans qu'il resta occupé de son sujet. M. Sainte-Beuve a écrit avec une certaine dureté : « Villemain est un rhétoricien (il voulait probablement dire : un rhéteur), le contraire d'un esprit sincèrement historique et d'une nature vérace. » J'avoue ne pas saisir la justesse de ce jugement. En ce qui concerne, du moins, le Grégoire VII, il ne porte pas du tout. Je trouve dans cet ouvrage, au contraire, un besoin très-sensible d'exactitude, et je n'y rencontre point de rhétorique. On voudrait peut-être le style plus affirmé, plus personnel ; mais il est clair, grave, attachant ; il n'a ni prétention, ni fausse élégance. L'*Histoire de Grégoire VII* est, au total, une bonne et profitable lecture.

On peut concevoir plusieurs manières de traiter l'histoire de Grégoire VII, et, plus généralement, celle de la papauté. Et, de fait, les historiens qui ont raconté les destinées de l'Église se sont placés à des points de vue bien différents. Les uns, et c'est le plus grand nombre, y ont apporté des intentions d'apologie ou de polémique. Ils ont appliqué aux faits les principes de morale et de droit public qui constituent ce qu'on peut appeler la conscience moderne

de la société, et c'est au nom de ces principes qu'ils ont cherché à représenter le pouvoir des évêques de Rome comme une usurpation monstrueuse, ou, au contraire, à l'ériger en une sorte d'idéal de la civilisation. Les papes, selon ceux-ci, ont été les réprésentants de la vérité et de la sainteté divines dans le monde, tandis que, selon les autres, ils ont été poussés par l'ambition et ont travaillé à l'asservissement du genre humain. De nos jours, quelques historiens ont reconnu ce qu'il y avait d'également excessif et arbitraire dans ces partis pris d'éloge et de dénigrement; secrètement gagnés à cette philosophie qui n'admet rien que de relatif dans les hommes et les choses, ils se sont dit que la vraie méthode historique consiste à placer les faits dans le milieu des idées qui les ont produits, à les laisser juger, pour ainsi dire, par le droit public de l'époque à laquelle ils appartiennent. A ce point de vue, il ne s'agit plus de savoir si la papauté était conforme, soit à l'institution chrétienne primitive, soit aux notions aujourd'hui reçues de justice et de progrès, mais seulement de déterminer jusqu'à quel point la domination des papes s'explique par l'état de la raison humaine au moyen âge, et jusqu'à quel point, dans ces conditions, elle a servi les intérêts et le développement de la société. C'était là, je n'ai pas besoin de le dire, un pas considérable vers le but que doit se proposer l'histoire, à savoir une intelligence des événements aussi dégagée des conceptions individuelles, aussi impartiale et *objective* que possible. Toutefois, ce n'était pas encore assez. L'histoire, non plus que la nature, ne procède jamais par sauts.

Elle n'est pas une simple collection de faits, mais un enchaînement. Elle a son mouvement, et ce mouvement a ses lois. Les choses humaines se succèdent dans un ordre que l'on appelle le progrès, et qui, dans tous les cas, forme une suite et un développement. Toute institution a son commencement, son apogée et sa décadence, et cette institution n'est elle-même qu'un moment dans une évolution plus générale. En un mot, il y a une dialectique de l'histoire, et la vraie tâche de l'historien est d'assigner à chaque fait ou groupe de faits sa place dans ce grand déploiement de la souveraine réalité. Le seul moyen, par exemple, de comprendre Grégoire VII serait de montrer le progrès qu'il a fait faire à l'idée théocratique, et comment ce progrès préparait par là même l'heure de la décadence et de la chute. Quitte à ajouter, si l'on veut, que l'histoire de l'Église chrétienne n'est elle-même tout entière que l'antithèse d'une civilisation précédente, celle du monde antique, et que de ces deux termes opposés, l'homme naturel et l'homme chrétien ou surnaturel, doit se dégager une synthèse qui sera la société moderne.

La tâche de l'historien de la papauté est singulièrement facilitée aujourd'hui par cette circonstance que nous embrassons le développement à peu près complet de l'institution que nous avons devant les yeux, le spectacle de sa naissance, de sa pleine floraison et de son déclin.

Il est peu de sujets d'étude aussi intéressants que le mouvement des idées et la suite des événements par lesquels la théocratie catholique est sortie de ce qui lui ressemble le moins au monde, les relations de l'Ancien

ou Presbytre avec la congrégation des fidèles à l'époque du christianisme primitif.

Le chef d'un groupe de croyants, au siècle apostolique, n'a d'autre titre que sa qualité de témoin des faits évangéliques, ou, le plus souvent, de témoin d'un témoin. La seule vertu attachée à sa personne est celle de la piété qui fait de lui le modèle du troupeau. Il est déjà sans doute le lien et l'unité de cette Église individuelle, mais le représentant purement spirituel d'une union purement religieuse.

Tout cela, il faut le reconnaître, changea rapidement, et dès le troisième siècle, dès le second même, nous trouvons des églises réunies en diocèse, et des pasteurs subordonnés à des évêques. En outre, l'évêque n'est pas seulement un dignitaire hiérarchique, il a des prétentions à une signification naguère inconnue. L'enseignement est devenu dogmatique, et l'évêque en est le dépositaire par l'effet d'une succession apostolique. La vertu qu'il transmet n'est plus celle du zèle et de la pureté, mais celle du sacrement : il est un personnage sacerdotal, il est prêtre. L'évêque, enfin, est désormais le lien des églises du diocèse, comme les évêques réunis en concile sont l'image de l'Église universelle : au lieu de la simple union des âmes, nous avons l'unité représentative et hiérarchique d'une vaste association.

Cependant les mêmes tendances qui avaient produit l'épiscopat devaient chercher une expression plus simple encore et plus caractéristique. Possédée du besoin de contempler toujours plus son unité mystique dans une

forme visible, et, par suite, de substituer une personne concrète à l'ensemble abstrait des évêques, de transformer, en un mot, le régime aristocratique en monarchie, l'Église arrive tout naturellement à la papauté. Le pape est un chef qui concentre, absorbe, élève à une nouvelle valeur tous les pouvoirs attribués à l'épiscopat. Il n'est pas seulement l'image et l'organe de l'unité ecclésiastique arrivée à son expression absolue : il est indéfectible, et, comme tel, garant de la pureté de l'enseignement devenu toujours plus dogmatique; il est souverain pontife, et, comme tel, la source des grâces sacramentelles que le sacerdoce distribue dans tout le corps de l'Église personnifiée. Il est le vicaire de Jésus-Christ. Il est le représentant de la divinité sur la terre.

Faisons un pas de plus. La papauté est la consommation de l'idée catholique de l'Église, à savoir d'une société organisée des chrétiens, régie par un sacerdoce, et cherchant dans son unité le lien de son universalité. Mais cette Église se regarde comme dépositaire de la vérité religieuse absolue, comme représentant les droits de Dieu dans le monde, et c'est pourquoi la papauté n'est pas seulement la domination de l'évêque de Rome sur l'Église, mais le pouvoir chargé d'établir la domination de l'Église sur les nations. En d'autres termes, l'Église est nécessairement une théocratie, et la papauté se trouve avoir pour mission de réaliser cette grande prétention inhérente à la conception religieuse du catholicisme. Cependant, à cet égard encore il y a eu développement. La papauté n'arrive pas du

premier coup à la pleine conscience de sa tâche, aux conditions de la lutte qu'elle doit engager avec les puissances terrestres, à la réalisation de l'idée qu'elle représente.

L'évêque de Rome gouverne la foi de la chrétienté occidentale, il dispose d'une force d'opinion considérable, et sa puissance spirituelle s'étend par suite tout naturellement aux choses temporelles. Ainsi Charlemagne, couronné par Étienne III, lui doit sinon l'empire, du moins une consécration supérieure, un prestige religieux; ainsi Nicolas Ier, sans autre arme que l'excommunication, oblige le roi Lothaire à reprendre sa femme légitime. La déposition, l'interdit deviennent des instruments irrésistibles; les papes délient les sujets de leur serment de fidélité: ils suscitent au besoin des guerres, des croisades contre le prince rebelle.

La juridiction spirituelle du siége de Rome, telle que Nicolas Ier l'avait conçue et exercée, fut oubliée dans les deux siècles qui suivirent, au milieu des désordres sans nom dont la papauté fut complice, et sous l'énergique suzeraineté des empereurs de la maison de Saxe. Puis survint un pontife qui se voua à cette idée de la domination de l'Église, à la réalisation d'une théocratie universelle, avec une puissance de conviction et une énergie de volonté incomparables. Grégoire VII, celui même dont M. Villemain a écrit l'histoire, reste dans l'histoire comme le héros du drame de Canosse, c'est-à-dire comme l'image de la papauté humiliant l'Empire, comme l'image de l'Église, par la seule force des choses invisibles, foulant aux pieds ce que l'ordre temporel

avait de plus grand au monde. Le pontificat de Grégoire VII est le duel du droit divin contre le droit humain, du prêtre contre l'État.

Le pontificat de Grégoire VII est surtout la lutte, celui d'Innocent III est décidément le triomphe. S'il est une époque où l'idée théocratique semble, sinon réalisée, du moins près de l'être; s'il est un pontificat qui, réunissant toutes les conquêtes du passé, les présente en un faisceau brillant, et qui, placé entre les labeurs de la victoire qui s'achève et les ignominies de la décadence qui va commencer, semble se recueillir dans sa propre magnificence, cette époque est le commencement du XIIIe siècle, ce pontificat est celui d'Innocent III. Ce n'est qu'un moment dans l'histoire, mais quel moment! Une heure de triomphe après cent cinquante ans d'efforts, mais quelle gloire! Tout est magnifique alentour comme pour rehausser l'éclat de ce trône des trônes qui occupe le centre de la scène. Le pape n'est pas seulement le plus grand des papes : les autres monarques, les événements, le génie du siècle, tout est en harmonie avec sa grandeur.

On est confondu lorsqu'on cherche à énumérer seulement les objets du gouvernement d'Innocent. Il fallait d'abord s'assurer Rome, les États de l'Église, l'Italie, c'est-à-dire fixer le terrain mobile de l'autorité des papes. Innocent sut faire disparaître tous les restes de la puissance impériale et de la liberté populaire dans cette ville du Saint-Siége, sans cesse agitée de séditions. Les domaines de Saint-Pierre, si souvent disputés XIII

papes par les empereurs, qu'Henri VI venait encore de revendiquer, furent successivement recouvrés, fortifiés contre les attaques, étendus par de nouvelles prétentions. Le pape encouragea la ligue toscane, la ligue lombarde, intervint dans les discussions des villes, rétablit sa suzeraineté sur les provinces napolitaines et le royaume de Sicile, et d'une main aussi persévérante que vigoureuse exerça jusqu'au bout la difficile tutelle de Frédéric II. En Espagne, il excommunia le roi de Léon, trouva dans Pierre d'Aragon un nouveau vassal, unit ces deux royaumes à la Castille et à la Navarre, les poussa tous ensemble contre les Maures, et put considérer comme son propre triomphe cette victoire de Navas de Tolosa, qui brisa la puissance mahométane dans la péninsule. Le Portugal essaya en vain d'échapper au paiement du tribut qui consacrait son vasselage. La Norwége, la Suède et le Danemark eurent part aux soucis d'Innocent. Des conversions armées étendirent la juridiction du Saint-Siége en Esthonie, en Livonie et en Prusse. Lesko, roi de Pologne, Wulkan, shupan de Servie, Kalojohannes le Bulgare, reconnurent la suzeraineté de celui dont ils attendaient la confirmation d'une conquête ou la collation de la dignité royale. L'Arménie et la Servie, l'Église grecque elle-même, à la suite de la croisade de 1204, furent réunies à l'Église latine. Voilà pour les États inférieurs; on connaît assez les rapports d'Innocent avec les grands souverains de l'Europe: l'interdit jeté sur la France, Jean-sans-Terre humilié aux pieds du légat Pandolfe, Othon précipité du trône

impérial par le même bras qui l'y avait élevé, la dangereuse dissidence albigeoise extirpée par le fer et le feu. Le concile de Latran de 1215 fut comme le couronnement de ce pontificat universel. On aurait dit qu'Innocent qui réunissait en sa personne le génie de ses prédécesseurs et leurs conquêtes en son règne, voulait résumer sa propre carrière dans un déploiement de sa toute-puissance. On y vit les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, soixante et onze primats et métropolitains, quatre cent douze évêques, huit cents abbés et les envoyés de la plupart des rois chrétiens. C'est au milieu de cette splendeur que disparut Innocent; il mourut l'année suivante.

Comment s'étonner après une telle élévation de trouver sous la plume d'Innocent la fameuse comparaison qui fait de la royauté, au regard du pouvoir des papes, une puissance dérivée et inférieure? « De même, écrit-il dans une de ses lettres, que Dieu le créateur a placé deux grands luminaires dans le firmament du ciel, un plus grand pour dominer sur le jour, et un plus petit pour dominer sur la nuit; de même il a institué, dans le firmament de l'Église universelle, à laquelle appartient le nom de ciel, deux grandes dignités, l'une plus grande pour dominer sur les âmes, qui sont pour ainsi dire les jours, et l'autre plus petite, pour dominer sur les corps, qui sont pour ainsi dire les nuits: à savoir l'autorité pontificale et la puissance royale. Or, de même que la lune tire sa lumière du soleil, et qu'elle est inférieure à la fois en quantité et en qualité, par la si-

tuation et par la vertu, de même la puissance royale tire de l'autorité pontificale l'éclat de sa dignité. » Une glose du XIIIe siècle avait établi un calcul là-dessus: « La terre étant sept fois plus grande que la lune et le soleil huit fois plus grand que la terre, il s'ensuit que la dignité pontificale est quarante-sept fois plus grande que la dignité royale. » Calcul qu'un éditeur, à son tour, avait corrigé en écrivant: mille sept cent quarante-quatre fois!

On en vint à agiter la question: *Utrum papæ debeatur honor qui debetur Christo secundum quod Deus?*

La théocratie catholique avait, soit dans la théorie, soit dans les faits, atteint sa plus complète expression.

Mais il est arrivé à la théocratie chrétienne ce qui arrive à toutes les choses organiques et vivantes. A peine le plein développement fut-il atteint que la décadence commença. La réalisation de la grande idée ne fut qu'entrevue, le rêve splendide ne dura qu'un moment : l'humanité, dès le lendemain, incarnait ses conceptions dans d'autres formes. Seulement il fallut des siècles pour défaire ce que des siècles avaient créé : le dernier vestige du pouvoir temporel des papes n'a disparu que de nos jours.

Le pouvoir que les papes s'étaient attribué dans l'ordre civil et politique, leur a été ravi par plusieurs conquêtes successives. Quatre grandes crises ont consommé cette revendication de l'État sur l'Église. La première fut la victoire de Philippe le Bel sur Boniface VIII, la seconde le protestantisme, la troisième la révolution

française, et la quatrième la formation du royaume d'Italie, couronnée elle-même par l'entrée des Italiens à Rome le 20 septembre 1870.

Boniface, il faut le reconnaître, ne fit autre chose que de revendiquer les prérogatives de ses prédécesseurs. Son langage ne différait en rien de celui des Grégoire et des Innocent. Mais la réflexion commençait alors à introduire des distinctions dans la foi des fidèles; l'État avait pris conscience de soi; la société laïque se reconnaissait une force et des droits, elle se sentait sa raison d'être en elle-même. De là des besoins d'indépendance qui devaient triompher le jour où il leur serait fait appel. Boniface l'éprouva. Le roi de France étant en guerre avec Édouard Ier d'Angleterre, le pape voulut évoquer le conflit devant son tribunal, et, sur la résistance de Philippe, il défendit au clergé de payer les subsides qui lui étaient imposés. Philippe lui répondit avec une hauteur à laquelle Boniface ne s'était probablement pas attendu. « Avant qu'il y eût des clercs, disait-il, le roi de France avait la garde de son royaume et pouvait faire des lois. » Et il rappelait le précepte : Rendez à César ce qui est à César. Intimidé par cette résistance, le pape céda et retira sa défense en ce qui regardait la France. Mais d'autres sujets de querelle surgirent entre les deux pouvoirs. Boniface accusait Philippe d'empiétements sur le domaine ecclésiastique, et il lui envoya un légat pour donner plus de force à ses plaintes : le roi fit jeter le légat en prison. Boniface convoqua un concile, Philippe lui répondit en convoquant ses États. La bulle *Unam Sanctam* (1302)

acheva d'exaspérer le conflit. Le souverain pontife y reproduisait le langage et les prétentions des précédents papes. On y trouvait la théorie des deux glaives, le spirituel et le temporel, tous les deux au pouvoir de l'Église, ce dernier, il est vrai, tenu par le roi, mais mis en mouvement *ad nutum sacerdotis*. L'autorité séculière devait être soumise à l'autorité religieuse, et celle-ci ne pouvait être jugée par les hommes, mais par Dieu seul. Toutefois si ces assertions étaient restées dans le style courant de la curie romaine, les dispositions des peuples avaient changé. L'interdit dont le roi de France était frappé resta sans effet sur la fidélité de la nation. Ainsi, le terrain manquait sous les pieds du pontife. Philippe convoqua de nouveau les États, en appela du pape à un concile général, et envoya Nogaret à Rome pour arrêter le pontife lui-même, l'enlever et l'amener à Lyon devant le tribunal qui devait le juger. On sait ce qui suivit, les violences dont Boniface fut victime, sa rage impuissante et sa mort. Benoît, son successeur, abandonna successivement toutes les plaintes du Saint-Siége contre Philippe, et quant à Clément V, le successeur de Benoît, il fut nommé sous l'influence de Philippe, et transféra le siége de la papauté à Avignon. C'est de là que datent ces soixante-dix ans d'exil des papes que l'on a appelés la *Captivité de Babylone*, et que suivit une période non moins désastreuse pour la papauté, le grand schisme de cinquante ans. Le Saint-Siége finit par se remettre de ces scandales, mais le coup n'en était pas moins porté, le prestige pas moins détruit. Les affir-

mations pontificales avaient été discutées et réfutées, les rois savaient désormais qu'on pouvait engager la lutte et en sortir victorieux, la société laïque avait revendiqué son droit, le pouvoir temporel de l'Église était frappé au cœur, la théocratie allait continuer de battre en retraite devant les empiétements de l'État.

La résistance de Philippe le Bel ébranla le pouvoir théocratique en ce qu'elle prouva que l'excommunication avait perdu son efficacité. Or, la papauté n'avait pas d'autre moyen d'action. Du moment que les peuples, au lieu de s'écarter avec horreur du prince frappé d'interdit, se serraient autour de lui pour défendre ses droits, le souverain pontife ne pouvait plus se faire obéir. Ses décrets restaient privés de sanction, le nerf de son autorité était brisé. Mais ce fut bien pis encore au XVIe siècle, lorsqu'au lieu d'une résistance aux envahissements de la papauté dans le domaine civil, des princes et des peuples rompirent avec la foi de l'Église, rejetèrent son autorité religieuse, se séparèrent ouvertement de sa communion. En vain les souverains restés fidèles prirent-ils les armes pour ramener les révoltés à l'unité de la foi : ni Charles-Quint ni Ferdinand II n'y réussirent, et la paix de Westphalie dut, après un siècle de lutte, proclamer la défaite de la théocratie en consacrant un état politique européen fondé sur la reconnaissance du schisme religieux.

La réformation du XVIe siècle porta au principe théocratique un autre coup, plus indirect, il est vrai, mais encore plus sensible. L'une des conditions de la

théocratie c'est d'être générale, universelle même, et, comme l'exprime le mot adopté, catholique. Le gouvernement de la divinité sur la terre par l'intermédiaire de son vicaire, ne se comprend pas s'il reste méconnu d'une partie considérable de l'humanité, borné à un petit nombre de nations. Il faut, si j'ose me servir de cette expression, pour justifier l'intervention surnaturelle, que le résultat en vaille la peine, que l'effet reste proportionné à ce déploiement de forces providentielles. A la vérité, l'Église, même au temps de sa plus grande extension, n'embrassait que la plus petite partie du globe; mais le monde chrétien ignorait alors ce qui n'était pas lui, n'en tenait compte, le négligeait comme barbare, païen, voué à la perdition. Le schisme d'Orient qui, consommé au XIe siècle, sépara l'Église grecque de l'Église latine, fut assurément un échec pour l'idée catholique; cependant on porta encore cet élément réfractaire au compte de l'erreur et des ténèbres, et la sécurité de l'orthodoxie n'en fut pas trop troublée. Il n'en fut plus ainsi lorsque le schisme du XVIe siècle vint couper en deux l'Europe elle-même, lorsque l'Église eut perdu la moitié de ses adhérents, lorsque quelques-unes des nations devenues schismatiques prirent une importance considérable, non-seulement dans la politique générale, mais encore dans les lettres, les sciences, les idées et tout ce qu'on appelle civilisation. Il y eut dès lors, en Europe, à l'état de fait permanent et grossissant, un démenti jeté aux prétentions d'universalité de l'Église. Au lieu d'une Église il y en avait plusieurs. Conséquence

importune, incompatible avec la notion théocratique, et qui devait la miner désormais incessamment dans la conscience publique !

Le XVIIIe siècle, la révolution française, et l'empire qui fit passer les principes de la révolution dans les lois, poursuivirent l'œuvre de la réformation. La réformation avait suscité de nouvelles Églises : le fait ne fut pas seulement reconnu par la loi, une protection égale ne fut pas seulement étendue à l'hérésie et à l'orthodoxie, mais la grande mesure de l'an X substitua à la religion d'État le principe du salaire des cultes. Or, s'il est difficile d'imaginer une conception plus illogique, il est impossible d'en imaginer une plus significative. En salariant également le catholicisme et le protestantisme qui sont proprement la négation l'un de l'autre, et le judaïsme qui est la négation des deux autres, l'État proclamait son incompétence en matière de foi. L'État n'avait plus de croyance comme État ; il se désintéressait du dogme. La conséquence en était que l'Église catholique, après avoir été tout en Europe, tendait désormais à n'être plus qu'une secte au milieu des autres sectes.

Toutes les institutions issues de la révolution furent autant d'atteintes portées à la prétention théocratique. Ainsi le changement de situation du clergé qui, en devenant salarié de propriétaire qu'il était, tomba dans la dépendance de l'État. Ainsi l'abolition du for ecclésiastique et de la valeur légale des vœux religieux. Ainsi, surtout, cette partie de notre législation qui a enlevé au clergé la tenue des registres de l'état civil, qui ignore le

baptême, et qui a fait du mariage et de l'enterrement des actes purement séculiers. Le mariage civil, en particulier, est resté avec raison, aux yeux de l'Église, le signe caractéristique et importun de la séparation désormais accomplie entre la foi et la loi.

La révolution a fait autre chose encore. Le XVIe siècle avait fondé le droit de croire autrement que l'Église, la révolution a fondé le droit de ne pas croire du tout; en d'autres termes, l'État ne fait aujourd'hui pas plus de distinction entre le croyant et l'incrédule qu'entre l'orthodoxe et l'hérétique : il ne connaît pas de ces questions. Et ce n'est pas là une simple théorie, c'est la pratique de chaque jour. Tous les citoyens sont aptes aux fonctions publiques, tous sont électeurs et éligibles, sans distincion de croyance, d'indifférence ou d'incrédulité. Le protestant, l'israélite et le libre-penseur peuvent devenir ministres de l'État et présider aux destinées du pays, non-seulement aussi facilement que l'orthodoxe, mais sans que l'opinion s'en inquiète ou même s'en informe.

Ainsi le vicaire de Dieu sur la terre a vu successivement l'arme de l'excommunication se briser dans ses mains, des millions de chrétiens s'affranchir de son autorité, l'incrédulité déterminer un schisme moins éclatant mais plus redoutable encore parmi les nations catholiques elles-mêmes, et, enfin, l'État fermer à l'ingérence ecclésiastique le domaine de la vie politique et civile. Cependant l'évêque de Rome était resté l'un des princes de l'Europe; il avait des États; il entretenait des représentants auprès des autres puissances; il concluait avec elles

des traités. Le pouvoir temporel des papes formait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la base de leur action spirituelle, le dernier refuge de leur prétention théocratique. Dépouillé de ses domaines, le souverain pontife n'aurait plus été qu'un prêtre; réduit aux influences religieuses, le catholicisme subissait une transformation radicale; il était définitivement exclu du gouvernement des peuples, ne retenait d'autre force que la force de persuasion, devenait simple affaire de foi individuelle. Eh bien, tel a été l'effet des événements qui ont privé Pie IX de ses États et qui ont fini par lui enlever la souveraineté de la ville de Rome elle-même.

Je ne sais si parmi les révolutions dont ce siècle a été témoin il en est de plus mémorable. Nous avons vu de nos yeux tomber la dernière pierre d'une institution à laquelle aucune autre ne se peut comparer, qu'il avait fallu douze siècles pour amener à la perfection, dont la décadence en avait duré six, dont l'histoire se confond avec celle de l'Europe entière, dont la ruine marque la fin d'un monde et le commencement d'un autre. Le vrai nom du moyen âge, en effet, c'est la surbordination de l'État à l'Église, tandis que la société moderne n'a pas de caractère plus profond que la tendance à séparer la foi, comme fait individuel et arbitraire, de la société civile à laquelle tout le monde appartient en vertu de sa naissance.

Septembre 1873.

XII

L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE [1]

M. Arnaud (de l'Ariége) vient de publier, sous ce titre, un ouvrage d'une sincérité et d'une modération bienfaisantes. On ne peut le lire sans éprouver un grand respect pour l'auteur. Si le besoin de justice et de vérité, si des études consciencieuses, si des formules exactes même, suffisaient pour résoudre un problème tel que celui dont il s'agit, personne assurément n'aurait mieux réussi que M. Arnaud dans cette tâche. L'auteur, on peut le dire, n'a été trahi que par l'excellence même de ses intentions. Comme toutes les belles âmes, il est optimiste; et, comme tous les optimistes, il s'est trop plu à voir les choses sous un jour favorable. Avec la meilleure volonté de regarder la réalité en face, il n'a pu s'empêcher de détourner les yeux lorsque le spectacle scandalisait sa foi. On sent partout dans son livre la droiture et l'impartialité de l'écrivain, mais on sent partout aussi qu'il cède à une illusion secrète.

1. *La Révolution et l'Église*, par Arnaud (de l'Ariége). 1869.

Les idées de M. Arnaud peuvent se résumer en quelques lignes. La Révolution et l'Église sont en lutte, suivant lui, et cependant leur principe est le même. Elles émanent, l'une et l'autre, d'un même besoin d'affranchissement. Leur fond commun est l'esprit de liberté et de charité. D'où vient donc leur antagonisme? D'une infidélité de l'Église à l'esprit qui l'a fondée. L'Église s'est alliée aux choses de la terre : telle est l'origine de tout le mal. Puissance purement spirituelle, il faut qu'elle apprenne à se renfermer dans son domaine, comme l'État dans le sien. La vraie formule des rapports entre l'Église et l'État, c'est l'*incompétence* réciproque des deux institutions. Ce qui ne veut pas dire que la religion cessera d'être le principe vivifiant et tutélaire des sociétés humaines. Loin de là : c'est dans le système de l'incompétence religieuse de l'État et de l'incompétence politique de l'Église, c'est dans la liberté qui en résulte que le catholicisme retrouvera la vie et la direction des esprits. Noble conception, bien digne d'être proposée au futur concile comme le but idéal de ses efforts !

Il y a, dans le livre de M. Arnaud, le lecteur s'en aperçoit bien vite, deux thèses d'étendue et de valeur très-différentes. L'une se rapporte aux relations de l'Église avec l'État, et se résume dans le principe de l'incompétence réciproque des deux pouvoirs. Toute cette partie de l'ouvrage est excellente, et ne laisse rien à désirer. Je suis de l'avis de M. Arnaud : l'État n'est ni laïque, ni indifférent, ni athée, expressions qui impliquent que l'État s'occupe de l'Église et se préoccupe

de tracer entre lui et elle une ligne de démarcation: l'État est tout simplement incompétent, il laisse l'Église dans le droit commun, il l'ignore: voilà le vrai. Mais M. Arnaud est plein d'une autre pensée qui ne lui est pas moins chère, c'est la conciliation de l'Église avec la société moderne. Question plus générale que la première, d'un intérêt encore plus grand, et que M. Arnaud me semble n'avoir ni bien posée ni bien résolue.

La faute en est, je l'ai déjà dit, au caractère idéal des conceptions de M. Arnaud. Ainsi pour la Révolution. La Révolution française est à ses yeux l'expression suprême de la liberté et de la justice, la manifestation sociale de l'esprit chrétien. Comment après cela M. Arnaud ne s'étonnerait-il pas de voir la Révolution en guerre avec l'Église? Le fait est que nous avons tous pris l'habitude, en France, de raisonner et de déraisonner à perte de vue sur les événements qui ont changé nos institutions à la fin du siècle dernier. A force d'en dégager les principes et d'en dresser la formule, nous avons fait de la Révolution je ne sais quelle personnification fantastique. C'est la justice, c'est la charité, c'est l'Évangile des peuples, c'est l'émancipation de l'humanité! Ces vues ne sont pas complétement erronées. Il y a toujours sans doute quelque idée cachée, quelque puissance morale au fond des crises de l'histoire. Il faut seulement ajouter qu'il y a toujours aussi des intérêts, des passions, des instincts aveugles. A côté de la force du droit, il y a le droit de la force. Le fait prime parfois l'idée et l'idée ne s'en dégage qu'après

coup, grâce à la sagacité des théoriciens. La Révolution française est chose plus simple qu'on ne croit. Le monde ancien offrait, à tous les degrés, la domination de quelques-uns sur le grand nombre. Les masses étaient gouvernées par des rois, ou des prêtres, ou des nobles, c'est-à-dire par les plus forts, les plus savants, les plus riches. L'aristocratie possédait les terres, le clergé savait seul lire et écrire, le prince était chef militaire. Peu à peu cependant le niveau général s'exhaussa. Du peuple sortit la bourgeoisie, qui s'instruisit et s'enrichit à son tour, devint une puissance. Et après la bourgeoisie, le peuple lui-même. De bête de somme, il devient homme. Il prend conscience de sa force. Il se compte. Les croyances qui l'avaient à la fois tenu dans la soumission et consolé de sa misère, ont perdu de leur empire sur lui. Il souffre d'autant plus qu'il n'est plus résigné et qu'il commence à entrevoir la possibilité d'échapper à ses maux. Cependant l'État va de mal en pis, les efforts pour le relever échouent, les impôts augmentent, la pauvreté s'accroît, elle devient famine, et il arrive un jour que la multitude se soulève en son désespoir, et, d'un revers de sa grosse main calleuse, balaie le trône et l'autel. Je n'ignore pas que les philosophes avaient préalablement beaucoup parlé des droits de l'homme, mais, bon Dieu! que les théories ont été pour peu de chose dans les événements de notre Révolution! Que les principes proclamés au début, par les penseurs et les politiques, ont été lestement mis de côté à l'heure du combat! Que tout cet effondrement a bien eu le caractère d'un cataclysme

de la nature! Au surplus, je ne veux qu'une preuve de ce que j'avance. La Révolution a établi l'égalité, œuvre de destruction et de nivellement, et elle n'a pas réussi à fonder la liberté, la liberté qui représente essentiellement le droit de l'individu, la liberté qui est la justice. La Révolution, comme on dit aujourd'hui, est restée autoritaire. L'autorité a changé de mains, voilà tout. Elle a passé du petit nombre au grand, ce qui est assurément un progrès, mais ce qui ne nous donne aucune garantie absolue de raison et de modération. Et, pour en revenir à M. Arnaud, la Révolution française a beau être « la réalisation pratique de la méthode révolutionnaire théoriquement posée et magistralement inaugurée par le Christ, » je ne puis trouver dans son passé, ni dans son présent, aucune assurance qu'elle saura, je ne dis pas se réconcilier avec l'Église, mais peut-être seulement la tolérer.

M. Arnaud paraît se faire encore plus d'illusion sur la nature de l'Église que sur celle de la Révolution, lorsqu'il caresse l'espoir d'une réconciliation entre ces deux puissances. Et la source de ces illusions est toujours la même. Au lieu de prendre l'Église telle qu'elle est, telle qu'elle se donne et se définit, l'écrivain se fait une Église de convention. Il l'accommode à ses vues. Il veut bien qu'elle soit infaillible, mais il prend sur lui de limiter cette infaillibilité. Il déclare sans façon à l'autorité religieuse qu'elle a outrepassé sa compétence en prenant parti dans les questions politiques. Tout cela témoigne d'une certaine inconséquence. On ne peut

faire partie d'une société religieuse qu'à la condition d'accepter les prétentions avec lesquelles elle se produit dans le monde. Le catholicisme surtout est à prendre ou à laisser; du moment qu'on le blâme, on fait acte de jugement individuel, et par conséquent de dissidence. L'attitude de M. Arnaud, il nous permettra de le lui dire, est incorrecte au plus haut degré. Il n'y a, au point de vue catholique, qu'une situation logique, celle des hommes pour qui l'Église est la source unique du droit, de la vérité et de la vertu, de sorte que ses prescriptions font loi par cela seul qu'elles portent son sceau, et qu'aucun sentiment humain, aucun cri de la conscience, aucune réclamation d'humanité ou de patriotisme ne pèse le poids d'un fétu contre la moindre des décrétales. Tout au plus pourrait-on encore admettre la conduite de ces croyants moins rigoureux, qui, blessés dans leur bon sens ou dans leur conscience par certains actes de la cour de Rome, s'arrangent comme ils peuvent devant Dieu, et, devant les hommes, déguisent leur embarras sous leur silence. Mais se dire catholique et vouloir faire un départ dans le catholicisme, reconnaître une autorité infaillible et affirmer que cette autorité a fait fausse route, il y a là contradiction manifeste. On peut rester dans cette contradiction plus ou moins longtemps; on peut même y passer toute sa vie, lorsqu'on a, comme Buchez, l'esprit plus ingénieux que rigoureux; mais la pente est glissante, et l'on risque toujours de finir comme Lamennais ou, plus récemment, comme M. Huet, par une rupture avouée.

M. Arnaud cherche à montrer qu'il n'y a de conflit entre l'Église et la société moderne ni sur la science, ni sur la morale, ni sur la politique. Il est vrai que sur tous ces points, l'écrivain se dérobe un peu, circonscrivant les problèmes plus qu'il ne les aborde, discutant des questions de compétence au lieu d'aller au fond des choses. N'importe ; il nous a donné le bon exemple en sortant des généralités, et nous ne saurions mieux faire que de le suivre dans le détail de cette discussion.

Il semble, au premier aspect, que l'Église se tienne en dehors et au-dessus de la science, et n'ait par conséquent rien à en craindre. Le domaine de l'Église n'est-il pas la foi, c'est-à-dire un sentiment qui par son essence même échappe à la réfutation ? La religion n'a-t-elle pas pour objet le surnaturel, c'est-à-dire des faits qu'on ne saurait, sans contradiction, chercher à ramener à l'observation ? Telle est la fin de non-recevoir par laquelle d'ingénieux avocats ont cherché plus d'une fois à décliner la compétence de la critique. La question, malheureusement, n'est pas tout à fait si simple que cela. Les dogmes de l'Église ne sont pas à l'état de religion pure, mais ils offrent un composé de toutes sortes d'idées et de traditions ; ils tiennent à des livres dont il s'agit d'établir l'authenticité, à des témoignages dont l'autorité peut fournir matière à discussion ; ils renferment sur le monde, sur le mal, sur la personnalité divine, sur le fini et l'infini, des notions qui sont du ressort de la métaphysique et de la logique. L'Église a beau faire, il n'est pas un mouvement de l'esprit humain qui ne la concerne : Co-

lomb ne peut aborder en Amérique, Copernic ne peut changer l'astronomie, Cuvier ne peut reconstruire des fossiles, Bopp ne peut écrire une grammaire comparée, Wolf ne peut disserter sur la composition des poëmes homériques, personne ne peut toucher une question, faire une découverte, proposer une hypothèse, sans que le dogme n'y soit intéressé.

Encore si ce n'était que cela ? On trouve toujours à répondre à un argument. On a toujours la ressource de révoquer en doute une découverte, la portée d'un fait. Mais c'est l'esprit humain lui-même qui a changé. La précision des méthodes, la rigueur de la dialectique, l'exercice du raisonnement en ont fait comme un instrument nouveau. Nos pères ne trouvaient aucune difficulté à des raisonnements dont aucun enfant ne se contente aujourd'hui. Il y a aussi loin de la théologie du concile de Nicée à nos habitudes d'esprit, que de l'astronomie ou de l'alchimie à notre chimie. Ce n'est pas que l'on nie, on ne comprend pas. Le point de contact manque entre ces doctrines et l'intelligence moderne. Ces grandes controverses qui ont agité, édifié, passionné des générations, ces dogmes laborieux, à l'aide desquels des siècles entiers se sont expliqué les mystères de l'essence divine, ou ceux, non moins terribles, de la condition humaine : toutes ces questions, toutes ces discussions, toutes ces solutions sont désormais comme une ancre émoussée qui ne mord plus dans le sol de l'âme.

Je relisais l'autre jour la *Théodicée* de Leibnitz. Elle s'ouvre par un résumé de la doctrine orthodoxe. Il faut

parcourir ces deux paragraphes pour se faire une idée de la transformation qui s'est opérée dans les intelligences. Nous ne pouvons les lire sans sourire. Nous ne savons pas même ce qu'on nous veut ; la langue qu'on y parle est une langue morte !

Mais il faut avoir le courage de le dire : la morale de l'Église n'a pas moins vieilli que le dogme ; elle n'est pas moins effectivement exclue par l'activité du monde moderne, que la théologie de Nicée par le sens commun des masses. L'ascétisme s'en est allé avec la scolastique. Venez donc prêcher à des Européens du XIXe siècle, à cette race affairée, à ces hommes qui domptent la matière, qui dévorent l'espace, qui évaluent les progrès de l'État par l'augmentation de la richesse, venez leur proposer un idéal composé de célibat, de pauvreté et d'obéissance !

Reste la politique. Il semble qu'ici du moins on pourrait s'entendre. Qui empêche que l'Église ne cherche à s'arranger avec l'État ? Qu'y a-t-il dans ses institutions qui la rende hostile aux libertés revendiquées par les nations modernes ? Est-il donc impossible de se représenter le catholicisme admettant la discussion, souffrant l'exercice des cultes dissidents, se contentant d'être la plus considérable des sociétés religieuses, et se soumettant aux conditions du droit commun et de la concurrence ? L'Église n'a-t-elle rien à gagner à la liberté, et ne peut-elle absolument s'accommoder aux exigences de la société nouvelle ?

Là est proprement le nœud de la discussion. En fait de morale, l'Église a toujours su plier son idéal aux né-

cessités de la pratique. Les difficultés soulevées par la science et la critique ne sont l'affaire que des critiques et des savants. Mais ici, sur le terrain de la vie civile et politique, il en est autrement. Tout croyant est en même temps citoyen, et, on a beau être croyant, on n'abandonne pas sans quelque effort sa part de droits civiques et d'activité publique. De là, le soin avec lequel les catholiques un peu généreux et un peu jeunes cherchent à se faire illusion sur l'attitude prise par la cour de Rome, dans le grand débat entre la société théocratique et la société moderne.

C'est à dessein que je me sers du mot de théocratie, non pas seulement parce que la constitution de l'Europe au moyen âge a pu mériter ce nom, mais surtout parce que la subordination des pouvoirs temporels au pouvoir spirituel me paraît inséparable de la notion catholique.

Une religion qui attache le salut à la croyance, qui fait de la foi un mérite et de l'incrédulité un crime, qui rend, en un mot, les hommes moralement responsables de leurs opinions religieuses, une pareille religion suppose que la doctrine, objet de la foi, est d'une vérité évidente. Si un honnête homme pouvait douter de l'enseignement de l'Église, on ne voit pas de quel droit celle-ci exigerait la soumission sous peine des châtiments éternels. Et telle est en effet la théorie orthodoxe. L'incrédule pourrait croire s'il le voulait; il n'a donc point d'excuse, c'est un coupable. Ainsi se justifie la persécution des hérétiques. Si la résistance ne peut être que l'effet d'un

entêtement volontaire, pourquoi ne pas chercher à vaincre cet entêtement par des châtiments corporels? Si l'incrédulité est un crime, et le plus grand de tous puisqu'il est commis contre Dieu, pourquoi ne pas la punir de mort? Rien de plus logique, au point de vue dont il s'agit, que les sévérités de l'Église pour les juifs, les protestants, les athées.

Mais, si la doctrine dont l'Église a le dépôt est d'une vérité évidente, on comprend aussi que l'Église exige des princes qu'ils la reconnaissent, des États qu'ils y conforment leurs institutions, des peuples qu'ils s'y soumettent dans tous les détails de la vie publique et privée. Le citoyen n'est pas distinct du chrétien, et si l'ordre temporel jouit d'une indépendance relative, ce n'est qu'une indépendance de fonctions: en fait, le souverain relève du pape, et celui-ci a le droit d'intervenir quand il le juge bon, au nom de la religion et de la foi dont il est le représentant sur la terre.

Le représentant sur la terre! On ne sent pas assez tout ce qu'implique cette prétention. Qu'est-ce que l'Église, à la prendre selon la lettre du catéchisme? Une institution fondée par Dieu et gouvernée par un pontife, vicaire lui-même et organe de Jésus-Christ. Elle est douée d'infaillibilité; c'est l'Éternel qui parle par sa voix; elle offre une image invisible de la cité d'en haut, et, pour tout dire, la présence et l'incarnation de la divinité sur la terre. Voilà ce qu'est l'Église! Et vous voulez qu'elle se contente d'attributions spirituelles? d'une existence en quelque sorte invisible? qu'elle se borne à prêcher et à

administrer les sacrements? Vous voulez qu'elle reste chez elle? qu'elle renonce à se mêler des intérêts de ce monde? qu'elle abandonne toute action sur les puissances du siècle? Mais c'est lui demander d'abdiquer, de se renier! C'est vouloir qu'elle descende volontairement au rang d'une secte entre d'autres sectes! C'est exiger que le Sinaï se taise, que Dieu s'éclipse, que Jésus-Christ se perde dans la foule comme un homme du commun! L'Église peut se résigner à un pareil rôle lorsque les circonstances l'y obligent; elle peut même faire semblant de s'en féliciter; mais soyez-en sûrs, elle n'abdiquera jamais la domination que pour un temps: elle restera théocratique au fond de l'âme, parce que la théocratie est le fond même de sa foi, et pour ainsi dire sa raison d'être; elle ne saurait admettre définitivement et cordialement ces institutions de la société moderne qui méconnaissent les droits exclusifs de la *Vérité!*

Février 1869.

XIII

LA DÉFORMATION

DE LA LANGUE FRANÇAISE

LETTRE A UN JOURNALISTE

Si, comme je le suppose, mon cher ami, vous êtes quelquefois à court de thèmes pour votre chronique, en voici un que je vous propose. Ne pourriez-vous pas marquer de temps en temps, par quelques exemples bien choisis, la déformation que subit à l'heure qu'il est la langue française? Il est vrai que le principal agent de cette décomposition, c'est le journalisme, et que vous ne sauriez traiter ce sujet sans avoir l'air de vous ériger en censeur de vos confrères. A moins pourtant que vous ne preniez votre part des reproches mérités par la presse périodique. N'ai-je pas vu s'établir, en effet, dans le *Temps* comme dans les *Débats*, une faute que l'Académie et Littré lui-même consacrent, à la vérité, mais qui n'en est pas moins criante pour cela? Une proposition *tendante* à ceci, une mesure *tendante* à cela, — gros solécisme, je vous en fais juge, puisque le mot *tendant* est un participe présent,

qu'il ne peut être que cela, et qu'il doit, par conséquent, rester invariable. Il est d'autres fautes malheureusement qui n'ont pas même l'excuse des autorités, et qui proviennent tout simplement de l'affaiblissement du sens idiomatique. Un journal que je nommais tout à l'heure, et que je cite précisément parce qu'il est fait par des hommes de goût et instruits, écrivait il n'y a pas longtemps cette phrase : « Nous attendons leur verdict avec confiance mais *son* importance est trop grave pour que nous l'attendions sans anxiété. » Il fallait évidemment dire : « L'importance en est trop grande. » Cet emploi du pronom possessif, quand il est question de choses, est l'une des corruptions qui nous envahissent aujourd'hui. Mais rien ne montre mieux l'obscurcissement de la tradition grammaticale que la violation de l'accord entre les temps de l'indicatif ou du conditionnel dans la proposition principale et les temps du subjonctif dans la proposition subordonnée. Les exemples d'incorrection à cet égard sont fréquents et chez les meilleurs auteurs. M. de Barante écrit dans une lettre à J.-J. Ampère : « Je *voudrais* que vous *placiez* dans vos habitudes annuelles un séjour dans notre retraite. » Une lettre de Tocqueville porte la phrase suivante : « Il ne serait pas absolument impossible que nous *n'allions* cet hiver vous voir à Rome, » — double incorrection, puisque la négation est de trop, et qu'il aurait fallu l'imparfait du subjonctif. Je lisais dernièrement dans un article de M. Renan (*Revue des deux-Mondes* du 15 novembre 1875) : « Je voudrais que les nations civilisées lui *assurent*

une pension alimentaire. » Enfin Sainte-Beuve lui-même a été repris un jour par un certain docteur Joulin pour avoir dit : « Vous avez désiré que nous ne *quittions* pas », au lieu de *quittassions* Sainte-Beuve se défendit en alléguant la dureté de ce *quittassions*, et telle est en effet, je n'en doute pas, la cause secrète de la négligence dont je viens de citer de si remarquables exemples : on recule devant la pédanterie dont notre imparfait du subjonctif est le plus souvent entaché. A la bonne heure, mais ce n'est pas une raison pour sacrifier une règle de la correspondance des temps qui repose sur d'excellentes quoique subtiles raisons, et cela d'autant moins qu'on a toujours la ressource de changer la tournure.

Ne croyez pas, mon cher ami, que ce soit par malice que je relève ces petites incorrections dans des auteurs habituellement très-sûrs de leur plume. Je suis persuadé que s'ils se mettaient à éplucher mes articles, ils en trouveraient bien d'autres. La langue française est ainsi faite que nous l'offensons tous en plusieurs choses, et qu'en cette matière surtout il convient de pardonner à autrui comme nous voulons qu'il nous soit pardonné. Les censeurs trop rigoureux risquent d'être pris en faute à leur tour et de donner à rire à la galerie. M. Veuillot ne l'a pas assez compris. Vous savez s'il aime à faire le maître d'école, à relever les vices de langage chez ses adversaires, à distribuer les mauvais points aux plus illustres de nos écrivains. Il semble se rengorger quand il a ainsi appliqué la férule, inviter la terre entière à voir la différence que la Grâce sait faire entre la prose du croyant

et celle de l'impie. Malheureusement pour lui, cette mission de pédagogue suppose une infaillibilité quasi papale, et M. Veuillot n'est rien moins qu'infaillible. Je ne parle pas du latin qu'il ne sait pas et qu'il cite à tort et à travers : *Atrocem animus Catonis*, par exemple, ou ce solécisme qu'il a osé mettre dans la bouche de Dieu même : *Quia non inveni pejor*. M. Veuillot me répondrait qu'il n'a pas fait ses classes, et qu'il ne se pique que de savoir le français. Va donc pour le français, mais que dirait M. Veuillot si M. Littré se permettait d'écrire que *le but* d'un voyage a été parfaitement *rempli*, ou si M. Renan avait laissé échapper la phrase suivante que je rencontre, sous la signature de M. Veuillot, dans un récent numéro de l'*Univers :* « Hier, la crise paraissant terminée, nous osions conseiller au chef du gouvernement de la rouvrir. Il a préféré essayer de l'endormir : peut-être *l'est-elle ;* il est possible *qu'elle le soit.* » La faute n'est pas seulement grossière, elle est inexplicable chez un écrivain dont le style, loin de sentir l'improvisation, est devenu aujourd'hui insupportable de recherche et de laborieux maniérisme.

La déformation de la langue par la presse quotidienne a plusieurs causes. L'une de ces causes est l'ignorance des stylistes du journalisme amusant, qui se sont faits écrivains parce qu'ils se sont senti un certain entrain de tempérament, une certaine verve d'expression, mais qui n'ont jamais su l'orthographe ni, à plus forte raison, la grammaire. Une autre cause de la décadence que je signale est la hâte avec laquelle le journaliste est obligé

d'écrire, le manque du loisir nécessaire pour relire son manuscrit avec attention ou corriger ses épreuves avec soin. Mais, ne nous y trompons pas, la cause principale de toutes nos fautes comme écrivains, c'est que nous ne sommes pas assez sérieux, partant pas assez simples, et que, n'ayant rien de fortement pensé à dire, nous cherchons à y suppléer par l'inattendu de l'expression. Incapables d'instruire ou d'intéresser, nous nous rabattons à piquer et amuser. De là une recherche continuelle de tours et de mots nouveaux. L'important c'est de faire autrement que le voisin. Plus on s'éloigne des sentiers battus, de la manière tout unie et familière de dire, plus on se croit écrivain. Or, une fois entré dans cette voie, il n'y a pas moyen de s'arrêter. Il faut renchérir tous les jours sur le rédacteur de la feuille voisine, sur soi-même, s'il est possible. C'est à cette espèce de course au clocher sur le terrain de la recherche, que le vocabulaire doit de s'être accru depuis quelque temps des plus grotesques conquêtes.

Une culture superficielle, qui a perdu le sentiment de la propriété des termes et un besoin de raffinement qui veut innover à tout prix, tels sont donc les principaux agents de la corruption de cette magnifique langue que trois siècles de grands écrivains avaient amenée à un degré de perfection incomparable. Je mets sur le compte de la première, je veux dire de la grossièreté du goût, de l'oblitération du sens littéraire, soit des tautologies ridicules comme *mais cependant*, *bref enfin*, une *panacée universelle*, un *mirage décevant*; soit l'argot emprunté au

langage des affaires : le 1er *courant* pour le 1er *du courant*, *par contre* pour *au contraire*, *à nouveau* pour *de nouveau ;* soit enfin des mots commodes, mais mal faits, vulgaires, odieux, tels que ces *agissements*, qu'on retrouve aujourd'hui dans chaque colonne de chaque journal. Mais la recherche, l'affectation, le besoin de ne pas dire les choses comme tout le monde sont responsables de plus de méfaits encore. C'est au désir instinctif de dissimuler le néant de l'idée sous la nouveauté du vocabulaire que la presse a cédé lorsqu'elle nous a dotés de tant de néologismes, qui ne sont la plupart du temps que de ridicules quiproquos. On ne dit plus un *lieu*, mais une *localité*, une *personne*, mais une *personnalité*, une *quantité*, mais une *masse ;* on ne dit plus *deux*, mais *double*, ni *nombreux*, mais *multiples*, ni *semblables*, mais *similaires* ou *congénères ;* on ne dit plus *profiter*, mais *bénéficier ; clore*, mais *clôturer ; distinguer*, mais *différencier ;* on ne dit plus un *objet*, mais un *objectif*, ni *humain*, mais *humanitaire*. La chasse est devenue l'*art cynégétique*, la danse la *chorégraphie*, et les bains des *stations balnéaires*. Ou bien on détourne les mots de leur usage grammatical et l'on dit d'une chose qu'elle est *réussie* et d'un homme qu'il est *impossible*. Quelquefois on fait des emprunts à une langue étrangère, à l'anglais surtout, mais en prenant les mots dans un sens qui n'est nullement celui de l'original, comme lorsqu'on écrit *humoristique* pour *spirituel* et un *snob* pour un *sot*.

Tout cela est pervers, tout cela est scandaleux, tout cela ferait désirer que l'académie française eût un droit de

haute et basse justice sur les malfaiteurs qui attentent à cette chose sainte entre toutes, la langue maternelle. Eh bien, il en est de plus malfaisants et de plus coupables encore. La répugnance à dire les choses simplement ne fait pas seulement créer des mots, elle fait inventer des circonlocutions, des tournures, et quelles tournures! Je lisais dernièrement dans un journal qu'un crime « venait de s'accomplir dans des conditions d'atrocité inouïe ». Vous représentez-vous, mon cher ami, l'état mental d'un homme qui peut écrire une pareille phrase? Faut-il, pour en arriver là, être assez abandonné de Dieu et des hommes? Et ne sommes-nous pas en droit de nous écrier, dans le langage de Voltaire, qu'il n'y a point assez de camouflets en France, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour de pareils faquins?

Mai 1876.

FIN

TABLE

I. André Chénier 1
II. Madame de Larochejaquelein et M. de Barante. 15
III. L'Idylle d'un savant 31
IV. Les deux Ampère. 61
V. Les Mémoires de Lamartine. 149
VI. La Correspondance de Lamartine 159
VII. Eugène Fromentin 251
VIII. *Daniel Deronda* par George Eliot. 287
IX. Les Dialogues philosophiques de M. Renan . . 305
X. De la Traduction en vers. 319
XI. La Papauté. 341
XII. L'Église et la société moderne 361
XIII. La Déformation de la langue française 373

BIBLIOTECA

Paris. — Société de Publications périodiques. — P. 65200.
P. Mouillot, imprimeur.

La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001007508b

CE PQ 0139
.S4 1863 V005
COO SCHERER, EDM ETUDES CRITI
ACC# 1214423